



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

3 vol

EX LIBRIS DOMUS S.I. Bibliotheca
- artium -
IMMACULATE CONCEPTIONIS
AQVENSIS -

1292
243



X 371 ⁶⁰¹/₁



--- Dictabam Fanum post putre Vacunæ Hor. L. 1. Ep. 10.

DÉCOUVERTE DE LA MAISON DE CAMPAGNE D'HORACE

Ouvrage utile pour l'intelligence^d de cet Auteur, & qui donne occasion de traiter d'une suite considérable de lieux antiques.

Par M. L'Abbé CAPMARTIN DE CHAVPY.

*Dicam insigne recens adhuc
Indictum ore alio. Horat. lib.3. od.25.*

TOME PREMIER



A ROME

DE L'IMPRIMERIE DE ZEMPEL
CHEZ JEAN UGHETTI Marchand Libraire
RUE du COURS

M. DCC LXVII.

Avec Approbation, & Permission.

BIBLIOTHÈQUE S. J.

Les Fontaines
60 - CHANTILLY

Cd⁶





À SA SAINTETÉ
LE PAPE
CLEMENT XIII.

TRES-SAINT-PÈRE



L' *Hommage d'un écrit sur les An-
tiquités, naturellement dévolu
au MAITRE du Païs qui en est le Centre,
Lui est encore plus dû, par la faveur, dont*



*sont en possession de jouir auprès de son
trône, tous les travaux littéraires. Les
Papes se sont fait la maxime constante
de les avoir en la plus grande recomman-
dation, sans doute par le rapport qu'ils
ont trouvé au savoir avec la Religion
même dont le souverain dépôt, dut fixer
leur supreme sollicitude. La Religion
en effet, étant la vérité & la lumière mé-
me par excellence, n'a pas d'ennemie aussi
directe que l'ignorance Mère féconde
des erreurs.*

*Rome doit à ces principes des Pontifes
ses Princes, d'avoir été successivement
l'azile, le berceau & la Patrie des sci-
ences & des Arts. Lorsqu'on parcourt
les lettres Apostoliques qui gouvernerent
l'Eglise dans tous les siècles, on voit avec
surprise, qu'on ne peut reconnoître qu'à
la date, celles des tems barbares. La lu-
mière concentrée autour du Saint-Siège
put s'en repandre enfin, notamment sous
Léon X. dont le Pontificat forme l'époque
de la renaissance des Lettres. Mais ses
plus grands progrès, n'empêchent pas, que*

par la raison de ces progrès même, on ne continue à venir à Rome comme à sa source, de la part des Nations même (a), qui n'auroient jamais cessé de la reconnoître pour un Centre bien autrement important, si elles avoient toujours été aussi éclairées.

Ce n'est là cependant, TRES SAINT PERE, que les titres communs A VOTRE SAINTETE avec tous SES Prédecesseurs. Il en est un qui lui est surtout propre, & qui est infiniment plus touchant. Ce titre sur la Consécration que j'ose LUI faire, est formé par les vertus également pures & sublimes, dont un séjour à Rome qui date de toutes les années de VOTRE Pontificat, m'a mis à portée d'être le continuel Témoin. Ce seroit ici le lieu, sinon de les célébrer dignement à quoi la foiblesse de ma Voix se refuseroit, au

* 2

moins

(a) La France a logé à Rome avec le plus grand éclat l'espérance de ses Arts, qu'elle y envoie. Mais peu d'Etats d'Europe y manquent de leurs Pensionnaires dans le même objet. Non seulement l'Allemagne l'Espagne &c. &c. mais encore la Russie, l'Angleterre, la Suede, le Danemarck &c. &c. y ont les leurs.

*moins de les attester, & de préluder
ainsi à ce que l' Histoire en consignera
avec complaisance dans ses Fastes . Mais
cela même, m'a été interdit expressément
par la Modestie de VOTRE SAINTETE, aussi
rare non seulement que sa Piété & sa
Charité, mais que sa Constance même si
manifestement non suspecte des vues hu-
maines prêtées souvent à la Vigueur
Apostolique .*

*Il ne me reste donc, qu' à mettre hum-
blement aux pieds de VOTRE SAINTETE,
l' ouvrage & l'auteur de ma Découverte,
& à me, dire en recevant SA Bénédiction
Sainte, avec la plus profonde vénération .*

TRES-SAINT-PÈRE

DE VOTRE SAINTETE .

Rome, ce 1.
Décembre
1768.

Le tres-humble tres-obeissant
& tres-dévot fils & serviteur
Bertrand CapMartin-Chaupy pretre .



P R É F A C E .

LE titre seul de découverte de la Maison de Campagne d'Horace annonce un ouvrage, qui a les deux qualités les plus propres à le rendre intéressant ; l'importance & la nouveauté.

I. Il ne pourroit être regardé comme indifférent, quand il se borneroit à éclaircir une particularité de l'Histoire d'un personnage aussi célèbre.

Ce n'est pas à sa naissance qu'Horace dû sa distinction, puisqu'il la reçut d'un Affranchi (a) : ou plutôt c'est à sa naissance même qu'il en fut redevable, puis qu'elle fut le fruit tant des dons naturels

a 2

re-

(a) *Libertino natum patre. lib. i. ep. 20.* l'expression de *Libertino*, au lieu de celle de *Liberto* devoit faire juger qu'Horace étoit non fils mais petit-fils d'Affranchi, si on ne la trouvoit employée pour signifier encore ceux qui étoient sortis immédiatement de l'esclavage, comme chez Suétone in Aug. *Libertino milite bis usus est eoſque ſervos ad-huc, pecuniſſoribus indiſſos, ac ſine mora manumiffos.*

reçus avec le sang, que de l'éducation que le Père qu'il eut, sembla seul capable de lui donner .

La condition la plus basse n'avoit été en ce Père recommandable d'aucun obstacle aux sentimens les plus élevés . Son premier mérite avoit été de démêler dans son Fils encore enfant les talens qui font les Grands-hommes : un second bien plus digne d'éloge fut de vouloir assurer à cet heureux fonds la culture la plus parfaite .

Il se trouvoit habitant de Venusie Ville des confins de l'Apulie & de la Lucanie (*b*) qui subsiste encore aujourd'hui sous le nom de *Vénose*, dans la Province du Roiaume de Naples appelée la Basilicate . C'étoit une Colonie qui ne manquoit pas de plusieurs prérogatives que nous verrons : mais elle n'étoit pourvue que de Maîtres médiocres . Des Centurions distingués s'en contentoient pour leurs enfans : mais le Père d'Horace bien loin de les trouver suffisans pour le sien, ne fut pas satisfait même des moïens que lui offroient plusieurs Villes voisines
moins

(*b*) Lucanus an Appulus Anceps. *Id. lib. II. sat. 7.*

P R E F A C E

v

moins depourvues . Rome où avec l'Empire étoient le savoir & le gout, fut regardée par lui comme le seul lieu , où il pût procurer à son Fils l'éducation dont il s'étoit formé l'idée .

Le plus grand courage pouvoit seul inspirer au Père d'Horace un tel projet .

Rome de son tems , étoit une Ville dont on chercheroit envain de se former l'idée d'après celle des Capitales les plus renommées . Parmi les obstacles pour une éducation qu'offrent les Villes de cette grandeur il en est sur-tout deux les plus malaisés à vaincre , les dépenses qu'elles exigent , les écueils qu'elles présentent .

Le mauvais & le médiocre qui ne manquent pas dans des Mers où tout se jette y peuvent être à vil prix : mais on y espereroit envain l'excellent qui ne se rencontre que là , si aux lumières qui le font discerner , on ne joignoit les facultés qui peuvent l'assurer .

L'éducation est la formation de l'esprit par les connoissances , & celle du Cœur par les Vertus . La corruption d'autant plus contagieuse dans les grandes Villes qu'elle s'y offre sous les formes les plus séduisantes , n'est pas seulement

ce que la seconde peut avoir de plus destructif, la première en est totalement interceptée, parcequ' une ame en proye aux passions cesse d'avoir des yeux pour les objets de l'instruction.

Le Père d'Horace fut également admirable par la manière dont il comprît & dont il prévint ce double inconvénient. Il chercha bien peu à diminuer le premier, puisqu'il voulût que son Fils non seulement fut pourvû de tous les moiens qui pouvoient contribuer à le former, à l'égal de ce qu'il y avoit de mieux dans Rome; mais qu'il fut sur un pied capable de le faire remarquer dans cette immense Ville, sans doute pour exciter en lui ces sentimens qui pour être les Enfans d'un vice n'en deviennent pas moins dans les ames bien nées les Pères des Vertus selon la pensée de Quintilien. A la manière dont j'étois mis, aux Esclaves qui me suivoient, dit Horace, nul qui ne me prît pour quelque illustre héritier. Les revenus étant bien éloignés d'être suffisans pour l'exécution d'un tel plan d'éducation; on y employa courageusement les fonds. Cette Héroïque générosité vis-à-vis du premier obstacle n'est que

que peu de chose pourtant en comparaison de celle dont il fut pourvû au second. L'exemption de toute corruption pour le jeune Horace fut regardée par son Père comme un point capital sur lequel il ne falloit s'en rapporter qu'à soi-même . Il n'envoia pas son Fils à Rome il l'y conduisit : il ne l'y conduisit pas seulement , il s'y fixa pour être l'Inspecteur aussi incorruptible que zélé de ses Mœurs . Sa maxime , dont il ne se départît jamais , fut de ne l'y perdre jamais de vue , pas même lors qu'il étoit avec ses Maîtres par le danger qu'ils ne le fussent pas toujours de la Vertu . Horace a bien raison de dire qu'il neut pas changé un tel Père pour un autre issu d'Ayeux à Chaises-curules & à Faisceaux (c) .

a 4

Une

(c)

Purus & infons

(ut me collaudam) si vivo , & charus amicis
 Causa fuit Pater his : qui macro pauper agello
 Noluit in Flavi ludum me mittere , magni
 Quo pueri magnis Centurionibus orti . .
 Sed puerum Romam est ausus portare docendum
 Artes quas doceat quivis Eques atque Senator
 Semet prognatos . Vestem servolque sequentes
 In magno ut populo si quis vidisset , avita .
 Ex re præberi sumptus mihi crederet illos .
 Ipse mihi Custos incorruptissimus , omnes
 Circum Doctores aderat , quid multa ? pudicum

(Qui

Une éducation entreprise d'après de vues si nobles , & conduite avec des soins si exquis ne pouvoit pas manquer d'avoir les succès les plus brillans . Je ne dois pas omettre de parler ici d'un fruit singulier qu'elle pensa avoir . De la manière que nous venons de voir qu'Horace fut élevé , il pût fraïer avec la jeunesse Romaine la plus distinguée . La Guerre civile qui suivît la mort de César s'étant élevée & ses Amis d'étude s'en trouvant les Chefs, ils ne firent aucune difficulté de lui donner une Légion (d), ce qui lui ouvroit de la manière la plus glorieuse la carrière des Héros . Mais il n'étoit ni dans la destinée de son Parti , quoiqu'il fut celui de la Liberté & par conséquent celui de la Patrie , ni dans la sienne, qu'il allât à la Gloire par cette voie . Rome étoit arrivée au tems, où elle avoit besoin d'un Maître . Le Ciel le lui avoit pré-

(Qui primus virtutis honos) servavit ab omni
Non solum factis, verum opprobrio quoque turpi ..
Si natura juberet

Legere ad fastum , quoscunque parentes
Optaret sibi quisque : meis contentus , honestos
Fascibus & Sellis nolim mihi sumere .

Hor. lib. 1. sat. 6.

(d) Quod mihi pareret Legio Romana Tribuno . *Ibid.*

préparé dans Auguste : rien ne devoit tenir devant lui ; & Horace avoit eu beau pour devenir Tribun , forcer la barrière de la naissance, il lui restoit pour l'être avec honneur celle de la Nature, qu'il n'auroit pas surmontée si aisément . Il chanta depuis que rien n'est si doux , ni si beau que de mourir pour la Patrie (e) : mais l'Héroïsme , que cette maxime si vraie exprime , lui avoit tellement manqué à la journée de Philippes, qu'il y abandonna peu honorablement son bouclier pour fuir avec moins d'embarras (f) . Un trait pareil se lit dans l'Histoire d'Alcée dont Horace qualifie les Muses de si menaçantes . Le contraste de la superbe fureur des Harangues de Demosthène avec le *je me rends* , au buisson, où sa Clamyde s'étoit accrochée, & que la peur lui fit prendre pour un Ennemi , est connu . On a tiré de ces exemples des conclusions très défavorables aux Cœur des gens de lettres, mais ils ne prouvent que la différence qu'il y a entre les talens & les sentimens,

& non

Alcæi mina.
ces Camœna
lib. iv. Od. 9.

(e) Dulce & decorum est pro Patria mori. *lib. i. l. 2d. 2.*

(f) Tecum Philippos & celerem fugam
Sensu relicta non bene pœmula. *lib. i. l. od. 8.*

P R E F A C E

& non qu'ils soient incompatibles . On pourroit leur en opposer de beaucoup plus nombreux, des personages qui n'auroient pas moins mérité que César l'éloge fait de ce Héros qu'il ne mania pas moins bien la plume que l'épée . Quoiqu'il en soit , ce n'étoit pas aux lauriers de Mars qu'Horace étoit destiné : c'étoit pour ceux d'Apollon que la Nature l'avoit fait . Chose merveilleuse pourtant ! Il ne s'empressoit nullement de les cueillir . Il avoit perdu la qualité d'Officier distingué par la chute de son Parti, qu'il tenoit encore à celle de Cavalier, qui fait redouter celle d'Auteur . Mais il n'y a pas à délibérer quand c'est la voix de l'impérieuse nécessité qui se fait entendre . Son Patrimoine avoit été fondu dans son éducation . Il avoit été bienheureux de sauver la vie même dans la ruine de sa première fortune . Il ne lui restoit d'autre ressource que ses Talens (g) .

Virgile & Varius jouissoient déjà à la Cour d'Auguste de la distinction que méritoient-

(g) Simul me dimisere Philippi
 Decisis humilem pennis , inopemque paterni
 Et Laris & fundi : paupertas impulit audax
 Ut versus facerem . *lib. 1. ep. 2.*

ritoient de si beaux esprits qui étoient encore des plus belles Ames , comme les qualifie Horace (*b*) . Ils n'eurent rien de plus pressé que de présenter à Mécène celui qui n'étoit pas moins distingué qu'eux par cette double qualité . Ce Protecteur si vanté des Gens-de-lettres ne leur accordoit pas ses bonnes graces avant de les bien connoître : mais aussi il ne les bornoit plus lorsqu' il s'étoit convaincu , qu' il ne les prodiguoit point . Il usa envers Horace comme a l'égard de tous les autres d'un delai, mais qui finit par l' ordre gracieux de se regarder comme un Ami (*i*) . Le succès auprès di Ministre annoncerent ceux auprès du Maitre . Horace n'en reçut pas seulement la grace dont il avoit besoin pour avoir porté les armes contre lui , il fut admis à la plus intime faveur .

Nous voilà arrivés à l'époque brillante
de

(*b*) Varius Virgiliusque ;
Animæ quales neque candidiores
Terra tulit . *lib.1. sat.5.*

(*i*) Optimus olim
Virgilius post hunc Varius dixere quid essem . .
Ut veni coram . . . quod eram narro : respondes
(ut tuus est mos .
Pauca ; abeo & revocas nono post mense jubesque
Esse in amicorum numero . *Ibid. sat.6.*

de l'Histoire d'Horace, non à cause de la nouvelle fortune que lui procura son mérite, mais à cause des engagemens qu'elle lui fit prendre de justifier le titre auquel il l'avoit obtenue .

Le Transfuge des Muses livré désormais à leurs travaux s'en montra le plus digne favori . Admirable dans tous les genres il excella sur-tout dans celui qui est le plus sublime , & auquel nul ne s'étoit encore élevé avant lui chez les Latins . On entend que c'est du genre Lyrique que je parle . Rome même , ne pût regarder ses succès que comme le plus flatteur de ses triomphes . Elle possédoit déjà les Démosthène en Cicéron , les Homère en Virgile : mais elle ne se flatoit pas même de voir les Pindare , les Alcée , les Anacréon & les Sapho , & elle les trouvoit tous le plus heureusement en Horace .

La Gloire dont le Poète se couvroit par-là ne peut bien être exprimée que par lui même . „ Je me suis élevé ,
„ disoit-il , un monument qui arrivera
„ à une postérité plus reculée que ceux
„ de bronze , & qui se fera appercevoir
„ de plus loin que les Pyramides mêm

„

„ Le doux Aufide si violent quelquefois,
 „ le Païs qu'il baigne si riche en cam-
 „ pagnes & si pauvre en eaux, parleront
 „ de moi avec complaisance comme
 „ de celui qui le premier fit rendre
 „ des sons Latins à la Lyre, qui ne sem-
 „ bloit faite que pour l'Harmonie Gré-
 „ que (k). Ce qui est pour les autres la
 „ triste mort ne sera pour moi, ajoutoit-
 „ il, que la Métamorphose en cet Oi-
 „ seau d'une éclatante blancheur. Je
 „ sens déjà le plus fin duvet naître par
 „ tout mon corps; mes jambes rapetif-
 „ sées se couvrent d'un peau rude: deux
 „ larges ailes prennent sur mes épaules
 „ la place de mes bras; & voilà que
 „ d'un vol plus rapide que celui d'Icare
 „ je parcours toutes les Régions. Mes
 „ Chants sont entendus du Bosphore
 „ malgré les gémissens que la violen-
 „ ce de ses Flots lui fait pousser. La Ly-
 „ bie brulante, les Plaines Hyperbo-
 „ rées

(k) Exegi monumentum ære perennius
 Regalique situ Pyramidum altius . . .
 Dicar qua violens obstrepat Aufidus,
 Et qua pauper aquæ Daunus agrestium
 Regnator populorum, ex humili potens
 Princeps Æolium carmen ad Italos
 Deduxisse modos, *lib. I. od. ult.*

„ rées , le Colchide , le Dace qui se pare
 „ d'une contenance peu sincère devant
 „ notre Marſe , le Scythe même habi-
 „ tant des lieux les plus reculés de la
 „ Terre , n'ignoreront pas mes accens,
 „ que le docte Ibère & encor plus le
 „ Gaulois apprendront par cœur (1) . „
 Horace compte avec raison parmi ſes
 Amateurs les Barbares même . Les lieux
 deferts doivent au moins retentir du cri
 d'admiration pouſſé par l'Univers poli.

Qui ignore que chez les Nations où
 l'on fait profeſſion de culture , on ne ſe
 fert pas ſeulement d'Horace pour for-
 mer ſa Jeuneſſe , qu'on le conſerve pour
 en faire les délices du reſte de ſa Vie ?

Horæ-

(1)

Non ego quem vocas

Dilecte , Mæcenas , obibo .

Jamjam reſidunt cruribus aſperæ

Pellæ , & album mutor in alitem

Superne , naſcunturque leves

Per digitos humeroſque plumæ .

Jam Dædaleo ocyor Icaro

Viſam gementis littora Boſphori ,

Syrteſque Gætulas canorus

Ales , Hyperboreoſque campos ;

Me Colchus & qui diſſimulat merum

Marſæ Cohortis Dacus & ultimi

Noſcent Geloni ; me peritus

Diſcet Iber , Rhodanique potor .

lib. I. od. ult.

Horace est le seul Auteur dont on ne se lasse point . Un appât toujours renaissant, ou tient continuellement en haleine , ou rapelle sans cesse . Il n'en faut point être étonné . C'est chez lui la plus sublime Philosophie rendue par la plus rare Poësie . „ J'ai relû à Préneste, disoit Hora- „ ce à Lollius, le Chantre de la Guerre „ de Troïe . Je vous avoue que j'y ai „ trouvé le beau , le bon & leurs oppo- „ sés, exprimés avec une beauté qu'ils „ n'ont ni chez Chrissippe, ni chez Cran- „ tor tous grands Philosophes de pro- „ fession qu'ils sont (*m*) . „ On ne peut pas seulement faire d'Horace l'éloge sublime qu'il fait lui même d'Homère d'être un Poète plus philosophe que les Philosophes même ; on doit ajouter qu'il le mérite à un titre encore supérieur . Le Poète Grec donne sans doute les plus belles leçons de Vérité & de Vertu ; mais c'est à l'aide des fictions, par la raison exprimée par Pindare , que le Vrai

(m) Trojani belli Scriptorem, Maxime Lolli
Dum tu declamas Romæ Præneste relegi,
Qui, quid sit pulchrum, quid turpe: quid utile
quid non
Plenius ac melius Chrisippo ac Crantore dicit.
lib. 1. ep. 2.

Vrai a je ne fai quoi de plus agréable lorsqu' il se montre revêtu de quelque riant mensonge (*n*), ou par celle alléguée par le Tasse ; qu' on doit présenter aux hommes l' austère Vérité comme on fait les médecines amères aux Enfans dans des vases qui attirent par quelque trompeuse douceur (*o*). Il est manifeste que la première de ces maximes n' est vraie que chez les Poètes dont elle favorise l' imagination ; & que la seconde donne une idée trop basse de l' Homme pour n' être point fausse .

Si le Poète Latin au contraire enseigne la Vertu , c' est à découvert . Il ne lui cherche d' autre force que celle qu' elle tire d' elle même . Son principe ne peut qu' être : qu' il y a entre elle & l' homme

un

(n)

Βροτων φρενα

Υπὲρ τῶν ἀληθῶν λόγων :

Διδαλιδαιμένοι ψευδοσι ποιήλοισ

Εξαπατῶντι μῦθοι . *Pind. od. 1.**(o)*

Musa tu perdona

S' intesso fregi al ver, s' adorno in parte

D' altri diletta, che de' tuoi le Carte .

Così a l'egro fanciul porgiamo aspersa

Di soave licor gli orli del vaso

Suchi amari in tanto ei beve ,

E da l'inganno suo vita riceve .

Torq. Tasso Gieruf. liber. Cant. 1.

un rapport essentiel, qui lui donne sur nous des droits aussi efficaces que propres; que tout consiste à la faire briller à nos yeux avec toute sa beauté. S'il pouvoit être formé de doute si un tel principe est plus vrai & par-là plus philosophique que ceux qui ont été rapportés, ils seroit résolu par l'effet des œuvres de notre Poëte. Est-il quelque part si ravissant que lorsqu'il peint la Vérité & la Vertu toutes nues pour m'exprimer ainsi? On peut dire que son plus bel entousiasme ne consiste qu'à saisir & à rendre tout leur sublime.

Les Œuvres d'Horace ne sont si philosophiques que parce qu'il étoit lui même un vrai Philosophe. „ J'ai pris à Rome,
 „ dit-il, les maux qu'apporta aux Grecs
 „ le courroux d'Achille; mais je reçus
 „ à Athènes des leçons beaucoup plus
 „ importantes. Le Portique me donna
 „ les notions solides qui fondent la distinction du bien & du mal, & les
 „ bois d'Académus m'enseignèrent l'art
 „ de chercher la Vérité (*p*). „ L'age
 b avan-

(*p*) Romæ nutriti mihi contigit, atque doceri
 Iratus Graiis quantum nocuisset Achilles.

Adje-

avancé perdît si peu de vue ces principes reçus dès les jeunes ans , que le Poëte pouvoit dire à Mécène , qu'épris de la beauté de la Vérité & de la Vertu leur recherche & leur étude faisoient son unique souci & sa seule occupation (q) .

Horace posa à sa Philosophie le fondement sans lequel les Païens reconnurent qu'il n'y en peut avoir de véritable, la Religion . L'air Cavalier de sa première condition dans le monde sans doute , lui avoit fait donner son nom à une Secte , qui ôtoit au culte des Dieux jusqu'au motif de faire en le leur rendant une chose qui put leur être agréable par la raison qu'ils étoient trop élevés au dessus des choses humaines pour pouvoir y prendre intérêt : belle chimère ! puisque l'élévation de l' Etre supreme au dessus des autres êtres ne l' a pas empêché de les créer , & qu'il ne peut pas être plus indigne de lui de les présider & de les

Adjecere bonæ paulo plus artis Athenæ
 Scilicet ut possem curvo dignoscere rectum .
 Atque inter silvas Academi querere verum . -
lib. I. ep. 2.

(q) Quid verum atque decens curo & rogo , & omnīs
 in hoc sum . *lib. I. ep. 1.*

les gouverner qu'il ne le fut de les former; qu'il y a au contraire plus de grandeur à en être la fin, qu'il n'y en eut à en être le principe. Horace ne renonça pas seulement à une telle Secte, mais il la caractérisa à sa manière c'est-à-dire, avec une force, & une vérité, non moins qu'avec une brièveté admirables. Il l'appela une *Sagesse insensée*. Une philosophie en effet qui n'est qu'une foi mal assurée de la Divinité que tout annonce, ou un refus de reconnaître sa providence, pour la vue de la quelle il suffit d'avoir des yeux, est non une lumière rare, mais un défaut de la lumière naturelle même. Elle ne peut donc être mieux qualifiée que de sagesse qui bien loin d'en être une, est ce qu'elle peut avoir de plus opposé, la folie (r).

b 2

Sur

(r) *Parcūs Deorum cultor & infrequens
Infanientis dum Sapientię
Consultus erro, nunc retrorsum*

Vela dare . . . cogor . . . lib. i. od. 34.

On ne fait par quel intérêt l'Interprète François le plus récent d'Horace prétend que le Poète ne parle ici qu'ironiquement, & que son but est de renverser la Providence sous ombre de l'établir. On ne qualifie pas comme il fait une opinion à laquelle on reste attaché; & trop d'autres textes établissent sérieusement la Providence tant pour le

Phy-

Sur la base de la Religion le Poëte philosophe éleva toutes les Vertus . Tantôt c'est la Vertu en général qu'il inspire, en la peignant comme brillant d'un éclat dont rien n'altère la pureté (s), ce qui la place bien au-dessus de tous les autres biens qui éblouiroient bien moins s'ils laissoient voir les taches sans lesquelles leur acquisition & leur possession se trouvent rarement ; tantôt c'est les vertus en particulier qu'il montre de la manière la plus propre à leur attirer l'estime & l'amour . Les bornes d'une préface ne permettent pas de choisir même dans ce qu'il dit de ravissant de la Justice , de la

Physique que pour le Moral , pour qu'on puisse dire qu'il s'en moque ici . Tantôt il la montre aux méchans , à qui il dit qu'ils se rassureroient en vain pas la lenteur qu'elle affecte . *Raro antecedentem scelestum deseruit pede poena claudo . lib. 11. od. 2.* : tantôt il fait regarder le Ciel à ceux qui ne trouveroient aucun frein sur la Terre . *Regum Timendorum in proprios greges , Reges in ipsos Imperium est Jovis &c. lib. 11. od. 1.* Il ne craint pas de dire aux Romains que l'ébranlement que commençoit à éprouver leur Empire n'avoit pour cause , que la perte de la Religion qui le leur avoit valu ; que s'ils vouloient continuer à être élevés sur tant de têtes , il étoit besoin qu'ils abaissassent de nouveau la leur sous les Auteurs de leur puissance . *Diis te minorem , quod geris imperas . Hinc omne principium hinc refer exitum . Diis multa neglecti dederunt Hesperia mala luctuose . lib. 11. od. 6. &c. &c.*

(s) *Virtus .. intaminatis fulget honoribus . lib. 3. od. 2.*

la Fidélité, de la Moderation, du secret , de l'Amour de la Patrie & de celui des amis, de la Constance, de la Frugalité, du mépris des richesses . Il n'est ni si fort, ni si fécond que sur cette dernière . Sa doctrine sur elle est digne du principe sur lequel il l'appuie ; que l'usage seul des biens en forme une sorte de dépendance; qu'on s'en declare l'Esclave par l'aveu seul qu'on fait de leur besoin; que s'il y a une vraie manière de s'en montrer le vrai maître , elle consiste à les mépriser comme une chose bien plus contraire qu'utile aux objets du Sage, & à savoir s'en passer (1) . Le merveilleux c'est que ce n'étoit pas là une belle Métaphysique chez Horace . Ces maximes lui faisoient regarder comme un poids importun un bien modique reçu de la liberalité de Mécène , & il ne craignoit rien tant que de le voir augmenter de la part de cet Ami qui n'auroit pas eu moins de volonté que de pouvoir de le combler . La Fortune, dit-il, ne cherche qu'à me ranger sous ses riches drapeaux , & toute ma pensée est de pouvoir la désertir pour

b. 3

me

(1) Contemptus Dominus splendidior rei. lib. 3. od. 16.

me jeter dans ce Camp où l'on n'est pas moins sans desirs que sans biens (u).

O bienheureux Horace ! s'écrie ici un de ses Interprètes : que n'est-il donné de vous imiter non seulement chez les Philosophes , mais chez les Chrétiens ?

Il seroit à souhaiter de pouvoir le proposer également pour modèle de cette Vertu, qu'on peut qualifier de la plus éminemment Philosophique , à cause de sa propriété d'affranchir la Raison de l'esclavage des sens : mais il n'étoit pas donné au Paganisme de la produire . L'Evangelé seul devoit en avoir l'honneur .

On doit être bien éloigné pourtant d'adopter touchant Horace un récit de sa prétendue vie par Suetone qu'on lit à la tête de toutes ses éditions . J'aurai occasion de montrer dans l'ouvrage, le peu d'autenticité de cette pièce: mais je puis dire qu'il s'annonce dès ce moment par le trait dont je parle .

„ Ce n'est pas ma naissance, pouvoit dire
 „ Horace à Mécène même , qui fit mon
 „ mérite auprès de vous , mais l'innocence

(u) Nil cupientium
 Nudus castra peto , & transfuga divitum ,
 Partes linquere gestio . *ibid.*

„ cence de ma vie , & la pureté de mes
 „ mœurs . „ (x) Il défiloit de lui repro-
 cher avec justice aucuns genres d'infamie
 parmi lesquels il compte nommément
 celui qui résulteroit de la grossièreté
 qui lui est attribuée (y) .

Le personnage de Cavalier par lequel
 il débuta , la qualité de Poète , qui fait
 passer aisément des passions peintes aux
 passions réelles , le ton de son siècle ,
 qui ne pouvoit pas être si déclaré
 pour le luxe sans l'être pour une certaine
 licence , tout cela ne pût se trouver sans
 doute en Horace sans plusieurs de ses effets
 naturels , dont il est le premier à faire
 foi (z) : mais ces défauts dont il ne fut

b 4

point

(x) Quod placui tibi , qui turpi secernis honestum ,
 Non patre præclaro , sed vita & pectore puro ..

lib. 1. Sat. 6.

(y) Neque avaritiam neque fordes ac mala

lustra

Objiciet vere quisquam mihi , purus & insons
 Ut me collaudem vivo . *ibid.*

Lustra selon Festus au propre , étoient les bourniers cachés
 des bois , où se vautoient les sangliers , & au figuré
 tous les lieux où l'on se livre en secret à la débauche .
Lustra significant lacunas quæ sunt in sylvis aprorum cu-
 bilia , a qua similitudine ii qui in locis abditis & sordidis
 ventri & desidiæ operant dant dicuntur in lustris vitam
 agere . verbo *Lustra* .

(z) Vitiis mediocribus

Mendosa est natura alioqui recta ... *ibid.*

*Decens curo
& omnis in hoc
sum supra.*

point exempt, ne furent point en lui sans les bornes les plus remarquables. Nous avons lu le texte qui prouve l'Hommage aussi entier qu'inviolable qu'il faisoit profession de rendre à la Décence. Il avoit fait d'une Philis des éloges où il sembloit être entré quelque chose de plus que la justice qu'on se plaît de rendre au mérite. Il assura qu'il n'en avoient pas été moins désintéressés; & il en apporte en preuve la main du tems qui étoit venue clorre son huitième Lustre (a). Dans la morale d'Horace comme l'on voit la Jeunesse qui excuse en quelque sorte certaines foiblesses ne subsistoit plus à quarante ans. Les Passions auxquelles on croit avoir le plus renoncé ne sont souvent que des feux mal éteints. Horace dans les tems dévoués au loisir & à la jouissance sentoit ceux dont il avoit brulé pour Glycère se rallumer; mais on juge aisément à ses expressions, qu'alors son premier soupir étoit de soupirer encore (b). Un mérite en effet bien

(a) Integer laudo, fuge suspicari
Cujus octavum trepidavit ætas
Claudere lustrum. *lib. 2. od. 4.*

(b) Mater sæva cupidinum
Thebanæque jubet me Semeles puer

bien distingué de la Philosophie d'Horace, c'est que si dans la pratique, il se laissa atteindre de quelques gouttes du venin dont nous parlons il ne leur prostitua point ses maximes. Quoi de plus propre à donner à l'innocence une force invincible, que cequ' il dit : qu' une Mort est peu de chose pour une Vierge qui s'oublie (c). Ailleurs il peint le désordre qui ajoute à la perte de la pudeur le violement de la foi donnée, des couleurs aussi vives que naturelles. „ Les „ siècles féconds en forfaits, y dit-il, „ ont enfanté celui qui souille la sainteté des Noces & avec elle la pureté des „ races & la noblesse des Maisons. Il ne „ faut pas douter que ce ne soit de ce „ crime comme d'une source fatale que „ découlent tant les fleaux qui font gémir „ la Terre sous le courroux du Ciel, que „ la calamité encore plus grande d'une „ Nature qui dégénère de plus en „ plus. Nos Pères moins bons que leurs „ aïeux ont eu des enfans plus méchans „ en

Et lasciva licentia

Finitis animi reddere amoribus. *lib. 1. od. 19.*

(c) Levis una mors est

Virginitatis culpæ *lib. 3. od. 17.*

„ en nous qui ne pourrons avoir que des
 „ neveux encore pires (d) „ . Il confond
 ailleurs le bel air de Rome par le tableau
 des mœurs barbares , dans lesquelles la
 vue d'un homme autre que celui à qui
 on étoit lié, faisoit palir: où l'on ne voïoit
 dans le plus léger oubli que la loi qui en
 faisoit le plus horrible crime , & où il al-
 loit de la vie d'oser contre elle quoi que
 ce fut (e), il seroit aisé de multiplier de
 pareilles preuves , que la Philosophie
 d'Horace ne fut pas moins en règle sur le
 point des mœurs , que sur tous les autres .

C'est cette belle Philosophie des Poë-
 sies d'Horace qui leur assure cette gloi-
 re qu'il s'en promettoit , qui étoit à pei-
 ne toute celle qu'il devoit avoir. S'il n'a-
 voit chanté que *Bachus*, que *Vénus*, quoi-
 que ç'ait été avec la voix des Graces
 mêmes

(d) *Fæcunda culpæ fæcula nuptias*
primum inquinavere & genus & domos
Hoc fonte derivata Clades
In patriam populumque fluxit
Ætas parentum pejor avis tulit
nos nequiores mox daturus
Progeniem vitiosiore . lib. 3. od. 6.

(e) *Illic . . nec nitido fudit adultero*
Virtus & metuens alterius viri
Certo fædere castitas
Et peccare nefas , aut pretium est mori .
lib. 3. od. 2.

même, la beauté de ses badinages les eût empêchés à peine de périr, ce qui n'est que plaisir n'amusant qu'une fois comme si la volupté même étoit un mets insipide sans le sel de la nouveauté.

Horace n'est si célèbre, il n'est entre les mains de tout le monde, que parce qu'il est encore plus solide qu'agréable; qu'il instruit encore plus qu'il ne plait; qu'en un mot le fond de ses œuvres est l'éclatante Vérité, & la noble Vertu. C'est une pensée digne du Philosophe que l'Antiquité qualifia de divin, que si la Vertu se presentoit aux hommes sous une forme sensible il n'est personne qui ne se sentît épris pour elle du plus ardent amour (f). Elle formeroit la passion en effet non seulement par la raison qui fait rendre les armes aux plus ravissantes beautés, mais encore par celle qui rend touchantes les plus médiocres, qui est le rapport & le sympathie. Je l'ai déjà insinué, la Vertu est faite pour nous & nous pour elle. C'est le fond de notre Nature

mê-

(f) Formam honesti vides, quæ si oculis cerneretur mirabiles amores ut ait Plato excitaret Sapientia. Cic. lib. 1. de off. n. 14. C'est dans le Phédre de Platon qu'est le trait que Cicéron en cite.

in
shy

même qui lui donne sur nos âmes des droits imprescriptibles . Si elle nous est si étrangère , c'est que non seulement tout la bannit de notre cœur , mais que rien ne la présente à notre vue . Nous en appercevons à peine quelques Images , dont la fausseté est capable de joindre à l'indifférence la haine . Mais si notre bonheur veut qu'un rare exemple , qu'un digne discours nous la présente sous ses vrais traits , l'intérêt que nous éprouvons nous avertit des liens secrets qui nous unissent à elle . On sent un plaisir indicible à la voir lors même qu'on n'a pas le courage de la suivre & que sa vue ne peut que condamner . C'est cette vertu peinte sous des traits capables quasi de réaliser l'idée de Platon , qui se présente par tout dans les œuvres de notre Poète .

Tel fut Horace . L'intérêt de tout ce qui touche un personnage si rare peut-il être douteux ? C'est avec raison qu'Homère entre au sujet des Héros qu'il peint dans des détails qui n'ont été peu goûtés par quelques Critiques que parce qu'ils étoient sans organes pour certains sentimens . Rien n'est indifférent aux yeux de la belle Nature dans les objets qu'on
a trouve

a trouvé le moïen de lui rendre chers.

Il s'en faut bien cependant que la Campagne d'Horace ne soit que comme les bottes qui distinguoient les Grecs que le chantre de la guerre de Troïe n'a pas jugées indignes de ses immortels accens. Cette Campagne ne fut pas seulement l'effet qui composa la fortune Philosophique de notre Poëte, elle fut le lieu, dont il fit ses délices, & où il prépara les nôtres. Je vis & je regne, disoit-il lorsqu'il s'y trouvoit, ainsi que nous le verrons. Mais, ce qui lui donne un prix beaucoup plus grand, c'est qu'il ne s'y rendoit le plus souvent comme il s'exprime encore, qu'avec Platon, & Ménandre, Eupolis, & Archiloque, pour tout ce qu'une telle compagnie annonçoit (g), c'est-à-dire pour y composer ces ouvrages où l'on vit réunis la raison & le sentiment, le sel & les graces, qu'il pût révéndre cependant à ces divers Auteurs bien loin d'avoir besoin de les emprunter d'eux.

La

*Voiez ce texte
pag. 339.*

(g) Vultus erat multa & præclara minantis
Si vacuum tepido cepisset villula tecto
Quorsum pertinuit stipare Platona Menandro
Eupolin, Archilocum comites educere tantos?
lib. 3. Sat. 3.

La Campagne d'Horace est donc le lieu d'où datent ses œuvres . Elle a à ce seul titre les droits les plus grands sur l'Homage des Lettres . Ce n'est pourtant-là que la moindre prérogative de sa découverte . Son grand prix consiste en ce qu'elle doit leur être moins agréable , qu'elle ne peut leur être utile , par les lumières nouvelles qu'elle est capable de répandre sur les écrits , qu'elles comptent avec raison comme un de leurs principaux trésors .

Les Amateurs d'Horace n'ignorent pas en quel nombre sont les endroits de cet Auteur , où il est question de sa Campagne . Il ne la nomme pas seulement ainsi que toutes les parties dont elle étoit composée : il fait mention de la Région où elle se trouvoit , de la Rivière qui la baignoit , d'une fontaine qui l'ornoit , d'une Montagne qui l'ombrageoit , d'un Temple qui la consacroit , d'un Bourg ou plutôt d'un Hameau qu'elle formoit , & d'un autre auquel elle confinoit , d'une Ville enfin dont elle ressortissoit . Ces lieux propres ou relatifs à la Campagne d'Horace ne sont rien cependant ainsi que nous le dirons tout-à-l'heure en comparai-

raison de ceux dont il est parlé dans ses œuvres d'une manière qui les rapporte à la matière & qui par là en font partie : nul de ces endroits si nombreux qui ne reçoive de la découverte des lumières , les unes absolument nécessaires , les autres au moins utiles .

On imagineroit à peine les grossières erreurs , où tombent les Interprètes des Anciens , lorsqu' ils en sont sur les textes qui parlent des lieux qu'ils ne connoissent que par leurs lectures . Le P. Sanadon par exemple sur un vers d' Horace qui nomme le Capitole , dit : que „ c' étoit une In Od. III.
lib. 3.
„ Forteresse batie sur le Mont Tarpeïen
„ dont les ruines se voient encore dans
„ l' eau près de l' Hopital du Saint-Esprit
„ au dessous du *Pont-Saint-Ange* „ . Ce n' est rien dans cette exposition que cette Forteresse qui n' étoit qu' une partie du Capitole qu' on donne avec d' autant moins de raison pour le Capitole entier à l' occasion du vers d' Horace , que ce n' est pas à elle , mais à celle qui étoit à l' autre bout du Mont , c' est à dire , au Temple de Jupiter tres-grand & tres-bon qui y étoit dans la vénération qu' on fait , qu' il fait allusion . C' est peu de chose

chose encore que l'idée d'un édifice qui s'élevoit jadis sur un Mont, & dont on voit aujourd'hui les fondemens dans l'eau. Le monstrueux, c'est que ce Mont & le lieu de la Rivière dont on parle sont à plus d'un mille l'un de l'autre. C'est comme si dans le tems que Paris ne subsisteroit plus, on disoit que le Chateau de Bicêtre fut sur le Mont qu'il occupe réellement, & que les fondemens s'en observent dans l'eau vis-à-vis l'endroit où l'on voit aujourd'hui l'Ecole Militaire. Des telles erreurs & beaucoup d'autres qu'on voit dans la suite du même Commentaire eurent pour cause le mélange & la confusion de ce qui avoit été lû sur deux objets aussi différens que le sont le Capitole, & le Pont-vatican qui fut nommé triomphal non, pour avoir été le principe de la pompe des triomphes comme le Capitole en étoit le terme, mais pour s'être trouvé sur la voie Triomphale, ainsi que le prouve très-bien le même Donati dont j'ai observé que Snadon copie ou plutôt travestit les phrases. J'ai rapporté cet exemple sur le Capitole comme plus sensible, mais il est beaucoup moins fort que ceux qu'on verra

verra dans l'ouvrage touchant les lieux qui en font la matière . Les Interprètes les plus judicieux même lorsqu' il ne s'agit que du sens grammatical , deviennent les plus extravagans dès qu'ils entreprennent de donner les notices locales : ils transportent les Montagnes , ils font couler les rivières contre leurs sources. Ils confondent les Régions .

Lorsque la Vérité n'est pas si horriblement détruite elle est au moins défigurée, ou affoiblie . Le grand mérite d'Horace est de peindre toujours d'après nature . Ses moindres traits forment ordinairement des Tableaux , où l'on voit jointes à la riche expression l'exakte vérité , & l'extreme correction . Les expositions en font des peintures ordinaires dont on distingue à peine l'ordonnance . L'ignorance des lieux étant la cause la plus ordinaire de tous ces défauts , il est superflu même de dire l'avantage qui doit résulter de leur découverte . J'ose dire qu'à ce seul titre mon ouvrage ne sauroit être négligé de quiconque est curieux de bien entendre Horace & encore moins de quiconque a la charge de l'exposer .

Son Importance est d'autant plus grande

c

de

de que l'illustration qu'Horace en reçoit ne se borne pas ainsi que je l'ai déjà insinué aux lieux qui caractèrisent sa Campagne; elle s'étend à une infinité d'autres qui y eurent un rapport, qui les rend parties de la même matière. L'établissement du caractère le plus important de la C. d'H., qui est celui de son unité, exige par exemple nécessairement qu'on parle de toutes les Campagnes que le Poète fréquentoit. Telle est l'étendue que la matière de sa Campagne reçoit à ce seul titre que sans sortir de mon sujet, en profitant seulement de la liberté du Commentaire qui consiste à donner des notions pleines de tout ce qui est contenu dans le texte, j'ai pû faire connoître amplement tous les environs de Rome, & suffisamment tout ce qui se trouve de quelque importance, depuis le Tibre jusqu'à la Mer Ionienne. J'avoue que j'ai saisi avec empressement cette occasion de faire un ouvrage qui sans cesser d'être un d'après la Règle d'une sage composition, en offrît deux pour ainsi dire; l'un qui fut un traité plein du point de la Maison de Campagne d'Horace, & l'autre qui contient une suite quasi complete des Antiquités de
la

la plus intéressante moitié de l'Italie. L'ouvrage ne peut être regardé que comme également avantageux aux Littérateurs sous l'un & l'autre de ces points de vue : sous le premier comme appartenant proprement à Horace, & sous le second, comme n'ayant pas seulement tout son fondement dans le même Poëte, mais comme recevant ses expositions surtout des autres Auteurs Classiques, qui ne sont pas moins entre leurs mains. Mon travail sous cette seconde face fera cependant d'un usage encore plus particulier pour les Voïageurs, à cause des lumières qu'il leur fournira pour la portion de leur curiosité, qui le mérite le plus & qui en avoit plus de besoin.

Un sujet aussi vaste sembloit demander un titre moins restreint que celui que je lui ai donné : mais j'ai jugé que je ne devois pas moins m'y borner moins parce que tous les autres points ne pouvoient paroître plus favorablement que sous les auspices de celui qu'il exprime, que parce qu'ils s'y rapportent réellement, & qu'ils doivent être regardés comme des portions sans lesquelles il ne sauroit être parfaitement complet.

H. Plus la découverte que je propose

est importante , soit en elle même soit dans ses dépendances , plus on doit se sentir de la repugnance à croire qu' elle en soit véritablement une ; c' est-à-dire , qu' un lieu si important à l' histoire d' Horace , si utile pour l' intelligence de ses œuvres , & lié à tant d' autres points , ait été véritablement ignoré . Rien n' est plus extraordinaire en effet vû les travaux sur Horace dont un Amateur passionné de ce Poëte put faire une Bibliothèque entière .

La chose pour être surprenante n' en est pas moins constante . Peu d' Ecrivains sans doute de la Collection de M. Wal qui aient omis de parler d' une Campagne qu' ils trouvoient sans cesse sous leur pas : mais ce qu' ils en ont vainement dit , n' a fait qu' accroître ce qu' ils en ont laissé à dire , la Vérité sur ce point n' étant empêchée par rien tant que par les erreurs , dont ils l' ont enveloppée .

Un seul Savant (nous verrons que c' est Holsténius) publia des conjectures capables de mettre solidement sur les voies . Mais outre qu' il ne passa point la conjecture , ceux qui le suivirent au lieu d' accueillir avec avidité , & de cultiver avec soin

soin la lumière qu' il fit luire , ne montrèrent d' ardeur que pour l' étouffer , ainsi que nous aurons occasion de le voir de la part du P. Volpi en particulier .

Il s' étoit trouvé à la vérité des Amateurs à qui elle fit faire des pas qui parurent éclairés , mais que l' événement montra n' avoir été qu' incertains . L' information prise sur les lieux, s' il n' y avoit jamais paru personne pour reconnoître la situation découverte , m' apprit que deux MM. Anglois s' y étoient fait voir il y dix ou douze années . Leur première demande qu' on les menât aux sources de la Licence prouve, & qu' ils avoient connoissance de la conjecture que j' ai dit , qui avoit été, que cette petite Rivière est la Digence nommée par Horace comme le caractère de sa Maison de Campagne , & qu' il ne l' avoient pas méprisée . Les questions qu' ils ajoutèrent s' il y avoit des ruines antiques dans le lieu , & sur la réponse affirmative , si on vouloit les leur montrer , les firent conduire justement dans l' endroit découvert . Mais semblables à ceux qui dans le jeu où on bande les yeux à un de la troupe , faisoient en vain les Compagnons qu' ils desiroient de faire

faire mettre à leur place s'ils ne parviennent à les reconnoître, ils eurent beau tenir pour ainsi dire la Vérité dans leurs mains, ils n'en furent pas plus avancés faute de la discerner. Leur vue blessée par un moderne qu'ils aperçurent, & qui s'y trouve de la manière que je dirai en son lieu, dédaigna de se fixer sur l'antique non moins frappant au moins pour des yeux intelligens; & sans autre pensée que celle de l'inutilité de leur venue, ils regagnerent leur voiture pour s'en retourner. C'est M. Centroni Archiprêtre de Licence qui unit à toutes les qualités de son état un jugement qui ne m'a pas été inutile pour mon opération qui à la tête des Principaux du lieu m'attesta que ces deux Curieux avoient été absolument les seuls, dont l'apparition dans la Vallée de Licence y eut apporté l'idée que la Maison de Campagne d'Horace y avoit pu être, & dont le départ précipité n'y avoit laissé que celle, qu'elle n'y avoit pas été réellement. On tire de soimême la conséquence de ce détail. Il prouve manifestement que j'ai été le premier & le seul à mettre une main utile au travail de la découverte; que l'ouvrage que
je

P R E F A C E **XXXIX**

je voue à la République des lettres , joint par conséquent au mérite de l'importance que j' ai déjà montré , celui de la nouveauté , que je ne lui ai pas moins attribué .

Il n'a pas tenu au peu de secret que je fais des lumières que je puis aquérir , de quoi on m'a repris souvent avec raison , qu' on n' ait rendu cette piquante qualité douteuse . Il y avoit à peine quelque mois que j' avois fait la première ébauche de ma découverte , que je vis paroître une dissertation Italienne qui la contenoit . Le nom que son Auteur n'a pas craint d'y mettre , m' empecha d' en être si surpris , parceque c' étoit celui d' une personne que je me rapelai avoir été présente à une visite rendue à Tivoli dans le voïage même de la première expédition où nous étions fait un plaisir d' en rendre compte . Cette Personne n' eut garde d' ouvrir seulement la bouche pendant tout notre discours ; mais l' événement prouva ce dont je m' étois bien apperçu qu' il y avoit prêté toutes ses oreilles . Après avoir pris son tems pour voir le parti qu' il en pouvoit tirer , il se rendît à Licence où ses opérations purent se bor-

ner à demander ce qu' on y pensoit de la solidité de celle dont il avoit pu être instruit de la manière que je viens de dire . C' est le même Archiprêtre que j' ai déjà nommé qui consent que je le cite pour garant , que l' Auteur de la Dissertation ne parût pour la première fois à Licencé que plus d' un mois après le premier voïage que nous y avions fait , & qu' il n' y fût absolument que ce que j' ai rapporté . Il ne peut être témoin plus compétant de cette dernière circonstance puisque c' est à lui-même , que la question qui la forme fut faite . La pièce n' offre en effet que ce qui peut être pris en l' air dans une Conversation . Les plus sensibles caractères de la Maison de Campagne d' Horace y sont seuls exprimés . Semblable à quelqu' un qui se trouve en une maison étrangère, dont il ignore entierement les êtres , s' il se fait une seule objection qui est celle des prétendus monumens de *Vaconé* , il est bien éloigné de savoir en sortir .

La personne dont je viens de parler a été la seule à executer le projet de me prévenir d' après le prétexte , que je dirai en son lieu ; mais elle n' a pas été la seule à le former d' après des titres crus moins
vains

vains , mais qui au fonds n'étoient pas plus solides .

C'étoit ceux qu'on avoit cru pouvoir recevoir sur le fondement d'un part qu'on avoit eu à la découverte qui avoit consisté à en faire naître l'idée , & à être le chef du premier voïage fait pour l'entreprendre . Une telle part auroit fondé les droits les plus étendus sur la découverte si elle avoit consisté à en trouver des monumens reconnoissables à la vue : mais l'exemple de deux Anglois dont il a été parlé nous a prouvé , que pour découvrir la Maison de Campagne d'Horace il ne suffisoit pas même d'avoir des notices capables de conduire sur ses ruines . La découverte en effet n'est que le resultat des opérations littéraires les moins aisées . C'est un point obscur qui dépend d'un très-grand nombre d'autres points qui ne paroissent pas plus clairs sans la lumière qu'il faut savoir leurs chercher . Un de ces points les plus importants m'a tenu jusqu'à l'Hyver dernier quoique le quatrième de puis les premiers efforts . Trouver le fil pour se conduire avec sûreté dans ce labyrinthe , débrouiller heureusement un vrai chaos , c'est ce qui peut
s'ap-

s'appeler seul faire la découverte. Cette nature du travail en quoi elle consiste me fit penser aussi dès le commencement que s'il étoit facile de m'envier la gloire de la faire, il n'étoit pas si aisé de me l'oter; qu'il y avoit entre projeter & executer en cette matière des obstacles que je ne devois pas beaucoup craindre qu'on franchît. Cette qualité de ma matière ne m'a pas mis à couvert sans doute d'un ouvrage tel que la dissertation dont j'ai parlé, parce que rien n'est plus aisé que de répéter en perroquet que la Maison de Campagne d'Horace fut à Licence, mais elle écartoit toute crainte sérieuse des ouvrages dont j'étois menacé parceque c'étoit de la part de Gens qui n'avoient besoin que de bien examiner la question pour comprendre qu'elle consistoit en toute autre chose. L'événement à justifié ma sécurité. J'ai pu laisser mûrir tout-à mon aise mon sujet & je ne puis pas moins donner mon ouvrage quoique déjà ancien avec le mérite d'une nouveauté non obscurcie.

Après cette idée abrégée de ses qualités, il ne me reste qu'à dire quelque chose sur les moïens que j'ai pris de les lui assurer.

rer . Il feroit à peine befoin de faire de nouveaux écrits fur l'Italie fi ceux qui ont déjà été publiés étoient faits d'une certaine manière . La collection de Grævius & de Gronovius prouve feule que cette partie de l'Europe n'a pas de coin prefque qui manque de fes traités particuliers: mais la plupart de fes ouvrages font dignes des plumes dont ils font le fruit . L'efprit très-commun en Italie y produit un effet fingulier ; c'est une facilité extrême de fe faire Auteur . Apréfent à Rome même c'est un Graveur qui fait les principaux Livres d'antiquité dont il devroit fe borner à executer les planches qui feroient tout autrement bien entendues & fidèles fi elles étoient guidées par une vraie Erudition; & à fon exemple un Garçon libraire que fans être Italien fait admirablement en prendre les Privilèges . C'est bien pis dans les autres Villes , & fur tout dans celles que la qualité des Villages à laquelle elles font reduites empêche rarement d'avoir leurs Auteurs . J'ai obfervé que des telles productions font à peine bonnes fousvent à donner des indications des objets de recherche . Elles pefent fur des points que des ridicules traditions

je. ditions rendirent considérables , & elles glissent sur d'autres que l'ignorance seule peut négliger . L'abondance de tant de fausses lumières ne sert donc qu'à prouver la nécessité d'en procurer des véritables . Je me résolus à les puiser dans leurs uniques sources qui sont la lecture sérieuse des Anciens , & l'observation exacte des lieux . Moins épouvanté de la difficulté d'une telle méthode qu'encouragé par les heureux effets qu'elle ne peut pas manquer d'avoir , je ne repassai pas seulement les Auteurs antiques dans lesquels je pouvois être un peu versé , je m'enfonçai dans la lecture de ceux que je crus pouvois contenir des choses relatives à mes sujets . Il n'appartient cependant qu'à une présomption peu au fait de l'immensité d'un tel objet , de croire qu'il a été entièrement rempli . D'après ce premier travail , je me suis mis en état d'avancer peu de points sans des témoignages qui prouveront souvent non seulement l'étendue mais la reflexion de mes lectures . Le second soin , je veux dire l'observation , fut pris de la même manière . Outre une infinité des courses dans les trois
Ré-

Régions (h) dont il est plus question dans mon ouvrage qui sont le *Latium*, la Sabine, & la Campanie, un seul voïage qui avoit pour sujet principal, le point de la Fontaine de Blandusie ou plutôt de *Bandusie*, ou même de *Bandusium* ainsi que nous le verrons, & dans lequel je voulus reconnoître les Voies Appienne, Latine, Valérienne, Numicienne, & Egnatienne sans compter plusieurs autres moindres qu'on verra dans l'ouvrage; un seul Voïage, dis-je, me tint près de six mois sur un cheval qui paroïssoit être devenu Antiquaire à force d'être conduit aux Antiquités. Rarement avoit-il besoin de coup de bride pour tourner vers une ruine aperçue. Sa fatigue sembloit cesser lorsqu'il se trouvoit sur le pavé de quelque Voie antique, quoique l'état où il est réduit ne fut capable que de l'augmenter. Choisi pour tout équipage d'après ce mulet écourté sur lequel nous verrons qu'Horace ne faisoit aucune difficulté d'aller
jus-

Voiez en le
texte gracieux
pag. 31.

(h) l'Italie entière étant regardée comme le Chef de l'Empire Romain on en apelloit les parties *Régions*. Le nom de Province n'étoit donné qu'aux autres Pais : delà l'expression de Plin touchant la Province Narbonnoise qu'elle méritoit plus le nom d'Italie que de Province. *Italia verius quam Provincia. Plin, lib. 3. cap. 4.*

jusqu'à Tarente il surpassa de beaucoup son modèle. Il ne me porta pas seulement à la Ville exprimée par le Poëte, mais à toutes celles (ou au moins à tout ce qui en reste) qui se trouvent sur toutes les voies que j'ai nommées, & ce ne fut là qu'une partie de ses nobles travaux que leur qualité sembla lui rendre légers. J'ai pu par ce second moyen ne parler dans mon livre que de ce que j'ai vu par moi-même. Un tel mérite d'un ouvrage n'est commun nulle part par la difficulté de réunir dans le peuple des Auteurs sans compter la capacité, le goût, le loisir, la santé, la résolution & sur tout les ouvrages de coin moderne que les voïages considérables ou multipliés exigent, mais il est rare sur-tout dans le Païs où j'écris qui n'est en défaut sur rien tant que sur le point dont je parle. l'Auteur de la Voie Appienne qui parle en un endroit de nos Nations comme incapables d'écrire sur les Antiquités de l'Italie par la raison qu'elles peuvent à peine les voir en passant, sera convaincu par moi d'une relation infidèle qui n'eut pour cause, que la paresse de ne point se rendre au lieu dont il parle le plus appartenant à

M. l'Abbé
 Pratilli.

fa

la matière, quoiqu' il se trouvât à peine à demi-journée du lieu où il étoit Chanoine, Le Cardinal Corradini Auteur du *Latium* entrepris surtout pour les Antiquités de Sezze sa Patrie, qui en étoit l'ancienne Setie, ne m' a laissé la gloire de publier le premier, un monument rare qui s'y trouve, que pour s'être épargné la peine de visiter avec soin un lieu qui y touchoit ses propres possessions.

Les deux moiens que je viens de dire n' ont pas été pris séparément pour m'exprimer ainsi. Je me suis efforcé de les combiner le plus qu' il m' a été possible. C'étoit dans les lectures que se cherchoient les objets des voïages qui coutoient plus souvent par-là à préparer qu'à faire; & c' est dans les voïages qu' on cherchoit les vraïes solutions des difficultés que la lecture seule ne peut que faire naître.

Tel a été le procédé : mais quel en a été le succès ? Ce sera au public intelligent à en juger. Ce que je puis protester c' est que je suis bien éloigné de croire qu' il ait été complet. Les sujets neufs tels que ceux que je présente ne peuvent
être

Ma. être d'abord par eux-même que des essais : & outre qu' il manque sans cesse quelque chose aux soins même, il est impossible qu' ils suppléent toujours les Talens .

Je me suis déjà aperçu en effet de bien des fautes . Le pire c' est que je me suis oté la liberté de les faire disparoitre pour avoir fait imprimer mon Ouvrage à mesure que je le composois . On me demandera peut-être où est la sagesse d' une resolution qui oté toute ressource contre les momens de negligence ou de distraction dont un tems considérable ne sauroit être exempt . Je repondrai qu' elle eut pour motif de me faire prendre avec moi-même un engagement qui m' empêchât de reculer après les premiers pas , ce que la qualité du travail qu' exigeoit mon écrit eut rendu quasi inmanquable . Ceux qui ne seront pas satisfaits de cette raison ont à l' inconvénient qu' elle a produit le remède de ce qui auroit eu lieu , si je l' avois negligée , qui est de regarder mon ouvrage comme non avenu .

De ces fautes déjà aperçues , les unes ne sont que de stile & de correction ; mais les autres intéressent la matière même .

XLIX



Tome (i) . Un double motif m'a engagé à ce parti . Le premier : c'est que je pense qu'un Auteur n'est pas vu sans une certaine satisfaction ainsi en desabillé ; & le second beaucoup plus puissant , c'est l'obligation où j'ai été de relever les erreurs de beaucoup d'Ecrivains estimés: on pourra juger que ça n'a pas été par humeur mais par le seul amour de la vérité , lorsqu'on verra que je ne m'épargne pas plus moi-même que les autres . Il est remarquable en effet qu'il ne m'arrive qu'à l'égard de mon propre ouvrage d'en corriger non seulement les erreurs , mais encore les corrections . La chose étoit nécessaire en particulier pour MM. les Italiens que je ferois au désespoir de choquer à cause & de l'Hospitalité polie que j'ai trouvé parmi eux , & de l'idée qu'elle m'a donné le moyen de me former de leurs Talens naturels , auxquels il ne manqueroit pour multiplier les hommes du premier mérite qu'on compte toujours parmi eux , que d'être suffisamment dirigés & exercés .

Je ne parlerai pas des fautes purement
Ty-

(i) En conséquence on feroit bien de commencer la lecture de l'ouvrage par ces corrections pour noter les pages dans lesquelles on doit y recourir .

PREFACE

LI.

Typographiques . Avec un tiers de dépense plus qu' à Paris , je ne me flatte pas d' être parvenu à la moitié de la perfection en ce genre que j' aurois trouvé dans notre Capitale . Ces derniers défauts pourroient engager peut-être à réimprimer mon ouvrage en France : mais j' avertis , que les premiers dont j' ai parlé doivent empêcher de l' entreprendre sans ma participation . Les taches ne vont qu' aux éditions originales , qui en sont rendues souvent plus précieuses ; mais les copies & les secondes éditions doivent être pures, sans quoi elles seroient méprisables ; & je ne manquerois de les rendre aussitôt inutiles par les moïens qu' on fait qu' un Auteur a toujours en main .

Aux défauts qui m' ont frappé , des yeux moins intéressés que les miens à n' en point voir , en ajouteront sans doute beaucoup d' autres . Je les apprendrai du Public éclairé non seulement sans peine mais avec reconnoissance . Toute la grâce que je demande c' est que la manière du bienfait n' en corrompe pas la substance . Ma prière est peu nécessaire peut-être pour les vrais Savans . Outre que les lumières ne vont guères sans la bonté ,

& sans la modestie , je me flatte que quelques défauts qu'ils trouvent à mon ouvrage , il pourra s'attirer leur faveur par plusieurs endroits . D'après cette prévention , je ne puis que souhaiter qu'ils daignent s'expliquer avec liberté sur son compte . Ceux donc à qui doit particulièrement s'adresser ma supplication , sont beaucoup de Demi-Savans qui pourront m'honorer de leurs critiques . S'ils la méprisoient ; je les avertis d'avance de l'avantage que me donne une Matière , qu'ils pourront juger par ce qu'ils liront dans mon Ouvrage que je dois posséder mieux qu'eux .

Fin de la Préface .



AD-

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Pour la première Partie .

C'est la première partie qui a plus de ces défauts de tous les genres que j'ai marqués dans la Préface . Lorsque j'ai pu la relire j'ai eu regret que tant de matières importantes qu'elle contient , n'aient pas été deduites aux moins comme celles qui sont renfermées dans les deux Parties suivantes .

Pag.34. Les eaux de Gabies étoient froides, mais le País étoit chaud , puisque la Ville de ce nom étoit dans ce qui compose aujourd'hui la Campagne de Rome à mi-chemin de Palestrine .

Pag.42. Note sur Albano a été rectifiée dans la II. partie . n. xxix.

Pag.43. *Monte Rotondo* qualifié d'ancien *Eretum* , d'après l'opinion générale , mais fausement , comme on le verra dans la III. Partie dans l'endroit où je traiterai de l'antique Sabine .

Pag.49. Le sens que j'assure contre le P. Volpi , à l'expression de *Frigoribus Pelignis* d'Horace , recevra une nouvelle lumière de ce que je dirai du País des Pélignes dans l'endroit où j'en parlerai à l'occasion de la Voie Valérienne qui y finissoit , & de la Voie Numicienne qui y avoit son commencement .

Pag.64. d'après les raisons qu'on verra dans la III. P. je n'exposai dans l'article de Tarente , que son Historique relatif au sens des textes qui obligent à parler de cette Ville : mais on verra plus exactement son état antique &

moderne dans la III. P. dans la relation que je ferai de la Voie Appienne .

Pag. 79. Le N. xli. a besoin de deux corrections , la première de compter parmi les titres aux quels Horace devoit connoître Tarente la proximité de Venusie , où non seulement il étoit né , mais où je montrerai qu'il dut passer des tems considérables depuis qu'il en fut sorti pour ses études , & la seconde , que tout le voiage dont il y est parlé ne se fit pas par la Voie Appienne , que nous verrons qu'Horace dut quitter à Eclane , d'où il continua sa route par la Voie Egnatienne .

Pag. 99. N. lxi. Il est supposé que les premiers voïages des Grecs en Asie furent pour le siège de Troie ; & que ce siège précéda ceux qui eurent pour fin les établissemens en Italie ; l'une & l'autre de ces suppositions seroit fautive . Il s'ensuit du seul rapport qui y est fait de l'établissement de Cumès à la Guerre de Géans , qu'il ne put que précéder de beaucoup l'Epoque marquée .

Pag. 102. N. liv. Il s'ensuivroit du témoignage de Strabon que j'ai rapporté au sujet du Vésuve , qu'on ne le tenoit pour un Volcan que par conjecture . Mais j'aurais du ajouter qu'il est des Anciens du même tems qui parlent d'une manière positive . *Memoratur* , dit Vitruve , *antiquitus crevisse ardores & abundavisse sub Vesuvio monte , & inde evomuisse circa agros flammam* . lib. II. cap. 5.

Pag. 114. N. lxiv. Au trait de la Fable de la Guerre des Géans qui regarde la formation de la Sicile , qui prouve en général que ses auteurs
en

en établirent le Théâtre en Italie , on doit joindre ce qu'elle ajoute de l'Isle de Prochite , qu'elle étoit le rocher sous lequel Typhée fut écrasé ; ce qui le raproche bien plus de Cumes devant laquelle cette Isle est située . . . *Prochita alta tremit, durumque Cubile . . . Jovis imperiis imposta Typhæo* . dit Virgile . *lib. IX. v. 720.*

Pag. 127. *Trifanum* crû aux ruines de N. D. de l' *Apiana* d' après ce nom même ; mais cette Eglise ne se trouvant sur la voie Appienne que d'après une direction qu'elle reçut dans cette partie dans des tems postérieurs , elle ne peut avoir été le *Trifanum* de Tite-live . Je dirai sa vraie situation dans l'art . De la voie Appienne .

Pag. 130. N. LXXI. J'y ose accuser d'erreur le grand Tite-live sur le point de Paléopolis , & j'ai manqué de dire que les noms de Cumes & de Naples que je tire des Auteurs Grecs , n'étoient pas inconnus aux Latins . Pline appelle nommément Cumes , *Cumæ Calcidienſium* , & Naples , *Neapolis Calcidienſium & ipsa* : *lib. III. c. 5.* ce qui revient tres-bien a la vielle , & à la nouvelle Cumes , l'une & l'autre, ouvrage des Calcidienſ & des Cuméens combinés .

Pag. 146. N. LXXXIV. Là , commence le detail des Mais. de Camp. de Cicéron en preuve du luxe de son tems en ce genre . C'est Biondi qui remarqua le premier leur grand nombre . (*R. Triumph. lib. XI. Versus med.*) Mais outre qu'il ne le porta qu'à XVIII. il n'en nomme que neuf entre lesquelles il met l' *Alſienſe* dont Cicéron ne parle que comme d' un Chateau de Pompée (Texte II. partie pag. 90.), & l' *Arcanum* qui n'étoit pas de

Cicéron mais de son frere . In *Arcano fratris me sustinui* , dit-il *ad Attic. lib.x. ep.2.* Il se borne d' ailleurs à dire le seul nom des sept à quoi son nombre se réduit . Piazza parle encore d' un *Tusculanum* en Sabine qu' il place au Bourg apelé *Selci* d' après ce prétendu texte des lettres à Atticus . In *Selcium veni , ubi in Tusculano meo facile mihi possum rusticos vocare Sabinos* . Mais il n' appartient qu' à un Auteur tel que je peindrai Piazza dans la II. part. d' avoir pu prendre des paroles si ridicules pour un témoignage de Cicéron . Qu' il me fuffise de dire que le nom de *Selci* du Bourg dont il parle , ne vient que d' une pièce de pavé de voie antique qui s' y voit encore , parceque Pavés en Italien veulent dire *Selci* . Ce n' est pas que je n' eusse cru que Cicéron n' eut pu avoir un Chateau en Sabine d' après le nom de *Tullianum* que j' avois trouvé souvent dans le *Mf.* de Farfa ; mais comme il n' en est fait aucune mention dans Cicéron , j' ai pensé que ce nom pouvoit venir de quelque autre Tullius inconnu & qu' en conséquence je n' en devois point parler .

Pag. 153. N. LXXXVI. Les chiffres Romains que je n' ai pris que pour *decem millia* se doivent prendre pour *Decies* qui vouloit dire Million . Ensorte qu' au lieu de deux fois dix mille = a Vingt-Mille , il faut dire deux fois un Million = à deux millions . Ensorte que la somme païée par Cicéron pour des Statues pour son *Tusculanum* soit *decies-decies-quater* ou *vicies-quater* , c' est-à-dire deux Millions quatre-cens Milles Sesterces , ce qui fait environ cinq-cens milles de nos livres .

Deux choses font la difficulté des autorités anciennes

ciennes qui expriment des sommes . Les Evaluations incertaines qui en ont été faites par les Auteurs , & la confusion qui a été mise dans leur énonciation même par les Copistes .

C'est le *Sesterce* qui est la base de toutes les sommes antiques . Ce nom fût abrégé de celui de *Semistertius* ou demi-troisième , c'est-à-dire de deux , & demi : le Sesterce la porta à cause de sa valeur de deux *As* & demi .

L' *As* étoit au commencement une Monoïe de Bronze du poids d'une livre Romaine , qui étoit anciennement comme aujourd'hui de 12. onces , d'où vient le nom de *Libra* , & de *Pondo* qu'on lui donnoit encore . C'est ce que nous aprenons de tous les anciens , *Libralis appendebatur assis* , dit Pline , & de la vue de ces monoïes même qui se conservent , & qui ne sont point rares . Mon Cabinet même a plusieurs de ces *As* qu'on reconnoît à la marque *L.* , ainsi que beaucoup de toutes ses divisions , c'est-à-dire , le demi-*As* marqué *S* première lettre de *Semisse* , le tiers d' *As* appelé *Triens* avec les quatre Globules marques de quatre onces qui le formoient , le Quart d' *As* *Quadrans* , appelé encore *Teruncius* de ses trois onces , & qui pour cette raison offre trois Globules , le sixième d' *As* *Sextans* , qui en a deux , & le douzième d' *As* *Dodrans* qui en a un . Tous ces monoïes pèsent assez exactement le nombre d'onces qu'elles marquent hors les *As* entiers qui manquent ordinairement d'environ une once .

Leur vue seule suffit pour faire comprendre ce que dit Tite-live qu'on envoïoit ses contributions sur des charrettes . *Æs grave plaustris con-*
tra-

trahentes collationem faciebant. Ce n'étoit ni de bourses ni de Coffres même , mais de Greniers dont il devoit être besoin pour tenir un tel argent pour si peu qu'on ne fut point pauvre .

Ce ne fut point cependant l'incomodité d'un tel poids qui le fit diminuer mais la nécessité . La Guerre Punique aiant vuïdé les magasins d'As de Rome , le moïen qui fut pris pour ne pas succomber sous la pénurie , fut de reduire les As d'une livre , à des As de deux onces . La République dont l'objet étoit sur tout de se libérer des dettes contractées gagna par cette réduction cinq Sixièmes . Ainsi doit s'entendre Pline qui dit : *Bello Punico cum impensis Resp. non sufficeret . . constitutum ut Asse Sextantario pondere ferirentur . Ita quinque partes factæ lucri , dissolutumque æs alienum* . Outre que c'est le sens qui résulte tant du Texte que du Contexte , c'est celui qui est prouvé par la vue des monnoies reduites qu'on reconnoit aux mêmes Signes c'est-à-dire à l' I. pour l' As , & au nombre des Globules pour ses divisions . J'en ai recuilli un grand nombre , & la balance ma convaincu qu'on étoit descendu sans moïen de douze onces à deux . Comme cependant on ne s'y borna pas ; que des nouvelles loix reduisirent encore les As de deux onces , à des As d'une once & de demi-once , *Annibale urgente asse unciales facti . . . mox lege Papiria semunciales* , dit toujours Pline , les As de ces deux onces sont les plus rares : je n'en ai que trois dans mon assez nombreuse collection : les plus communs sont ceux d'une once auxquels il paroît qu'on revint après même ceux de demi-once , puisque c'est de

de ce poids que sont les médailles de grand Bronze Impériales, que cela même prouve avoir été cet As.

Presque tout le tems que que les As de 12. onces durèrent, Rome ne connut aucune autre monnoie : celle d'argent ne date que de sa DLXXV. année qui fut la cinquième avant la Guerre Punique. Les Espèces de ce nouveau métal furent le Sesterce de la valeur des deux As & demi, le Quinier *Quinarius* de cinq As, & le Dénier *Denarius* de dix As. Ces pièces de monnoie se trouvent encore : j'ai moi-même deux pièces qui s'anoncent pour des Sesterces par les IIS qui l'exprime & qui s'y voit, & quatres autres qu'on reconnoît pour des *Quiniers* l'une au chiffre Romain V & trois autres à la lettre Q du même sens. Le chiffre Romain X, marque du Dénier se voit dans la plupart des médailles de famille qui étoient cette monnoie. Le plus conservé de mes *Sesterces* pèse 25. grains ainsi que les *Quiniers* 50., & les Déniers environ 100. Ce n'est cependant que ceux du tems de la République ; car sous les Empereurs leurs médailles d'argent qui furent le *Dénier* diminuent dès les premiers d'environ 25. grains & encore plus sous les derniers.

Par un tel poids les monnoies d'argent se trouverent successivement, avoir une double dispropotion avec celles de Bronze, l'une par défaut lorsque l'As de Bronze étoit de douze onces, parceque 25. grains que pesoit le Sesterce d'argent, sont peu de chose en comparaison de 30. onces de bronze qu'il falloit pour le deux As
& de-

& demi qu' il valoit , & l' autre par excès , lorsque l' As fut réduit à deux onces & à une . La première put d'abord n'en être pas une , à cause de la rareté de l' argent dans le tems qu' il commença à être monnoié : mais la seconde fut des plus inévitables . Pour y remédier , on établit que la valeur du Sesterce exprimée par son nom seroit portée à quatre As . Delà les chiffres Romains VIII qu' on voit dans un *Quinier* de Caton , & XVI qu' offrent les *Déniers* , notamment des Familles *Aufidia* & *Satrienne* . J' ai celui de cette dernière . La raison monétaire qui produisit ce changement aiant subsisté , c' est sur ce pied que le prix du Sesterce demeura fixé . Pline rapporte justement l' époque de ce haussement des monnoies d' Argent à la troisième guerre Punique qui occasiona la plus grande diminution du poids de celle de Bronze . *Annibale urgente* , dit-il ibid. *Asses unciales facti ; placuitque Denarium XVI. Assibus permutari , Quinarium octonis , sesteritum quaternis .* , & comme ce changement ne fut produit que par la raison monétaire que j' ai dit , il subsista toujours : on voit le Dénier de seize As clairement du tems d' Auguste d' après un texte de Vitruve qui fleurit sous cet Empereur . Nos Pères , dit-il , avoient eu d'abord égard au nombre de Dix , & c' est de dix As qu' ils composèrent cette monnoie , qui pour cette raison s' appelle encore présentement Dénier ; c' est le quart précis de ce même nombre de dix , qui est deux & demi qu' ils appellèrent Sesterce ; mais s' apercevant ensuite , que le nombre de six n' étoit pas moins parfait que celui de dix , ils les unirent ensemble & ils

en

en firent le nombre de seize . Ils donnerent seize
pouces au pied , & autant d' As au Dénier . *No-*
stri autem primo decem fecerunt . . . & in Den-
ario denos Aereos Asses constituerunt & ea re com-
positio nummi ad hodiernum diem Denarii nomen
retinet , etiamque quartam ejus partem quod effi-
ciebatur ex duobus assibus & tertio semisse Sester-
tium vocitaverunt . postea quoniam animadverte-
runt utrosque numeros esse perfectos & sex & de-
cem , utrosque in unum conjecerunt & perfecerunt
perfectissimum decussis . . . uti pes habeat sex-
decim Digitos & totidem asses Aereos Denarius .
lib. III. cap. 1. La même chose est supposée par
deux textes de Tacite d' une époque encore po-
stérieure ; le premier est celui où il rapporte la
plainte des Troupes qu' on ne mettoit qu' au prix
de dix As le corps & l' ame d' un Soldat : *Deni-*
in diem assibus animam & corpus aestimari . Ann.
lib. I. n. 17. & l' autre qui exprime la demande
qu' elles faisoient que leur solde fut remise sur le
pied du Dénier . ut Denarius diurnum stipendium
foret . ibid. Pline dans l'endroit où il dit que le
Dénier fut porté à 16. As , apprend qu' il fut laissé
sur son ancien pied pour la paie militaire . *In mili-*
tari tamen stipendio semper Denarius X assibus da-
tus , ibid. d' après cette notice on comprend la raison
qu' avoient les Soldats accoutumés à recevoir leur
paie en une monnoie qu' on avoit laissé de dix
As pour eux , mais qui en valoit 16. pour les
autres , de trouver peu de chose les dix As ef-
fectifs à quoi on les avoit réduits , & l' avantage
qu' il y avoit pour eux , qu' au lieu de ces dix As
de bronze , on leur donnât le Dénier d' argent . Je
pour-

pourrais ajouter en preuve que le Sesterce continua toujours à être regardé comme de quatre As l'autorité de Festus qui dit que le Sesterce étoit ainsi nommé de deux As & demi de sa valeur, mais que cette valeur n'avoit eu lieu, que dans le tems que le Dénier n'étoit que dix As ; *Sestertius dipondium & Semis quarta pars Denarii. quo tempore is decussis valebat.* verbo *Sester*, ce qui suppose que cette valeur ne subsistoit plus. Le Sesterce est donc une pièce d'argent du prix de quatre As antiques & du poids d'environ de 25. grains qui s'estiment environ 5. sols de notre monnoie : c'est une raison d'autant plus forte de l'évaluer sur ce pied qu'on voit que l'argent anciennement avoit à peu près la même valeur qu'il a de notre tems par la paie militaire qui étoit d'un *Dénier* sous les Empereurs comme elle est d'un Paule presque du même poids sous les Papes.

C'est d'après ce pied de la monnoie d'argent qu'on doit évaluer la monnoie d'or. Celle-ci ne commença à être battue à Rome que soixante deux ans après celle-là. Le premier prix qu'on lui donna fut de 20 Sesterces le scrupule, en sorte qu'il y eut 5760 HS. à la livre. *Aureus nummus* dit Pline *ibid. post annum LXII. percussus est quam argenteus, itaut scrupulum valeret sestertius vicenis, quod efficit in libras sestertios DCCCC* (corrigez) *DMDCLX.* Dans ce texte je laisse *Sestertiis vicenis* que Budé a crû devoir corriger par *Bisfenis*, mais tres-mal-à-propos ainsi que nous l'allons voir ; mais je change le nombre *DCCCC.* qui ne veut dire que neuf cens en celui qui exprime

me 5760. parceque c'est le resultat du nombre de 20 HS. que valoit le scrupule , multiplié par celui de 288 scrupules qui composent la livre de 12. onces dont parle Pline . Qu'il faille laisser au reste le *Sesterciis vicenis* du scrupule , c'est ce qui se prouve par les monnoies d' or de ce poids qui portent le chiffre Romain XX. Hardouin sur l'endroit de Pline que nous examinons dit en avoir vû deux , l'une dans le Cabinet du Roi & l'autre dans celui de S. Geneviève : j'en ai une troisième entre les mains dans le tems que j'écris ceci . Elle a d'un côté la tête de Mars derriere laquelle est le Chiffre XX. que j'ai dit , & de l'autre l'Aigle , sous laquelle est le mot *Roma* . Son poids est de 22 grains & demi ce qui fait a peu pres le scrupule . Ce qui empeche Hardouin même qui la vit de croire que le XX. dut s'entendre des Sesterces, c'est la disproportion qui en resulte entre les monnoies des deux métaux; il se trouve en effet que la monnoie d' argent qui ne fait que le Sesterce est aussi d' environ un scrupule en sorte que d'après le deux monnoies on devoit dire , que la différence de l'argent & de l'or , est celle d'un à vingt ; mais tout extraordinaire que la chose paroît, ou ne fauroit douter qu'elle n'ait été réell'e , l'accord du témoignage de Pline avec le poids & la marque de la monnoie que j'ai dit, en forme une preuve à laquelle il est impossible de se refuser: la difficulté qui reste est aisément levée parceque j'ai déjà dit au sujet de l' argent qu' une telle valeur de l' or ne prouve que la rareté dont il devoit être dans le tems qu' il commença à être monnoié . Cette rareté en effet diminuant ensuite ,
au-

au lieu de 5760 HS. qu'on avoit tiré de la livre d'or, ou lui en fit produire dix Mille. Ce pied de l'or dura tout le tems de la République, car les Empereurs le baissèrent jusqu'à faire valoir la livre d'or quinze mille HS. C'est toujours de Pline que je tire tout ce détail. *Post hæc placuit* dit-il *ibid. XM. Signari ex auri libris, paulatimque Principes imminuere pondus : minutissimum vero ad XV. millia.* Les Plines ordinaires portent XLM. au premier de ces nombres & XLVM. au second : mais il n'est pas besoin de faire remarquer l'extravagance qui en resulteroit, & que l'erreur n'a été produite que par la marque entre les chiffres que les Copistes ont pris pour un L. D'après ce nouveau pied de l'or les deux métaux acquirent la proportion que nous voulons leur trouver, puisque la différence fut d'abord comme d'un à 15, & qu'elle devint même beaucoup moindre. On souhaiteroit peut-être que j'ajoutasse touchant ce premier point que je me suis proposé d'examiner bien des choses qu'on lit dans les Auteurs qui ont traité ou plutôt embrouillé cette matière, mais je puis dire que tel est ce que je viens d'exposer, qu'on trouvera que j'y previens les difficultés qui n'y sont pas expressément résolues.

Il ne manqueroit sinon qu'il fut aussi aisé de fournir des regles pour sortir de la seconde difficulté que j'ai dit, qui est celle que forme la confusion mise par les Copistes dans les textes qui expriment des sommes antiques.

C'est le Sesterce que j'ai dit en être toujours la base. Cette monnoie se trouvant de la

mo-

modicité que nous venons de voir , il falloit des grands nombres pour énoncer des sommes médiocres , & à plus forte celles qui durent être ordinaires dans un peuple devenu maître de toutes les richesses de la Terre . Cela dut obliger nécessairement à des formules abrégées de compte . Il en est une non seulement si certaine mais encore si connue que je me dispenserai de nommer même les Auteurs nombreux des témoignages précis desquels je pourrois l'appuyer , c'est que lorsqu'on étoit arrivé au Million de Sesterces qui au long auroit voulu dire *Decies centena Millia Sestertiorum* , on se contentoit de dire *Decies* . Par la même abbreviation , *Vicies* vouloit dire deux Millions , *Centies* , dix Millions , *Millies* , cent millions &c.

Ces sommes s'exprimoient également chez les Anciens au long & en chiffres . Les Romains pauvres s'étoient d'abord contentés pour ces derniers de six lettres de leur Alphabet : c'étoit l'I pour un , le V pour cinq , l'X pour dix , le C pour cent , le D pour cinq cens , & l'M pour Mille . Peu de ces lettres suffisoient en effet pour exprimer de magasins pleins de leurs As ; mais la chose devint différente lorsqu'on ne compta à Rome que par Millions : on inventa des signes arithmétiques nouveaux tres simples , mais non moins propres à exprimer les plus grandes sommes . Ce sont des sortes de Virgules , ou plutôt des signes de Parenthèse concentriques mis de l'un & de l'autre coté d'un I. un de ces signes d'un seul coté Io marquoit cinq cens ; & le double s'il étoit de deux parts de cette manière clo . Ces

signes répétés portoient successivement les sommes , aux dizaines de Mille , aux centaines de Mille & aux Million . CCCLXX par exemple vouloit dire dix Milles ; ainsi des autres .

Les Copistes n'ont eu garde de démêler toutes ces choses . Ils ont confondu les nombres simples avec les nombres multipliés : les notes de la grande arithmétique pour m'exprimer ainsi ont été pris pour celle de la petite ; & quelque fois ç' a été tout le contraire . Les dizaines les centaines , les milles & quelquefois les millions ont été reduites souvent à des unités par eux : & celles-ci ont été converties quelquefois en des sommes considerables . Le pire c' est qu' au lieu d' abandonner des leçons dont le défaut saute aux yeux , on a cherché à les expliquer . C' est ce qui a donné naissance à l'erreur que tous les Savans en quelle se trouve ne m' empecheront pas de traiter de grossière , de la distinction des deux Sesterces , comme s' il y en avoit eu , un grand & un petit . Ils ont doctement ajouté qu' on pouvoit reconnoître le premier au nom masculin de Sesterce , & le second à ce même nom neutre : mais ce n' a été qu' entasser ignorance sur ignorance . Il n' y eut qu' un seul nom latin du Sesterce qui fut *Sestertius* nom substantif & masculin . On le voit comme tel dans toutes les occasions où il peut être mis aux cas qui annoncent le genre , ce qui arrive dans les nombres qui sont où des adjectifs ou des indeclinables qui en font la figure , c' est-à-dire dans les nombres jusqu' à deux mille exclusivement : mais comme le nombre de mille au pluriel *Millia* a la force de substantif , la Règle gram-

grammaticale exige que le second substantif de Sesterces soit mis au Genitif, ce qui fait *Sestertiorum*, ou autant par élégance que par abréviation *Sestertiūm*. C'est ce dernier mot de *Sestertium*, qu'on a pris pour un nom neutre signifiant le Sesterce d'une espèce particulière, sans penser au monstre grammatical, qui resulteroit d'un nom laissé au singulier malgré les milliers d'unités que le nombre auquel il est joint lui donne.

Tel est le mal dans ce nouvel objet : le seul remède qu'on peut indiquer, c'est de bien considérer les sujets des sommes qu'on veut parvenir à connoître. Leur vue seule suffit souvent pour apprendre si on a pris des nombres simples pour des nombres multipliés ou *vice-versa*. Lorsque l'erreur est venue d'avoir confondu les chiffres des deux sortes, outre la vue du sujet, on peut examiner encore de quelles figures du chiffre abrégé ils ont pu faire le chiffre ordinaire qu'ils ont mis à la place. C'est d'après cette dernière règle que j'ai fait la restitution du texte de Pline qu'on a vu plus haut, & d'après la précédente que je fais la correction de ma première interprétation de la somme payée par Cicéron pour des statues pour son Tusculanum qui a occasionné cette note, qui ne sera pas trouvée trop longue si elle produit l'effet que je crois, qui est de rendre facile à tout le monde la Doctrine des monnoies antiques que les Savans ont tant de peine à démêler dans tous les livres qui en ont été faits.

Pag. 164. N. xci. Lanuvinum de Cicéron

mis dans la Campagne de Lavinium près d'Ardée au lieu appelé Pratica, mais il étoit dans celle de *Lanuvium*, que j' ai dit être un second *Lavinium* P. II. n. ix. pag. 16.

Pag. 170. N. cxvi. jusqu' à cviii. contient le détail de la Cote de la Mer Tyrrène à l' occasion des Châteaux de Cicéron qui s'y trouvoient. Dans ce détail sont omis *Clostra Romana* entre Antium & Circèi qui ne pût être qu'à la Tour de *Fogliano*; entre Terracine & Fondi *Amicles*, qui dut être où est la *Portella* qui sert d'entrée au Roïaume de Naples : *Spelunca* fameuses par la chute du Rocher qui y fournissoit le toit d'un Palais dans le tems que Claude s'y trouvoit; ce qui fut cause de la Fortune de Séjan & qui subsiste encore sous le nom de *Sperlonga*. Sur Minturnes je ne devois pas omettre le Marais, qui étoit entre la Ville & la Mer, fameux par la cache qu'y chercha Marius qui trouva plus de ressource dans son air, qui empêcha le Gaulois chargé de le tuer, d'exécuter son ordre, & par le Temple de la Nymphé Marice dont il est parlé beaucoup dans les Anciens. Je corrigerai dans la relation de la Voïe Appiënne ce qui est dit pag. 172. que c'est le chemin du bord de la Mer sous Terracine qui étoit la Voïe Appiënne; ainsi que ce qui est dit pag. 174. que *Sezza* est l'ancienne Sinuësse.

Pag. 192. lig. 20. La droite & la gauche de la Voïe Appiënne dont il y est parlé doivent s'entendre par rapport à la Ville de Formies: car dans le sens de la Voïe même ce seroit tout le rebours.

Pag. 199. Pour établir le point peu cru de
la

ET CORRECTIONS LXIX

la bravoure de Cicéron , je devois ajouter les témoignages de César , qui le souvenait avec ardeur pour son Lieutenant pour la conquête des Gaules, celui de Pompée qui aiant reçu de lui ces lettres par lesquelles il lui mandoit qu'il lui rendroit bon compte de le Cote dont il l'avoit chargé contre César , lui fit reponse qu'il reconnoissoit dans ses demonstrations le courage qu'il avoit toujours montré. Jusqu'il en avoit été besoin pour la République : *recognovi tuam pristinam virtutem in salute communi*. Pomp. Ciceroni, inter ep. ad Attic. lib. VIII. ep. 14. & enfin celui de Caton qui loua la vertu montrée dans les plus importantes occasions soit pendant la Paix à Rome , soit sous les armes dans sa Province. *Virtutem cognitam in maximis rebus domi togati, & foris armati*. Cato Cicero-
ni inter famil. lib. xv. ep. 3.

Ibid. Il falloit ajouter ce qui y est dit , & du Triomphe decerné à Cicéron par sa Patrie libre & du refus de cet honneur lorsqu'elle ne le fut plus , de deux textes ; l'un dans lequel Cicéron dit que les Faisceaux qui se conservoient par ceux à qui cet honneur étoit decerné jusqu'à ce qu'ils l'eussent reçu , lui étoient à charge ; qu'il ne craignoit sinon d'être pressé de recevoir le triomphe ; qu'il seroit aussi dangereux de refuser que deshonorer d'accepter désormais : *habent fasces molestiam . . . deferet Triumphum, non accipere periculosum sit, accipere invidiosum ad bonos*. ad Attic. lib. VIII. ep. 3., & l'autre où il repete le même chose , & où il explique de plus en quoi consistoit le danger dont il parle dans le premier. S'il me presse de recevoir le Triomphe , dit-il parlant de César, le

recevrai-je? quoi de plus honteux: le refuserai-je? il pensera que je le hais jusqu'à ne pas vouloir recevoir de lui les honneurs même. *de Triumpho si premar, accipiam quid fœdus? negem... ita me sibi inimicum putabit, ut ne honorem quidem a se accipere velim.* Ibid. lib. ix. ep. 2.

Pag. 204. N. cxxvi. J'aurois du également apporter en preuve de ce que j'y dis d'après Plutarque de la manière dont Auguste trompa Cicéron, deux textes: l'un ou Cicéron dit à Atticus qu'il recevoit tous les jours des lettres d'Octavien qu'il lui recommandoient la République, & de s'en montrer de nouveau le Père & le sauveur. *Ab Octaviano quotidiana littera... ut iterum Rempublicam servarem:* ad Attic. lib. xvi. ep. 11. & l'autre, où il lui apprend qu'il en a reçu deux en particulier, où il lui proteste qu'il ne veut rien faire que par le Sénat, & par son Conseil (de lui Cicéron). *Bina mihi littera ab Octaviano... velle se rem agere per Senatum, addit... CONSILIO TUO.* Ibid. lib. xvi. ep. 9.

Pag. 226. Le fils de Cicéron ne fut pas collègue mais *Suffect* ou subrogé d'Auguste.

Pag. 237. Situation de la Ville de Cales mal assignée: j'étois passé par le lieu deux fois lorsque j'écrivis cet article, mais l'expérience m'a appris, que cela ne suffit pas souvent. Ce n'est qu'au troisième Voïage que j'ai bien reconnu ce que j'en rapporterai dans la III. P. à l'occasion de la Voie Latine.

Pag. 319. Ajouter que l'Isle de l'embouchure du Tibre se trouve apelée dans un Ancien cité par Cluvier, *Libanus Almæ vénéris*; ce
qui

ET CORRECTIONS LXXI

qui apprend de quelle Divinité elle tiroit la qualité d'Isle sacrée qui est la seule que je lui donne.

Pag. 351. N. CCXI. Distinction des deux Fontaines nommées par Horace, tres-bien établie, mais mal-ajouté, que toutes les deux étoient des Caractères de sa M. de C. nous verrons dans la III. Partie qu'elle fut la vraie Fontaine de Blandusie, & qu'elle fut tres-loin de la C. Horace.

L'article des Corrections de deux dernières Parties sera beaucoup moins long.

SOMMAIRE

DE LA PREMIERE PARTIE.

Num. I. jusqu'à v. *Observations préliminaires sur la connoissance des Antiquités; les causes de sa première perte, & de l'imperfection de sa renaissance:* pag. 1. & suivantes. N. VI. *Point important de la Maison de Campagne d'Horace demeure inconnu.* pag. 11. N. VII. *Sa découverte: idée & division de l'Ouvrage en 3. parties pour l'établir* pag. 13.

N. VIII. PREMIERE PARTIE. Principes d'après lesquels on doit juger de la situation de la M. de C. d'H. pag. 15. N. IX. *Premier principe qui renferme tous les autres: que le lieu assigné ne man-*

que d'aucun des caractères attribués par H. à sa Camp. pag. 17. & suiv. N.xi. Premier caractère de la M. de C. d'Hor. C'est d'avoir été unique pag.21. N.xiii. Certitude de ce caractère d'après des textes clairs d'Hor. pag.22. N.xiiii. Apperçu mais mal soutenu par les Auteurs pag. 29. N.xiv. Textes d'Hor. qui lui paroissent contraires pag. 30. N.xv. Trois Réponses à ces textes ; deux générales & la troisième particulière. Première générale pag. 34. N.xvi. Seconde générale pag.36. N.xvii. Titres auxquels on peut aller aux Maisons de Camp. dont on n'est pas le maître pag. 37. N. xviii. jusqu'à xxiii. Comparaison de Villégiatures anciennes avec les modernes de Rome relativement à cet objet pag.38. & suiv. N.xxiv. Vrai sens de l'ode à Téléphe établi contre le P.Volpi pag.47. N.xxv. Exemples réels des Campagnes qu'Horace fréquentait sans y avoir de Maison à lui p.50. N.xxvi. jusqu'à xxviii. Réponses particulières aux textes d'Horace qui nomment les Campagnes autres que celle qui a été découverte pag.56. & suiv. N.xxix. & xxx.

xxx. Ces textes ; divisés en deux Classes, les uns d'après lesquels on a établi des opinions, les autres qui ont été négligés, ceux-ci discutés dans cet endroit, ceux là renvoyés à la II. Partie destinée à la refutation des opinions avancées jusqu'ici pag. 61. N. xxxi. jusqu'à XLIV. Textes qui nomment Tarente ; Origine, Politique & moral de cette Ville relativement à leur sens pag. 64. & suiv. N. XLV. jusqu'à XLVIII. Exposition de ce sens pag. 85. & suiv. N. XLIX. & L. Textes qui nomment Baïes pag. 94. N. LI. & LII. Païs habité par les Grecs Fondateurs de Cumes, des premiers qui s'établirent en Italie : leur Guerre avec les sauvages naturels, fondement de la Fable de la Guerre des Géans pag. 96. & suiv. N. LIII. Titres auxquels les champs Cuméens sont les champs Phlegréens ou de feu de cette Fable pag. 101. N. LIV. jusqu'à LXIII. Volcans qui les remplissent, ordinaires ainsi que le Vésuve, la souffrière, l'eau de feu &c. & extraordinaires comme celui qui enfanta le Monte novo une nuit pag. 102. & suiv. N. LXV. Villes qui doi-

*doivent leur Naissance à Cumès pag. 118. N.LXVI. jusqu'à LXIX. Dicéarchie devenu ensuite Puteoles à laquelle se rapporte la ruine apelée Pont de Caligula pag. 119. & suiv. N.LXX. jusqu'à LXXV. Naples, dont le nom Grec primitif de Neapolis Cumaïon qui veut dire nouvelle Cumès donna lieu au nom de Palépolis ou de vieille Cumès, que Tite-live prit pour une Ville particulière pag. 129. & suiv. N.LXXVI. jusqu'à LXXX. Origine particulière de Bâtes due aux Romains qui y trouvent le moïen de satisfaire leur gout dans les deux points principaux de leurs mœurs déchues, qui furent l'amour des belles Campagnes, & la passion des Bains pag. 126. & suiv. N.LXXXI. Luxe des M. de C. & ses motifs chez les Romains pag. 142. N.LXXXIV. Nombre & qualité des Mais. de C. de Cicéron & 1° Son Arpinate pag. 146. N.LXXXV. L'isle délicieuse qu'il y avoit pag. 150. N.LXXXVI. & LXXXVII. Son Tusculanum pag. 161. N.LXXXVIII. jusqu'à xc. Son Antium pag. 160. & suiv. N. xci. Son Lanuvium pag. 164. N. xcii. jusqu'à xcix. Son Asture *ibid.* & suiv.*

suiv. N.xcv. Ces M. de Camp. de Cicéron, & la plupart de celles qui doivent suivre, se trouvant le long de la Cote jusqu' au dela de Naples, raison d' en donner une idée pag.169. N.xcvi. Mont Ville & Port de Circéi. pag.170. N.xcvii. Mer de Terracine de Fondi & de Gaëte pag. 172. N.xcix. Bataille du Garillan dans ce lieu pag. 173. N.c. Mer de Vulturne pag.174. N.ci.Vins antiques renommés, la plupart de ces quartiers ibid. N.cii. & ciii.Caps & Golfes de Cumes de Baïes de Naples pag.175. N.civ. & cv. Herculæum & son Musæum pag. 178. N. cvi. Pompéi pag. 180. N. cvii. Surrentum son Cap suivi du Golfe de Salerne ou étoit Vélie ibid. & suiv. N.cix. Suite des M. de C. de Cicéron son Formianum ibid. N. cx. jusqu' à cxv. Ruines de Mais. de C. & Monumens que le lieu offre ibid. & suiv. N.cvi. jusqu' à cix. que le Formianum de Cicéron fut où est la Villa Marsana pag.190 & suiv. N.cxx. jusqu' à cxxvii. récits touchant la mort de Cicéron dont il résulte qu' elle lui fut donnée à son Formianum & que le premier Monument est celui qui lui fut éle-

élevé par ses Affranchis & ceux de son
Frère dans le lieu où il la reçut pag.
196. & suiv. N.CXXXVIII. Deuxième
Monument, Temple d'Appollon élevé
par Cicéron dans son Formianum pag.
226. N.CXXXIX. Midlèton crut mal, que
Cicéron eut une Mais. de C. à Gaète :
les Curiosités de ce lieu : vraie idée du
prétendu Tombeau du Connétable de
Bourbon. Tour de Rolland est un ma-
gnifique Monument de Munatius Plan-
cus pag. 232. suiv. N. CXL. Calenum de
Cicéron . pag. 237. N. CXL I. jusqu'à
CXLVI. Son Cumanum, son Putéola-
num, son Cluvianum, son Lac, tous
sur le Golfe de Baïes pag. 239. & suiv.
N. CXLVII. Son Pompeïanum & son
Fabérianum pag. 246. N. CXLVIII. Son
Vestianum, son Sinuessanum, son A-
nagninum & son Frusinate pag. 247.
N. CXLIX. & CXL. autres Maisons de C.
de Cicéron jusqu'au nombre de 24. pag.
248. N. CLI. Réflexions sur les moïens
des anc. Romains de fournir à un tel
luxe . pag. 251. N. CLII. & CLIII. Se-
conde Passion des anciens, les Bains
pag. 252. & suivan. N. GLIV. jusqu'à
CLVI. ce double point des mœurs Ro-
maines,

maines, unique cause de l'origine des Baïes. pag. 258. & suiv. N. CLVII. jusqu'à CLXI. Beauté ancienne de Baïes & ses ruines présentes. pag. 263. & suiv. N. CLXII. Ses Bains distingués pag. 270. N. CLXIII. Putéoles s'en accroît à sa gauche pag. 271. N. CLXIV. Ses antiquités pag. 272. N. CLXV. Misène s'en batit à sa droite pag. 275. N. CLVI. & CLII. Réflexion sur le mauvais système de Marine des Romains qu'Auguste voulut rectifier par l'établissement de deux départemens fixes dont un seroit à Misène: ce qui fut l'origine de la Ville & du Port de ce nom pag. 276. & suiv. N. CLXVI I. & suiv. Leur situation certaine pag. 282. N. CLXIX. Distinction de ce Port & du Port-Jules pag. 284. N. CLXX. Antiquités qui en restent pag. 286. N. CLXXI. jusqu'à CLXXV I I. Châteaux Romains de tous ces lieux, de Marius qui fut puis de Lucullus, de Pompée, de César, de Varron, d'Hortensius & de Cicéron: leurs lieux & leurs ruines p. 288; & suiv. N. CLXXIX. Viviers qui les distinguoient pag. 294. N. CLXXX. dernier & non moindre objet du Golfe de Baïes, les Lacs Lucrin & Averno pag. 297. N.

N. CLXXXI. & suiv. *Nom beauté, & usage voluptueux du premier* p. 298.

N. CLXXXIII. & suiv. *Le second célèbre dans un genre tout opposé, puisquerégardé comme un Lac des Enfers* pag. 301.

N. CLXXXV. *que c'est à ce Lac, que Circé fait aller Ulysse chez Homère* pag. 304.

N. CLXXXVI. *Superstition de l'Averne finit par la construction du Port Jules par Agrippa* pag. 306.

N. CLXXXVII. *jusqu'à CXCI. Exposition de deux célèbres Antiquités qu'on y voit, qui sont un Temple crâ d'Appollon, qu'on prouve être de l'Averne même regardé comme un Dieu, & l'autre un Antre, qu'on appelle de la Sibille, mais qu'on montre n'appartenir qu'à un travail imparfait de Néron* pag. 307.

& suiv. N. CXCI. *qu'Horace fréquentait beaucoup Baïes mais qu'il n'y eut aucune Maison de Campagne* pag. 316.

N. CXCI. *nouveau lieu des Villégiature pour Horace la Plage de la Mer.* pag. 319.

N. CXCI. *jusqu'à CXCVII. Ce qu'on doit entendre per cette Plage : Port-Romain, Fregelles, Halium, Centumcelles à la droite de l'embouchure du Tibre : Ostie, Laurentum, Lavinium, Ardée, Antium à sa gauche*

pag. 319. & suiv. N. cxcviii. *Horace y passa des vacances mais n'y eut point la Maison de Campagne.* pag. 327. N. cxcix. & cc. *non plus qu'à Cumes: (ce que c'est que l'antiquité apelée l'Arco felice) où à Gabies où à Clusium* pag. 328. N. ccii. *autres Caractères de la Mais. de Camp. d'Hor. sa situation dans la Sabine* pag. 344. N. cciii. *la Rivière de Digence* pag. 336. N. cciv. *un Temple de Vacune* pag. 338. N. ccv. *le Mont-Lucretile* pag. 341. N. ccvi. *le voisinage du Bourg de Mandèle & la dépendance de la Ville de Varie* pag. 341. N. ccvii. *Caractères propres, sa Forme, ses aspects, sa température, la salubrité de son air* pag. 343. N. ccix. *Caractères plus particuliers son étendue* p. 346. N. ccx. *Caractères du Chateau: sa structure son Jardin, sa Fontaine, son Bois* pag. 347. N. ccxi. *Distinction des deux Fontaines dans Horace celle près du Chateau, & celle de Blandusie.* pag. 351. N. ccxii. & suiv. *Caractères de la Campagne dépendante du Chateau. Champs, vignes, Vergers d'olives & d'autres fruits* pag. 354. *jusqu'à la fin.*

Fin du Sommaire.

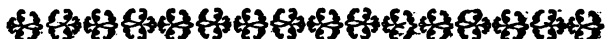
IM-

LXXX

IMPRIMATUR

Si videbitur Reverendissimo Patri Magistro
Sacri Palatii Apostolici .

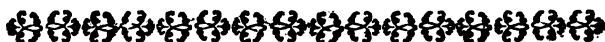
*Dominicus Archiep. Nicomediae
Vicesgerens .*



APPROBATION

J'ai lû par ordre du tres-Révérènd Père
Maître du Sacré Palais , l'ouvrage inti-
tulé: *Découverte de la Maison de Cam-
pagne d' Horace &c.* composé par M.
l'Abbé Capmartin de Chaupy . Je n'y
ai rien trouvé qui en doive empêcher
l'impression . A Rome dans Notre Mai-
son de la Trinité Du Mont , ce 10. Octo-
bre 1767.

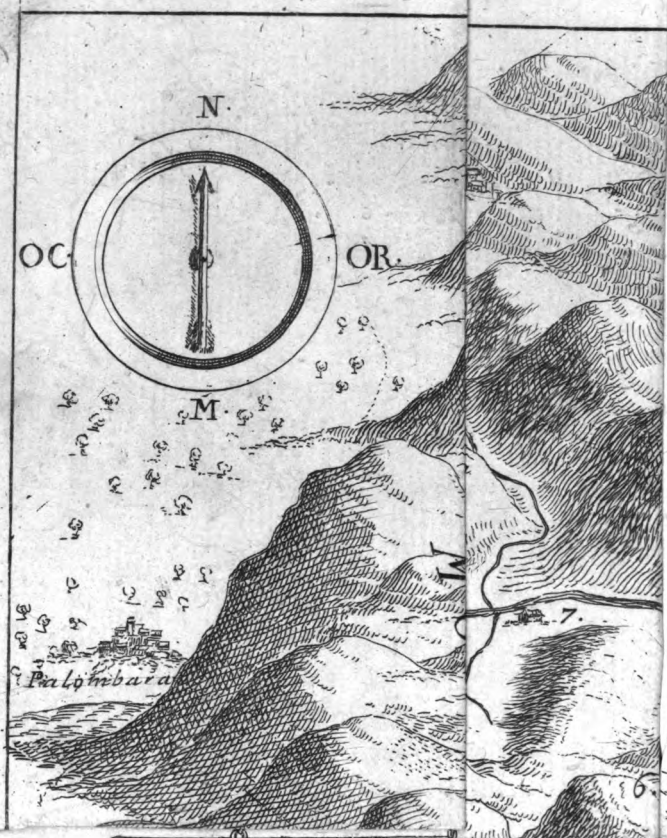
*Fr. Etienne Dumont de l' Ordre
des Minimes .*



IMPRIMATUR

Fr. Thomas Augustinus Richinius Ordinis
Prædicatorum Sac. Pal. Apost. Magister .

Dé-



Echelle de deux Mille

Solfataræ de Tivoli
 et
 Aquæ Albulæ

ANUS
 TRIB
 TORIAE
 IMPENSA



DECOUVERTE

DE LA MAISON DE CAMPAGNE

D' HORACE.



ES Antiquités Romaines sont un vaste champ , dont une grande partie sans doute a été cultivée avec succès , mais dont il reste les portions les plus considéra-

I.
Reste beaucoup à découvrir dans la matière des Antiquités.

bles en friche. On n'en sera point surpris, si l'on fait réflexion aux ténèbres épaisses, dont elles avoient été couvertes , & dont il a été besoin de les tirer .

Par la révolution attachée à toutes les choses humaines , les Sciences & les Arts portés à tant de perfection sous l'Empire d'Auguste , dégénérèrent tellement sous ses successeurs, qu'on ne les reconnoissoit plus du

II.
L'oubli où elle étoit tombée , 1. par le dépérissement du Goût , après le Siècle d'Augu-

I. Tom.

A

tems

ste, 2. par l'in-
ondation des
Barbares.

tems de Constantin. Dès lors les monumens Romains annonceroient plutôt des Regnes Barbares, que cet Empire qui ne fût pas moins distingué par l'excellence de son goût, que par l'étendue de sa puissance(a).

On ne se formeroit cependant, qu'une idée imparfaite de l'état, où les belles connois-
san-

(a) L'Arc de Triomphe de Constantin, qui est le plus conservé, de ceux qu'on voit encore à Rome, offre dans cet objet le spectacle le plus singulier. Comme si lors qu'on voulut l'élever, il n'avoit resté des connoissances précédentes, que celle, qu'elles étoient entièrement perdues, la seule maniere qu'on connût, de faire un arc nouveau ce fut de le former des pièces de quelque arc ancien. Celui de Trajan fût surtout choisi pour être transformé en celui du fils de Constance Chlore. Le défaut absolu de goût devoit se montrer également, & dans ce qu'il falloit détruire, & dans ce qui devoit être construit : ce qu'il falloit détruire, étoit un des monumens le plus intéressans de la Gloire Romaine ; les Romains par cette destruction, étoient les premiers Barbares, qui dégradoient leur Ville : ce qui devoit être construit ne pouvoit qu'avoir le défaut le plus essentiel pour un Monument, qui est de ne pas caractériser le sujet pour lequel il est dressé. Dans celui dont il s'agit en effet, l'inscription apprend, qu'il est érigé en l'honneur du triomphateur de Maxence, mais presque tous les ornemens annonceroient le Vainqueur des Daces. Le contraste est d'autant plus frappant, que l'appareil des Cérémonies païennes représenté dans les bas-reliefs tirés de l'arc du Prince idolâtre ne peut être plus déplacé dans celui du premier Empereur Chrétien, qui l'étoit devenu à l'occasion même de l'événement que l'Arc consacroit. La maniere du peu d'Ouvrages propres de cet Arc, justifieroit cependant le parti qu'on prit de le composer de parties étrangères, quoique le peu d'accord de ces pièces rapportées, dû former une nouvelle preuve du mauvais goût du tems.

fances fûrent réduites , si on ne l'envisageoit , que comme un effet de ce dépérissement , qui ne manque guère de succéder au progrès , & à la perfection en toutes choses. Cette premiere cause n'avoit fait , que miner peu-à-peu l'édifice. Elle fût suivie d'une autre , qui ne le renversa pas seulement , mais qui en dissipa jusqu'aux ruines , & en effaça jusqu'aux traces. Cette seconde cause fût l'inondation des Barbares.

On connoît les sacs divers , que Rome a éprouvés. Les marques de la gloire de cette superbe Ville , étoient sur tout dans ces occasions , les objets de la fureur. Le desir de détruire étoit moindre que celui d'humilier. Les Nations féroces se proposoient de venger l'Univers de la manière, dont il avoit été traité par la puissance Romaine. Leur intention auroit été , que cette Ville , qui avoit été longtems la terreur des peuples, en fût devenue la risée , & le mépris(b).

A 2 Les

(b) Ce projet des Barbares s'apperçoit très-particulièrement dans l'Obélisque du champ-de-Mars tiré de dessous Terre , sous le dernier Pontificat. Il étoit le plus célèbre par sa grandeur , par la beauté de ses hieroglyphes , & par la qualité , que lui avoit donnée Auguste d'un Gnome également riche , & parfait. Une de ses faces est dégradée au point , d'avoir oté tout courage de le restaurer , & de le relever , comme on a fait

Les suites des ravages furent plus funestes aux lumières , que les ravages même. Les malheurs de Rome en aiant fait fuir , ceux , qu'ils n'y avoient pas fait périr , la Région maîtresse du Monde, ne conserva de ses anciens habitans , que ceux que leur misère , ou leur bassesse empêchoient d'y apercevoir. Le Pape S. Agathon excusoit le long délai de l'envoi de ses Légats au sixième concile , par l'extrême difficulté de trouver non seulement à Rome , mais dans toute l'Italie , des personnes , qui eussent quelque instruction. Il fût obligé d'en faire venir de France , & d'Angleterre. La raison qu'il en apporte , c'est la désolation , qui avoit réduit jusqu'aux Evêques à exercer les métiers les plus vils , pour vivre.

Il est à observer en effet , que le fléau de l'inondation des Barbares qui affligea toutes les parties de l'Empire Romain , ne se fit sentir nulle part d'une manière aussi funeste , que dans l'Italie , & sur tout à Rome , soit par

a fait la plupart des autres ; & la preuve que la dégradation a été faite de dessein prémédité c'est l'inscription, dont il n'y a que les premières paroles d'effacées , tandis que celles qui suivent sont parfaitement conservées. L'inspection montre clairement l'endroit, ou la dureté du Granite a arrêté le fer barbare.

par le nombre, soit par la qualité des Nations dont elles fûrent la proie. Les Gaules par exemple, ne fûrent envahies proprement que des Francs : & cette Nation qui ne cherchoit qu'à s'établir n'épargna pas seulement le Païs , mais le défendit vigoureusement contre les autres Barbares , qui ne parcouroient la Terre , que pour tout détruire (c). Il en fût bien différemment de l'Italie, & de Rome : comme elles étoient la tête , & le centre de l'Empire , dont le sort étoit de faire une vaste chûte , elles fûrent le terme ordinaire de toutes les Nations destinées à le renverser. Elles y passèrent toutes successivement , & s'il en manqua quelques unes, ce fûrent celles , à qui une naissance d'humanité auroit pû inspirer la pensée de conserver quelque chose de ses débris. La ruine qui en résulta fût des plus affreuses ; elle fût absoluë en particulier, pour les biens de la belle culture. La violence des premiers orages avoit tout abbatu ; ceux qui suivirent, arrachèrent jusqu'aux racines , & ils continuèrent assés long tems , pour faire perdre jusqu'à la pensée des avantages qui avoient

A 3

été

(c) Clovis Roi des François arrêta Attila , le vainquit & le tua de sa propre main à la bataille de Tolbiac ; Il fût par là le fléau de ce fléau de Dieu.

été ravis. Les belles connoissances furent , comme si elles n'avoient jamais été.

On n'imagineroit pas l'excès où le mal fût porté. Il me fût présenté dernièrement par un Sculpteur de cette Ville deux Inscriptions de ces Siècles, qui venoient d'être retrouvées. Outre le défaut commun de n'avoir aucun ordre, ni aucune forme fixes de caractères, il y en avoit une dont l'écriture au lieu d'être de gauche à droite, étoit de droite à gauche.

III.
La Religion
contribua &
dût contribuer,
à en détruire
ces monumens.

La science des Antiquités avoit eu une raison particuliere de ne pas survivre à une si grande destruction. La Religion amie de toutes les lumières , parcequ'elle est la connoissance de la Vérité , & qui au moïen de celles qu'une promesse infaillible lui assure , & qu'une providence efficace lui conserve, en sauva toujours plusieurs, des plus grands naufrages , non seulement ne s'intéressa nullement à celle-ci , mais contribua autant qu'elle pût à la laisser perdre. La Demi science lui fait tous les jours un grand crime de cette ancienne conduite , dans laquelle la Raison ne reconnoît cependant que l'accomplissement d'un très-important devoir.

La portion illustre de Rome, qui avoit eu
la

la haute sagesse de donner son nom à l'Evangile , étoit peu de chose en comparaison de celle, qui restoit aveuglément attachée aux Idoles. Cet attachement , dont le sang de tant de Martyrs sous les Empereurs Païens & tant d'autres effets sous les Empereurs Chrétiens même , prouvent la fureur , étoit sur tout fomenté par les monumens antiques , qui portoient la double empreinte de l'habileté la plus rare , & de la puissance la plus grande , & qui avoient été tous élevés en l'honneur des faux Dieux. Le moïen en effet de persuader à la multitude qui ne juge que d'après ce qui tombe sous les sens, que des Dieux, à qui on avoit consacré tout ce qu'elle voïoit de grand , & de beau à Rome , n'étoient rien. La Religion en conséquence ne pouvoit voir d'un œil content ces pierres de scandale. Leur ruine ne pouvoit en aucune sorte l'affliger. S. Jérôme fait remarquer quelque part avec complaisance aux Païens les marques d'abandon , qui paroïssent jusques sur le Capitole qu'on avoit osé qualifier d'immortel. Telle étant, & telle devant être la manière de penser de la Religion sur la chute des monumens antiques , il est très vraisemblable que s'il se présenta des occasions de l'accélérer , elle

ne les manqua pas ; elle ne dût pas certainement les manquer , par ce qu'il n'y avoit pas de comparaison entre le mal qu'ils faisoient , & l'utilité dont leur conservation auroit pû être.

IV.

La connoissance des Antiquités renaît avec les autres Lettres .

A ces siècles ténébreux de Rome , succéderent des tems moins obscurs. Il brilla aux yeux une lumière capable de faire apercevoir, & discerner les objets. On en profita , pour porter le jour sur un grand nombre de points : Il en a résulté cette quantité considérable d'ouvrages sur les Antiquités qui ont en quelque sorte reproduit ces siècles , qui en matière de goût , semblent destinés à servir de modèle , & d'aiguillon à tous les autres. L'ouvrage a été porté très-loin, mais il est peut être beaucoup plus loin d'être fini. Son accomplissement rencontre en effet les plus grands obstacles.

Le hazard qui préside en grande partie aux découvertes des choses anciennes, comme à l'invention des choses nouvelles, s'est toujours obstiné à laisser les points les plus importants dans un oubli, qui les dérobe même à la pensée. La plupart de ceux qui sont indiqués sont environnés souvent, de tant de difficultés , qu'il semble impossible de les éclaircir. On n'a quelque fois qu'un demi-mot

mot d'un Ancien, pour toute base de ses recherches. Les Monumens , qui sont les guides les plus certains , sont la plupart comme de squelettes informes dans lesquels on chercheroit en vain , la figure de ceux à qui ils ont appartenu. Que de qualités , ne faut-il point pour faire quelque pas assuré dans une carrière si obscure ?

Des connoissances étendues ne suffisent pas : le coup d'œil qui saisit , la sagacité qui pénètre , doivent se joindre au sang-froid qui considère , à la sagesse qui combine : on ne peut rien faire sans la réunion de ces qualités qui paroissent opposées , je veux dire de celles , qui donneroient autant de penchant à se persuader , qu'on a de facilité à imaginer , & de celles , qui n'empêchent pas , que cette vivacité pour voir , ne soit accompagnée de toute la lenteur requise , pour ne précipiter aucun jugement. Les premières sont celles , qui sont nécessaires pour faire les inventeurs des choses les plus cachées : les secondes sont indispensables pour former les critiques exacts , qui n'avancent que les opinions les plus sûres.

Pour quelques ouvrages faits par des auteurs , qui possèdent ces qualités éminentes , combien n'en est-il pas , qui sont le fruit d'hom-

V.

Demeure imparfaite par le défaut surtout

de critique des
Antiquaires.

d'hommes en qui le défaut n'en peut être plus absolu.

Je ne parle pas de ces jeunes gens , ou de ces hommes qui pour être plus avancés en âge n'en sont pas plus sages , à qui il suffit d'avoir récité quelque Sonnet dans quelque Académie, pour se placer sans façon au rang des Savans , qui peuvent traiter en Maîtres toute sorte de matières; je parle de ces gens de Lettres même , qui paroissent avoir employé une grande partie de leur tems à travailler & à écrire sur les Antiquités ; ils paroissent manquer également de tous les talens , que demanderoit cette étude. La plupart de leurs ouvrages sans méthode ne frappent presque jamais au but. Ils éludent les questions , plus qu'ils ne les résolvent. Préoccupés des opinions reçues , ils ont fait leurs écrits , non pour les examiner, & pour les réfuter s'il le faut , mais pour les confirmer , quelque peu fondées qu'elles puissent être. Le défaut le plus sensible de ces auteurs , est celui de Critique. Leur manière d'écrire feroit douter s'ils ont sçu qu'il y en eût une au monde.

C'est sur tout , les Ouvrages que j'ai été obligé de lire, au sujet de la Maison de Campa-

pagne d'Horace, qui me font porter ce jugement, qui est bien sévère, mais que je ne crois pas injuste.

Cette Maison de Campagne a été un de ces points d'Antiquité, que son importance n'avoit pas empêché d'être livré au sort de tant d'autres moins distingués, qui est de n'avoir point été, ou de n'avoir été, que mal éclaircis.

Il n'étoit pas resté obscur, ou plutôt inconnu, pour avoir été perdu de vue. Tout le monde s'est fait un devoir, de ne pas manquer d'en parler. Les Littérateurs, & les Antiquaires ont eû un empressement égal à s'expliquer sur son sujet. Eh ! Le moïen de s'empêcher de le faire. Les premiers occupés à commenter Horace, ne pouvoient passer sous silence, tant de textes, où ce Poëte parle de sa Maison de Campagne : Horace figure trop avantageusement dans l'Histoire du plus beau siècle de Rome, & le point dont il s'agit est trop lié à l'histoire d'Horace, pour que les seconds aient pû s'en taire. Les uns, & les autres en ont donc parlé ; mais ils l'ont fait avec une telle négligence, que non seulement toute critique, mais tout bon sens, paroît banni de ce qu'ils en ont écrit. Ils l'ont placée en des lieux, où tout montroit, qu'elle

VI.

Un point aussi important que la situation de la Maison de Campagne d'Horace étoit demeuré entièrement inconnu.

qu'elle n'avoit pû être. L'endroit véritable n'a pas même été indiqué ; un seul Savant l'avoit soupçonné ; quelque Amateur s'étoit mis sur la voie pour le découvrir ; mais les bonnes idées , où avoient été rejetées , où n'avoient pas été suivies. La situation de cette Maison de Campagne célèbre étoit demeurée entièrement inconnue.

Il s'en falloit bien cependant , qu'il en fût de ce point d'Antiquité, comme de tant d'autres qui ne sont point éclaircis , parcequ'ils sont peu susceptibles de l'être, faute d'autorités , ou de monumens suffisans. On peut dire presque , que le principal embarras des moïens de découvrir la vérité sur la situation de la Campagne d'Horace , consiste dans leur multitude , qui empêche d'en voir l'ordre & les rapports : & en éffet c'est sur tout la confusion des idées , dans ceux qui ont traité cette matière , qui en a produit la fausseté.

Les Œuvres d'Horace sont pleines de textes relatifs à sa Campagne. Le Poëte n'en dit pas seulement quelques mots en passant , il en parle dans un grand nombre d'endroits & dans la plupart assez au long : il n'en rapporte pas quelque qualité générale , qu'on puisse retrouver facilement ailleurs ; il en
mar-

marque un grand nombre de caractères propres , qui n'ont besoin que d'être réunis , rapprochés , comparés , combinés , pour former un ensemble également conforme à la vérité , & éloigné de tout ce qui n'est pas elle.

Les recherches sur la Maison de Campagne d'Horace ne sont pas par là, comme tant d'autres , où l'on n'a pour ressource , que quelque heureux hazard , pour guide , que quelques frêles conjectures , & pour appui, que quelque légère convenance. On a un grand nombre de points fixes, d'où on peut partir : on peut trouver , pour ainsi dire , à chaque pas, des signes qui assurent qu'on est dans la vraie route , & on n'a besoin que de résolution , pour arriver au terme.

C'est d'après ce point de vûe, sous le quel cette matière s'est présentée à mes yeux , que j'ai entrepris de la traiter ; j'ai confiance, que ç'a été avec succès. C'est au Public intelligent à qui j'ose offrir cet écrit , à juger , si je ne présume pas trop favorablement de mon travail.

Je le lui présenterai dans l'ordre , & avec la méthode qui m'ont paru les plus propres , à le mettre en état d'en porter son jugement avec toute connoissance de cause.

La

VII.
Idée, & division
de tout l'ouvrage
pour l'établir.

La réfutation des sentimens publiés jusqu'ici sur ce sujet , & l'établissement de celui qui forme ma découverte , feront le fond de mon ouvrage. Je n'entrerais pas tout-de-suite cependant en matière sur l'un ou l'autre de ces points. Avant de réfuter, ou d'établir aucune opinion, je mettrai sous les yeux les principes d'après les quels toute opinion doit être jugée.

Selon ce plan , je commencerai par établir l'état de la question , & les principes qui lui doivent servir nécessairement de règle . Je déduirai ensuite , & j'examinerai les nombreuses , & diverses opinions qui ont été consignées jusqu'à ce tems dans des écrits publics , & je n'aurai que peu de peine à montrer, qu'elles ne peuvent nullement subsister avec les principes, que nous aurons reconnus. Je passerai enfin à proposer le lieu , que j'ai découvert , & j'espère qu'on jugera facilement, que ces principes, nous y conduisent d'eux-meme. Cet Ouvrage se trouvera par là divisé en trois parties.

I. P A R T I E.

Principes d'après les quels on doit juger de la situation de la Maison de Campagne d'Horace .

LA connoissance exacte des principes ,
 qui déterminent la nature des objets ,
 est toujours l'unique moïen d'en bien fixer
 l'idée. Lorsque les matières qu'on peut avoir
 à traiter , en ont d'également clairs & cer-
 tains , ceux qui les traitent peuvent se con-
 tenter de les supposer ; mais lorsque ces
 principes ne sont point généralement con-
 nus, lorsque sur tout leur nature est de n'être
 pas aisés , ils ne peuvent s'empêcher , de
 commencer tous leurs traités par les bien
 exposer, & les bien établir. Nul sujet , qui
 soit dans ce second cas , autant que la situa-
 tion de la Campagne d'Horace. C'est un point
 qui dépend évidemment d'une infinité d'au-
 tres points importans , qui lui doivent servir
 de base. Il n'en a été parlé jusqu'à présent ,
 qu'à l'occasion de quelque texte particulier
 d'Horace par quelque Commentateur , ou
 que comme d'un incident d'autres sujets d'
 Histoire ou d'Antiquité, par des Géographes,
 des Historiens ou des Antiquaires. Mais
 cette

VIII.
 I. Partie. Des
 principes d'a-
 près les quels
 la matière doit
 être Jugée .

cette manière légère de le traiter prouve seule que ces Auteurs ne connoissoient pas seulement l'état de la question; qu'ils n'avoient aucune idée, ou qu'ils n'en avoient qu'une vague, & confuse de ses vrais principes; & il ne faut pas être étonné qu'ils aient été si peu heureux, en prenant si peu de moïens de l'être.

Chercher la situation de la Campagne d'Horace, c'est chercher la situation de cette Campagne, dont Horace parle dans ses écrits. Cette idée de l'état de la question, si simple en apparence, ne peut paroître que bien étendue, pour quiconque fait de quelle manière le Poëte s'exprime dans ses ouvrages touchant sa possession. La mention qu'il en fait ne peut être plus fréquente. Le nombre de choses qu'il en dit n'est rien cependant en comparaison de leur qualité. Chercher donc le lieu de la Campagne d'Horace, c'est chercher le lieu marqué à tous les caractères exprimés dans tous les Textes de ce Poëte, où il en est parlé; c'est chercher le lieu qu'on puisse reconnoître non à quelque trait isolé de fausse ressemblance, qu'on croie appercevoir, mais à tous les traits réels, & véritables, qui forment le tableau, qu'en fait celui qui la posséda. La situation de la Maison de Campagne d'Horace est un point

point , qui dépend nécessairement de tous ces points.

Ce n'est pas là seulement, une idée abrégée de tout l'état de la question, mais de tous les principes qui lui doivent servir de règle , & par conséquent de toute la matière de cette première partie.

Tous ces principes se rapportent en effet à celui-cy : *que le lieu qu'on assigne pour la situation de la Maison de Campagne d'Horace s'annonce pour tel généralement par tous les Caractères que le Poëte attribue a la Campagne dont il fut réellement possesseur.* Ces caractères ont deux qualités : la première d'être exactement propres; la seconde d'être extrêmement nombreux.

IX.
Principe qui renferme tous les autres : *que le lieu assigné ait tous les Caractères attribués par H. à sa M. de C.*

Ces caractères sont propres ; envain par conséquent se fonderoit-on sur quelques caractères équivoques , qu'on peut rencontrer partout. Ceux qu'on produit doivent être également certains , & particuliers ; ils doivent convenir visiblement aux lieux , & aux seuls lieux qu'ils doivent prouver. Ces mêmes caractères sont nombreux; il en est en effet de répandus non seulement dans presque toutes les œuvres d'Horace , mais de presque tous les genres . Cette seconde qualité des caractères de la Campagne

I. Tom. B d'Ho-

d'Horace, doit faire compter pour rien, ceux qu' on croiroit les plus marqués & les plus frappans, dès qu'ils seroient isolés, dès qu'ils ne se trouveroient pas joints à tous ceux, qui sont véritablement exprimés par Horace. Tous ces caractères rapportés par Horace doivent être, comme autant de témoins, qui déposent unanimement, & uniformément en faveur du lieu qu' on détermine : une seule voix qui manqueroit dans le nombre, ou qui heurteroit ou contrediroit les autres, suffiroit pour convaincre de peu de solidité, ou même de fausseté le sentiment le plus plausible, mais qui ne pourroit se purger de l'infection d'un tel vice. La seule opinion, qui peut, & qui doit être trouvée & jugée véritable est celle, qui réunit exactement, & qui accorde parfaitement, tous les suffrages divers qui peuvent être recüellis des toutes les œuvres d'Horace. Ce principe général est d'une vérité si évidente qu'il suffit de l'exposer, sans qu'il soit besoin de le prouver. On sent que l'importance n'en est pas moindre que la vérité; tout constant & tout essentiel qu'il est, il n'en a pas été moins oublié; & il ne paroît pas qu'aucun des auteurs, qui se sont expliqués sur la situation de la Campagne d'Horace, y ait

ait seulement pensé. Un nom isolé , un caractère apparent , une convenance imaginaire , un trait de fausse ressemblance ; ont déterminé pour tel , ou tel lieu , sans penser en aucune sorte qu'un caractère prétendu qu'on comptoit appercevoir , ne pouvoit nullement suppléer le défaut d'un grand nombre d'autres caractères réels , qu'il n'étoit pas moins impossible , qu'indispensable de reconnoître , & de pouvoir montrer.

Ce principe d'usage en toute matière est d'une application d'autant plus juste , dans celle dont il s'agit , qui dépend entièrement des témoignages renfermés dans Horace , que ce Poëte si fameux , est sur tout vanté pour la vérité , & pour la propriété de ses expressions. Tout , jusqu'aux moindres Epitètes , est d'un choix le plus exquis chés Horace : on diroit , lors qu'on le lit que les mots qu'il emploie , ne sont faits que pour les choses qu'il dit. Cette qualité d'Horace a été remarquée par tous ceux de ses interprètes , qui se sont distingués par le goût , & il n'est personne à qui la lecture de ce Poëte ne la fasse sentir.

L'inspection des lieux découverts m'a tellement confirmé dans cette idée ancienne , que je m'étois formée d'Horace , que j'e

X.

Horace distingué par la vérité , & par la propriété de ses expressions .

crois que je pourrois établir ici comme un second principe , que tous les textes d'Horace relatifs à sa Campagne doivent être toujours pris , selon leur plus exacte propriété, & dans leur seul sens naturel. D'après ce principe , tous les sens vagues , incertains , généraux même doivent être rigoureusement exclus du nombre de ceux , qui peuvent conclure quelque chose. On ne peut , & on ne doit admettre que ceux , qui sont également clairs , & précis. L'expression d'Horace en effet est toujours vive, mais elle n'en est pas moins littérale ; ses termes ne manquent guères d'être des plus énergiques , mais ils manquent encore moins d'être exacts ; il n'est pas jusqu'à ses images qui ne réunissent la vérité physique , & quelque fois l'historique , à la vérité Poétique qu'il seroit suffisant qu'elles eussent.

J'ai dit que tous les principes d'après lesquels on doit juger de la situation de la Maison de Campagne d'Horace se rapportent à celui que je viens d'établir. Quelque nombreux que soient ceux que j'ai à déduire, ils ne sont en effet que le développement de ce premier. Ce premier principe déjà établi est ; que le lieu assigné réunisse tous , & chacun des caractères attribués par
Ho-

Horace à sa Campagne : le détail de ceux que je vais exposer, n'est que l'énumération de ces mêmes caractères, recherchés avec soin dans notre Poëte, & présentés avec exactitude dans cet écrit.

Le premier caractère qu'Horace donne à sa Campagne c'est d'être unique.

Horace n'eût pas plusieurs Maisons de Campagne, il n'en eût qu'une seule.

Ce caractère est extrêmement important soit qu'on le considère en lui-même, ou relativement à tous les autres caractères. Il est important en lui-même parcequ'il circonscrit précisément la matière de la Maison de Campagne d'Horace : il prouve qu'il ne faut la chercher qu'en un seul lieu ; & que cette Maison une fois établie & bien reconnue en un endroit, rend vaines toutes les raisons qu'on croiroit avoir de la placer ailleurs. Mais l'importance relative, est encore bien plus grande que l'absoluë. Les textes concernant la Campagne d'Horace, sont répandus, comme je l'ai insinué dans toutes les œuvres de ce Poëte : on les trouve dans un très-grand nombre d'Odes, dans la plupart de ses Satyres, & de ses Epîtres : & dans tous ces ouvrages les traits sont rarement réunis, ils y sont ordinairement disper-

XI.
Premier caract.
de la M. de C.
d'Hor. c'est d'être
unique.

sés. Les plus décisifs consistent quelquefois dans des mots uniques , qui ne semblent dits que par occasion dans des pièces qui roulent toutes entières sur d'autres sujets. On voit la conséquence de ce caractère d'Unité de la Maison de Campagne d'Horace par rapport à tous ces textes. Il nous apprend, que toutes ces parties si multipliées , ne doivent former qu'un seul tout ; que tant de qualités diverses, n'en appartiennent pas moins à un même & unique objet ; que tant de traits pour être épars n'en doivent pas moins composer un seul tableau. Ce premier caractère en effet est tel , qu'il oblige de trouver en un seul & même lieu , toutes les choses qu'Horace dit de sa Campagne de quelque genre qu'elles soient , & en quelque lieu, qu'il les dise.

XII. Ce caractère d'une si grande conséquence est des plus clairs dans Horace ; mais comme la confusion dont toute la matière de sa Campagne a été traitée a tout obscurci, je ne puis me contenter de le supposer ; je dois le prouver , & l'établir.

Certitude de
ce caractère ,
fondée sur les
Textes le plus
clairs d'Horace.

On ne peut s'empêcher de le regarder comme entièrement constant. Sa certitude est fondée , non sur un , mais sur plusieurs textes le moins susceptibles de doute. Le
pre-

premier , que je citerai suffiroit seul pour le prouver sans réplique, puisque le terme même d'*UNIQUE* y est employé par Horace pour qualifier sa Campagne . „ Parfaite-
 „ ment content, y-dit-il, avec l'*UNIQUE*
 „ terre, que je possède dans la Sabine , je
 „ n'ai garde de demander à un ami puissant,
 „ qu'il me procure plus de Richesse (d) „ .
 Un second texte pour n' être pas si littéral, n'en est pas moins expressif. „ Pour-
 „ quoi changerois-je , y-dit le Poëte , ma
 „ Vallée Sabine en des Richesses plus em-
 „ barrassantes (e) „ . *La Vallée Sabine* de ce second texte, est la même chose, que l'*UNI-QUE* fond en Sabine, qui est exprimé dans le premier ; par où l'on voit qu'Horace ne fait , qu'y répéter , que son seul bien étoit celui qu'il possédoit dans la Sabine. Ces témoignages précis en eux-même tirent une nouvelle force des pièces , dont ils sont tirés. Les premier se lit dans la belle Ode sur la Médiocrité. Horace après en avoir exalté l'excellence ne craint pas d'en afficher la profession ; & il la prouve par l'*UNI-QUE* possession qu'il avoit en Sabine, malgré

B 4 le

(d) Nec potentem amicum largiora flagito.
 Satis beatus unicus Sabinis. *Lib. II. od. 18.*

(e) Cur velle permutem Sabina .
 Divitias operosiores. *Lib. III. od. 18.*

le moïen aisé, qu'il avoit de l'accroître d'autres biens, puisque pour les obtenir, il n'avoit besoin, que de les demander à un ami puissant très disposé à les lui accorder (f). Cet ami puissant dont Horace parle, étoit celui-la même à qui il parloit. Dans cet endroit comme on voit, Horace veut qu'on sache, qu'il n'est pas Philosophe seulement en paroles; que la vertu si philosophique de la médiocrité, qui est élevée si haut dans ses ouvrages, reçoit de sa part l'éloge qui n'est point suspect qui est celui de la plus fidèle pratique: dans cet objet il dit, que libre de se procurer plusieurs possessions, il ne s'en borne pas moins déterminément à une seule. L'Unité de la possession n'est pas marquée seulement comme un fait qu'il atteste, elle est employée comme la preuve d'une vertu dont il se glorifie. La propre louange est toujours défavorable, & les preuves en doivent être des plus incontestables, & des plus visibles. Si Horace, en disant en une telle occasion qu'il n'avoit qu'un fond *UNIQUE*, en avoit eû plusieurs, son langage n'auroit pas seulement choqué toute vérité, il auroit manqué de tout esprit, & de toute raison; il n'est pas besoin de

(f) Nec si plura velim tu dare deneges. *Lib. III. od. 16.*

de dire , que de tels défauts , ne tomboient pas sur le discours d'Horace.

Le second texte , est tiré de l'Ode sublime , où Horace ravi par tout son enthousiasme , prononce d'un ton d'Oracle , que la félicité ne consiste pas , dans les honneurs , & dans les richesses ; d'où il conclut qu'il n'a que faire de penser seulement à *changer sa possession de Sabine* en des *Richesses* , qui ne pourroient être plus abondantes , sans être plus *embarrassantes*. Une telle source de ce second passage le rend manifestement susceptible du raisonnement , dont j'ai fait sentir la force du premier.

Un troisième , & un quatrième textes peuvent être mis de pair avec les deux que je viens d'expôser. L'un se lit dans l'Ode à Grosphus , où le Poëte représente en traits si vrais , l'impossibilité de trouver le contentement , si on le cherche hors de soi-même. ,, Des troupeaux sans nombre ,
 ,, y dit-il , une quantité prodigieuse de
 ,, Génisses de Sicile , des haras capables de
 ,, fournir les Cirques , vous font com-
 ,, pter parmi les plus opulens , tandis que
 ,, la Pourpre qui vous couvre , témoigne
 ,, votre rang distingué : qui fait cependant
 ,, si malgré tous ces moyens de félicité , le
 ,, De-

„ Destin envieux permettra , que vous soïes
 „ aussi heureux que moi; quoique tous mes
 „ avantages se réduisent à *une petite Cam-*
 „ *pagne*, à un peu de talent lyrique , & à la
 „ possession où je suis, de mépriser l'injuste
 „ vulgaire (g) „. On voit dans les dernières
 paroles de ce texte la déclaration exacte ,
 qu'y donne Horace, de tous ses biens de Na-
 ture , & de fortune ; & on y voit en même
 tems, qu'une Campagne médiocre y compo-
 se toute la classe de ceux de ce dernier gen-
 re. La médiocrité de cette Campagne, qui y
 est exprimée, peut être relative, mais l'unité,
 qui y est énoncée est certainement absoluë.

L'autre passage parallèle à celui que
 je viens d'exposer est tiré d'une Ode à
 Mécène , dont l'objèt , est de lui dire
 qu'il est content de sa médiocrité ; qu'
 on n'ajouteroit pas à son bonheur , en
 ajoutant de nouveaux biens à celui qu'il pos-
 sé-

(g) Et mihi forsan tibi quod negarit.

Porriget hora.

Te greges centum , Siculaque circum

Mugiant vaccæ : tibi tollit hinnai-

tum , apta quadrigis equa : te bis Afro

Murice tinctæ.

Vestiunt lanæ : mihi parva rura , &

Spiritum Graiæ tenuem Camænæ.

Parca non mendax dedit , & malignum

Spernere vulgus. *Lib. II. od. 16.*

fédoit déjà, & qui lui suffisoit. „ Ma fontai-
 „ ne d'eau pure , ajoutet-il , mon bois de
 „ quelques arpens , mon unique mais sûre
 „ moisson me forment un sort capable
 „ d'étonner celui , qui avec la posses-
 „ sion , & l'Empire de la fertile Afrique
 „ ne peut pas parvenir à s'en procurer un
 „ semblable (b),, . Le sens de ce quatrième
 témoignage , est manifestement le même
 que celui du troisième. Leur différence ne
 consiste, qu'en ce que l'un nomme la Cam-
 pagne, & que l'autre la décrit : mais ce n'est
 également dans tous les deux qu'une seule ,
 & unique possession.

C'en seroit assez pour établir incontestable-
 ment le caractère d'Unité qu'eût la Cam-
 pagne d'Horace , mais pour ne laisser pa-
 roître un point si décisif qu'au milieu de
 tous les appuis , qui en rendent la solidité
 inébranlable , j'ajouterai une dernière auto-
 rité qui est manifestement de ce genre. C'est
 l'endroit , où Horace dit : „ que tout ce
 „ qu'il avoit désiré , c'étoit une petite
 „ Campagne , qui eut un Jardin , une fon-
 taine

(b) *Puræ rivus aquæ , Silvaque jugerum
 Paucorum , & Segetis certa fides mea
 Fulgentem imperio fertilis Africa
 Fallit, sorte beatior. Lib. III. od. 16.*

„ taine non loin de l'habitation , & un pe-
 „ tit bois ; que les Dieux la lui avoient ac-
 „ cordée , & même plus grande , & meil-
 „ leure, qu'il ne se l'étoit figurée, lorsqu'il
 „ ne faisoit que la désirer (i) „ Les Dieux
 commel'on voit avoient accordé à Horace
 une Campagne , dont le grandeur , & la
 qualité avoient été au dessus de l'idée qu'il
 s'en étoit formée, mais ils ne lui en avoient
 accordé qu'une seule. Si Horace en avoit
 reçu plus d'une de leur libéralité, son dis-
 cours auroit les deux défauts, dont on peut
 le moins le soupçonner , qui seroient , l'iné-
 xactitude dans l'expression , & l'ingratitu-
 de dans le sentiment.

Tous ces témoignages que je viens de
 rapporter sont d'autant plus préssans en
 faveur de l'Unité , que quoique tirés de piè-
 ces d'Horace qui n'ont aucun rapport en-
 tre elles , on voit , qu'ils ont une uniformi-
 té, qui porte avec elle la vérité. Concluons
 en sans la moindre crainte de nous tromper,
 que l'Unité qu'ils attestent, est des plus cer-
 taines.

Je

(i) Hoc erat in votis, modus agri non ita magnus :
 Hortus ubi , & tecto vicinus jugis aquæ fons,
 Et paulum Silvæ super his foret : auctius , atque
 Di melius fecere: bene est. Nil amplius oro, *Lib. I. sat. 6.*

Le caractère
assez apperçu
des auteurs en
a été mal sou-
tenu.

Je suis le premier , qui m'efforce de mettre dans tout son jour ce caractère de la Campagne d'Horace , si capable d'influer sur la question de sa situation : il n'avoit pas laissé cependant , d'être bien apperçû . Les plus célèbres interprètes anciens d'Horace le remarquent notamment sur le premier passage , que j'ai rapporté , où la qualité d'*UNIQUE* est donnée en ce propre terme à la Campagne possédée par le Poëte . Leur commentaire constant sur ces paroles *satis beatus unicus Sabinis* est : *content du fond unique situé en Sabine, reçu en don de Mécène (k)* , nul des modernes , lorsqu'il en a été sur le même passage n'amanqué de convenir , que c'en étoit en effet le sens ; mais à l'exception d'un petit nombre qui s'est ressouvenu par-tout de l'aveu que cet endroit arrache à quiconque , la plupart n'ont cherché qu'à l'oublier , lorsqu'ils sont arrivés à d'autres témoignages , dont le sens leur a paru différent . Ces auteurs n'ont pas fait réflexion , que quand on a reconnu une vérité d'après des raisons capables de la fonder , les mêmes motifs qui ont engagé à l'em-

(k) *Satis beatum me fecit donando me uno fundo Sabino. Porphirion. uno fundo a Mæcenate in Sabinis accepto. Scholi. apud Crug.*

à l'embrasser, doivent empêcher de s'en départir. Mais il n'appartient pas à tout le monde, ni de bien saisir toute la certitude d'un principe, ni après qu'on la saisie même, d'avoir assez de force pour ne jamais l'abandonner. Les hommes d'un esprit trop-peu profond pour pénétrer les vrais principes de leurs sujets, ou trop borné pour les envisager dans toute leur étendue, pour en embrasser tout l'ensemble, se montrent toujours flottans au gré des raisons qui leur paroissent prouver successivement des choses contraires. Comme c'est malheureusement par des écrivains de cette trempe que la matière de la Campagne d'Horace a été traitée, le point de son unité ne pouvoit qu'être pour eux un écueil inévitable.

XIV.

Leur incertitude causée par les textes d'Horace qui nomment d'autres

Campagnes.

Quels sont ces textes.

Horace eu éffet après avoir assuré si positivement, & en tant de manières qu'il n'avoit qu'une seule Maison de Campagne, ne laisse pas d'en nommer plusieurs, où il alloit librement : & il s'exprime touchant son séjour en quelques unes en termes dont on inféreroit, qu'elles lui appartenoint. Une seule strophe d'Ode, fait mention de quatre Campagnes différentes. La *Montuense Sabine*. Le *froid Préneste*, *Tibur* remarqua-

quable par sa situation *sur le dos* d'une Montagne , *Baies célèbre par ses eaux* (l) y sont représentés , comme se partageant à l'envi , les vacances de notre Poëte.

Il ne nomme pas seulement , il décrit une Maison de Campagne sur le Tusculum en la qualifiant *d'éblouissante par sa blancheur* (m) c'est-a-dire de bâtie du plus beau marbre blanc. Horace parle fort agréablement en un endroit , de son mulet écourté , dont l'avant-main partagée du poids du Cavalier ne pouvoit pas se plaindre , d'être plus maltraitée que la croupe , qui avoit pour lot tout son bagage , & qui le portoit jusqu'à Tarente (n). Nous en apprenons que quelque éloignée de Rome , que fût cette contrée , Horace ne laissoit pas d'en aller respirer l'air ; le gout décidé qu'il témoigne ailleurs non seulement pour *Tibur* à cause *du loisir* , dont on y jouissoit , mais encore pour *Tarente* malgré la *tache de lacheté* que

(l) Vester , Camœnæ , vester in arduos
Tollor Sabinos : seu mihi frigidum
Præneste , seu Tibur Supinum,
Seu liquidæ placuere Baia. *Lib. III. od. 4.*

(m) Superni Villa candens Tusculi. *Epod. I.*

(n) Mihi curto
Ire licet mulo , vel , si libet , usque Tarentum ;
Mantica , cui lumbos onere ulceret , atque eques armos.
Lib. I. sat. 6.

que la descendance de Sparte ne l'avoit pas empêchée de se laisser imprimer (o), le souhait qu'il forme en un autre endroit, qu'au défaut de Tibur, la Ville bâtie par *Phalante le Lacédémonien* c'est-à-dire Tarente soit le doux terme de tant de périls de la Guerre, & de tant de fatigues de Voyages sur Terre, & sur Mer (p), tout cela, dis-je, prouve qu'il connoissoit ce climat autrement que par quelque rapport léger d'autrui, ou que par quelque courte expérience propre. Il est question dans tous ces textes, des Campagnes telles que tout le monde aime à en avoir, pour s'arracher dans certaines saisons aux soins, & aux embarras de la Ville; il en falloit bien d'autres à un homme tel qu'Horace, qui se représente quelque part comme un de ces hommes qui peuvent grossir la liste de leurs qualités de celle d'amateurs

(o) Vacuum Tibur placet, aut imbellè Tarentum. *Lib. I. ep. 7.*

(p) Tibur Argæo positum colono
 Sit mihi sedes utinam senectæ
 Sit modus lassæ, maris, atque viarum
 Militiæque
 Unde si parvæ prohibent iniquæ
 Dulce pellitis ovibus Galeæ
 Flumen, & regnata petam Laconi
 Rura Phalanto. *Lib. I. od. 6.*

teurs de la Campagne (q) il écrit a Mécène dans un endroit, que si les côteaux d'Albe annoncent au-loin un hyver rigoureux par la blancheur des neiges qui les couvriront, son Poëte ira attendre sur le bord de la Mer le retour des Zephirs, & des hirondelles (r) il est parlé bien clairement dans ce texte, d'une Campagne sur le bord de la Mer, où Horace se proposoit de passer l'hyver. Le P. Sanadon croit qu'il en exprime une seconde dans le Latium aux environs d'Albe, où Horace se trouvoit lorsqu'il écrivoit cette lettre à Mécène : & d'autres Auteurs allant encore plus loin ont supposé dans ce lieu, non une Campagne, où il se trouvoit, mais une Campagne qui lui appartenoit. Dans ce cas, c'en seroit une de plus à opposer à l'Unité, que j'ai établie. Et si l'on pouvoit bâtir des Maisons de Campagne à Horace sur de si légers fondemens; qui empêcheroit de lui en assigner à Cumes nommée dans un texte (s), à Clusium, & à Gabies, qui

I. Tom. C at-

(q) Urbis amatorem Fuscum salvere jubemus
Ruris amatores. *lib. I. ep. 10.*

(r) Quod si bruma nives Albanis illinet agris.
Ad Mare descendet vates tuus.

Te dulcis amice reviset

Cum zephyris, si concedes, & hirundine prima. *Lib. I. ep. 7.*

(s) Non mihi cumas

Est iter : *Lib. I. ep. 15.* paroles d'Horace a son cheval qui prenoit de lui-meme le chemin de Cumes.

attiroient Horace par leurs bains froids, non sans la surprise, & l'indignation même de *ceux de Baïes*, qui ne pouvoient pas comprendre, comment au *mépris*, & après l'expérience de *leurs eaux minérales* placées dans *des bois de myrte*, on pouvoit aller à des Eaux, dont toute la qualité ne pouvoit être que de morfondre, & qui étoient situées dans des lieux, dont la vue seule étoit capable de transir (t).

Telle est l'objection, qu'on peut faire contre cette unité de la Maison de Campagne d'Horace dont nous faisons son premier caractère; elle paroît d'autant plus redoutable, qu'elle ne se montre, que comme chargée d'une nuée des textes qui semblent établir qu'il en eût plusieurs.

xv.

Trois réponses, à la difficulté formée par les textes. Première réponse. Les textes dont on infé-

Mais toute formidable, qu'elle puisse paroître, elle n'en est pas moins dénuée de toute force. La première manière d'en convaincre c'est de faire considérer, la diverse nature des passages, qui fondent l'Unité, & de ceux, dont la pluralité paroît fa-

VO-

(t)

Illis

Me facit invisum, gelida cum perluor unda,
Per medium frigus; sane myrteta relinquit
Dictaque cessantem nervis elidere morbum
Sulphura contemni, vicus gemit invidus ægris
Qui caput, & stomachum supponere fontibus audent
Clusinis, Gabiosque petunt, & frigida Rura. *Ibid.*

vorisée. Les premiers, ne peuvent être plus précis, plus formels, plus positifs. Les seconds au contraire, ne sont que généraux qu'indirects : on inférerait tout-au-plus des plus forts, qu'Horace posséda des Campagnes dans les lieux dont ils parlent ; mais aucun d'eux, ne le dit expressément : or il est de règle pour l'intelligence des Auteurs, que leurs endroits clairs, ne doivent recevoir aucun préjudice, de ceux qui seroient obscurs : que les endroits douteux au contraire, doivent être expliqués par ceux, qui sont certains. Cette règle, ne souffre d'exception que dans le cas des Auteurs, qui se contrediroient eux-même ; mais par là-même elle ne regarda jamais les Ecrivains du premier Ordre. La contradiction avec soi-même dans un même ouvrage, soit pour les principes, soit pour les faits, ne peut avoir pour cause en effet, ou que l'ignorance, ou que la malice ; ou que l'insuffisance, ou que la mauvaise foi : Or ni l'un, ni l'autre de ces vices n'a lieu dans ces hommes rares, dont les ouvrages ne sont immortels, que par les lumieres vives, & par les nobles sentimens qui les caractérisent. La vertu ne marche pas toujours à la vérité d'un pas égal avec le talent : & à ce titre de grands hom-

reroit la pluralité non comparables à ceux qui établissent l'unité.

mes peuvent contracter de grandes taches : mais ce ne sont jamais celles de la contradiction avec soi même, qu'au défaut des motifs plus nobles le seul amour propre leur fait faire éviter. Si Horace eût été un de ces hommes capables de tomber en des contradictions grossières, quelque mérite éphémère auroit pû le faire lire de son tems ; mais il intéresseroit bien-peu la Republique des Lettres, tant de siècles après qu'il n'est plus. Il suffiroit donc, qu'il ait dit en termes aussi-peu équivoques, que nous l'avons vû, que la Campagne, qu'il posséda fut *Unique*, pour conclure, que tous les textes qu'on pourroit alléguer au contraire, doivent être pris, dans tout autre sens, que celui qui tendroit, à lui en assigner plusieurs.

XVI.

Seconde Rep.
les Textes ne
prouvent que
l'usage passa-
ger & non la
possession de ces
Campagnes.

Mais cette première réponse, ne fait que préjuger ces textes. Je ne l'ai faite précéder, que pour préparer à celles, qui les jugent le plus précisément. Les unes portent généralement sur tous les passages, que contient l'objection ; les autres donnent à chacun d'eux, sa solution particulière.

La réponse générale à tous les textes de l'objection, c'est qu'ils se bornent tous à apprendre, qu'Horace alloit plus ou moins
fre-

fréquemment aux Campagnes, qu'ils nomment : or dire qu'Horace alloit à plusieurs Campagnes, est-ce-dire qu'elles lui appartenoient ? si ces textes devoient être pris dans ce sens ils prouveroient trop ; il faudroit en inférer qu'Horace, ce Philosophe qui ne se vante d'aucune autre vertu, que de la médiocrité, doit être compté parmi les plus opulens, & les plus splendides des anciens Romains. Les plus chauds adversaires de l'Unité n'admettroient jamais cette conséquence : ils doivent donc convenir, qu'il faut beaucoup rabattre du sens de propriété dans lequel on pourroit prendre les autorités dont il s'agit. Mais c'est peu de leur prouver qu'ils doivent le restreindre ; il est aisé de leur montrer, que rien n'empêche, qu'ils ne l'écartent entièrement.

On peut aller à des Campagnes diverses à tant de titres, que ce seroit l'excès le plus visible, que de vouloir les réduire tous à un seul, qui seroit celui de leur possession. L'on ne fréquente pas les seules Campagnes, où l'on peut se rendre comme Maître ; il en est, où l'on n'est pas moins bien reçu, lorsqu'on s'y présente comme ami. La parenté, l'honneur, le plaisir, l'utilité ont un pouvoir égal selon les

XVII.
Titres nombreux aux
quels on peut
aller aux Campagnes sans en
être le maître.

personnes , les tems , & les lieux , de fraïer les voïes , & d'ouvrir les portes d'une Maison de Campagne. Les Romains du tems d'Horace , avoient encore plus de moïens que nous , de se procurer l'entrée des Maisons qui pouvoient appartenir à autrui. Je ne parlerai pas de la qualité respective des Patrons , & de Cliens , qui donnoit des droits réciproques très-grands , à des personnes de divers rang ; je me bornerai à celle , qui avoit un trait particulier au sujet présent , je veux dire à celle d'Hôte dont la mention est fréquente dans tous les anciens auteurs. Ce qu'on appelloit *ses hôtes* , étoient des personnes , avec qui on étoit lié par le traité de se recevoir , de se loger , de s'héberger , & de se defraïer reciproquement , selon les occurrences , & les besoins , tant à la Ville qu' à la Campagne.

L'énumération de tant de titres , différens de la propriété , aux quels on peut aller à une Campagne , démontre , que le séjour seul dans plusieurs , ne prouve nullement , qu'on en ait possédé plus d'une.

XVIII.
Ce qui a pû être
anciennement
confirmé par
les mœurs présentes.

Si cette vérité avoit besoin de confirmation , nous en trouverions une , dans les exemples , que les mœurs présentes de Rome au sujet des Campagnes , nous mettent continuel-

nuëllément sous les yeux. La Campagne chez les anciens Romains étoit de toutes les saisons pour certains amateurs ; Horace, par exemple, la trouvoit également bonne pour l'Hyver, & pour l'Eté, Est il d'endroit, disoit-il, où le froid piquant de l'Hyver, & où la chaleur excessive de l'Eté soient plus supportables?, (u) l'intempérie de ces saisons n'y est jamais en effet sans ses remèdes naturels. La première y est adoucie par plus de soleil, & la seconde rafraichie par plus d'air.

Mais son tems propre étoit l'Eté, & avec raison, puisque sous un ciel aussi chaud le meilleur tems des vacances, est celui, où le tems tout seul empêche de s'occuper. C'est une autorité ancienne, qui nous l'apprend, & qui nous informe en même tems des lieux que l'esprit de cet usage faisoit préférer. On se rendoit à Préneſte, qui aujourd'hui est Paleſtrine; *au Bois* de Diane, c'est-à-dire à un lieu, qui portoit ce nom, pour se trouver sur le lac, & au milieu des bois consacrés à cette Déesse, & où il reste un Village qui porte encore le nom de Nemi; à Algide Ville située au nord de cette Montagne qui est à l'orient de Rome dans la

XIX.

En quoi se ressembloit, & en quoi différent les Villégiatures anciennes et modernes de Rome.

XX.

Anciens alloient en Villégiature l'été, & en quels lieux.

C 4

par-

(*) Est ubi plus tepeant hyemes ? ubi gratior aura
Leniat, & rabiem canis, & momenta Leonis? *L'ib. I. ep. 10.*

partie , qui est vis-a-vis Palestrine ; à Tusculum situé sur la même Montagne , mais du côté qui regarde Rome ; à Tibur enfin , qui est Tivoli moderne (x) . Tous ces lieux ne pouvoient être choisis plus raisonnablement.

L'exposition au midi de Préneste préjudicie peu à l'Epithète de froid , qui lui est donnée par tous les Anciens , à cause de la Montagne sur la quelle il est bâti , & de celle en face de la quelle , il se trouve : la Montagne sur la quelle il est bâti est si haute , que la Ville toute entière n'en couvre , qu'environ la moitié , & si apique , que les rues dans le sens de la Montagne y sont en escalier ; La Montagne en face , qui n'en est séparée que par une plaine de quelques milles , est le Mont Algide même. Son nom seul annonce sa température. Elle lui vient de sa position , au nord d'une Montagne froide par elle-même. La Ville du même nom située

ju-

(*) Jam terras , volucremque polum , fuga veris aquosi
Laxat , & Icaris Cœlum latratibus urit .
Ardua jam densæ rarescunt mœnia Romæ .
Hos Præneste , Sacrum Nemus hos glaciale Dianæ ;
Algidus aut horrens , aut Tuscula protegit umbra
Tiburis hi lucos Anienaque frigora captant .
Te quoque clamoræ , quænam plaga mitior, Urbis .
Subtrahit ? æstivos , quo decipis aere Soles ?
Stat. Sylv. lib. IV. ad Marcell.

justement dans ce lieu , ne pouvoit être que l'azile le plus assuré contre les assauts du chaud. Tusculum une fois plus élevé , que Fiescati bâti de ses débris , devoit être parlà-même le double plus frais. Pour Tibur outre , que tant la Montagne, sur la quelle il est bâti , que celles qu'il a derriere, l'empêcherent toujours, d'être trop chaud , il offre de tous côtés de vastes ombres , dont la fraicheur est augmentée par les eaux au bord des quelles elles se trouvent.

L'usage est un peu différent chés les Romains modernes. Ils craindroient de se trouver hors des murs de leur Ville, dès la mi-juillet , a cause de ce qu'on appelle *Mauvais-air* , qu'on croit commencer aux approches de la Canicule , & ne finir , que lorsque les pluies abondantes qui ne manquent guères de tomber au mois de Septembre , l'ont entièrement purifié. J'aurai occasion de parler de ce Phénomène singulier de Rome , & de plusieurs autres cantons d'Italie : qu'il me suffise de dire ici , qu'il a été la raison d'établir deux tems de vacances , ou comme l'on s'exprime à Rome deux *Villeggiatures* l'une avant , l'autre après le mauvais air. Les Romains sont passionnés pour ces *Villeggiatures* ; tous veulent *les faire*, pour employer enco-

XXI.

Les Modernes
ont établi deux
Villeggiatures
pourquoi lie-
ux on li Soles
font.

encore l'expression du Païs. Si l'on en excepte les meilleures Maisons cependant , très-peu de personnes ont des Campagnes en propre. On en emprunte , on en louë , souvent des différentes , & en différens lieux pour les deux saisons. On va tantôt à Fiescati distingué par ses nombreuses , & belles Maisons de Plaisance , & qui est toujours de mode ; tantôt à Albano (y). que son bon air , & ses belles promenades ne font jamais laisser vuide ; & tantôt à Tivoli célèbre encore aujourd'hui par les Ruines antiques qu'on y voit , par son Site tout pittoresque , & par beaucoup d'autres prérogatives , dont nous aurons occasion de parler. Je pourrois mettre au rang de ces premiers lieux de *Villeggiature* Castel-gandolfe ,
où

(y) Albano est situé sur la partie méridionale de la Montagne qui est à l'Orient de Rome , beaucoup plus bas par conséquent , qu'Albe-la-longue bâtie entre le Lac , & la Montagne , & détruite de fond en comble par les Romains sous le Roi Tullus ; mais dans le même lieu , où elle fut rebâtie pour une Colonie sous les Consuls , comme il est facile d'en juger tant par la Maison de Plaisance de Domitien , dont on reconnoit encore toute la structure dans les ruines qui remplissent toute la Maison de Campagne Barberini , que par beaucoup d'autres Vestiges , & sous le nom même d'Albanum , comme on le voit clairement par une texte de Suetone qui parlant d'un retour de la Grèce de Néron , dit , qu'il passa par Naples par *Antium* , & par *Albanum*. *Neapolim* , *Antium* , *inde Albanum* , *inde Romanam*. Suet. de Cœsar. Lib. VI.

où sa Sainteté a son unique Maison de plaisance : mais outre , que pour cette raison , même qui le dévouë tout entier à un si haut service il est peu praticable , on peut le comprendre sous Albano , se trouvant sur le même lac & lui étant uni par une double promenade. Palestrine dont j'ai parlé , la Riche qui est. l'ancienne Aricie nommée dans Horace , Monte-rotundo , qui est l'ancien Eretum dont parle Virgile &c. pour être des lieux de *Villeggiature* du second ordre , n'en sont pas moins recherchés à leur tour. Il arrive souvent même , que l'excès des attraits des *Villeggiatures* brillantes en dégoûte, ou qu'on cherche la Campagne pour la seule liberté ; dans ces cas , on choisit parmi une infinité d'autres lieux , celui où l'on compte pouvoir vivre plus aisément selon son goût . On change souvent même par le seul motif de changer, parceque la variété n'est pas une petite partie du plaisir , lors qu'on le cherche uniquement. Et on voit avec surprise à Rome le défaut le plus absolu de toute Maison de Campagne s'allier parfaitement avec la liberté la plus pleine , d'aller dans toutes les Campagnes qu'on veut.

La même chose , a pû être d'autant plus faci-

Lib. 1. Sat. 5.

Æneid. lib. 8.

facilement du tems d'Horace, que les *Villeggiatures* modernes de Rome différentes des anciennes pour le tems où l'on les fait, sont parfaitement les mêmes pour la manière, & pour la qualité.

L'idée, que j'ai donné des *Villeggiatures*, les a dû faire trouver bien différentes, des vacances des autres Païs. Nous appellons de ce nom, par exemple en France, ces tems, où l'on se rend dans ses Terres, ou dans les autres biens, & où la trêve qu'on fait avec les affaires de la Ville, a pour principal objet de donner leur tour aux soins qu'exigent les intérêts de la Campagne.

XXII.

Villeggiatures
Modernes différentes des anciennes pour le tems, leur ressembleront par la manière.

Les *Villeggiatures* Romaines, au contraire sont des tems, où l'on cherche à s'affranchir de toutes sortes d'embarras, pour ne s'occuper que du repos, & que de la récréation. Dans cet objet on veut que la solitude soit le moindre défaut des prétendues Campagnes qu'on cherche. Telle paroît avoir été justement l'idée qu'en avoient les anciens Romains; & la preuve, c'est la qualité des lieux où ils se rendoient pour y passer leurs vacances. Il ne manquoit pas des gens sans doute, que divers motifs attiroient dans leurs biens de Campagne comme nous le verrons d'Horace. Mais le rendez-vous ordinaire étoit

étoit dans des lieux très-fréquentés. Ceux qui sont nommés dans le texte de Stace, que j'ai cité, étoient tous des Villes qui ne pouvoient paroître petites, qu'à cause du voisinage de Rome dont la grandeur éclipsoit tout. J'en dois dire autant de tous ceux, dont les passages d'Horace rapportés dans l'objection, font mention, dont la plupart étoient encore plus considérables.

Les *Villegiatures* anciennes semblables aux modernes en ce point n'en pouvoient être différentes en celui qui en est une suite naturelle, je veux dire, dans la facilité pour le grand nombre, de se procurer des logemens dans ces lieux de concours, où les plus riches seuls avoient des Maisons en propre.

Horace a donc pû y aller ainsi que la foule, sans qu'on puisse conclure de ce qu'il y a été, qu'il y eût de Maison à lui. Il dût même y avoir cette grande différence entre Horace & les Romains ordinaires, c'est que s'il n'y avoit personne parmi eux, pour qui il ne pût se trouver quelque logement, il ne dut y avoir aucun logement qui ne pût être pour Horace. Ne nommons pas même, ceux qu'il pouvoit se procurer, comme tout le Monde avec ses sesterces. Dût-il y avoir aucune de ces Maisons, que les Grands de Rome

XXIII.

Il s'ensuit qu'
Horace a pu aller en plusieurs Campagnes, sans qu'elles fussent à lui.

me ne manquoient jamais d'avoir dans les principaux lieux de *Villeggiature* qui ne fût ouverte à Horace , soit lorsqu'elles étoient habitées par leurs Maitres , soit lorsque leur absence les laissoit vacantes ? Il n'y avoit ni Maison , ni Compagnie dans l'Empire , où il ne dût être honorable , utile , ou agréable de recevoir Horace. Quand le Goût n'auroit pas fait désirer , celui , qui n'étoit pas moins recommandable par la beauté de son caractère , que par la rareté de ses talens , l'intérêt seul auroit obligé d'aller au-devant de l'ami de Mécène , & du favori d'Auguste. Mais ne faisons pas au siècle de cet Empereur , l'injure , de supposer , que ce second motif ait été d'aucune nécessité. Horace , dans cette Strophe qui nomme quatre Campagnes , nous insinuë ouvertement qu'il n'avoit eû besoin que du premier , pour se rendre par tout où il vouloit , sans former le moindre doute sur la manière dont il seroit reçu.

*Vester , Camæna , Vester in arduos
Tollor Sabinos : seu mihi frigidum
Præneste , seu Tibur Supinum ,
Seu liquida placuere Baia.*

C'étoit sous les auspices des Muses , qu'il pouvoit choisir entre les lieux de Campagne celui

celui , qui lui plaifoit le plus ; c'étoient les Muses même , qui l'y conduifoient , & qui l'y préfentoient. Qui auroit pû , ou voulu les refufer ?

Horace dans cet endroit cependant ne fait qu'infinner un titre différent de la propriété ; mais il l'exprime clairement ailleurs pour plusieurs lieux , & il s'y fert même d'un terme , qui comprend les principaux.

Je ne parle pas de l'Ode à Téléphe, qui n'a été prise dans ce sens par le P. Volpi , que parcequ'il ne la pas entenduë. Téléphe étoit quelqu'un qui travailloit sur l'Histoire ancienne ; Horace lui dit fort agréablement qu'au lieu de la Science de tant de faits anciens, il feroit bien mieux qu'il fçût, où se vend le vin le plus exquis de Chio, qui tient les meilleurs bains ? chez qui , & à quelle heure on pourroit aller braver le froid des Pélignes (2) ? Sur le fondement de cette dernière parole , Volpi croit , qu'il s'agit dans cette

XXIV.
Erreur singulière du P. Volpi au sujet de l'Ode à Téléphe & sa correction.
Vet. lat. lib. XVIII. p. 305.

(2) Quantum distet ab Inache:
Codrus &c.

Narras.

Quo Chium pretio cadum.

Mercemur: quis aquam temperet ignibus.

Quo præbente domum , & quota.

Pelignis carcam frigoribus, taces. Lib. III. od. 19.

cette Ode , d'un Voïage d'Horace dans le Païs des Pélignes qui est le motif de toutes les questions qu'on vient d'entendre. Mais si celle qui regarde la Maison pouvoit lui donner cette idée, il n'en est aucune des autres , qui ne dût la lui ôter. Celle du vin de Chio , dont il n'y eût jamais certainement des Marchands dans une contrée si misérable , & si abandonnée , n'est rien en comparaison de celle de l'heure précise du rendés-vous , qui montre aux plus aveugles , que la Maison en question , ne pouvoit être une Maison dans une province éloignée dans laquelle on se propose de faire un Voïage. Il ne s'agit en effet nullement dans l'Ode, ni de Voïage au païs des Pélignes, ni de Maison à emprunter pour y séjourner. Horace n'y parle qu'en faisant allusion , à une de ces parties de table fort usitées chés les anciens , & dont j'aurai occasion de donner une idée , qui se faisoient aux frais d'une cotisation des convives , & sous la direction d'un d'entr'eux le plus au fait de tout ce qu'il falloit, pour qu'il ne manquât rien à la fête. Ce Directeur s'appelloit Thaliarque parole gréque, qui signifie Roi du festin, comme nous le verrons encore. D'après cette idée, Horace dans l'Ode que nous examinons, ne dit autre chose

se

se à Téléphe , sinon qu'il lui vaudroit mieux être un de ces Taliarques qui savent , où sont les vins les plus exquis & les meilleurs bains , les Maisons & les heures plus commodes pour faire un repas délicieux, qu'un de ces Erudits dont la science se borne à pouvoir fixer avec justesse , les époques les plus obscures , comme celles de Codrus , & d'Inachus. L'expression de *froid des Pélignes* , ne marque qu'une circonstance du tems , où Horace écrivoit son Ode , qui devoit être celle de quelque froid extraordinaire. Le Poëte l'appelle un *froid des Pélignes* , parceque ce Peuple habitoit au tour d'une partie de l'Appennin , où cette Montagne ne le cède pour le froid à aucune autre. L'Été y fond à peine les neiges qui l'annoncent au loin presque dans tous les tems. Horace nommoit un grand froid, un *froid des Pélignes* , comme nous pourrions le nommer un froid des Lapons. Le curieux de l'erreur de Volpi c'est qu'il y est tombé en faveur de l'Unité de la Campagne d'Horace. La Maison d'emprunt de l'Ode a été faisie avidement , comme un exemple d'une Campagne , où Horace alloit , sans y avoir de Maison à lui. Le

I. Tom. D fait

fait est cependant , que Volpi a été un de plus laches déserteurs de ce caractère. Nous le verrons en son lieu admettre jusqu'à quatre Campagnes d'Horace ; également répréhensible , par la manière dont il a abandonné l'Unité , & par celle dont il a cherché à la défendre.

Mais si l'exemple saisi par Volpi ne se trouve pas , dans l'Ode, où il a crû le voir, il ne manque pas dans Horace : l'Epître à Vala fait même quelque chose de plus , que nous le fournir.

xxv.

Exemples ré-
els des lieux
frequentes par
Horace sans y
avoir de Mai-
son.

Horace avoit conçu de lui même , où pris de son ami Mécène un grand attachement à la vie. Attentif jusqu'au scrupule pour sa santé , il consultoit fort assidûment Antoine Musa ce Médecin , qui éleva si haut sa profession pour avoir guéri Auguste d'une maladie désespérée , mais qui courut risque de la voir entierement décréditer , pour avoir conduit le jeune Marcellus au tombeau, par la même voie qu'il en avoit retiré l'Empereur. L'Oracle ne fût pas favorable en une occasion aux Vacances de Baïes (a). Horace dût se pourvoir ailleurs. Il jetta les yeux sur Vê-

(a)

Nam mihi Baïas .

Musa , *supervacuas*, Antonius. *Ad Valam. lib. 1. ep. 15.*

Vélie*, & sur Salerne : on ne sauroit dire pourtant , ce qui les tourna de ce coté-là. Les informations qu'il prend touchant ces lieux de son ami Vala , prouvent qu'ils lui étoient entièrement inconnus. Il lui demande quel froid il fait à Vélie , quel air on respire à Salerne ? quelles sont les gens qui habitent cette Région ? quel pain on y mange, qu'elle eau on y boit, si on y en a de source , ou si l'on y est réduit à celle de Citerne ? Si les chemins en sont bons ? (b) De telles questions mettent bien au clair les termes , où Horace en étoit par rapport à ces deux endroits ; elles prouvent qu'il ne les avoit jamais vus ; qu'il en avoit à-peine entendu parler ; elles prouvent à plus forte raison , qu'il n'y avoit aucune maison de Campagne. Le Poëte ne s'en propose pas moins fermement d'y aller se dédomager de la privation de la Campagne qui lui avoit été prohibée. C'est lui même

D 2

me

* Vélie étoit au delà de Salerne , & après Pæstum fort-con nu des Curieux à cause de deux Temples , qui en restent aussi rares par leur forme , preuve de leur haute antiquité, que par leur beauté.

(b) Quæ sit hyems Veliz , quod Cœlum , Vala , Salerni:

Quorum hominum regio , & qualis via. . . .

Major utrum populum frumenti copia pascat:

Collectos ne bibant imbres , puteos ne perennes.

Dulcis aquæ. . . .

Scribere te nobis, tibi nos accredere par est. *Lib. I. e p. 15.*

me qui nous le dit dans un texte , qui est singulier par la manière qu'il y prend , de faire sentir la fermeté , & la vivacité de sa résolution. C'est la période même , qui contient les questions à son ami , qui est coupée par une Parenthèse d'onze Vers, où comme s'il n'y avoit aucune différence entre une chose arrêtée ou seulement pensée, & une chose faite , il se représente , comme aiant fait tout ce qu'il falloit , pour arriver 'aux lieux dont il n'avoit pas achevé de s'informer : comme s'étant mis en chemin., comme aiant été obligé à cet endroit où le chemin d'Appius , étend un bras à droite pour porter à Cumes , & à Baïes, de donner un grand coup de bride à gauche , à son Cheval, pour l'avertir, que ce n'étoit plus le cas de tourner vers cet endroit accoutumé; qu'il falloit pousser droit dans la route , ou l'on se trouvoit , vers des lieux où il n'avoit pas encore été pénétré. (c) Voila donc deux lieux , où Horace nous apprend bien clairement qu'il alla passer des vacances sans y avoir aucune Maison de Campagne en propre.

L'Epê-

(c)

Quo tendis ? non mihi Cumas.

Est iter , aut Baïas lava stomachosus habena.

Dicet eques. *Ibid.*

L'Épître d'où est tirée cette notion ne s'y borne pas. Elle nous fournit deux autres preuves les plus remarquables dans le même objet. La première, est une distinction précise qu'elle contient de la Campagne qui appartenait véritablement à Horace, & de celles, où il ne faisoit que des voyages pour y passer le tems qu'il vouloit.

„ Tout m'est bon, lorsque je suis à *ma Campagne*, y-dit-Horace en parlant des vins,

„ mais lorsque je me trouve à quelqu'une

„ de celles, qui se trouvent sur le bord

„ de la Mer, il m'en faut, qui aient de la

„ force sans manquer de délicatesse (d), „

Un tel Texte est des plus forts. Il ne répond à l'objection qu'après avoir établi la Thèse. Il exprime comme l'on voit une Campagne qu'Horace qualifie de sienne; il en parle d'une manière que la Logique appelle indéfinie, qui équivaut à l'universelle, c'est-à-dire qui comprend toutes les Campagnes de cette qualité: toutes ces Campagnes ne s'en réduisent pas moins à une seule, puisqu'il n'en est parlé qu'au singulier, *Rure meo*. D'où il résulte, que la

D 3

Cam-

(d) *Rure meo possum, quidvis perferre, patique
Ad Mare cum veni generosum, & lene requiro, Ibid.*

Campagne d'Horace n'a pû être plus fric-
tement unique. Cette autorité pouvoit être
placée par là avec distinction parmi celles ,
dont j'ai établi ce caractère Je ne l'ai re-
servée pour ce lieu , que parcequ'elle ne
l'établit pas seulement , mais qu'elle le
venge des attaques qui peuvent lui être
faites sus les fondemens rapportés par l'ob-
jection. Ce passage ne produit cette Cam-
pagne propre , que pour l'opposer à celles ,
qui ne jouissoient pas moins de sa présence,
pour n'être point de son domaine. Ces
Campagnes qualifiées d'étrangères , par cet-
te seule opposition , qui en est faite avec
la Campagne propre , ne sont dans le texte
en apparence , que celles , qui se trouvo-
ient au bord de la Mer , parcequ'il n'étoit
question que d'elles dans le discours d'Ho-
race : mais on voit bien , que l'étendue in-
définie du premier terme de l'opposition ,
permet de rendre le second aussi complet
qu'on veut. L'autorité se bornât-elle d'ail-
leurs aux seules Campagnes du bord de la
Mer , elle ne laisseroit que bien peu de
chose à la difficulté , puisque la plûpart des
Campagnes nommées dans l'objection avo-
ient cette situation.

La seconde preuve que la même Epître
nous

nous fournit de la même vérité, c'est le nom qu'Horace y donne aux Maisons de Campagne qu'il rouloit , plutôt qu'il ne les habitoit. L'Epithète de *Connues*, dont il veut marquer le nombre , ou la longueur des séjours , qu'il pouvoit y avoir fait , n'empêche pas , qu'il ne leur donne le nom qui n'exprime , que ces aziles passagers , où l'intérêt fait recevoir ou que l'hospitalité ouvre , & où l'on ne se trouve jamais que comme étranger , *Mutandus locus est, & diversoria nota*, y dit-il. Voila comment Horace lui-même nous apprend , qu'il faut regarder les Campagnes, où il étoit le plus accoutumé d'aller , non comme des chez-soi , mais comme de purs gîtes , non comme des lieux où il fût comme maître, mais comme des lieux, où il ne se trouvoit que comme passager. Il n'est pas besoin de dire , que quel que soit le nombre de pareils lieux, leur qualité les rend peu propres à ôter à sa Campagne le caractère d'Unité qu'elle pût avoir.

Telles est cette réponse générale à tous les textes de l'objection , qu'elle dispenseroit de celle qui consiste , à répondre à chaque passage en particulier : je la donnerai cependant : L'Unité que j'établis en

restera toujours plus évidente , & ce ne sera pas le seul fruit du détail qu'elle exigera. Seulement comme quelques uns des textes objectés ont été les fondemens des opinions , dont la réfutation doit faire la seconde partie de cet ouvrage , j'y renverrai, ce qu'il seroit besoin d'y répéter.

XXVI.

3. Reponse solution particuliere de chaque Texte. 1. De Celui qui parle de la Sabine , de Préneſte, de Tibur, & de Baïes.

Je dirai donc , que de quatre Campagnes nommées dans une seule strophe , celle en Sabine , Préneſte , Tibur , & Baïes , la premiere fut la vraie Campagne d'Horace , & c'est celle dont j'ai découvert le lieu. Mais il est à remarquer qu'outre que le nom de Campagne Sabine est trop général pour en indiquer la situation, le domaine , qu'en eut Horace ne se prouve nullement par la seule mention, qui en est faite ici, qui si elle étoit seule , n'empêcheroit pas, que nous ne la rangeassions au nombre de celles , que le Poëte pût fréquenter comme étranger. Nous ne la qualifions ici de Campagne véritable d'Horace, que parceque cette qualité résulte manifestement des preuves de toute sorte , que nous expôserons dans la troisieme partie de cet ouvrage . Cette Campagne par là n'a rien de contraire à l'Unité , c'est elle qui l'établit , parceque c'est elle , qui est cette Campagne unique qu'Horace posséda.

Pré-

Préneste a en sa faveur d'être nommé le premier après la Campagne véritable, dans le texte cité ; il a de plus un témoignage, rapporté dans la préface, qu'Horace y avoit passé assez de tems, pour y lire tout Homère ; mais ces deux titres, doivent paroître sans force après les réflexions générales que nous avons faites : nul d'eux, ne dit qu'Horace ait possédé aucune Campagne à Préneste. Le premier insinuë, que s'il y est allé, ç'a été à la faveur & sous les auspices des Muses c'est-à-dire dans quelque Maison dont les talens lui ont procuré l'entrée : & quand il n'y seroit allé qu'une seule fois de cette manière, il auroit pû facilement y faire la lecture d'Homère que le second rapporte, & qui par là est incapable de prouver qu'Horace y ait eu la moindre possession. C'en seroit assez de dit sur Préneste, s'il n'y avoit en faveur d'une Campagne d'Horace en ce lieu, que ces deux seuls passages : mais comme sur leur fondement apuïé de quelque autre légère conjecture, on a bati une Opinion, qui y assigne une Campagne réelle à notre Poëte, je devrai y revenir dans la seconde partie destinée à réfuter tous les sentimens qui ont été publiés jusqu'à présent. J'y renverferai
faci-

facilement l'Edifice avec tous ses états.

XXVII.

Difficulté particulière & même nouvelle touchant Tibur n'empêchera pas de prononcer, qu'Horace n'y a eu aucune Campagne.

J'en dois dire également de Tibur, quoique j'aie rendu la chose beaucoup plus difficile qu'elle n'étoit avant-moi. Les défenseurs même de l'Unité, n'en étoient pas beaucoup embarrassés par la solution aussi aisée que plausible qui avoit été imaginée, de la difficulté qu'il forme. Cette solution consistoit à dire, que la Campagne Sabine, & Tiburtine n'étoit, qu'une seule, & même Campagne. Un trait d'érudition, par lequel il conste, que certains lieux ont été appelés indifféremment, Sabins ou Tiburtins, parcequ'ils se trouvoient dans les confins du Territoire de Tibur, & de la province de Sabine, avoit été apporté en preuve, & avoit persuadé tout le monde. Je m'ôte absolument une pareille ressource. J'établis, que la Campagne Sabine, & Tiburtine sont deux Campagnes entièrement différentes chez Horace; & la chose est visible par la seule strophe qui nous occupe. Les Coteaux Sabins, & Tibur y sont employés manifestement pour deux Campagnes qui n'ont rien de commun ensemble. Elles y sont nommées toutes les deux; elles n'y sont pas nommées même tout de suite l'une après l'autre: la Campagne

pagne Sabine est nommée la première , & Tibur n'y est nommé que troisième après Préneſte , qui y occupe le ſecond rang. La différence de ces deux lieux ne paroît pas moins , par les ſeules épithètes qu' Horace leur donne. Elles ſuppoſent toutes les deux à la Vérité des Montagnes , mais celles du premier le rendent difficile , & ſcabeux, *arduus Sabinos*; celle du ſecond n'eſt au contraire pour lui , que comme un lit ſur lequel il ſe trouve couché à la manière des pareſſeux , *Tibur Supinum*. Si nous nous rapellons la règle, que nous avons établie de prendre Horace toujours à la lettre, fondée ſur l'exactitude infinie , & ſur la propriété rigoureuſe de toutes ſes expreſſions , nous ne délibérerons pas d'après ces obſervations ſur notre ſeule ſtrophe, de regarder la diſtinction de deux Campagnes , comme indubitable . Mais c'eſt cette diverſité exactement reconnüe , qui formera l'embarras. Elle produit une révolution totale, dans toute la queſtion , que tout le monde appuioit ſur le fondement , que ces deux Campagnes n'en faiſoient qu'une ſeule. Elle ſeroit embarrasſante , quand elle ſe borneroit à obliger de la réſoudre toute entière ; mais elle va plus loin : la diſtinction entre
les

les deux Campagnes retable, reproduit toute la difficulté, que la confusion des deux en une seule, avoit fait disparoitre. Il faudra défendre l'unité de la Campagne Sabine, des raisons puissantes, qui militent pour une Campagne à Tibur. Toute difficile que le chose paroît, nous espérons de n'en pas venir moins solidement à bout. Mais comme les motifs de croire la Maison de Campagne à Tibur, ont fait établir celle des opinions, qui est la plus acrédi-tée, & la plus plausible, toute la discussion de ce point important appartient à la II. partie. C'est là que je montrerai que rien ne prouve qu'Horace ait eût à Tibur, ni Campagne, ni Maison de Campagne.

Tibur effacé du nombre des lieux, où Horace dût avoir une Maison propre, annonce à tous les autres, dont les titres sont bien éloignés de pouvoir être comparés aux siens, qu'en vain ils produiroient même leurs prétentions.

xxviii.

L'on montrera également en son lieu, que celle sur le Tusculum n'y a été supposée que parcequ'on

Celles de Tusculum n'ont pour fondement que les quatre mots, qui composent la citation de l'objection : *superni villa candens Tusculi*. Tel est cependant le sens, qu'ils semblent présenter, telle est la manière, dont ils en ont imposé aux Auteurs, que

que leur brièveté , ne doit pas empêcher de les regarder comme une difficulté très-sérieuse. Mais comme ils ont été le fondement d'une opinion particulière , la place de leur discussion ne se trouve que dans la seconde partie. Nous y verrons avec surprise , que cette Maison de Campagne , qui a mis l'esprit des interprètes à une si rude torture n'en est pas une : qu'elle n'a été prise , pour une Campagne réelle , que par l'erreur la plus manifeste : qu'il n'est question dans Horace , que d'une Maison de Campagne en désir , & par conséquent d'imagination , que son sujet , & son objet demandoient qu'il peignît. Nous aurons occasion de voir dans le cours de cet ouvrage jusqu'à sept Maisons de Campagne , que les Auteurs quasi généralement , ont crû appercevoir dans des textes d'Horace , qui ont un tout autre sens.

Les Lecteurs attentifs , en me voyant passer de Tibur à Tusculum , n'ont pas manqué d'observer que je sautois par dessus Baïes employée comme la quatrième Campagne dans le premier texte de l'objection ; mais si j'intervertis l'ordre dans le quel les lieux sont nommés , ce n'est , que pour les mettre dans celui , où il doivent être traités

n'a pas entendu le texte d'Horace qui semble en parler.

XXIX.

Double classe des textes d'Horace qui nomment des Campagnes ; l'une de ceux qui ont servi de fondement à quelque opinion particulière renvoyés à

ce Titre à la II. part. l'autre de ceux qui n'ont pas eu la même fortune, discutés ici.

traités. Parmi les passages d'Horace , qui forment la difficulté , il en est qui ont fondé des opinions particulières , tandis que d'autres n'ont pas eû la même fortune. Ces textes par là forment comme deux classes. La première a été composée de la Sabine , de Préneste , de Tibur , & de Tusculum , & j'aurois pû l'accroître d'Albe , si l'occasion même de parler de cette Campagne imaginaire , n'appartenoit à un article qui n'en est point. J'ai dû mettre ces articles de suite , en dire ce que le lieu présent exige , & indiquer ce qui devoit être ajouté dans l'endroit , auquel ils appartiennent. Les principaux articles de la seconde classe sont Tarente , Baïes , & la plage de la Mer , aux quels je ne joints pas les autres lieux nommés dans l'objection , parce que le peu de mots que je dirai sur chacun d'eux , prouvera , que si je les ai produits , ç'a été par le désir de ne rien omettre de ce qui pouvoit être opposé non seulement avec fondement , mais avec quelque prétexte.

xxx.

Raisons de ne pas omettre les Textes de la II. classe, quoi qu'il n'aient fondé aucune opinion.

La qualité de cette seconde classe d'être composée des lieux , où aucune opinion n'a placé aucune Maison de Campagne d'Horace, sembleroit non autoriser, mais obliger à regarder les textes , qui les nomment comme

comme de nulle conséquence & à ne point les relever même. Rien de plus vrai, si la Maison de Campagne d'Horace étoit une matière qui eût été traitée avec quelque règle. Mais j'ai observé plus haut qu'un tel sujet n'avoit été jugé digne, que de quelques traits échapés; que personne ne s'étoit donné la peine de le réfléchir, & encore moins de l'approfondir. Le hazard & l'incertitude n'ont pas moins présidé à ce qu'on a jugé à propos d'en taire; qu'à ce qu'on a pris le parti d'en dire. Si on a saisi les passages d'Horace, qui regardent Tibur, Préneſte, Tuſculum, & Albe, ce n'a été que par la raison, que ces lieux subsistent; que leur voisinage de Rome, les met sous les yeux; à quoi on peut ajouter, on ne fait s'il faut dire, le bonheur ou la disgrâce qu'ont eû ces lieux, de produire des écrivains, qui se sont attachés à tout ce qui pouvoit orner les Panegyriques plutôt, que les Histoires qu'ils en ont fait. Si au contraire, les textes qui regardent Tarente, Baïes, les Villes de la plage de la Mer de Rome, ont été regardés comme non avenus, c'est que le premier de ces lieux se trouve à l'extrémité de l'Italie, fort au delà des Colonnes d'une certaine

érudi-

érudition ; & que les autres sont entièrement détruits : cette même érudition ne voit pas ce qui n'est plus. Qui fait , si elle s'est apperçue même de leurs noms dans Horace , quoiqu'ils y soient employés de la manière la plus frappante , dans l'objèt qui nous occupe ? J'omettrai d'autant moins d'en parler , qu'outre leur qualité de points essentiels de ma matière , ils ont encore celle d'Articles non moins négligés qu'intéressans.

XXXI. Tarente eût une de ces situations , à qui il suffit d'avoir été une fois connues , pour n'être jamais abandonnées. Cette Ville pour cette raison n'a jamais été détruite , & on peut la regarder comme subsistante dans celle du même nom , petite mais peuplée , que mérita dans les bas siècles les titres de Principauté , & d'Archêveché qu'elle conserve encore.

XXXII. Mais outre qu'elle a perdu un des ses grands avantages naturels , la chute des rochers aiant dégradé entièrement son Port , le changement total de la face des choses depuis les tems anciens , empêche , de se former sur la Tarente moderne , la moindre idée de l'ancienne.

Son

Etat présent de
cette Ville ,
ne peut donner
l'idée de
ce qu'elle étoit
anciennement.

Son origine étoit Gréque. Ce fût Phalante Lacédémonien , qui à la tête d'une Colonie de sa Nation , lui donna la naissance , ou au moins la consistance. Elle se ressouvînt quelque temps d'une extraction si honorable. Je n'en rapporterai qu'une preuve. Les Villes , & les Nations Grèques , c'est-à-dire les seules , qui se crussent dignes de ce nom , embrassoient dans ces tems, les sectes de Philosophie, comme elles peuvent faire dans les nôtres celles de Religion. Tarente se declara hautement pour le Pythagorisme , que la défense de manger rien qui eût eu vie, rendoit extrêmement austère. Architas se distingua tellement dans cette profession , qu'il mérita que Platon vint exprès à Tarente pour le visiter : & la preuve de l'honneur , où elle devoit être dans cette Ville , c'est , que ce fut au même titre de Pythagoricien fameux , que les Tarentins lui défererent dans leur République la principale autorité.

Mais Tarente ne tarda pas à se relacher peu-a-peu de ses maximes primitives , & à perdre entierement de vüe toute sévère institution.

Il est vrai , qu'elle avoit dans sa situation seule , la tentation la plus violente. La

I. Tom. E Terre

XXXIII.
Son origine
Gréque , & la
Philosophie Pythagoricienne
mises en oubli.

XXXIV.
Sa dépravation
causée par

les Richesses
que lui procu-
roit la Mer , &
par les délices ,
que lui fournis-
soit la Terre.

Terre , & la Mer étoient également contagieuses pour toute rigide discipline. Son Port également vaste , & excellent se trouvoit au centre des trois Mers , sur lesquelles se faisoit tout le commerce connu , de la Mer de Grèce , de la Mer Tyrrhène , & de la Mer Adriatique. Un tel Port tout seul , la remplissoit de richesses , qui ne lui coutoient , que la peine de les recevoir. Le Païs où elle se trouvoit étoit des plus beaux , & des plus abondans. Nul Païs , où l'on voie plus de productions rares , & la qualité des plus communes , les y rend souvent uniques. Nos plus beaux Oliviers , & Amandiers , par exemple , paroissent sauvages en comparaison de ceux , qu'on voit depuis Trâni jusqu'à Tarente ; la Nature dans l'air , dans les plantes , dans les eaux , dans les animaux (e) n'y paroît que

(e) On a vû dans le texte rapporté dans l'objection l'Epi-
gète , qu'Horace donne aux Brébis des bords du Galése , qui
est la Riviere de Tarente . *Dulce pellitis ovibus Galeſi Flum-
men . . . petam* . Bond , Sanadon , & d'autres interprètes de
ce rang prennent cette expression dans le sens des Peaux dont
on les couvroit . Mais outre que l'idée des Brébis ainsi affeu-
blées , présente l'image la plus grottesque , ces Auteurs n'ont pas
pensé , qu'en voulant garantir leur toison des injures des ron-
ces , ils la privoient du bénéfice de l'air . Il n'y auroit pas eû d'ail-
leurs de comparaison , entre le simple déchet causé par les buis-
sons , & la dépense de la provision , de la façon , & de la conser-
vation

que dépouillée de tout ce qu'elle a de grossier dans les autres lieux. Par ce double avantage de la situation de Tarente , la Mer la remplissoit des plus efficaces moïens de luxe , & de voluptés , pendant que la Terre lui en fournissoit la plus abondante matière.

Cette

vation des peaux prétendues, sans compter l'embarras d'habiller , & de deshabiller continuellement des troupeaux nombreux. Les peaux qu'exprime la parole d'Horace n'étoient donc que les Peaux des Brébis même . Le Poëte en tire son Epitète , à cause de la laine rare qu'elles avoient la vertu de produire , ce qui les rendoit des Peaux par excellence . Telle est l'exposition que la lettre du passage oblige à en faire : mais me feroit-il permis d'hazarder une conjecture capable d'en faire connoître l'esprit. Ce feroit de dire qu'il y a dans l'expression d'Horace une élégance , dont ne sont susceptibles , que les langues , telle que celle d'Horace , dont la beauté demande de continuelles inversions de toutes les parties du discours , & qui consiste dans un double sens & comme dans un double emploi du même mot , à-peu-près comme dans les Epigrammes , l'un qu'on exprime , l'autre ordinairement plus riche , qu'on fait entendre. Le mot que je soupçonnerois renfermer cette beauté , c'est *dulce*. Il se rapporte bien certainement à *Flumen* dont il est l'Epitète : mais il est placé au commencement du Vers à coté de *pellitis* se présentant de premier aspect pour ainsi dire , comme son adverbe. Cette place ne lui a-t-elle pas été ménagée avec art afin qu'il frappât l'esprit de son sens adverbial , avant qu'on pût savoir dans le vers suivant seulement son sens adjectif ? *Dulce* adverbe se voit deux-fois tout-de-suite dans l'Ode à Lalagé *dulce loquentem* , *dulce ridentem*. Cette exposition reçue , il ne seroit pas besoin de dire l'effet qu'elle produiroit sur la phrase d'Horace. *Dulce pellitis* exprimeroit le fin , & le moelleux de la laine des Brébis de Tarente qui formoit justement leur qualité.

Cette Ville par malheur pour sa Gloire ne pût être insensible à tant d'attraits. Elle laissa amollir peu-a-peu son antique vertu : elle n'oublia pas seulement les mœurs de Sparte sa mère ; elle sembla vouloir surpasser Sybaris sa voisine.

XXXV.

Les Arts ne
se perdent pas
à Tarente.

Les Arts ne se perdirent point à la vérité à Tarente. Les auteurs anciens parlent d'une *Place*, dont un ornement étoit un *Colosse de Jupiter de bronze*, qui ne le cedit qu'à celui de Rhodes, d'un *Gymnase d'une Structure des plus élégantes* (f) : de tels monumens annoncent un état florissant de l'Architecture. On peut juger de celui de la Peinture, & de la Sculpture par la quantité des *Statues*, & des *Tableaux*, que Fabius Maximus y trouva & dont il orna le Triomphe qu'il remporta d'elle, non moindre que celle que Syracuse avoit fourni à celui de Marcellus (g). La prise, qui pourvût si bien celui, à qui Tarente n'auroit pas fait donner le surnom de Temporisateur, avoit été précédée cependant des visites

(f) Εχὼ δὲ γυμνασίον τε καλίστον, καὶ ἀγορὰν εὐμεγέθη, ἐν ᾗ καὶ ὁ τῷ Δίῳ ἱδρυταὶ κολοσῶς μέγιστος μὲν ἔστι Πόδιον. Strabo lib. VI.

(g) Signa tabulæque præposita, ut Siracusarum ornamenta æquarent Tit. Liv. lib. VII.

sites impérieuses de Pyrrhus, d'une première prise par les Romains même, & d'une occupation assez longue par les non délicats Cartaginois sous Hannibal ; & le Vainqueur plus rétenu que Marcellus avoit refusé de toucher aux Dieux, qu'il dît qu'il falloit laisser avec tout leur courroux aux Tarentins, ne se laissant frapper, que par la beauté d'un Hercule Colossal de bronze, ouvrage de Lyssippe qu'il crût devoir orner le Capitole même, où en effet il le dédia (b).

Le magnifique Théâtre de Tarente dont les Auteurs parlent encore, destiné aux plus intéressans spectacles, suppose par lui-même, que le Gout pour les ouvrages d'esprit ne s'y étoit pas moins maintenu.

Mais si Tarente conserva ces talens, ce ne fût que parcequ'ils entrent pour beaucoup dans les objets d'un peuple efféminé. Elle n'en abandonna pas moins totalement les principes, & les connoissances, qui annoncent une Nation véritablement éclairée.

E 3

Hora-

(b) Ὡς ἐστὶ ὁ Ηρακλῆς ἐν τῷ Καπιτωλίῳ καλκοῦ ὁ κολοσσικός, Λυσίππου ἔργον ἀνάθημα Μάξιμου Φαβίου πρὶν ἔλθοντος πῶς πολιν. *Ibid.*

XXXVI.

Son Caractère
propre exprime
en un mot
par Horace c'
étoit un fond
de lachete , &
de légèreté in-
exprimables .

Horace peint Tarente d'un seul trait, en la qualifiant de Ville foible par excellence, *imbelle Tarentum*. Comme ce seroit peindre énergiquement sa Métropole, c'est-à-dire Sparte, en disant qu'on y étoit plus qu'homme ; c'est-donner une idée aussi juste, qu'abrégée de la Colonie, en disant qu'il n'y restoit aucune trace de sentiment mâle ; que la Vie sembloit , ne pas y passer l'âge de l'Enfance ; qu'on y étoit toujours la foiblesse , & la légèreté même, *imbelle Tarentum*.

Nulle Colonie Grèque n'avoit fondé en Italie un aussi grand Etat. La Ville de Tarente remarquable par sa grandeur , par ses murailles , par son port , n'étoit pas seulement maîtresse de tout ce qui composoit sa Yapygie , son importance la fit encore regarder comme la Capitale de la Calabre , de l'Apulie , & de la Lucanie (i). Elle entretenoit trente-mille hommes de pied , & trois mille chevaux, sans compter ses forces Navales. Les Tarentins n'avoient élevé une si grande puissance sans doute , que par le moïen des sentimens qu'ils avoient apportés des

(i) Tarentum Lace dæmoniorum opus , Calabria , Apuliz , totiusque Lucaniz caput , tum magnitudine , & muris , portuque nobili . *Eler, lib. 1. cap. 8.*

des bords de l'Eurotas , mais ils les laissèrent entièrement dégénérer sur ceux du Galèse. Ils n'eurent pas plutôt acquis de grandes richesses , qu'ils résolurent de leur confier toute la Garde du fruit de leur courage. La loi de Tarente fut , qu'elle n'auroit qu'une Milice étrangère , & mercénaire. Des vûes de liberté , ont suggéré quelque chose de pareil à certaines Républiques tant anciennes , que modernes ; mais le grand motif des Tarentins étoit de s'assurer les avantages de la Guerre, sans en embrasser les travaux.

Cette Politique parût d'autant plus commode à Tarente , que son trésor lui donnoit le choix des Nations belliqueuses dont le sang étoit au prix de l'or. Dans une Guerre contre le Messapiens , & les Lucaniens c'étoit un Alexandre Roi des Molosses oncle maternel d'Alexandre-le-Grand , qu'elle avoit fait voler à son secours : ce fût le grand Pyrrhus Roi d'Epire un des descendants d'Achille qu'elle pût opposer, mais inutilement aux Romains.

Son système lui réussit en effet, tant qu'elle n'eût affaire qu'à de foibles voisins , qu'elle écrasa facilement sous le seul poids de sa Puissance ; mais il n'étoit besoin , pour

XXXVII.

Ne veut qu'une Milice étrangère pour n'avoir aucune part aux périls & aux travaux de la guerre .

lui en apprendre le peu de sûreté , que de quelque ennemi véritablement redoutable. C'étoit les Romains , qui devoient lui donner cette fatale leçon. Mais chose incroyable ! Telle étoit la lacheté devenuë une seconde Nature dans les Tarentins , qu'ils l'avoient déjà reçue , qu'ils refusoient encore de se départir de la maxime , de laisser à d'autres les peines , & les périls de la Guerre. Lorsque Pyrrhus voulût les assujétir à quelque discipline , pour les mettre en état , de l'aider à les défendre , peu s'en fallût, qu'ils ne le regardassent plutôt, comme un ennemi venu pour les tourmenter , que comme un Allié accouru pour les sauver .

La même Moleste , qui avoit tari dans leur cœur j'usqu'à la source de tout sentiment généreux , avoit fait perdre à leur esprit tout genre de solidité. On a remarqué des Tarentins , que *leur Kalendrier avoit plus de Fêtes que de Jours* (k). Uniquement occupés de tout ce qui n'est fait que pour dissiper , & pour distraire , ils paroissoient être devenus incapables d'accorder la moindre

(k) Εορτὰς πλεονεχὰτ' ἢ τὰς ἡμέρας.
Strabo lib. VI.

dre pensée aux objets , qui attirent le plus l'attention.

La figure que faisoit Rome n'avoit pû tourner vers elle les yeux de Tarente. Les plus puissans Peuples tomboient , les uns sur les autres , sous les coups de cette Voisine formidable , que Tarente ne s'en appercevoit pas. La premiere nouvelle des Romains parût lui être apportée par une flotte Romaine, qui parût à la hauteur de son Port. C'est un Ancien qui nous dit : que *Tarente ne savoit pas encore, ni qui étoient les Romains, ni de quel côté ils venoient* (1). La manière , dont elle les traita dans cette occasion montre en effet jusqu'à quel point ils lui étoient inconnus.

Je sai qu'elle pût être l'occasion, de cette ignorance profonde de Tarente au sujet des Romains. La qualité de grande-Grece qu'avoit portée la partie orientale de l'Italie à cause des Colonies Gréques, qui en avoient fondé toutes les Villes , étoit perduë ou au moins beaucoup affoiblie par le mélange des Nations Italiennes , qui s'étoient fait faire place , que Tarente continuoit encore à être un Etat purement Grec.

Or

(1) Qui... aut unde Romani non satis norant . *Elog. lib. 2. cap. 18.*

XXXVIII.

Sa légèreté l'empêche de s'appercevoir des progrès de Rome .

Or les Grecs pensoient fort singulièrement à l'égard des Peuples qui ne l'étoient point : ils ne les negligeoient pas seulement entièrement, comme étrangers, ils les méprisoient souverainement comme Barbares. On fait la parole de Pyrrhus lors qu'il vit pour la première fois le Camp des Romains : que la manière de camper de ces Barbares , n'étoit pas si barbare (m) , Mais si une telle manière de penser en général pouvoit être supportable dans les Grecs de l'ancienne Grèce , elle ne l'étoit pas certainement dans ceux qui habitoient sous le même ciel. Outre que la qualité de Barbare , n'a jamais fait oublier à un Etat éclairé celle de Voisin , puisqu'un coup d'œil sur un Camp Romain , avoit fait comprendre à Pyrrhus , que les Romains n'étoient rien moins , que des Barbares méprisables , tant d'exploits , dont Tarente , avoit dû entendre le bruit à raison de son seul voisinage , devoit lui avoir donné depuis long-tems la même instruction. L'ignorance si crasse de Tarente au sujet de Rome ,

(m) La manière de camper n'étoit pas cependant encore le fort des Romains. Ce Peuple , dont la maxime étoit de prendre de ses ennemis même , ce qu'il y voïoit de bon , avouoit , qu'il n'avoit appris l'art de camper , que de celui que nous voyons ici admirer son campement .

me , ne pouvoit donc provenir , que de la profonde indolence d'un Peuple , dont le caractère étoit de ne vouloir penser à rien de sérieux.

Si on formoit quelque doute sur cette cause , sous prétexte qu'elle n'est qu'indiquée dans ce premier trait de la conduite des Tarentins à l'égard des Romains , on pourroit le dissiper facilement, par l'attention à ce qui suivît , où elle ne pût se montrer d'une manière plus visible .

Lorsque les Vaisseaux Romains parurent devant Tarente , cette Ville surprise de la Vuë des inconnus qui les montoient , avant de s'informer qui ils étoient , ni de ce qu'ils prétendoient , n'eût rien de plus pressé que de les insulter . Elle s'applaudît beaucoup de ce qu'elle prît pour leur fuite précipitée , mais qui n'étoit de leur part qu'une retraite prompte, pour laisser ignorer le moins de tems qu'il seroit possible au Sénat & au Peuple Romain , l'injure faite au Pavillon de Rome . La flotte qui l'avoit reçue avoit à peine disparu du Port , qu'on y vit entrer une Ambassade solennelle , pour en demander la réparation.

Une pareille démarche de Rome étoit de la plus grande conséquence pour Tarente :
mais

XXXIX.

Elle insulte
témérairement
sa Flotte, & re-
çoit impertin-
nement son
Ambassade.

mais Tarente étoit encore bien éloignée d'avoir la première pensée, qu'elle pourroit être, quelque chose de sérieux.

Le Théâtre étoit le lieu, où ce Peuple léger tenoit ses assemblées publiques, comme pour marquer, qu'il ne vouloit regarder les affaires les plus importantes, que comme de courts intermèdes de ses spectacles & de ses amusemens. C'est dans ce lieu qu'on fit introduire les graves Romains. La réception qu'on leur fit, y fût parfaitement assortie, par la comédie qui la forma, & par la Tragédie, qui en devoit être la suite. Comme si on n'avoit reçu l'Ambassade, que comme une nouveauté, qui pourroit ajouter au plaisir, au moins quelque variété, les plaintes des Ambassadeurs ne furent accueillies que par des ris sur leur air, sur leur langage, & sur leurs habits. La décence ne permet pas d'exprimer ce qui fût ajouté: tout ce que j'en puis dire, c'est que les superbes Toges Romaines des Légats portèrent au Sénat les marques du peu de révérence qu'on avoit eue pour elles à Tarente (n). j'ai dit qu'une
affreu-

(n) *Aderat sine mora ferens querelam legatio; hanc quoque foedius per obscenam, turpemque dictu contumeliam violant. Eius ibid.*

affreuse Tragédie devoit suivre une si indécente Comédie. Rome ne pensa en effet qu'à justifier la parole d'un des Légats : qu'il craignoit que la lessive pour oter les taches qui avoient été faites , ne coûtât fort cher. Les deux Batailles d'Héraclée , & du Lyris gagnées par Pyrrhus ne l'empêcherent pas de voir , qu'elle seroit la fin de la guerre. La condition qu'on lui imposa , tout vainqueur qu'il étoit pour l'écouter seulement , qu'il sortît de l'Italie ne lui apût , que ce qu'il avoit déjà compris , que la première chose à la quelle il seroit obligé , ce seroit de laisser Tarente à la discretion de Rome. Cette ville infortunée ne devoit tarder à tomber sous ses coups , que le tems qu'il faudroit , pour renverser la Samnitie son rempart. Sa ruine alors devoit paier sa légèreté .

Elle parût vouloir donner quelque signe de Vie , en se livrant à Hannibal : mais outre qu'elle n'avoit fait que changer de chaîne , ce mouvement ne seroit qu'à appesantir son joug , lorsqu'elle le recût de nouveau ; & une Colonie Romaine , qu'elle fût obligée de recevoir dans ses murs , tendit à la dénaturer .

Mais qui le croiroit ! Tarente par la manière

XL.
Sa Ruine paie
sa légèreté .

nière dont elle reçût ce sort, montra combien elle le méritoit; au lieu de déplorer une condition, qui à la place de toutes ses anciennes prérogatives ne lui laissoit qu'une honteuse servitude, elle sembla se rejouir de voir assurer même à ce prix un repos d'autant plus précieux, qu'il ne seroit plus sujet à être troublé par de nouvelles révolutions. Tarente de Maîtresse devenue esclave, de magnifique & d'opulente, rendue vile & méprisable, pouvant à peine se reconnoître dans la foule des Etrangers qu'on lui avoit donnés pour Citoïens, avec les seuls biens, qui ne pouvoient lui être ravis, parcequ'elle les reçoit des mains même de la Nature, reprit son plan, si non de plaisirs, & de Voluptés, du moins de *moleffe*, & de repos, & le suivit avec plus d'éclat que jamais (o).

XLI.

Etat de Tarente du tems d'Horace: Physique du País sans exception, Moral singulier.

Telle étoit Tarente du tems d'Horace. Cette Ville, & sa Contrée étoient tres-à portée d'être connues des Romains. Outre que son éloignement présent, devoit être regardé comme une proximité dans un Empire, dont toute l'Italie n'étoit regardé,

(o) Τερρον ἀποίκιαν Ρωμαίων δεξαμενοι κατ' ἡσυχίαν ζῶσι, καὶ βελτίον, ἢ προτιρον. Strabo lib. VI.

dée, que comme un centre, le voisinage seul de Brundisium, qui étoit le terme de la célèbre Voie Appienne, & le chemin de tout l'Orient, suffisoit, pour les mettre souvent sous les yeux de tout le Monde. Horace avoit dû les voir, soit dès sa jeunesse en se rendant à Athènes pour y étudier la Philosophie, soit dans ce voïage dont une de ses satyres est la Relation, sans compter toutes les autres occasions, qu'il en pût avoir. La Vue de toute la Region l'avoit enchanté. Il ne faut point en être surpris. Le Physique, & le moral du Païs avoient dû frapper également, un homme tel qu'Horace. Le Physique étoit sans exception. Une ville élevée par l'Opulence & par le Goût, située sur un beau Port, & dominant un vaste Golfe, le climat le plus doux, l'air le plus pur, les Campagnes le plus riantes, & ce qui caractérisoit Tarente, une Verdre merveilleuse formée par la beauté, par la quantité, & par la variété des Arbres dont tout le Païs étoit couvert, tout cela, dis-je, ne pouvoit que ravir un amateur si passionné, & un si bon connoisseur du beau, & du délicieux en ce genre.

Le moral de Tarente étoit singulier. La Base en étoit, ce Caractère que nous avons
vû

Satyr. IV

vû peindre par Horace d'une manière si forte en un seul mot. Le Portrait qui en résulte , ne peut être ressemblant , sans paroître peu flatteur. De tout ce que j'ai dit à ce sujet cependant , on a pû inférer , que si le Tarentin étoit mou , il s'en falloit bien qu'il fut méchant ; que son indolence , n'empêchoit point , qu'il n'eut du Gout , & des Talens ; que sa société par conséquent devoit être douce , & agréable ; que sa lacheté même pouvoit être excusée en quelque sorte par son principe , qui paroît avoir été ; que la Paix , & le repos sous un Ciel bienfaisant , sur une Terre libérale , sont des biens , après lesquels il ne faut point se fatiguer à en chercher d'autres.

Il est hors de tout doute, qu'une Vie fondée sur de tels principes n'étoit point honorable. Elle devoit paroître le comble de la honte à tous les yeux Romains en particulier, parce qu'ils ne devoient voir l'honneur , que dans le courage : mais la question est de savoir , si une telle vie , devoit être trouvée aussi peu digne d'amour , que d'estime ; si elle n'étoit pas capable d'exciter souvent le désir , de ceux même dont la maxime devoit être , de n'avoir pour elle que du mépris. La manière , d'ont s'ex-
prime

prime Horace dans le texte de l'objection, peut nous fournir de grandes lumières pour nous apprendre, à quoi nous en tenir.

Le Poète témoigne un ardent désir d'un
doux terme de tant de périls de la Guerre,
& de tant de fatigues de Voyages sur Terre,
& sur Mer : Et ce désir le fait soupirer
 après Tibur , & à son défaut après Tarente. Des désirs pareils accompagnés même de soupirs semblables, devoient ils être rares parmi les anciens Romains? Le moindre coup d'œil sur l'Etat de Rome me paroît suffire , pour nous faire croire , que non.

C'étoit une grande Gloire pour Rome , d'être la Ville Reine de l'Univers , mais ce devoit être pour elle un grand fardeau. Je ne parlerai pas de ce que dûnt lui coûter de périls , & de travaux la formation , & la conservation d'un si immense Empire. On ne peut que frémir, lors qu'on pense à la nécessité , où elle étoit à ce seul Titre d'aller porter continuellement son sang dans toutes les parties du Monde , pour l'y mêler avec celui qu'elle y alloit répandre. Je me bornerai aux peines attachées au seul gouvernement d'un Etat , qui comprenoit tous les Païs connus. Ce gouvernement par lui-même devoit être bien agréable, puisque de
I. Tom. F toutes

XLII.

Un tel païs
 devoit être un
 objet d'envie
 pour beaucoup
 de Romains .

XLIII.

Peines attachées à la distinction dans l'Empire Romain .

toutes les douceurs , la plus grande est celle du commandement , & qu'il n'y en eût jamais de plus capable de la procurer , que celui que l'Univers entier dût respecter .

Mais , quelle que fût une pareille satisfaction , devoit-elle se laisser sentir même au milieu des travaux durs , qui ne pouvoient que l'accompagner. Pour étendre ses soins aussi-loin que sa domination , il falloit être par toute la Terre en même tems. La moindre affaire domestique étoit capable d'appeller du bout du Monde. Les vastes Mers , le inaccessibles Montagnes se trouvoient communément au simple passage , d'une de ses provinces à l'autre. Les objets de la sollicitude regardoient successivement , & souvent tout-a-la-fois des Peuples plus différens de langue , & de mœurs , que de Ciel , & de Climat ; c'étoient continuellement de nouveaux changemens dans tous les points de la Vie à éprouver. Cet état étoit d'autant plus violent , que son premier effet étoit d'oter jusqu'à la matière des douceurs qui sont vraies , parce qu'elles naissent de l'ordre de la Nature. La prérogative de sa Patrie d'être composée de tous les Païs , faisoit qu'on n'avoit aucune Patrie ; La qualité de Maître , qu'on portoit
par

par tout , n'empêchoit presque nulle part celle d'étranger , privé sous ce nom de tous les agrémens , que ne produit que société formée par le sang , & par les mœurs. Cette Vuë seule convainc ces Empires si exorbitans d'un excès contre la Nature même, qui n'a mis tant de différences dans les caractères des Peuples , qui n'a formé tant de Mers , & tant de Montagnes comme autant de Bornes visibles , que pour montrer son intention , que toute la Terre , ne soit pas soumise à un seul pouvoir , mais qu'elle soit divisée en plusieurs justes Etats.

L'Education , le devoir , le sentiment , la curiosité soutenoient le Romain plus , ou moins : Mais tous ces motifs devoient céder enfin à la seule lassitude. Le doux terme de tant de *dangers de la Guerre & de tant de fatigues de voyages sur Terre , & sur Mer* , dont parle Horace, devoit se présenter à l'esprit dans bien de momens : & quelque jugement qu'on eut porté d'une Vie telle , qu'on la menoit à Tarente , plus d'une circonstance suffisoit pour la faire envisager sous un point de vuë beaucoup moins défavorable , surtout vers cet age , où la vanité des objets des passions s'est

montrée trop souvent pour rester méconuë, où si l'on conserve de l'attachement à quelque bien c'est à la tranquillité, & au repos.

XLIV.

Avoient été
éprouvées par
Horace, & a-
voient du lui
être particulière-
ment sensi-
bles.

La voie des Héros ouverte d'abord à Horace, & qui s'étoit trouvée semée de plus d'épines qu'à l'ordinaire, sa liaison avec les Grands de l'Empire, qui continua à lui faire éprouver au moins par compagnie les peines attachées au nom Romain, tarderent d'autant moins à lui inspirer ces sentimens, qu'outre que sa Philosophie otoi beaucoup de leur force à la plupart des motifs ordinaires de courage, nous avons eu occasion de voir, que la Nature en le formant, l'avoit fait peut-être beaucoup plus semblable aux Tarentins, dont les Venusins n'étoient pas fort éloignés qu'aux Romains, aux quels son éducation l'associa, & parmi lesquels ses talens le fixerent.

Le trait, qui peint avec tant de vérité, & tant d'expression le Caractère des Tarentins, montra qu'Horace savoit l'apprécier en bon Romain. Mais à cause, soit du principe d'où il découloit, soit des effets heureux qu'il produisoit, on n'hazarderoit pas beaucoup peut-être en disant, que les mœurs de Tarente n'étoient pas pour lui,

un

un moindre attrait , que ses autres prérogatives.

Le fait est , que selon un de trois textes de l'objection , qui regardent Tarente , Horace avoit le goût le plus décidé pour cette contrée : que comme on peut l'inférer du second , ce goût n'étoit pas oisif chez lui , mais l'engageoit à s'y rendre souvent pour y passer des tems de Vacance : que conséquemment à l'expérience , qu'il avoit faite de la vie douce qu'on y menoit , il exprime une certaine résolution , de s'y retirer dans ses vieux ans. Il est question de savoir si de tels Textes n'énoncent point , où au moins ne supposent point , qu'Horace eût à Tarente quelque Maison de Campagne à lui appartenante ; au quel cas, ils ne pourroient qu'être une difficulté à ce Caractère d'*Unique* que je donne à la Campagne du Poëte.

XLV.
Reprise de trois textes qui regardent Tarente, leur examen & la solution de la difficulté qu'ils peuvent faire.

La Résolution de cette question ne sera, ni difficile , ni obscure. Des trois textes qui y donnent lieu, le premier bien examiné ne peut paroître , que très-incapable de former la moindre difficulté. Il se borne à nous apprendre , que semblable à certaines beautés , Tarente pour être peu estimable , ne laissoit pas de paroître très-

XLVI.
Le premier ne prouve pas non que Tarente étoit fort agréable.

aimable à Horace. Que s'enfuit-il ? si non que cette Ville & ses environs devoient être fort agréables : nous avons vû en effet qu'il ne leur manquoit rien , pour plaire ; que leurs appas devoient avoir une force particulière sur Horace. Mais quels que soient les sentimens , que Tarente eut pû inspirer au Poëte , ils sont si peu liés par eux même avec la nécessité qu'il y ait eû en conséquence une Maison en propre , qu'ils ne prouvent pas par eux même , qu'il y en ait eu une à sa disposition. Le désir est bien au dessus du simple plaisir. Ce désir cependant ne suffit pas toujours pour aller où l'on voudroit bien, comme le prouve le proverbe ancien , qui regarde Corinthe.

XLVII.

Le second
n'atteste que le
fait des voïages
qu'Horace y fai-
soit la tournu-
re prouve mêm-
me qu'il n'y
alloit que dans
des Maisons
étrangeres .

Le second texte témoigne à la Vérité qu'Horace n'en étoit pas en ces termes vis-à-vis de Tarente. Cette Campagne avoit eu la vertu de lui plaire , son goût avoit allumé ses désirs , & ses désirs non seulement il les pouvoit satisfaire librement , mais il les satisfaisoit en effet souvent. Voilà ce qui résulte de cette seconde autorité. Quoiqu'elle soit plus forte par là , que la première , il suffit qu'il n'en résulte que cela pour qu'elle soit entièrement insuffisante.

Si

Si l'on se rappelle la réponse générale , que j'ai donnée , on fait , que le point de la difficulté ne roule pas sur le fait les voyages qu'Horace a pu faire dans certains lieux ; qu'il consiste dans le titre , au quel il a pû s'y rendre. Tout passage par conséquent qui se borne à attester le premier , mais qui ne parle nullement du second , n'effleure pas même la question. Le texte allegué est manifestement dans ce cas : il nous apprend qu'Horace alloit passer des Vacances à Tarente , mais il nous laisse ignorer profondément , le titre qui lui assuroit son logement dans ces occasions : celui d'y avoir eû une Maison en propre , n'en est qu'un entre cent qui le lui disputent , non seulement par la sûreté , mais encore pour la facilité. Le texte ne nomme pas plus ce titre , que tous les autres : il garde une silence absolu sur tous : on ne peut donc le porter en preuve pour aucun. Mais outre cette exception générale d'une si juste application à ce texte , son seul examen nous en montre une particulière des plus sensibles. Je ne parle pas de celle , que nous pourrions trouver avec fondement dans le seul nom de Tarente , c'est-à-dire d'un des lieux de l'Italie le plus éloignés de Rome ,

où étoit la résidence d'Horace : ce nom, prouve que le Poëte ne pensa jamais sans doute à y faire des acquisitions parceque, des effets si lointains, embarrassans pour les Maisons qui ont le plus de moïens des les exploiter , sont impraticables pour des particuliers d'une fortune bornée. Je parle de celle, que nous fournit l'équipage, dans lequel le texte qui forme la difficulté, dit qu'Horace faisoit ses Voïages de Tarente: il s'y rendoit, comme nous avons vû, sur un *Mulet écourté, son porte-manteau derriere lui*. Personne ne dira certainement , que ce portrait soit celui d'un Seigneur , qui se rend dans son Chateau : on n'y reconnoit assurément , qu'un Philosophe supérieur aux préjugés qui se rend dans un hospice qu'il fait lui être ouvert , où qu'un Garçon sans étiquète qui va occuper un appartement, ou un coin qu'il fait lui être préparés.

Ce n'est pas la seule preuve que fournit ce texte que tel en est le sens. Il résulte également de toute la tournure de la phrase d'Horace dans cet endroit. *Je puis aller , si je veux jusqu'à Tarente* , y dit-il. Sa parfaite liberté touchant les voïages de Tarente , ne reconnoissoit aucune sorte de gêne , ni pour le tems , ni pour la manière.

Il y

Il y alloit , s'il vouloit , c'est-a-dire sans y être déterminé par aucun autre motif , que l'envie , qui pouvoit lui en prendre. Une telle disposition n'eut jamais pour objet une Campagne propre , qui augmente à la vérité la liberté d'aller , par la commodité qu'elle offre , mais qui ne laisse pas aussi entierement , celle de n'aller point , parcequ'elle excite toujours quelque intérêt. Horace n'éprouvant rien de pareil de la part de Tarente ; ne s'y rendant que quand & que comme il vouloit , c'est une raison de penser , qu'il n'y alloit que dans quelqu'une de ces Maisons , dont il n'avoit que le simple usage , dont d'autres avoient tout le soin , & toute la charge , & par conséquent la propriété. Mais , s'il a été facile de resoudre la difficulté formée par le second texte , l'est-il également de delivrer notre assertion de l'embarras , que peut lui faire le troisieme ?

Il se présente sous une face qui exclut les exceptions données aux deux précédens. Il ne nous montre pas Tarente , comme une simple objet du bon plaisir d'Horace , il n'y est pas question du seul fait de quelques voïages dans cette Ville , il y en est fait mention , comme d'un lieu , qu'Horace choisit

XLVIII.

Le troisieme plus fort en apparence est le plus foible en effet.

choisit pour s'y retirer dans sa vieillesse. Le texte paroît pressant en faveur d'une Maison propre d'Horace à Tarente, tant à cause de l'objet dans lequel il s'énonce, qu'à cause des termes de résolution dans lesquels il est conçu.

L'objet dans lequel il s'énonce est celui d'une retraite pour ses vieux ans. Un tel objet écarte toute idée de séjour passager, puisque la nature même d'un séjour destiné à la vieillesse, est de n'avoir d'autre fin, que celle de la vie. Il n'exclut pas moins toute pensée de logement étranger, puisque personne ne se figura jamais une retraite semblable, ailleurs que chez soi. Un tel objet ne fait pas former de simples desirs, il fait prendre de vraies résolutions. Je me rendrai à Tarente est-il dit. La résolution à l'égard d'une fin en suppose nécessairement les moyens : le premier de celle, que nous voyons formée ici par Horace étoit sans doute une Maison propre, la seule où il pût l'effectuer. Donc ce texte prouveroit qu'il en eût véritablement une à Tarente.

Ce troisième texte auroit toute la force, que cette objection suppose si l'objet qui en est rapporté, étoit aussi exclusif, & si
la re-

la résolution , qui lui est attribuée étoit aussi réelle , qu'elle le fait entendre. Mais ni la retraite portée par le texte ne regarde exclusivement Tarente , ni la résolution qui est formée , n'est absolue. Le texte entier rapporté en son lieu a montré , qu'Horace n'a pensé à Tarente , qu'au défaut de Tibur. Tibur & Tarente sont employés dans le texte d'Horace , mais non comme deux lieux , entre lesquels il soit également partagé. C'est Tibur , qui occupe le premier rang , & qui a hautement la préférence. C'est vers Tibur , que le désir dirige déterminément & puissamment . On ne se tourne vers Tarente , qu'au cas que l'iniquité invincible du destin empêche de voler à Tibur. Le vœu ne réclame que Tibur , Tarente n'est réservé qu'à la nécessité. Si ce texte par là avoit quelque force , ce seroit pour Tibur. On n'en peut rien conclure cependant pour Tibur même , parcequ'à l'égard de ce lieu , le texte n'exprime qu'un souhait. Outre , que ce qui n'est que souhaité , est par là même incertain , l'objet du souhait dont il s'agit ici , étoit pour un âge , dont personne n'est assuré , & auquel en effet Horace n'arriva point. Son accomplissement souffroit

froit d'ailleurs les plus grandes difficultés qu'Horace indique , dans cette malignité des Parques exprimée dans son texte. Ces circonstances mettoient pour lui une retraite à Tibur au rang de ces biens , qu'il est donné de désirer , plutôt qu'il n'est permis de les espérer. Il se contente aussi par rapport à ce lieu de former de simples souhaits , *Utinam* ; de ces souhaits qui ne font prendre à personne aucune mesure , en conséquence desquels , il est manifeste qu'Horace ne se sera pas pressé d'en prendre une aussi importante que seroit l'acquisition d'une Maison , pour les effectuer. Le texte ne prouve donc rien pour Tibur même. Il peut encore moins prouver par conséquent pour Tarente subordonné à Tibur en tout , dans le passage .

Toute la force de cette autorité par rapport à Tarente se trouvant réduite à si peu de chose, ou pour mieux dire à rien, il n'importe en quel termes elle est conçue. Ces termes sont à la vérité de résolution, mais ce n'est qu'une résolution, de la nature du souhait qui la fait former : une résolution , qui ne porte que sur un objet conditionnel , qui ne regarde qu'un tems indéfini , qui dans le fait n'arriva jamais ; une résolution
par

par conséquent , qui n'est telle que dans les termes , par le tour de la phrase , que le beauté poétique exige en cet endroit.

L'objèt d'Horace en effet dans ce lieu , est d'exprimer le degout des ennuis de la vie , la lassitude des fatigues affreuses , qui accompagnoient en particulier celle des Romains ; la crainte de continuer à être accablé dans l'age le plus infirme , d'un poids , qui faisoit succomber toute la force de son age ; le désir de trouver au moins pour ce tems un azilé contre la persécution des tels embarras , & l'idée enfin qu'un tel refuge ne se trouvoit nulle part aussi bien , qu'à Tibur à cause de la profession qu'on y faisoit d'y mener une vie desoccoupée , & après Tibur à Tarente , où le système de paix , & de repos avoit pour fondement une lacheté dont les fruits empêchoient de voir la honte. Un tel objèt est exprimé d'une manière très-vive , & très-belle dans le texte , mais par là même on voit qu'il n'a rien de commun avec la nécessité qu'Horace ait eu à Tarente aucune Maison propre. Le Caractère d'*Vnité* ne reçoit donc nulle atteinte , d'aucun des Textes qui regardent Tarente. Ce
cara-

caractère n'est pas plus offensé de ceux où il est parlé de Baïes.

XLIX.

Les textes
qui parlent de
Baïes égale-
ment impuis-
sans contre l'
unité.

Ce second lieu est à-peu-près dans le même cas que Tarente par rapport à matière. Ses titres relativement à la Campagne d'Horace sont égaux, & sa célébrité quoique dans un autre genre n'est pas moindre. Ce lieu ainsi que ceux dont je parlerai après celui-cy, ont beau manquer de la prérogative de Tarente, de continuer à subsister, ils tirent cet avantage de leur destruction, que de nouveaux Bâtimens n'ont pas fait disparoitre, ou n'ont pas couvert les ruines des monumens antiques, qui en restent, ce qui les rend plus intéressans aux yeux de l'érudition.

L.

Raisons de
s'étendre sur
Baïes quoique
vu de tous les
voïageurs, non
moins que sur
Tarente jus-
qu'ou ils ne
pénètrent guè-
res.

Je devrois être dispensé de m'étendre sur Baïes, comme j'ai fait sur Tarente, parceque nul lieu ne devroit être plus connu & avoir moins besoin par conséquent de notices. Au lieu que peu de Voïageurs pénètrent jusqu'à Tarente, il n'en est aucun, qui manque de voir Naples, & par conséquent Baïes qui est à ses portes, & au centre des curiosités de ses environs. Mais la vérité est, que ce lieu pour être si visité n'en reste pas moins inconnu : la raison en est, que la connoissance, qu'on

qu'on en prend n'est éclairée , que par la science des *Cicérons* (p) du País. Ceux de Pouzzoles qu'on prend pour Baïes , sont des Payfans faisant les entendus , dont toute la doctrine , est la leçon aprise par cœur de pere en fils des Traditions , où la vérité est bien traitée, lorsqu'elle n'y est qu'entièrement défigurée. La *Guide des Etrangers*, manuel composé pour Naples , & augmenté d'un Tome pour ses entours est un Livre digne de l'un d'entre'eux. Il ne manque pas d'autres relations , mais dont on peut bien dire, qu'elles n'ont d'autre qualité que d'être multipliées: elles ont pour base les lumières puisées aux deux sources , que jé viens de dire. Miffon si goûté par l'art , dont il a sçu substituer par tout en son *Voyage d'Italie* la malignité du Censeur à la sincérité , & à la fidélité de l'Historien , n'a eu soin que de les masquer bien plus qu'il n'a cherché à les rectifier. La relation qu'on lit à la fin des observations sur Herculanium rend un compte assez exact de ce qu'on a vû. Mais si la méthode de pure observation est excellente

Par Cochin,
& Péricard.

(p) On appelle Cicérons dans l'Italie , les personnes de tous les lieux , dont la profession est de conduire les voyageurs aux curiosités qui s'y trouvent , & de les leur expliquer.

lente dans la Physique , où ne pouvant que nous égarer après les causes , que l'Auteur de la Nature a voulu nous être cachées , nous faisons bien de nous en tenir aux effets qu'il a voués à notre usage , elle ne va nullement à la matière des Antiquités , où l'informe qui subsiste , ne peut être intéressant , qu'autant qu'il est capable de nous mettre sur la Voie pour parvenir à connoître le précieux qui n'est plus.

Tout ce qui a été dit , & écrit de Baïes , n'est donc qu'un nouveau titre , pour reprendre ce point des fondemens , pour en donner l'idée , que mon sujet demande . Je le ferai selon la méthode qui me fait rencontrer peut-être , un peu plus juste que d'autres , d'après les recherches dans les Anciens , soigneusement combinées avec les observations sur les lieux.

LI.
Origine de
Cumæ chef lieu
de tous les en-
virois.

Glandem ru-
stante marito
dit Horace.

L'Italie dans ses commencemens avoit peu de ces Peuples , que les Grecs appelloient *Αυτοχθόνες* ; c'est-à-dire , qui ne reconnoissent d'autre origine , que de la Terre qu'ils habitent , & comme leur état entièrement barbare , & quasi sauvage (ils vivoient de Gland) les empêchoit de se multiplier , cette belle portion de l'Europe demouroit en grande partie vacante ,
& du

& du premier occupant. La Grèce qui à l'aide des bons principes politiques , qu'elle avoit connus , avoit une population qui l'obligeoit d'ordonner de continuelles émigrations , proffita d'une si belle occasion. Elle remplît de ses Colonies, non seulement la Sicile , mais toute la partie Orientale du continent , ce qui fit donner avec bien de raison à l'une & à l'autre , le nom de Grande-Grèce.

La première, qui aborda sur ces côtes, étoit combinée de Calcidiens & de Cuméens. Toute la Mer Egée qui sépare l'Eubée , ou étoit Calcis , & l'Eolide à la quelle appartenoit Cume , ne les empecha pas de s'unir. Sa première descente dans les Isles Ænaria & Pythécuse , c'est-à-dire , Procida & Ischia fut aisée, mais lors qu'il fut question de pénétrer dans le continent en face qui est celui de Cumes , il fallût de tels efforts, que la Fable de la Guerre des Géans , n'a pas eu vraisemblablement d'autre fondement. Un mot , que dit Strabon de cette conjecture si glorieuse au païs , dont j'ai à parler , mais l'a faite examiner en effet , & je l'ai trouvée des plus fondées.

Les Monts Olimpe , Oëta &c. dont on a voulu faire honneur à cette Guerre , en

I. Tom.

G

a

LII.

Est fondée par une Colonie Grèque combinée de deux Peuples , dont l'expédition, est le fondement de la Guerre des Géans.

a fait transporter le Théâtre en Grèce. Mais lors qu'on réfléchit bien sur ce trait , on s'apperçoit aisément , que c'est à l'Italie qu'il appartient.

Je dois faire remarquer avant tout , que cette Cote de la Mer Tyrrène, possède incontestablement les lieux des plus brillantes fables. Le Mont-Circelle qui s'avance beaucoup dans la Mer , & qui en étoit autre fois entouré selon Varron , fut la fameuse Isle , où Ulysse , & ses Compagnons éprouverent de si étranges aventures. On a voulu en chercher les causes dans plusieurs herbes que ce lieu produit : mais qu'est-il besoin d'herbes, là où il y a des Circé ? Leur coupe enchantée opère toujours au moral sur les imprudens qui y boivent , les Métamorphoses , qui sont très-bien représentées par celles , qu'on a supposées dans le Physique.

Après le Cap Circelle , on trouve celui de Gaëte , & après celui-cy le Promontoire de Misène. Leurs deux noms seuls rappellent deux traits de l'Eneide , puisque le premier est celui de la nourrice d'Enée , & le second celui d'un de ses Compagnons , qui y reçurent les honneurs de la sépulture. Toute la fable des Enfers avoit son fondement

ment comme nous le verrons bientôt, dans le lac Averné, qui est derrière le Cap de Misène : le nom de Parthénopée, que l'Esprit seul a donné à Naples n'est fondé, que sur le Monument de la Syrène de ce nom, qui se trouvoit en ce lieu, avant que cette Ville y fût bâtie. Il n'est pas besoin de dire que Syrté & Charibde, que les Cyclopes, n'étoient qu'un peû plus bas.

La chose me paroît avoir une raison, toute naturelle. Ce sont les voïages, qui sont les Pères ordinaires des fables, par les objets, ou dont ils frappent l'imagination, ou dont ils tentent la sincérité. Or c'est dans les lieux, dont je parle, que les Grecs auteurs la Mythologie, ont fait le plus importans des leurs.

Ils ne furent pas les premiers ; le siège de Troye leur aïant appris le chemin de l'Asie, ils tournerent d'abord de ce côté là ; mais ils furent les plus considérables, parcequ'il n'y a pas de comparaison entre la Mer, sur la quelle on a pû jeter des Ponts, & où la Nature en a formé de naturels dans tant d'Isles, qui la remplissent, & dans plusieurs détroits, qui unissent quasi les Continents, & celle qu'il fallut traverser pour se rendre en Hespérie ainsi

nommée des Grecs par l'idée , que le Soleil lui même n'alloit pas plus loin (q) . Si on ajoute que ce n'étoient pas des voïages de pure curiosité , ou de simple commerce , mais qu'on ne les faisoit , que pour chercher , & pour former des établissemens ; que ces voïages ne furent pas particuliers à quelques Villes de la Grèce , mais qu'il n'y en eut aucune , qui n'eut l'ambition de se reproduire dans le País découvert (r) ; on voit que de tels voïages durent naturellement donner lieu à beaucoup d'évenemens , qui ne purent chez des Grècs , qu'être amplifiés par l'imagination & recueillis par la vanité.

Les plus grandes raisons persuadent , que c'est sur le même cannevas , qu'a été faite la superbe broderie de la Guerre des Géans ; & que dans l'origine , elle n'a été que l'Histoire défigurée de la fondation de Cumes.

Les Nations Italiennes comme je l'ai remarqué étoient encore sauvages. Elles ne connoissoient aucune Religion , ni aucune Politique , ni par conséquent aucune humanité. Elles étoient donc à peu-près comme les Lestrigons , & les Cyclopes même d'Homère ,

(q) Le Mot d'Hespérie vient de *οὐσπέρ* que le latin a conservé dans celui de Vespér , qui veut dire le coucher du Soleil.

(r) Dans le seul pied de la Botte d'Italie , on voit une Locres , une Crotone , une Sybaris , sans compter Tarente , & Salente.

mère , qui habitoient en effet les mêmes Régions , & que ce Poëte nous peint également grands en Taille , & en Barbarie.

Les Grecs combinés au contraire étoient une Colonie , qui avoit osé la première abandonner sa Patrie , pour aller à travers les Mers , s'en fonder une nouvelle dans une Terre inconnue ; qui non seulement avoit la première pris Terre en Italie , & découvert pour ainsi dire ce nouveau Monde ; mais qui s'y étoit établie , en triomphant des ennemis effraïans , qui lui en disputèrent l'entrée. Il n'en falloit pas tant pour l'Apothéose dans ces tems là.

Voilà donc les Géans , & les Dieux de la Fable ; mais ce n'est là qu'une convenance : les preuves précises sont I. la qualité des champs, où elle dit, que se fit la Guerre célebre , qu'elle nous peint. Ces Champs étoient, les champs *Phlégréens* c'est-à-dire des champs de feu. Le feu qui donnoit le nom à ces champs , n'étoit pas un feu d'imagination. L'idée que la fable donna en conséquence de la Guerre des Géans de tous les Volcans , comme d'autant de ces Géans renversés & ensevelis sous quelque une de leurs Montagnes, où ils continuoient à vomir les feux, qu'ils avoient toujours respi-

LXI.

Le Champs
Cuméens sont
les vrais
Champs Phlé-
gréens , ou de
feu dont parle
la Fable.

rés , nous montre sa réalité , & même sa qualité. Nous y voïons , que les champs en question étoient *Phlègrééens* , ou de feu , à cause des feux souterrains , qui les remplissoient , & qui s'y manifestoient de toutes parts.

Or tels sont justement les champs de Cumés. Pour en convaincre, avant de le prouver , il suffit de dire , que les champs Cuméens dans les tems dont nous parlons , comme nous l'allons voir , comprenoient toute l'étendue , où furent baties dans la suite Baïes, Pouzzoles, & Naples. Qui ignore que toute cette étendue est pleine de feux terribles , qui y forment plusieurs Volcans?

LIV.

Le plus considérable de ces Volcans est le Vesuve.

Le plus considérable est le fameux Vésuve. Ce n'étoit du tems de Strabon, c'est-à-dire vers l'Empire d'Auguste, qu'un petit Mont fort tranquille , que ce grand homme jugea cependant , ne l'avoir pas toujours été , à la couleur ferrugineuse de la Terre & des pierres , qui le composoient. Assez peu-de-tems après en effet c'est-à-dire la première année de Titus , il montra quel Volcan épouvantable il étoit. Un tremblement subit , qui fit croire , que la Terre avoit perdu tous ses fondemens , une fumée soudaine si épaisse , qu'au rapport

port de Pline-le-Jeune , on ne voïoit pas plus en plein air , qu'on n'auroit pu faire dans les lieux le plus inaccessibles à toute lumière , ne furent , que les préludes de Montagnes de feu lancées contre le Ciel , & dont les éclats étoient jettés dans les contrées le plus reculées. Les horreurs de l'ancien Chaos furent renouvelées. Ce n'étoit plus qu'un mélange de ténèbres épaisses , & d'une lumière horrible de feu. L'air descendoit dans les plus profonds abîmes par l'ouverture qui s'en faisoit , pendant que la Terre , & la Mer même sembloient vouloir aller occuper la place des nues, par la violence qui les lançoit vers elles. L'imagination ne sauroit atteindre la réalité , qu'on se figure mais qu'on voit ne pouvoir être exprimée , dans les récits anciens qui nous restent de cet affreux événement. Le trouble qui le forma me paroît cependant avoir dû être moins effrayant , que le repos qui le suivit. Le Païs n'avoit été jusque-là qu'une éminence entourée de Campagnes riantes , de Villages agréables ; lorsque le retour de l'ordre accoutumé , permît de le revoir , il n'étoit plus qu'une vaste Montagne , que sa couleur faisoit juger , avoir été tirée des

Enfers , pour ensevelir les objets le plus délicieux de la Terre. Herculaneum qui n'en avoit été qu'atteint , s'est retrouvé plus de cinquante pieds au dessous de Portichi Maison Royale du Roi des deux-Siciles , bâtie ainsi que son Bourg , justement au dessus.

Le Volcan aiant continué à se tenir une grande bouche ouverte , pour exhaler les feux qui le forment , on n'a pas été sujet depuis à un si terrible bouleversement, mais comme la matière qui lui sert d'aliment ne se trouve pas toujours à portée de prendre la même direction , l'élément , dont la nature est de ne reconnoître aucun frein , se fraie de tems en tems quelque route nouvelle , non sans donner tous les anciens sujets d'effroi. Naples attribue à S. Janvier son Protecteur d'avoir arrêté visiblement plus d'une fois , les incendies qui devoient-lui faire éprouver le sort d'Herculaneum.

Ce n'est là que le premier titre, qui assure aux anciens champs Cuméens la qualité de Phlégréens. Outre ce Volcan , que Naples a à sa gauche , cette Ville en a un autre à sa droite peu auelà de la Montagne de Posilipe , c'est-à-dire à Pouzzoles.

LV.
Second Volcan
la Souffrière.

• C'est celui qu'on appelle la *Solfatara*

•••

où Souffrière. On dit dans le Païs , que ces deux Volcans communiquent ensemble, & on en apporte une preuve , qui ne manque guères d'en persuader : c'est que le feu de la Souffrière diminue , lorsque celui du Vésuve s'accroît. Si ce point étoit vrai , Naples se trouveroit placée justement sur la plus formidable des mines; mais j'ai eu lieu d'observer , que par bonheur pour cette Ville ses Cicérons rapportent faux. J'ai vu la Souffrière , ne rien perdre de ses droits tandis que le Vésuve étendoit plus loin les siens : la prétendue communication n'est donc qu'une conjecture hazardée. Tout ce qu'on pourroit dire , c'est que le lieu même de Naples ne manque pas de ses feux souterrains , puisque nous aprenons de Strabon , que cette Ville avoit eu se bains chauds , non inférieurs à ceux des Baïes même.

Tout ce que la Souffrière a de commun avec le Vésuve vraisemblablement c'est d'être un Volcan, non moins extraordinaire dans son genre.

La face extérieure de ces deux lieux ne peut être plus différente. Le Vésuve est une haute Montagne toute noire , que les matières qu'il vomit , augmentent sans cesse

LVI.

Face extérieu-
re de la Souf-
frière.

cesse ; La Souffrière au contraire , ne présente à la vuë , qu'une grande aire toute blanche , entourée de Collines couvertes comme d'une gelée jaune , au milieu des quelles , elle paroît comme s'affaïsser toujours davantage : mais cette différence ne vient , que de la diversité des matières qui servent d'aliment aux deux foïers. Le feu du Vésuve se nourrit de toute sorte de corps , de pierres , de terre , de sable , de l'eau même , qu'on a vû faire partie des ses éruptions ; au lieu que la Souffrière paroît ne travailler , que sur le Souffre , & sur les Minéraux subtils , sans lesquels ce premier se trouve rarement , l'Alum , le Vitriol , & l'Arsenic même.

Du reste , le moindre coup qu'on frappe sur le terrain de la Souffrière , avertit par son retentissement de la grandeur des Cavernes sur lesquelles on marche , & lorsqu'on s'aproche de ses bouches , sur tout des trois principales , la fumée qui en sort , par sa véhémence , égale à celle d'un vent impétueux , par son bruit , semblable à celui des flots de la Mer qui se brisent contre les Rochers , & par sa chaleur , non moindre que celle des fournaïses le plus embrasées ; cette fumée dis-je , annonce seule
la

la violence du feu , qui prépare , qui cuit ,
& qui fait suinter partout les Minéraux ,
qui lui servent de pâture.

Strabon parle de la Souffrière, & dit qu'on l'appelloit le *Fore* de Vulcain. Ce nom signifioit du tems des Romains, les places des Villes , & comme c'étoit dans ces places , que s'exerçoit l'autorité , qui constitue la Cité , le nom de *Fore* n'exprima pas seulement une place de Ville, mais une Ville même , parcequ'un lieu étoit Ville entant qu'il avoit son *Forum*. De là l'usage du nom de *Fore* chez les Romains , comme de celui de Ville parmi les François , & de celui de Bourg chez les Allemans : ils disoient *Forum Julii* , d'où s'est formé le nom de Fréjus *Forum novum* , d'où est venu le nom de ce lieu célèbre , où la Noblesse Française montra du tems de Charles VIII. de quoi elle est capable , lorsque son Roi est en péril , comme nous disons Abbeville , Ville-neuve , & comme on dit en Allemagne , Augsbourg , & Fribourg. D'après cette notion du terme de *Fore* , le nom de *Fore de Vulcain* , que portoit anciennement la Souffrière , m'avoit fait soupçonner , qu'elle pouvoit avoir eu quelque chose de particulier capable de le fonder ; mais l'examen m'a

LVII.

Elle portoit anciennement le nom de *Fore de Vulcain* & pourquoi ?

con-

convaincu, qu'il ne pouvoit y avoir eu dans ce lieu, que ce qu'on y voit présentement; & que si on lui donna le nom de *Fore*, ce fût à cause de sa forme que j'ai peinte, qui le fait ressembler à une grande place; & on l'appella le *Fore de Vulcain*, parceque ce Dieu paroissoit y tenir ses assises furieuses. Ce qu'il y prononce d'une manière bien claire, c'est, que cette Souffrière forme un second titre bien frappant de la qualité de *Phlégréens*, pour les champs, où elle se trouve.

LVIII.

Troisième Volcan, les Bains de Néron.

Ce ne sont pas encore là cependant, tous ceux que possèdent les Champs Cuméens. Si par un Volcan, on doit entendre un feu souterrain, qui se manifeste de la manière la plus extraordinaire, quelle raison peut empêcher, d'en reconnoître un troisième dans ce qu'on appelle à Baïes les bains de Néron, mais qui n'étoient, que les Thermes de cette voluptueuse Ville? Le feu ne s'y exerce pas comme au Vésuve sur de corps grossiers, ni comme à la Souffrière sur des minéraux; c'est l'élément de l'eau, qu'il s'y plait à porter au plus haut degré de chaleur, qu'il soit possible d'imaginer.

Une Caverne creusée dans le cœur de la Colline, qui dominoit les Lacs Lucrin, & Averne,

Averne, lui sert de chaudière. Dès l'entrée des Grottes, qui y conduisent, on se sent saisi par une chaleur de plus étouffantes, dont on se sent un peu soulagé, en se mettant à marcher à quatre. Ce n'est pas par la raison, que le bas de la Grotte soit frais, pendant que le haut en est brulant, comme le disent les Cicérons, mais c'est que la chaleur excessive partout, est rendue extrême vers la Tête par la réverbération de la Voute de la Grotte, qui n'est guère qu'à cette hauteur. Le prétendu frais, qu'on se procure, en se mettant ventre à terre, n'empêche pas en effet, que très-peu de momens ne suffisent, pour rendre tout dégoutant de sueur. Les laches, & les timides tardent peu à revenir sur leurs pas ; & si le courage s'obstine à vouloir arriver au terme de la curiosité, tout ce qu'il peut faire, c'est de jeter un coup d'œil rapide sur la source horriblement bouillonnante, d'y faire remplir le sceau qu'on porte, & de se presser, d'aller considérer l'eau qui y est puisée, en un lieu où la place soit plus tenable.

Outre ces trois feux principaux, qui se manifestent avec tant d'éclat dans les Champs

LIX.

Outre ces feux
principaux qu'

on voit il en est un grand nombre d'autres indiqués par les Phénomènes le plus singuliers.

LX.

Souffrières d'eau font pas sans leurs feux.

Champs Cuméens , il en est une infinité d'autres , dont on y apperçoit les signes également singuliers & sensibles.

Je pourrois parler , de ce qu'on appelle encore Souffrières , quoi quelles n'aient rien de commun avec la Souffrière , que j'ai décrit. Ces nouvelles Souffrières sont des sources si imprégnées de Souffre , que les eaux en sont toutes blanchâtres, & qu'elles en exhalent la plus desagréable odeur. L'ancien Païs Cuméen en a , tant à sa gauche entre le Posilipe & Pouzzoles , qu'à sa droite vers *Patria* où étoit l'ancien *Liternum* si illustré par la retraite forcée de Scipion l'Africain. Ces Souffrières d'eau , ne sont jamais sans leurs feux , & la première a une chaleur très-considérable. Je pourrois au contraire omettre ce qu'on fait remarquer sur le bord de la Mer , où la main est toute étonnée, de trouver un Sable brulant sous une onde froide , parceque le lieu seul de cette singularité , montre , que c'est le feu qui chauffe si épouvantablement l'eau des Thermes , qui se fait sentir jusque là ; & que le prétendu prodige n'en est pas un , parcequ'il est tout naturel , qu'un feu capable de chauffer un Sable fixe , ne soit pas suffisant pour communiquer une cha-

chaleur sensible à un grand Volume d'eau , qui est en un mouvement continuél , & que le flot renouvelle sans cesse.

Mais ce qui doit être un objet nécessaire de mes remarques , c'est tout ce qu'on voit au tour du Lac d'Agnano. Le bouillonnement de l'eau dans plusieurs endroits de ce Lac même , en est la première singularité : comme la chaleur ne répond pas cependant au mouvement, on doit dire, qu'il n'est produit par le feu , que parce que cet Élément rarefie l'air intérieur , & que de cette rarefaction naissent des Vents souterrains , qui soulèvent les eaux qu'ils trouvent sur leur passage. On se croiroit joué , non loin de ce Lac , lors qu'on est mené comme à une curiosité , dans une petite maison, où le premier coup d'œil ne découvre que les quatre murailles ; mais il suffit d'y entrer, pour changer bien vite de pensée : on s'y trouve dans un bain d'exhalaisons , que le feu élève , & que le petit bâtiment recueille. Ces exhalaisons sont agréables , & bienfaisantes ; elles sont bien différentes par là , de celles qui doivent s'élever dans un creux informe , qu'on voit dans le Tertre , qui borde à droite , le chemin , qui a le Lac à sa gauche. Un chien ,

ou

LXI.
Singularités
du Lac d'Agnano ; l'étuve , la
Grotte du
Chien. Cisternes
remarquables
des Capucins.

ou tel autre animal qu'on y expose , y est saisi de Convulsions aussi affreuses , que subites , qui lui oteroient la vie , si on ne se pressoit de l'en retirer. La vapeur est capable d'étouffer en un instant la lumière d'une torche. C'est le Souffre bienfaisant , qui domine dans tous les environs de Pouzzoles , mais dans l'endroit où est le Couvent des Capucins , qui s'appelle S. Janvier , parce que c'est le lieu où cet illustre Patron de tout ce pays là , consumma glorieusement son Martyre , il doit avoir de parties hétérogènes bien subtiles , puis qu'elles alloient infecter l'eau de la Cisterne à travers la maçonnerie qui la composoit. Cella donna lieu à un religieux françois , d'en inventer une , qui mérite d'être observée : elle est faite en forme d'une grande tasse , qui porte sur une colonne .

LXII.

Formation extraordinaire de la Montagne neuve le jour de S. Michel 1538.

Tous les feux , dont je viens de parler sont ordinaires , je veux dire qu'ils continuent dans tous les tems , à subsister de la même manière , & à produire les mêmes effets : il ne faut pas les confondre par conséquent avec ces autres , qui ne se manifestent , que de tems en tems , & qui quelquefois ont produit les événemens le plus surprenans ; je n'en rapporterai ici qu'un seul.

seul. Le jour de S. Michel de l'année 1538. toute cette Montagne, qu'on voit entre Pouzzoles, & Baïes, & qu'on nomme *Monte nuovo* fût enfantée par la terre avec un tremblement, qui renversa tout à fix milles à la ronde. J'ai examiné de très-près cette Montagne, qui a plus d'un mille de long ; j'ai vû qu'elle étoit composée de pierres d'éruption. Les laves de l'incendie sont surtout sensibles au bord de la Mer, où l'eau qui ronge le terrain les tient visibles. La Montagne neuve a englouti une partie de l'ancienne Baïes ; elle a comblé le Lac Lucrin, dont il ne reste, qu'une langue d'eau ; & elle a échancré le Lac Averne, comme je le remarquerai, quand j'en ferai à ces articles. Le souvenir de la naissance de cette Montagne est profondément gravé dans l'esprit des habitans de Pouzzoles. Il fait surtout que la fréquence des tremblemens de Terre, ne les y accoutume pas. Le dernier, qui arriva le premier samedi d'Octobre dernier leur fit passer la nuit sur la plage.

Tels & plus nombreux, sont les Phénomènes, dont le anciens Champs Cuméens sont remplis, qui prouvent à combien de titres ils doivent être tenus pour

I. Tom. H les

LXIII.
Conclusion de
tout ce Détail,
que les Champs
Cuméens sont
les vrais

Champs Phlégréens de la Fable, & par conséquent le Theatre de la Guerre des Géans.

les Champs Phlégréens de la Fable.

Cette premiere preuve est d'autant plus forte, que les Champs Cuméens n'ont pas seulement les qualités, que je viens de dire, mais qu'ils les possèdent exclusivement, puisque ces Champs, n'ont les semblables nulle part de la Terre dans tous les Caractères, que j'en ai rapporté.

LXIV.

Seconde preuve tirée de la formation de la Sicile rapportée par cette Fable.

La seconde preuve, que c'est à eux qu'il faut restituer le trait fabuleux, dont nous parlons, est une de ses circonstances le plus remarquables. Cette circonstance est la formation de la Sicile par la chute d'un des Rochers, qui avoient servi à escalader les Cieux, & sous lesquels un des Géans fût enseveli. Le nom seul de Sicile dans cette fable montre qu'elle appartient à la nouvelle, & à la Grande-Grèce, non à l'ancienne, & à la petite. Mais la manière, dont il y est employé, la rapproche bien autrement du lieu, auquel nous l'attribuons.

L'Histoire ne nomme pas le Peuple, que les Grecs eurent à combattre pour s'établir à Cumès, mais on en peut conjecturer aisément, que ce furent les Sicules. Dénis d'Halicarnasse en parlant de la plage de Rome nous dit : que „ les premiers, qui „ l'habi-

„ l'habiterent , furent certains Barbares ,
 „ naturels du Pais , appelés Sicules , qui
 „ occuperent plusieurs autres lieux de
 „ l' Italie , où l'on en voit de monu-
 „ mens sensibles dans plusieurs noms qui
 „ s'y trouvent (s) , . Si à ce trait at-
 „ testé , de l'Histoire des Sicules , on en ajou-
 „ te un autre bien connu , que cette Na-
 „ tion ancienne , fut chassée des lieux qu'elle
 „ possédoit , & forcée de se retirer en Sicile ,
 „ ainsi appelée d'elle par cette retraite mê-
 „ me , on voit que non seulement , les lieux
 „ dont parle le Texte comme appartenans
 „ aux Sicules étoient sur la Mer Tyrrène vers
 „ son orient , mais que ce Peuple éprouva sa
 „ plus grande défaite , dans un de ceux , après
 „ les quels il ne reste d'autre ressource , que
 „ d'abandonner entierement le Continent , &
 „ que de passer dans la grande Isle qui se trou-
 „ ve à sa pointe. Ce point caractérise si bien
 „ le Pais où est le Vesuve , & les autres feux
 „ dont j'ai parlé , qu'on a dit , à cause du Mont-

H 2 Ethna ,

(s) Καταχοντες αὐτ' αὐροτοί , βαρβαροί τινες αὐ-
 τόχθονες , Σικελοὶ λεγόμενοι , πολλά κ' ἀλλὰ τῆς
 Ἰταλίας χώρα καταχοντες , ὧν ὀλίγα διαμνην . . .
 μνημῆα τέπων ὀνοματα .

Dion. Halic. Antiq. Rom. lib. II. sect. I.

Ethna , que la Sicile ne devoit être qu'une portion de la même Terre , que quelque accident en avoit séparée. Ce fut donc vers ce lieu que les Sicules , & habiterent , & éprouverent l'infortune , qui les obligea d'aller donner leur nom à la Sicile : le tems de ces événemens , ne s'accordant pas moins que le lieu , avec la guerre que la première Colonie Gréque fut obligée de faire , tout nous prouve , que ce ne font que les événemens de cette Guerre même.

Cella étant ainsi , on voit la preuve précise qui en résulte , pour le point qui nous occupe. La fable dans la circonstance de la formation de la Sicile , n'est différente , de l'histoire , que je viens de rapporter , que dans le stile. En nous disant que les Géans enfans de la Terre furent foudroïés par les Dieux , & que la Sicile fut formée des débris de leur désastre , elle n'exprime , que ce que l'histoire même rapporte : que les Barbares , naturels du Pais , appelés Sicules , furent si totalement vaincus par les Grécs , qu'ils furent obligés d'abandonner le Continent , & de s'enfuir dans l'Isle qui reçût d'eux le nom qu'elle porte.

La fable au fonds n'étant que l'histoire même , dans tout le point de la Guerre des Géans ,

Géans, on doit dire qu'Encélade étoit le chef des Sicules : que chassé en Sicile sans espoir de recouvrer la terre , qui lui avoit été enlevée , la Fable en a fait l'image d'un Montstre enséveli sous cette Isle , qui par sa forme triangulaire lui arrête fortement , pieds & mains , le réduit à vomir les feux de son dépit par le Mont-Ethna , & à faire trembler la terre qui l'écrase , par les mouvemens dont il cherche à se soulager.

Cette dernière circonstance prouve ce que j'ai dit , que la Fable en conséquence de la Guerre des Géans représente les Volcans , comme autant de ces Géans renversés sous quelque'une de leurs Montagnes. Il n'est pas jusqu'à cette imagination si Gigantesque , qui n'ait pû avoir son fondement réel dans la Guerre de Cumes. Encélade & ses Sicules purent chercher dans cette Guerre , à s'aider des feux du Païs qui leur fut ravi , ne fut-ce qu'en se retranchant dans les lieux , où ils se trouvent ; & s'il arriva dans ces occasions quelque éruption telle , que celles que j'ai décrites , ou même que celles que j'ai vues , on peut bien assurer , que la Fable a eu bien plus besoin d'affoiblir les idées , que de les inventer , & de les grossir. Les Volcans exi-

flans , non seulement dans le Païs d'où les Sicules furent chassés , mais encore dans celui où ils se retirèrent , à fourni d'ailleurs la plus belle occasion de peindre ces feux , comme leur étant propres , puisqu'on les voïoit par tout avec eux.

Tout concourt par conséquent , à nous persuader que le trait brillant de la Guerre des Géans , n'est autre chose que la Guerre même, que couta à la Colonie dont nous parlons , son établissement à Cumes.

Cette Colonie , comme je l'ai dit , étoit composée de Calcidiens , & de Cuméens . La Ville qui fut établie , porta le nom de ces derniers , l'histoire ne parla plus cependant que des premiers : il ne faut pas en être surpris. Les Concolons avoient fait deux lots , l'un de la gloire de nommer la Ville, l'autre de l'honneur d'être réputé le Peuple qui la formoit : le premier étant échû aux Cuméens , le second fût par là même dévolu aux Calcidiens.

LXV.

Grandeur de
la Puissance de
Cumes dans
son origine.

*Multum in ora
maris ejus quod*

La nouvelle Ville fut le Chef d'une très-grande Puissance. Nul monument ne nous apprend l'étendue qu'elle pût avoir à sa droite , elle alla vraisemblablement de ce côté-là jusqu'au Lyris : mais il est indubitable qu'elle comprît à la gauche au moins tout le

le Golfe de Naples. La preuve bien précisée de ce fait, c'est que ce fut elle, à qui les Villes de cette partie, durent leur fondation.

La première Ville, qu'on doit regarder, comme devant sa naissance à Cumes, c'est Pouzzoles.

Ce ne furent pas les Cuméens à la vérité, qui en firent une vraie Ville. Il n'établirent d'abord dans le lieu, où elle a subsisté depuis, que le département de leur Marine, sous le nom de Dicéarchie *Δικερχία*, qui veut dire juste Puissance; voulant faire entendre sans doute par ce nom seul, deux choses; la première, que c'étoit leurs Vaisseaux qui faisoient leur pouvoir; & la seconde, que leurs forces pour être grandes, ne devoient être suspectes à Personne, leur première qualité étant d'être justes, & incapables de servir à faire le moindre tort à qui que ce soit. Cette Dicéarchie de Cumes dût être un Arsenal magnifique dès le commencement. On connoit le Sable fameux qui se trouve en plusieurs parties de l'Italie, & qui est commun à Rome dont les immenses Catacombes, n'ont d'autre origine, que les Creux, dont il a été tiré dans tous les tems; & où il a

accusant potuer. T. L. Dec. 1. l. 8. n. 22.

LXVI.
Villes qui lui
doivent leur
naissance 1.
Pouzzoles.

concourû avec la grandeur , & la régularité de la construction , à rendre les ouvrages des Anciens Romains si durables. Ce Sable a la vertu singulière de durcir à l'égal des plus dures roches , le ciment qu'il sert a former , soit en plein air , soit encore plus particulièrement dans l'eau , ce qui le rend unique pour l'usage des Ports.

Son nom seul prouve que c'est dans l'endroit dont je parle , qu'il fut découvert , puisque il s'appelle Pozzolane , de Pouzzoles même. Il y est en effet en une quantité & d'une qualité particulières. Les Cuméens en profitèrent pour remplir la Mer dans cette partie , de Jettées , & de Moles pour tous les divers objets , que les besoins d'une bonne Marine peuvent présenter.

LXVII.

Ce que c'étoit
que la grande
Ruine de Bri-
que qu'on nom-
me le Pont de
Caligula a
Pouzzoles. N'e-
toit point ce
Pont.

Cette seule notice , que je donne d'après Strabon , suffiroit pour nous apprendre , le jugement , que nous devons porter de cette chaîne d'arcs de Brique de Pouzzoles , qui s'avance plus de cent pas dans le Mer. L'opinion commune qualifie cette Ruine , des Vestiges du célèbre Pont de Caligula.

Pouzzoles est séparé de Baïes par un Golfe de quatre milles c'est-à-dire d'une lieue , & un quart de largeur. Il prit envie au quatrieme des Césars digne en cella de faire

re une classe à part avec le cinquieme , d'y jetter un Pont : la difficulté horrible d'un tel dessein n'empêcha pas , qu'il ne fut exécuté. Une si grande étendue fut couverte d'un ouvrage , dont la face présentoit une chaussée , & un pavé faits sur le modèle de la Voie Appienne. L'Empereur y passa , & repassa la Mer pendant deux jours entiers ; le premier , monté sur un cheval Caparaçonné , la couronne de chêne , c'est-à-dire civique (t) en tête , le bouclier au bras , la hache au poing , le Glaive au flanc , & une Chlamyde d'or sur les épaules : le second jour le montra en habit , & en char triomphal trainé cependant à deux seuls chevaux , mais superbes , aiant devant lui Darius jeune Parthe , qui étoit à sa cour en otage , suivi de toute sa garde Prétorienne & d'un cortège infini. Il fut beaucoup raisonné sur ce qui avoit pû engager à donner un spectacle si inoui. Les uns crurent , que ce n'étoit , qu'une peu raisonnable imitation de Xerxès , qui avoit voulu

(t) La Couronne civique étoit celle qu'on méritoit pour avoir sauvé la vie à quelques citoyens. On ne scait à quel propos on en voit décoré , un Empereur qui se faisoit un jeu de leur Mort , & qui forma en une occasion le souhait , que tout le Peuple Romain n'eut eu qu'une tête , pour la trancher.

voulu passer ainsi l' Hellespont ; d'autres penserent , que l'intention n'étoit , que d'étonner les Barbares , chez qui on médisoit de porter la Guerre notamment les Anglois , & les Germains. La cause la plus vraisemblable d'un ouvrage extravagant , seroit l'extravagance même ; la vraie dans cette occasion paroît cependant avoir été celle que Suetone , dans les termes du quel j'ai rapporté tout le fait , nous dit avoir entendue dire , étant encore Enfant à son Grand-Pere , qui disoit la tenir des Confidens même de l'Empereur , qui ne lui en avoient pas gardé le secret ; Cette cause étoit une parole qui avoit été dite à Tibère au sujet de Caligula , par l'Astrologue Thrasille : *Que Caius seroit Empereur , quand il pourroit se promener à cheval sur le Golfe de Baïes*. Le vain Caius voulût forcer ce présage contraire , à être favorable.

Tel est le traît historique du Pont de Caligula , & comme les ruines que j'ai dit se trouvent à peu-près dans le lieu , & dans la direction de ce Pont , on s'est hâté de prononcer , que c'en étoit les restes. Mais on pourroit dire, qu'on s'est malicieusement trompé , puisque le même Historien de qui
nous

nous aprenons le fait du Pont , dit expref-
fément qu'il étoit fait de Batteaux , ramaf-
fés de toutes parts pour en avoir le nombre
infini dont il étoit befoin , difpofés en un
double rang , & arretés avec leurs An-
cres (u) . Une notice fi précife de la ma-
nière , dont le Pont de Caligula fut
conftruit , montre clairement , qu' il n'eut
rien de commun avec un ouvrage de Bri-
que , tel qu'étoit celui dont on voit les
Ruines.

Qu'étoit-il donc dira-t-on ? Nous l'avons
infinué déjà d'après ce que nous apprend
Strabon du plus ancien état du lieu , qui
fut d'être rempli d'ouvrages dans l'eau pour
tous les ufages d'une Marine floriffante. La
direction des ruines dans le fens du Pont de
Caligula acheve de prouver , que les ou-
vrages, dont elles font les reftes, étoient les
Moles de Putéoles , puis-que Suetone tou-
jours dans le même endroit ou il parle du
Pont , dit précifément , qu'il prenoit du
milieu de Baïes , j'ufqu'aux Moles de Pu-
teoles (x) . Je dois observer que la ruine
qu'on

LXVIII,
N'étoit qu'un
Mole, pour me-
nager un mo-
uillage.

(u) Contractis undique onerariis navibus , & ordine du-
plici ad Ancoras collocatis , fuperjectoque aggere terreno , ac
directo , in Appiz vix formam . *Suetonius lib IV. n. 19.*

(x) Baſarum medium , Puteolanas ad Moles . *Ibid.*

qu'on voit n'appartient pas aux ouvrages Cuméens, outre que leur époque précédoit, la naissance même de Rome, Strabon nous apprend, qu'ils n'étoient faits qu'avec la Pozzolane, la chaux, & du Gravier: elle est de quelque restauration par les Romains, sous lesquels on emploïa ordinairement la brique. La règle sûre, que les ouvrages, dont il reste des Ruines, ont été anciennement les plus considérables, puisqu'ils sont ceux que le tems dévorateur, n'a pu encore achever, nous doit faire prononcer hardiment, que les ruines, dont nous parlons, sont celles du Mole dont on voit à Pouzzoles une superbe inscription, qui nous apprend; que le Mole ancien avoit été renversé par les coups de Mer, que l'Empereur Hadrien, avoit promis aux Putéolans de le rétablir, mais qu'il ne le fut, que par Antonin-le-pieux son successeur & son fils, qui par cette Religion, qui lui mérita son surnom, voulût accomplir cette parole de son Pere. Rapportons ici cette inscription, dont les caractères seuls montrent qu'elle fut faite pour être placée à la tête de quelque grand ouvrage.

IMP.

IMP. CAESAR HADRIANI F.
 DIVI TRAJANI PARTHICI NEP.
 D. NERVAE PRON.
 T. AELIUS HADRIANUS ANTONINUS
 AUG. PIUS. PONT. MAX. TRIB. POT. I.
 COS. II. DESIGN. III P. P.
 OPUS PILARUM
 VI MARIS CONLAPSUM
 A DIVO PATRE PROMISSUM
 RESTITUIT.

C'est-à-dire *Titus Ælius Adrien Antonin*, Empereur, César, Auguste, Pieux, fils d'Adrien, petit fils du divin Trajan le Parthique, arriere-petit-fils du divin Nerva, grand Pontife, Tribun du Peuple pour la première fois, Deux fois Consul, & désigné pour la troisième, Pere de la Patrie, a effectué le retablisement de l'ouvrage des Piles abbatu par les coups de Mer, qui avoit été promis par son Divin Pere, Les débris en question prouvent en effet, que l'ouvrage étoit fait avec des Piles, pour soutenir des Arcs à fleur d'eau. Le Mole ancien avoit été vraisemblablement d'un mur massif : on fit celui-cy percé de ces Arcs afin que suffisant pour briser la violence des flots, il ne leur opposât pas une ces de résistances, qui les oblige à tout rompre, & à tout renverser dans les tems où leur humeur, est de ne vouloir
 con-

connoître aucune frein. L'objet de ce Mole au reste étoit, de procurer dans cette partie un mouillage assuré.

Dicéarchie malgré tous ces grands ouvrages , ne fortît pas sous les Cuméens , de son état de simple département de Marine. Elle ne devint Ville , que lorsqu'elle eut passé avec tout le Pais Cuméen au pouvoir des Romains , qui ne furent même qu'à de seconds Maîtres.

Les Grecs si courageux chez eux , & qui se faisoient si facilement des établissemens dans des Pais étrangers , par la bravoure qu'ils apportoit de leur Patrie , dégénéroient facilement , lorsqu'il y avoit un peu de tems qu'ils étoient transplantés. Ils ne continuoient à être redoutables , qu'en paroles selon l'expression de Tite-Live.

*Gens lingua,
magis strenua,
quam factis.*
Dec. 1. l. 8. n. 22.

Nous en avons vû un exemple dans les Tarentins ; les Sybarites sont connus ; l'air de Crotone avoit beau former par lui-même des Corps Athlétiques , ses habitans ne firent parler d'eux que dans le jeux , comme Milon Crotoniate. Les Cuméens malgré la gloire d'avoir été pris pour des Dieux au commencement , se laisserent facilement subjuguier par la Nation Italienne , qui paroît être la première , qui soit sortie de

de sa barbarie, je veux dire, par les Campaniens. Tout cela se passoit dans un tems, où l'on ne parloit point encore d'un Peuple qui s'élevoit au centre de l'Italie, & auquel on étoit d'autant plus autorisé à ne point faire attention, qu'il ne se formoit, que du mélange de tout ce que les Nations voisines avoient de pire, ne vivant que de rapine & s'étant procuré jusqu'à ses femmes par cette voie. Il n'en avoit pas moins faisi, dès le premier instant pour ainsi dire tous les principes, qui d'un petit Etat en font nécessairement un Grand. Tout dût plier sous ce nouveau pouvoir; & tout ce que purent faire les plus courageux, c'est de tomber avec un peu plus d'éclat sous ses coups. La Campanie vît l'orage, lors qu'il étoit encore éloigné d'elle. L'éclatante défaite des Latins au Lac Régille, lui fût un nouveau motif de s'unir à eux, pour ne pas laisser consommer la chute de ce rempart; mais cet allié de plus, n'ayant pas empêché une nouvelle victoire des Romains à *Trifanum* (y), soit lacheté de sa part, soit prudence,

Trifanum (inter Sinuessam Minturnasque is locus est).
Tit. Liv. dec. 1.

l. 8. n. 11.

(y) Ce lieu dit Tite-Live étoit entre Sinuesse, & Minturnes. La notre Dame de la piana, comme on l'appelle dans le Païs, où de l'Appiana comme on doit l'appeller, parceque ce nom ne lui vient que de sa situation sur la voie Appienne, est

dence , elle voulût leur épargner la peine de venir à elle nommément. Elle se donna volontairement elle , & tout ce qu'elle possédoit. Ainsi l'Etat Cuméen , qui faisoit déjà partie du Campanien passa-t-il sous la domination Romaine. Ce ne fut qu'après tous ces événemens, que Dicéarchie de simple Arsenal , devint une vraie Ville. La

LXIX.
Guerre d'Hannibal époque ,
& cause du changement de
Pouzzoles , de
simple arsenal
en Ville florissante.

Guerre d'Hannibal fut en même tems l'Epoque , & la cause , de ce changement. L'importance de ce Poste engagea d'abord Rome , à y retrancher une Garnison : elle y envoya ensuite une Colonie en forme , qui en peu de tems , en fit une place de commerce de plus florissantes. Les Colons se regardans comme les fondateurs du lieu, n'eurent aucun égard à son nom Grec , que les Grecs cependant continuèrent à lui donner. Ils l'appellerent Putéoles , qui veut-dire petits-puits , par la raison vraisemblablement , que dans un terrain , où le souffre pénètre par tout , on se trouve fort heureux , quand on rencontre la moindre veine d'eau pure.

D'après

est selon les apparences bâtie des débris de trois Temples , où plutôt du triple Temple , d'où cet ancien *Trifanum* tiroit son nom , on ne voit que pièces antiques superbes , qui composent ces Monuments chrétiens très anciens , qu'on trouve après avoir passé le Garillan , avant d'arriver à S. Agathe.

D'après ce récit , quasi tout entier dans les termes de Auteurs anciens surtout de Strabon , on voit que si *Puteoles* , fut redevable de ses progrès à d'autres , sa première naissance n'en doit pas être moins rapportée aux Cuméens.

On doit les regarder avec encore plus de raison , comme les fondateurs de Naples. La vue du Golfe de cette Ville, les fit apercevoir dès le commencement , qu'en s'établissant à Cumes , ils n'avoient pas choisi la plus belle situation du Pais , dont ils étoient Maitres. Mais leurs Dieux avoient déjà reçu la consécration de leur Capitale : leurs Pénates , & leurs Lares avoient déjà été mis en possession des Maisons , qu'ils s'y étoient bâtis. C'eut été impiété , de penser même à y toucher.

Pour accorder cependant les droits déjà acquis , du lieu où ils s'étoient fixés , avec ceux que méritoit la situation , qui se montrait avec tout son prix , on se fit ordonner par l'Oracle , sans doute celui dont je parlerai plus bas , d'y bâtir une Ville , qui seroit une seconde Cumes , & qu'on appelleroit même la nouvelle Cumes *Νεαπολὶς Κυμαίων* , comme on le voit exprésément dans Strabon , ce qui fut exécuté.

LXX.
Origine de
Naples, étymo-
logie de son
nom.

I. Tom.

I

Telle

LXXI.

Erreur remarquable de Tite-Live touchant la fautive Ville de Palépolis.

Telle est la vraie origine de Naples , qui doit être regardée par là comme la Ville subsistante la plus ancienne de l'Italie ; Telle est la vraie étymologie de son nom. Je fais cette observation relativement à deux erreurs. La première, qui le croiroit , est de Tite-Live même. Elle consiste à ne parler de Naples *Neapolis* c'est-à-dire Ville nouvelle , que par opposition à une autre Ville , qu'il nomme *Palépolis* , qui en Grec veut dire Ville ancienne. S'il se bornoit à nommer seulement ces deux Villes , son erreur seroit légère , & son texte pourroit être facilement expliqué. Mais ce qui le rend incapable de toute interprétation favorable , c'est la notice précise , qu'il entreprend d'en donner. Rapportons ses paroles : „ Palépolis , dit-il , fut située non „ loin de l'endroit , où l'on voit à présent „ *Neapolis* , c'est-à-dire Naples. C'étoit „ un Peuple unique , qui habitoit en deux „ Villes. Ils étoient l'un , & l'autre originaires de Cumès (z) . „ On ne manquera pas de trouver cette phrase fort louche , mais ma traduction n'est telle ; que par

(z) Palæpolis fuit , haud procul inde , ubi nunc Neapolis sita est : duabus Urbibus Populus idem habitabat , Cumis erant oriundi . *Tit. Liv. dec. 1. lib. 8. n. 22.*

par sa fidélité : qu'on lise avec attention le texte , & on verra , qu'il exprime d'abord un seul Peuple & deux Villes , & il en parle aussi-tôt comme si c'étoit une seule Ville , & deux peuples ; quoiqu'il résulte de toute la phrase , que ce n'étoit ni l'un , ni l'autre. La situation de Palépolis n'y est indiquée que par celle de Naples , comme si on savoit , qu'elle n'existoit plus dans cet endroit ; & cela n'empêche pas de parler dans la même période de *deux Villes* non seulement comme subsistantes , mais comme habitées par un même peuple , dont le texte ne nous dit pas s'il a été tel , ou parce qu'il composoit un même corps politique , ou seulement parce qu'il n'avoit qu'une seule origine , qui étoit de Cumes. L'inexactitude de la phrase de Tite-Live n'est causée , que par l'erreur sur la quelle elle roule. Dans , ni près de l'endroit , où est située Naples , il n'y eut jamais , ni la Palépolis ni les Palépolitains , dont il parle. L'inspection seule des lieux convainc , que la chose ne fût pas même possible. Naples ne pût avoir aucune Ville à sa droite , puisque de ce côté là , elle est appuyée sur la Montagne de Posilipe jusqu'à l'endroit , où cette Montagne est terminée par la Mer

même ; il ne fut pas plus aisé , qu'elle ait eû une Ville inconnue à sa gauche , puisque de ce coté la à six Mille seulement , fût la Ville célèbre d'Herculanum ; ses derrières sont exactement enfermés , soit par la Montagne que j'ai dit du Posilipe , soit par le Mont S. Elme qui en est un avancement. Mais il n'est pas besoin de rechercher l'impossibilité de cette Ville dans la situation , que Tite-Live dit ; nous savons positivement que dans cette situation , il n'y eut jamais que Naples. Strabon faisant l'énumération de tous les lieux de cette côte , ne nomme que Cumes que Baïes , que Dicéarchie c'est-à-dire Putéoles ou Pouzzoles , avant Naples ; & après Naples qu'Herculanum &c. nulle mention de la part de cet Auteur si judicieux & si exact , de la Ville que Tite-Live suppose. Ce grand Historien ne la nomme donc , que par l'erreur la plus visible.

LXXII.
Causes de
cette erreur.

La surprise que m'a causé une telle méprise de la part d'un si grand homme m'en a fait rechercher la cause. Il m'a parû , qu'une première source de l'illusion,

LXXIII.
Occasion de
l'erreur de Ti-
te-Live le nom
de Naples fa

peut avoir été le nom de Naples , *Neapolis* , ou Ville nouvelle , qui paroît l'opposé naturel de *Paléopolis* , qui en Grec veut dire ,

dire , Ville vielle. L'Historien n'aura pas fait attention , que le mot de *Neapolis* , n'étoit , que le nom abrégé de Naples ; que son nom entier , étoit *Neapolis Cumæa* , la nouvelle Cumes , qui n'énonce d'autre opposition , qu'avec Cumes même. Un homme de son mérite n'étant pas capable pourtant , de se déterminer d'après les simples apparences d'un nom , cette première raison n'aura été , qu'une aide de quelque autre motif imposant. Ce motif vraisemblablement aura été le nom de *Palépolis* même , qu'il aura trouvé dans quelqu'un des Mémoires , sur lesquels il composa son admirable Histoire.

cause , celui de Palépolis même , qu'il a pu trouver dans quelqu'un de ses mémoires.

La plupart des écrits de son tems étoient en Gréc. Tous ceux qui ont été retrouvés à Herculaneum , quoique enseveli sous les matières vomies par le Vésuve long tems après Tite-Live , sont en cette langue , qui étoit la langue savante chez les Romains. Le grand nombre des Mémoires historiques qui auront servi à Tite-Live , n'auront donc pas été écrits autrement : cela étant ainsi , il est très-possible , qu'il ait trouvé dans quelqu'un d'eux le trait historique qu'il rapporte sous le nom de *Palépolis* : voici comment. Le nom

certain de Naples surtout chez les Ecrivains Grècs, étoit, *la nouvelle Cumes*. Strabon la nomme ainsi, non seulement dans le lieu où il expose son origine, mais encore dans celui où il n'en parle, que comme des autres Villes que se trouvent sur la même Cote, pour exprimer la place qu'elle y occupe. Après avoir dit, que *Dicéarchie* c'est-à-dire Putéoles ou Pouzzoles, est après Cumes, il ajoute, & *après Dicéarchie est la nouvelle Cumes* c'est-à-dire Naples : μετα Δικαιαρχίαν ἐς Νεαπολὶς Κυμαίων. Naples étant appelée la nouvelle Cumes par les Grècs, Cumès aura été appelée en conséquence, la Vieille, ou l'ancienne Cumes, ce qui en grec veut dire Παλαιπολὶς Κυμαίων : & comme il est reçu pour les noms connus, & usuels de ne s'en servir qu'avec les abréviations dont ils peuvent être susceptibles, au lieu de dire toujours, Παλαιπολὶς Κυμαίων plusieurs ou au moins quelques uns auront pû dire simplement Παλαιπολὶς, *Paléropolis* ; comme c'est arrivé incontestablement au sujet de Naples, dont le nom n'est venu, que de ce qu'au lieu de dire son nom entier de Νεαπολὶς Κυμαίων, on s'est contenté de n'en exprimer que la première parole Νεαπολὶς, *Néapolis*. L'er-

Strab. lib. vi.

L'erreur de Tite-Live consiste , à prendre cette Palépolis pour une Ville particulière , entièrement différente de Cumès. Il n'a pas pû s'empêcher en conséquence de la placer en général comme il a fait près de Neapolis , parcequ'il étoit bien manifeste que s'il y eut eu une *Palépolis* , telle qu'il se l'étoit imaginée , son nom seul l'auroit fixée dans cette situation. Le grand trait historique de Palépolis rapporté par Tite-Live par là , ne doit pas être regardé comme devant être réformé : il peut n'avoir besoin , que d'être restitué à la Ville , à qui il peut appartenir c'est-à-dire à Cumès .

Le seconde erreur , que mes observations sur le nom de Naples doivent détruire , est celle , que cette Ville ait porté anciennement le nom de Parthénope. J'ai dit plus haut , qu'elle n'avoit jamais été appelée ainsi , que par l'esprit. Sénèque est le seul Ancien , ou j'ai lû un tel nom , qu'il ne donne à Naples manifestement qu'au figuré ; il n'a été pris comme un nom , qui a été propre , que dans les bas ages par la licence Poétique , comme chez Sannazar. Tout le prétexte de cette dénomination , à été le trait ancien , que nous aprennons

LXXIV.
Seconde erreur
que Naples ait
été apellé Par-
thénope.

Epist. 53.

de Strabon ; que Naples fut bâtie dans le lieu , où avoit été long-tems avant , le Monument de Parthénope , qui étoit une des Syrènes si célèbres dans la Fable. Pline , qui fait mention du même nom , peut être entendu dans le même sens.

LXXV.

Cette Ville habitée d'abord par les Cuméens, s'accroît de beaucoup d'autres Grèques est long tems une Ville toute Grèque devient ensuite une mélange.

La Ville de Naples habitée d'abord par ceux , par qui elle avoit été fondée , c'est-à-dire par les Cuméens , ne tarda pas à s'accroître de beaucoup d'autres Grécs , non seulement de ceux , qui étoient à portée d'elle , c'est-à-dire de ceux , qui avoient fait leur première descente dans les Isles voisines , mais de beaucoup d'autres venus de Grèce , notamment d'Athéniens , que l'Ostracisme , & d'autres causes lui valurent. Sa police fut long-tems toute Grèque. Cella ne dura cependant que le tems , qu'il fallût aux Nations Italiennes de sortir de leur barbarie. Des noms Campaniens , qu'on vît se mêler dans les magistratures de Naples annoncerent , que cette grande Ville devenoit le mélange , qu'elle fut depuis.

LXXVI.

Origine de Baïes.

Nous n'avons vû jusqu'ici sur la Cote , dont nous parlons , que Cumes , Putéoles , & Naples ; Baïes qui fut depuis si célèbre , dans le lieu qui se trouve entre les deux pré-

premières de ces Villes, n'existoit pas encore : elle ne reçût sa naissance que fort longtemps après.

Tout ce qu'on peut dire du lieu , où elle fut bâtie , c'est qu'il possédoit dès tous les tems , tout ce qu'il falloit pour la produire , lorsque certaines circonstances seroient arrivées .

Horace en parlant de Baïes , lui donne l'épithète de *Liquida* , comme nous l'avons vu. Cette épithète est un de ces mots d'Horace , qui font les plus expressifs, & les plus riches Tableaux en un seul trait. L'interprète le plus récent de ce Poète , qui a si bien compris les règles de traduction déjà posées par d'autres notamment par Sana-don , a fait une note sur cette expression où il dit qu'elle signifie la situation de Baïes sur la Mer , par où il ne lui donne qu'un sens oisif , ou au moins des plus communs ; d'où il resulteroit , qu'Horace si merveilleux , comme je l'ai remarqué , pour n'employer que les épithètes les plus propres , & le plus choisies , n'en a donné à Baïes , qu'une , qui pourroit lui être commune avec toutes les Villes situées sur toutes les Mers du Monde , sans en excepter le vaste Ocean. Un si grand appauvrissement de

LXXVII.
Affoiblissement
de l'épithète de
Liquida , par
un interprète
recent.
Horace de M. la
Battaux voyez
la Pref.

de l'expression d'Horace , prouve seul , que la note dont nous parlons , n'en a pas faisi le sens.

LXXVIII.
 Exprime la Nature même de Baïes , qui est d'être un lieu d'Eaux par excellence.

Bien éloignée en effet de se borner à peindre la situation maritime de Baïes , elle saisit avec une force , & une vivacité infinies , ce qui fait la Nature propre de ce lieu , qui est d'être toute eau , de mériter le nom d'Eaux par excellence. Un premier titre de la qualité de *Liquida* , peut être la Mer très-belle devant Baïes , où elle forme le sein , dont j'ai parlé. Deux Lacs , le Lac Lucrin , dont l'utilité le disputoit à l'agrément , le Lac Averno consacré par les plus brillantes fables , en formerent un second plus particulier encor ; mais ces deux titres , ne sont rien en comparaison d'un troisieme , qui est l'objet propre de l'épithète d'Horace. Ce troisieme titre , c'est les eaux Minérales de tous les genres , de tous les degrés de chaleur , & on peut ajouter de toutes sortes de Vertus , qui remplissent ce lieu. Ce Païs , comme je l'ai dit , est rempli de feux intérieurs ; ils ne produisent dans beaucoup d'endroits , que d'effets effraïans , ou curieux ; leur principal emploi dans le lieu propre de Baïes , est d'y préparer en un infinité de manières

un

un grand nombre d'eaux. On pouvoit y pratiquer à chaque pas des Bains chauffés par les Mains même de la Nature, qui avoient la rare propriété de n'être pas moins utiles à la santé, que propres à la volupté. Telle est la qualité caractéristique de Baïes.

L'épithète d'Horace, qui y a un trait si marqué, est d'autant plus belle, qu'en même tems, qu'elle peint ce lieu d'après Nature, elle le représente sous le point de vue, qui le rendoit le plus intéressant. Elle exprime justement ce qui attira les Romains, ce qui les engagea à venir l'habiter, & par conséquent, à le bâtir, & à l'orner.

La chose n'arriva pas cependant si tôt. Les premiers Romains ne connoissant d'autre félicité que celle de l'Empire, n'étoient sensibles qu'à ce qui étoit capable de le leur procurer. Les plus durs exercices Militaires étoient leurs récréations ; leurs Villégiatures étoient les lieux, où il leur importoit d'aller porter l'effroi. Leur bain étoit leur Tibre, qu'ils passoient à la nage, non moins tout transis de froid au plus fort de l'hyver, que degoutans de sueur au sortir du Champ-de-Mars au milieu de l'Eté. Mais ce tems ne devoit pas toujours durer. Les Guerres, que le nombre, ou la qualité des

LXXIX.

Les premiers
Romains négli-
gerent ce lieu
de délices.

des Ennemis rendoient atroces, & qu'on ne pouvoit rendre heureuses que par l'attachement aux plus rigides Vertus , devoient ou cesser , lorsque les bornes de l'Univers , feroient celles des conquêtes , ou au moins ne devenir qu'un jeu , lorsqu'il ne resteroit plus à soumettre , que des Peuples trop foibles pour opposer une résistance sérieuse , à une aussi grande Puissance. Au tems de conquérir , devoit succéder alors , celui de jouir. La jouissance est toujours en raison , & des biens qui en sont l'objet , & des Personnes qui en sont le sujet. Or ces biens chez les Romains devoient être , ceux du Monde entier , que Rome auroit attirés à elle ; & ces Personnes les Romains eux-même , c'est-à-dire , des hommes d'un caractère à moins connoître les milieux. Seulement ils y devoient apporter un gout , dont ils avoient manqué même dans leurs meilleurs tems ; & cette Grandeur , qui avoit été le caractère propre de leurs vertus , devoit continuer à l'être de leurs vices même.

Cette révolution arriva vers la fin de la République de fait , & de droit : de fait , parceque c'en fut la vraie époque ; & de droit , parce qu'une telle fin , ne devoit ,
&

& ne pouvoit arriver , que par un tel changement.

Lorsque la cause qui la produisît , l'eut entièrement opérée , on vit ce Peuple célèbre porter l'amour des délices , aussi-loin qu'il avoit fait , celui de la vertu. Un nouveau lieu capable de les lui procurer devint un objet de recherche , & d'ambition même , comme l'auroient pu être auparavant un nouveau Peuple à subjuguier , ou une Province nouvelle à soumettre.

Un lieu tel , que Baïes ne pouvoit plus rester negligé. Les Cuméens l'avoient méconnu ; les Campaniens malgré le gout pour les délices , que le nom seul de Capoue leur Capitale , atteste , n'en avoient fait aucun usage distingué ; les premiers Romains l'avoient sans doute méprisé : mais ceux dont nous parlons plus clairvoyans que les premiers , plus recherchés que les seconds , bien différens même de leurs sévères Ancêtres le saisirent avec avidité , le batirent , & l'ornèrent avec magnificence , & en jouirent avec éclat. Le lieu désert de Baïes , par l'usage que leur volupté en sçut faire , fut converti en une Ville célèbre. Baïes est peut-être l'unique Ville , qui n'ait ainsi dû tout son être,

LXXX.
Les nouveaux Romains après la chute de moeurs ne pouvoient negligier un lieu tel, que Baïes.

être , qu'aux Plaisirs d'une autre Ville assez éloignée d'elle.

Il est vrai qu'il n'étoit point de lieu plus fait pour les nouvelles Mœurs de Rome. Nulle branche de luxe , n'étoit oubliée , mais on chercha sur tout à briller en deux points , dans les Maisons de Campagne , & dans les Bains.

LXXXI.

Deux principaux points des nouvelles Mœurs, étoient la passion des belles Campagnes & des superbes Bains.

L'amour de la Campagne a sa première source dans la manière dont nous sommes faits. L'Homme aiant été créé pour être soumis à Dieu & regner sur tout le reste, sa noble condition l'établit le Roi de toute la Nature ; son Palais roïal , pour ainsi dire , est celui qui a pour voute les Cieux ; pour distributions , les Plainnes , les Vallées , les Montagnes ; pour eaux les Fleuves , les Lacs , les Mers ; pour Richèsses , & pour ornemens tout ce que cella tout enferme : les Rochers & les Métaux , dont les plus belles habitations élevées par l'Art tirent leur beauté , n'y sont que dans les endroits le plus négligés , & les plus cachés ; comme si la nudité des premiers , & la Rouille à la quelle les seconds sont sujets , les rendoient indignes de paroître parmi tous les autres objets d'un éclat toujours vivant , dont quelques uns ne vieillissent ,

lissent, que pour se renouveler, & ne meurent, que pour se multiplier.

Les plus grandes Cités, les plus vastes Palais, ne sont que de viles & que d'étroites Prisons, en comparaison de cette demeure, qui nous a été construite par la Nature, qui est toute la Nature elle même. Nous pouvons donner une coupable préférence à ces ouvrages de l'art, mais il n'appartiendra jamais qu'à celui de la belle Nature, de nous procurer de vrais plaisirs. C'est elle seule, qui a sur nous des droits si imprescriptibles, que nous la cherchons malgré nous, dans les choses même, que nous faisons pour la fuir. *Vous plantés des Arbres*, dit Horace, *dans les lieux que vous entourés des plus superbes Colomnes ; vous n'estimèz les plus belles Maisons, qu'autant qu'elles ont la vue sur quelque vaste Campagne ; C'est qu'on a beau vouloir chasser la Nature avec la plus grossière violence, elle revient toujours, & avec des attrails victorieux de tous les dédains (a).*

Cet

(a) Nompè inter varias nutritur Silva Columnas :
 Laudaturque domus, longos quæ prospicit agros,
 Naturam expellas furca : tamen usque recurret,
 Et mala perrumpet furtim fastidia victrix.
Hor. lib. 1 ep. 10.

LXXXII.

L'amour naturel de la Campagne fortifié chez les Romains par beaucoup d'autres motifs.

Cet amour naturel de la Campagne a toujours été accru à Rome par des motifs particuliers. Les Mœurs antiques , ne pouvoient lui être plus favorables. On n'alloit pas à la Campagne : on y vivoit , & on la travailloit. Il fallut quelque fois , aller chercher jusqu'aux redoutables Dictateurs derrière la charrue ; & il étoit ordinaire , de retourner cultiver le champ dont on vivoit , après avoir aquis à sa Patrie , des Provinces & des Roïaumes. On ne pouvoit, que bien aimer la Campagne , lors qu'on l'aimoit par une si héroïque vertu.

Les Mœurs nouvelles ne connurent plus ces motifs si purs , mais elles n'en manquèrent pas d'également puissans.

La Moleſſe ne laissa envisager dans les travaux durs , que l'honneur continuoît à commander , qu'un délassément dans quelque délicieuse Maison de Campagne. La délicatesse ne trouvoit Rome , ni assez commode ni assez riante. En effet les ouvrages publics y étoient admirables , mais les particuliers n'y repondoient pas. Ces plusieurs Miliers d'Isles , c'est-à-dire de Maisons , ainsi appellées parcequ'elles étoient isolées , dont on voit dans les anciennes descriptions de Rome , que ses Quartiers

eto-

étoient composés, donnent une grande idée du nombre des Rues qui en devoit résulter ; mais ils font chercher quelle commodité , & quelle beauté elles pouvoient avoir ; si on réfléchit sur tout que ces habitations sans union , n'avoient pas plus d'ordre ; & qu'on trouvoit par tout les montées & les descentes des sept Montagnes , sur les quelles l'ancienne Rome étoit bâtie.

Mais ce qui faisoit désirer la Campagne plus que la volupté, c'étoit la vanité. Rome fomentoit, & tourmentoit tour-a-tour cette passion. La part qu'on y avoit au commandement de l'Univers, l'enflait sans mesure, & mille accidens concouroient à la rabattre. Il n'est pas besoin même de dire , combien il en devoit naître d'une Constitution Politique , fondée sur le pouvoir le plus compliqué d'un Peuple & d'un Sénat , de Consuls & de Tribuns , de Censeurs , de Pontifes , & d'autres Magistrats de qui tout dépendoit : sans compter qu'on a autant de Maîtres , que d'égaux dans une République. La Campagne étoit une ressource admirable pour aller , soit se consoler des chocs peu agréables , qu'on avoit éprouver dans le Torrent Politique ; soit se prépa-

I. Tom. K rer

rer à s'y jeter de nouveau , avec plus de succès.

LXXXIII.

On vouloit
avoir de Mai-
sons de Campa-
gne magnifi-
ques , & en
grand nombre.

Le fait , est que depuis la chute des Mœurs , on vit regner la passion la plus démesurée , & le luxe le plus éffréné des Maisons de Campagne ; Strabon dit de la Pierre de Pise , c'est-à-dire de plus beau Marbre , qu'elle servoit aux fabriques des Romains , *qui batissent jusqu'à leurs Maisons de Campagne* , ajoute-t-il , *à la manière des Palais des Rois de Perse* (b) . La magnificence n'étoit point satisfaite, si ces Maisons Royales n'étoient que superbes ; elle vouloit qu'elles fussent nombreuses , & qu'aucun Canton agréable n'en manquât. Quelque exemple exposera mieux les Mœurs publiques sur ce point , que le discours. Je choisirai celui du Prince des Orateurs comme le plus assorti à une matière , qui regarde le plus brillant des Poètes. Cicéron par l'éloquence dont il défendoit les uns & surtout par celle dont il accusoit les autres , s'étant acquis un grand crédit dans le Peuple Romain , & en ayant été élevé aux plus hautes dignités de la République ,

batît ,

LXXXIV.

Exemple de
Cicéron nom-
bre & qualité
de ses Maisons
de Campagne.

(b) *Νῦν δὲ το πολέον ἐς-τας οἰκοδομας ἀναλίσ-
κεται πας ἐν Ρώμῃ , καὶ ταῖς ἐπαυλεσι βασιλῆα κα-
τασκευοζομένων Περσικά . Strab. lib. V. ad Pisas.*

batît, ou aquît un si grand nombre de Maisons de Campagne, qu'on en compte, dit l'excellent Auteur de sa vie jusqu'à dix-neuf. Ses écrits en effet font mention de son *Arpinate* c'est-à-dire de la Maison de Campagne qu'il avoit dans le Territoire d'Arpin, Ville non de la Toscane comme le dit Moréri, mais à l'extrémité de l'ancien Latium opposée à la Toscane, à environ cent mille de Rome.

I. M. de C.
de Cicéron son
Arpinate.

C'étoit celle qui lui étoit la plus chère, parce qu'il y étoit né. Elle méritoit de l'être cependant à plusieurs autres titres. Sa situation étoit de plus agréables. Elle étoit sur le bord de la Rivière appelée anciennement Fibrène, dans l'endroit, où elle forme une petite Isle, avant de se jeter dans le Lyris. Elle n'étoit qu'une métairie selon les Mœurs antiques dans le tems que Cicéron y naquit du vivant de son grand Père; mais son Père même l'avoit reconstruite avec la magnificence, que la nouvelle Mode exigeoit (c).

K 2

Ce

(c) Vides hanc Villam lautius ædificatam patris mei studio, hoc ipso in loco cum Avus viveret, & antiquo more parva esset Villa, ut illa Curiana in Sabinis, me scito esse natum . . . hac (insula) nihil est amoenius; ut enim hoc quasi rostro finditur Fibrenus tantum complectitur, quod satis sit modicæ Palæstræ loci. *Cic. lib. II. de Legibus n. 8.*

Ce lieu est entre Arpin & Sora , à environ six Millés du premier , & à trois du second , un peu moins d'un Mille au dessus du lieu appelé l'Isola , dans l'endroit , où est l'Eglise de saint Dominique Abbé. Cette Eglise n'en occupe pas seulement le lieu , mais elle est batie de ses Materiaux. On voit dans ses murs ces grosses pièces de Pierre qu'emploioient les Anciens ; & afin qu'on ne doutat pas , que ce ne soient les Parties de quelque fabrique antique , on ne rebuta point celles , qui en portent les marques le plus certaines. On y voit plusieurs pierres qu'on connoit avoir servi aux caissons de soffites , par les Roses dont elles sont chargées ; on en voit d'autres , auxquelles on n'a pas oté les caractères , qui désignent la Frise Dorique qu'elles composerent. Les Colonnes de Granite , reduites en tronçons dans le souterrain , étoient sans doute de quelque Portique de cet ordre. Cette Eglise est située justement dans l'endroit , où l'on voit l'isle formée par le Fibrène. Cette isle de la grandeur , que Cicéron dit , c'est-à-dire de celle d'une Palestre n'est maintenant qu'un champ ; mais on voit bien quel riche Parti on en pût tirer. Cicéron ne méditoit , n'écri-
voit,

voit , ou ne lisoit nulle part si volontiers. Atticus ne pouvoit se rassasier de sa vue. Les somptueuses Mosaiques , les superbes lambris , les Nils & les Euripes , c'est-à-dire les plus curieuses pièces d'eau , des plus magnifiques Maisons de Campagne , lui paroissoient misérables , en comparaison de la verdure & des ombres qui la couvroient , & des Eaux qui l'ornoient encore plus qu'elles ne la formoient (d) . Le Fibrène en effet en cet endroit , a également dans l'un & l'autre de ses deux bras , une juste grandeur , une rapidité agréable , & cette fraîcheur qu'il tire en partie des eaux de neige qui entrent dans sa formation , & dont Cicéron dit , qu'il n'avoit pas trouvé la semblable dans les nombreuses Rivières qu'il avoit eu occasion de voir (e). La salubrité de l'air n'y étant pas moindre , que l'aménité de la situation, son Possesseur

K 3

s'ef-

(d) Marcus. Illo loco libentissime soleo uti , sive quid mecum ipse cogito , sive aliquid scribo aut lego . Atticus , qui nunc primum huc venerim , satiari non queo : Villasque magnificas , & pavimenta marmorea , & laqueata recta contemno , ductus vero aquarum quos isti Nilos , & Eurips vocant , quis non cum hæc videat irriserit. *Ibid. n. 3.*

(e) Nullum hoc frigidius flumen attingi , cum ad multa accesserim , *Ibid. n. 6.*

s'efforçoit d'en aller jouir sur tout dans la Saison critique (f).

LXXXV.

Prix de l'Isle
de Cicéron for-
mée par le fi-
brène, augmen-
té par le voisi-
nage du celle
du Lyris remar-
quable par une
double cascade.

Cette petite Isle du Fibrène, ne pouvoit qu'être rendue plus précieuse par une autre plus grande, qu'on trouve un petit mille avant d'y arriver. C'est l'Isle formée par le Lyris, & remplie du Bourg appelé d'elle *l'Isola*. Dans l'endroit même, où elle fend le fleuve, elle lui fait faire deux chutes, dont la première à sa droite n'est toute brusque d'une hauteur de plus de trente pieds, & la seconde à sa gauche par un talus de plus de soixante pas, que pour réunir les deux plus beaux spectacles qu'on peut avoir dans le même genre. Le Chateau du lieu placé justement à l'angle de la division, dominant fièrement les deux précipices, étendant avec Empire par des Pont-levis ses appartenances sur les quatre Rivages, fait le plus bel effet; il seroit une demeure enchantée s'il n'étoit pas impossible, que le Murmure des Cascades ne fut pas dans bien de momens, aussi important, qu'il est majestueux.

D'après les caractères, que je viens de rapporter de cette première Maison de
Cam-

(f) Præsertim hoc tempore anni hanc salubritatem, & amoenitatem sequor. *Ibid.* n. 1.

DE CAMPAGNE D'HORACE I. PART. 156

Campagne de Cicéron , on a du conclurre que son plus grand prix lui venoit des beautés naturelles. Mais la magnificence Romaine fut déployée dans la II. qui fut son *Tusculanum*.

Il est deux opinions sur sa situation, l'une qui le place sur le Mont Tusculan, & l'autre dans la Vallée à l'endroit où est cette Abbaïe de Baziliens remarquable pas l'office Grèc qu'on y fait & par les Peintures du *Dominiquin* qu'on voit dans son Eglise, & qu'on nomme *Grotta-Ferrata*. Outre que la discussion nécessaire pour décider la Querelle vive qui est entre-elles, rendroit trop long cet Article, sa place naturelle se trouve dans la II. Partie dans l'endroit où je dois parler au long de *Tusculum*. Je montrerai là qu'en vain, les derniers événemens de la Guerre de deux opinions, paroît favorable à celle qui nomme *Grotta-Ferrata*.

Pline rapporte que ce Chateau avoit appartenu au fameux Sylla, & qu'il s'y étoit fait peindre recevant près de Nole de son Armée cette couronne aussi précieuse par sa rareté, puisqu'il fut le quatrième qui en fut honoré, que commune par sa matière qui n'étoit que l'Herbe, pour être réputée faite sur le champ après l'action

LXXXVI.

Il. M. de C. de Cicéron son Tusculanum sa magnificence, son Lycée, son Académie.

Scripte Sylla se quoque donatum apud Nole bello Marfico; idque in Villa sua Tusculana, quæ fuit postea Ciceronis pinxit. Plin. lib. XXII. c. 6.

qui l'avoit méritée , qui devoit être quelque grand salut procuré. On ignore si Cicéron ruina la mémoire de cet événement à cause de la manière dont Sylla l'effaça par ses Proscriptions ; ou s'il le laissa subsister par le souvenir de la Guerre , où il eut lieu , qui étoit la Marfique où il avoit fait ses premières Armes. Ce qui n'est point douteux , c'est que la beauté ou au moins le gout dont s'étoit contenté le Dictateur , ne satisfit point le Consul. Il alla jusqu'à s'incommoder par les formes nouvelles qu'il donna à tout. „ Cette Campagne & une autre , „ disoit-il, m'ont écrasé sous le poids d'un „ Airain qui n'est pas celui de Corinthe „. Le bronze de Corinthe étoit le plus recherché pour les ornemens & à ce titre Cicéron ne l'avoit pas négligé pour ses Maisons : mais il avertit que ce n'est pas de celui dont il parle ; par où il fait entendre celui qui s'appelloit dans sa langue *Æs alienum* , qui veut dire les dettes dans la notre.

La construction du Tusculanum étoit des plus nobles . Il étoit composé au moins de trois grands corps de Batimens sans compter le Portique orné de son Exedre c'est-à-dire de quelque grand Pavillon au

*Tusculanum
& Pompeia-
num valde me
delectant , nisi
quod Ære non
Corinthio me
obruerunt . Ad
Attic. lib. II.
ep. 1.*

bout , ni ces Bains qu' il avertissoit de ne pas laisser manquer de leur *Labre*. Le Parc repondoit parfaitement au Chateau. Cicéron y ménagea avec beaucoup d'ardeur des belles eaux , & les plus agreables Bois. Ce corps d'une Maison de plaisance n' étoit rien cependant auprès de ce qu'on peut en appeller l'ame, je veux dire, les ornemens.

C'étoit dans le *Tusculanum* de Cicéron que parut la première Table de ce bois de Cédre si rare , qu' il ne pût l'aquérir qu' au prix d' un Million des Sesterces (g), c' est - à - dire , d' environ deux-cens-Milles de nos livres. Je ne rapporterois pas pour cette raison ce qu'il écrivoit à Atticus qu'il avoit païé à Cincius pour les Statues de Mégare qu' il lui avoit envoyées de Grèce , vingt-Mille-quatre-cens Sesterces , sans ce qu' il lui ajoute , de se fier à son coffre , & de lui acheter sans

*Pro signis
Megaricis L.
Cincio HS.
CCICCC. CCICCC.
CCCC. curavi.
Ad Attic. lib. I.
ep. 6. Quidquid
dignum Academia
videbis non
dubitaris mit-
tere... Arcano-
stra confidite.
Ibid. ep. 8.*

(g) Cedri mensurarum insania quas Fœminæ Viris contra Margaritas regeant. . . extat hodie M. Ciceronis illo ævo empta HS. decies . *Plin. lib. XIII. c. 15.* La Doctrine des Sesterces à été très embrouillée . Je mettrai en quelque endroit ce qui m'en paroît . Je me bornerai ici à prévenir qu'il résulte de l'éclaircissement que je crois en avoir fait, que le *Sesterce* étoit un peu-plus qu' un cinquième , & un peu moins qu' un quatrième de notre Livre , qui n'est pas tout-à-fait le double du *Paulo* , ou *Jules Romain* . C' est sur ce pied que je réduirai les sommes antiques qui se comptent ordinairement par Sesterces .

crainte dans le Païs où il se trouvoit, tout ce qu'il estimeroit digne de son Académie .

Ce dernier mot doit nous présenter le *Tusculanum* dont nous parlons sous un nouveau point de vue beaucoup plus intéressant. Cicéron en amateur passionné de sa Patrie voïoit avec régrêt la supériorité que la Grèce toute subjuguée qu'elle étoit par ses Armes , conservoit sur ses Lettres . Ce qui la distinguoit sur tout , étoient les fameuses Ecoles d'Athenes ; l'Académie célèbre par sa sublime Metaphysique , & le Lycée où regnoit la plus subtile Logique, sans compter le Portique, qui professoit la plus Héroïque Morale . La manière d'y traiter les questions n'en étoit pas moins remarquable que le fonds. Les Points Philosophiques proposés contradictoirement y étoient examinés avec la plus grande profondeur , & déduits avec la plus pompeuse éloquence . Cicéron entreprit de montrer que les lettres latines n'étoient pas moins capables que les Grèques de ces exercices si élevés . Il construisit pour les faire des Batimens exprès , & sous les nom de ceux du Païs , qu'il vouloit que le sien égalât . Dans les trois grands corps de son *Tusculanum* que j' ai dit , l' un étoit au dessus du principal

& s'appelloit le *Lycée*; l'autre, qui étoit au dessous étoit nommé l'*Académie* (1): le premier renfermoit la Bibliothèque, & étoit entouré d'allées pour faire ces promenades, qui donnerent le nom à la Secte Péripatéticienne; l'autre ne manquoit pas du Bois qui se trouvoit dans le lieu, qu'Acadé-
mus rendît un si illustre Monument de son nom par le don public, qu'il en fit à la Philosophie. Ces noms ne furent pas comme tant d'autres noms étrangers donnés à d'objets domestiques à Rome par la vanité seule, qui non contente de s'attacher à des choses extraordinaires, cherchoit à les en rendre encore davantage par des dénominations inconnues: les lieux qui les portèrent, furent des Sanctuaires de Philosophie encore plus de fait que de nom. De la sortirent toutes les Œuvres Philosophiques de Cicéron. Les cinq *Questions Tusculanes* par exemple, ne sont que cinq points Philosophiques traités selon la méthode Gréque, c'est-a-dire

(1) Cum ambulandi causa in Lycæum venissemus, id enim superiori Gymnasio nomen est. *De divinit. lib. I. n. 8.* in Bibliotheca quæ in Lycæo est assedimus *ibid. lib. II. n. 8.* in Tusculano . . . post meridiem in Academiam descendimus. *Tuscul. Quæst. lib. II. n. 9.*

re avec toute la force des raisons , aidée de toute la beauté du discours (*m*). Un si noble usage du *Tusculanum* en doit faire pardonner d'autant plus facilement le luxe , qu'il y étoit tout dirigé vers le même objet.

Nous avons vû quelle dépense des Statues en particulier , y avoit été faite. Mais nous avons vû en même tems , que la premiere qualité qu'il souhaitoit qu'elles eussent étoit , qu'elles fussent dignes de son Académie. Cella indiquoit leurs représentations , encore plus que leur beauté.

LXXXVII.
Ses Statues ,
& ses Termes ,
notions de ces
derniers.

Parmi les Statues en effet , dont Cicéron parle , il nomme beaucoup de ce qu'on appelloit *hermes* de son tems , & que nous appellons Termes , c'est-a-dire des têtes , ou des bustes placés au haut de pierres quarrées , qui se terminent en pointe comme pour être fichées en Terre. L'Etimologie de ce nom est fondée , sur ce que dans les plus anciens tems , on représentoit ainsi Mercure dont le nom Grèc est *hermes* ,

(*m*) De maximis Quæstionibus copiose , ornatè dicere . . . in quam exercitationem ita nos studiose operam dedimus , ut jam etiam Scholas Græcorum habere auderemus , ut nuper in Tusculano cum essent complures mecum familiares . . . itaque dierum quinque Scholas , ut Græci appellant in totidem libros contuli . *Tuscul. quæst. lib. I. n. 7.*

mes, pour le placer dans les chemins auxquels ce Dieu préfidoit, vraisemblablement afin qu'il les enseignât, ce qui étoit très important avant l'invention des grandes voies. Dans la suite on donna peu-à-peu la même forme aux autres Dieux ; premièrement à ceux dont la nature étoit d'avoir leur place dans les champs, ou dans les Jardins, comme les Dieux Terme, Priape, Sylvain &c. & secondement à tous les autres qu'on voulut pouvoir placer en pleine Terre pour ornement. L'usage ne se bornant point là, on vit enfin le haut des pierres que j'ai dit, chargé des têtes & des bustes, non seulement des Dieux, mais des grands hommes, ceux sur tout qui l'étoient dans les lettres, par la Philosophie, l'Eloquence, ou la Poësie. Mais le changement dans la chose, n'en apporta point dans le nom : on continua toujours à donner aux sculptures de cette forme le nom d'*Hermes* dont nous avons fait en françois celui de Termes, un peu poussés vers le changement par leur figure terminale, c'est-à-dire de Borne.

Cicéron eut beaucoup de ces Termes, parcequ'il eut beaucoup de lieux à en remplir. Les plus distingués étoient une *Hermathènes*,

thènes. Les Termes ne portent ordinairement qu'une seule figure ; mais on en voit qui en avoient deux. Il n'y a pas lieu de douter , que l'Hermathènes de Cicéron ne fut de ce second genre , puisqu'il tire son prix également , des deux figures qui le composoient , de celle de Mercure , comme du Dieu commun de toutes les Académies , & de celle de Minerve comme de la Déesse à la quelle la sienne étoit singulièrement dédiée (*n*). Un autre texte nomme des *Herméracles* , que nous devons dire par la même raison avoit été composés de la double représentation de Mercure , & d'Hercule (*o*). Mais si ce sont là les Termes , touchant les quels Cicéron s'exprime avec plus de louange , ce ne sont pas ceux , dont il parle avec plus de complaisance. Ses Termes les plus chers , étoient ceux , dont les corps étoient de Marbre Gréc du Mont Pentélique , & les têtes de bronze (*p*). Le grand nombre qu'il en avoit ,

(*n*) Quod ad me scribis de Hermatene permihî gratum est. ornatum Academiæ proprium meæ , quod Hermes commune omnium , & Minerva singulare est ejus Gymnasi . *Ad Attic lib. I. ep. 3.*

(*o*) Hermeraclas . . . velim imponas . *Ibid. ep. 8.*

(*p*) Hermæ tui Pentelici cum capitibus Æneis valde me delectant . *Ad Attic. lib. I. ep. 6.*

avoit , leur rapport à son *Académie* , &
 sans doute à son Lycée , & l'usage le plus
 commun des Termes dans ces tems , tout
 prouve que c'étoit une suite de grands
 hommes de la Grèce , sur tout de Philo-
 sophes. Cicéron dans un autre endroit ap- *Ad Q. fr. I. III.*
 pelle les figures de cette forme *Palliat* , *2^e. 1.*
 du Manteau qui avec la barbe étoit la
 devise de la Philosophie. Le vif plaisir ,
 qu'une telle suite faisoit éprouver à Cicé-
 ron est par là des plus naturels. C'étoit
 de représentations de grands hommes ,
 venues du País de ces grands hommes mê-
 me , c'est-à-dire de celui , où ils avoient
 pu être faits , & plus beaux , parceque
 c'étoit là où étoient les plus excellens
 Artistes , & plus réssemblans parceque
 c'étoit dans les mêmes endroits , qu'en
 étoient les vrais modèles. On reconnoît
 en effet la première de ces qualités dans ces
 nombreux Portraits , la plupart en forme
 de Termes , de Philosophes , d'Orateurs ,
 & de Poëtes Antiques , qu'on voit dans la
 Collection du Capitole à Rome. La secon-
 de s'infère aisément de l'expression , & de
 la vérité , qui caractèrisent ces figures. Le
 Cizeau n'a pas rendu seulement les traits
 du corps , dans le marbre , mais encore
 ceux

ceux de l'ame. On reconnoît souvent dans ces figures parlantes , les mêmes personnes , qu'on connoissoit déjà par les ouvrages , où même par la seule reputation , qu'elles ont laissé. On comprend l'effet particulier , que devoit produire une pereille suite également complete , riche , & choisie dans le double *Gymnase* de Cicéron. Elle y rendoit présens , ceux qu'on se proposoit d'y imiter. D'apres ces traits, qui j'en viens de rapporter du *Tusculanum* on a dû juger , que cette Maison de Campagne de Cicéron étoit rare pour la Magnificence , & unique pour le gout.

LXXXVIII.
III. M. de C.
de Cicéron , sa
Maison d'Antium.

La III. possédée par la même Maître , fut celle d'*Antium* anciennement Ville , & Port , non à trente lieues comme le dit Echard , mais à moins de trente mille , c'est-à-dire à moins de dix lieues de Rome.

Cette Maison de Plaisance ne fut pas située , dans la Campagne d'*Antium* , mais dans Antium même. Le nom d'*Antium* & non d'*Antiate* , qu'emploie toujours Cicéron lorsqu'il en parle , en est une première preuve ; mais une seconde entièrement concluante , nous est fournie par un Texte de Cicéron qui le suppose évidemment. Atticus avoit eu envie d'acquérir vers Antium ,

tium , quelque éffet qui lui eut procuré la commodité d'aller jouir de ce féjour : & il avoit prié Cicéron , de lui mander ce qui pourroit s'y trouver à fa bienféance. Celui-cy s'exprima ainfi dans la lettre , qu'il lui écrivit à ce fujèt : „ dans les de- „ hors d'Antium il n'y a rien de vacant au „ moins pour votre objèt , qui eft d'avoir „ une habitation ; mais dans la Ville mê- „ me , il y a une Maifon , qu'on compte „ devoir être bientôt à vendre , & qui fe „ trouve juftement dans la voifinage de la „ mienne „ . La Maifon di Cicéron étoit donc dans cette Ville même (q) .

Lorsque je parlerai de la Plage de la Mer de Rome , on verra le prix général , que cette Maifon tiroit de cette fituation diftinguée. Son mérite particulier fut d'être un magnifique Palais. C'eft ce qu'on doit conclurre premièrement du nom d' *Ædes* , que Cicéron lui donne dans le texte que je viens de rapporter ; fecondement de ce qu'il n'étoit pas permis , à qui jouoit un rôle brillant à Rome , d'avoir rien de médiocre à *Antium* , devoiëé comme nous le

I. Tom. L ver-

(q) *Ædificati tibi in agris nihil reperio : in Oppido est quiddam de quo est dubium fit ne Venale , ac proximum quidem nostris Ædibus . Ad Attic. lib. IV. ep. 8.*

Antii librorum habeo fessivam copiam. Ad Att. lib. II. ep. 6.

verrons aux Villégiatures de ce qu'il y avoit de plus important dans la République. Cicéron dit qu'il avoit là une des plus agréables collections de livres : il ne l'appelle pas Bibliothèque, comme celle qu'il avoit au Lycée du *Tusculanum*, mais elle devoit former un riche Cabinet.

LXXXIX.
Collection de
de livres, qu'il
y avoit.

Composée sans doute des Livres, dont Cicéron alloit toujours chargé, & qu'il avoit déposés à *Antium* successivement, elle s'y étoit trouvée à la fin sans ordre, ainsi que sans nombre. Cicéron lui-même, eut pû à peine dire, ce que renfermoient les tas nombreux de ses Rouleaux (r). Atticus, qui avoit été témoin vraisemblablement de cette confusion, envoya à *Antium*, non seulement des Affranchis entendus qui débrouillèrent ce cahos, mais encore des ouvriers habiles, qui y placèrent une boiserie, capable d'orner autant que de fixer l'Ordre qui étoit établi.,, Cet arrangement qui a été mis à mon Cabinet, ,, écrivoit Cicéron à Atticus, a donné l'ame à ma Maison. Mes livres ne
,, pa-

(r) Volume, veut dire rouleau. Les livres étoient ainsi appelés, parcequ'ils étoient faits de longs papiers, qui se rouloient. De là vient encore le nom de *Formæ* que portoient les Tablettes anciennes parceque les rouleaux, n'y pouvoient être placés que dans des trous.

„ paroissent plus les mêmes , dans ces ta-
 „ blettes de votre invention , ou l'on voit
 „ toutes les graces de votre Gout (f) „ . Ci-
 céron se procura vraisemblablement le Pa-
 lais d' *Antium* , dans le tems qu'il faisoit la
 plus grande figure dans la République , qui
 rendoit nécessaire une demeure dans une
 Ville , où se rendoient les Principaux de
 Rome , & où sous l'ombre des plaisirs de
 la Campagne , on traitoit ordinairement
 de plus grands points d'Etat. Mais un tel
 tems , ne fut plus ni pour lui ni pour
 les autres , lorsque César se fut emparé seul
 de tout le pouvoir. Cicéron ne trouvoit à
Antium , que son plaisir ordinaire des li-
 vres. La tournure qu'avoient pris les af-
 faires publiques lui en ôtant même quelque-
 fois le gout , il se peint quelque-part agréa-
 blement , comme y comptant les Flots de
 la Mer parceque ce n'étoit par la saison
 de la chasse de petits Lezards. Un si grand
 changement du séjour d' *Antium* le lui ren-
 dit sans doute insupportable. Il se défit de
 la Maison qu'il y avoit , qui fut achetée
 par Lépidus (r) .

XC.
 Il s'en de fait
 la vendit à Lé-
 pidus.

Ad Attic. lib.
 II. ep. 6.

L 2

La

(f) Poſtea quam Tyrannio mihi libros diſpoſuit , mens
 addita videtur meis Ædibus . Nihil venuſtius , quam illa tua
 pegmata . . . libros illuſtrarunt valde . Ad Attic. lib. IV. ep. 8.

(r) Lepidus ad me miſit heri litteras Antio , nam ibi erat ; ha-
 bet enim domum , quam nos vendidimus . Ad Att. l. XIII. ep. 45.

XCI.

IV. M. de C. de
Cicéron son Lanu-
vinum Campagne de sa M.
d'Antium. S'en
défait également.

La IV. Maison de Campagne de Cicéron fut son *Lanuvinum* c'est-à-dire celle qu'il eut près de *Lanuvinum*, qui fut à quelque mille en deça de la Ville dont nous venons de parler, vers le lieu appelé aujourd'hui *Pratica*. Cicéron ne la regarda, que comme la Campagne de sa Maison d'*Antium*. Il l'avoit ornée à sa manière c'est-à-dire magnifiquement. Après que cet accessoire d'*Antium* en eut subi le sort c'est-à-dire après que Cicéron s'en fut défait, il disoit à Atticus qui avoit envie de l'acquérir, qu'il y trouveroit *ses folies* c'est-à-dire les fruits des dépenses extraordinaires qu'il y avoit fait. „ Le lieu est très-orné dit-il; & il fait „ que je ne pense qu'à regret au ravage „ qui menace tout (u) „.

XCII.

V. M. de C.
de Cicéron A-
sture sa vraie
situation & sa
grandeur.

Il avoit été d'autant plus aisé à Cicéron, de renoncer à son Antium & à son Lanuvinum, qu'il avoit tout proche de là, c'est-à-dire à environ huit mille plus bas qu'Antium, sa cinquième Maison de Campagne, qui étoit celle d'Asture également superbe & singulière.

La

(u) Hortulos istos propter domum Antii quam tunc habebam jucundiores putabam... ejus demeritas cave contemnas. Valde est venustum, quamquam mihi ista omnia jam addicta vastitati videntur. *Ad Attic. lib. IX. ep. 11.*

La célébrité du nom d'Asture , soit dans l'Histoire des Volſques dont il eſt raconté qu'ils y perdirent une grande bataille contre les Romains , ſoit dans celle de Pyrates exterminés enfin par Pompée qui avoient là leur retraite , ſoit dans celle de Rome même dont pluſieurs évenemens datent de là , m'avoit fait penſer d'après des Auteurs , qu'il y avoit eu quelque Ville ou au moins quelque Bourg conſidérable dans cet endroit. La première vue des lieux bien loin d'oter , ne fait que fortifier une telle idée. On ne voit ſur la Terre à la vérité que tres-peu de Ruines ; mais celles qu'on découvre s'étendant fort loin à fleur d'eau dans la Mer , annonceroient par leur forme , ainſi que par leur grandeur , les veſtiges au moins d'un grand Port.

La vérité cependant eſt, que tant les ſubſtructions qu'on voit à terre que la vaſte enceinte qu'on apperçoit dans la Mer , ne ſont que les Ruines du Chateau , que Cicéron eut juſtement dans ce lieu.

La preuve précise de ce point important , eſt contenue dans un texte de Cicéron , dont c'eſt le ſens manifeſte. Il dit en parlant d'Aſture que „ ſa ſituation eſt

XCIII.

Preuve pré-
ciſe de la ſi-
tuation de la M.
de C. de Cic. à
la Pointe d'A-
ſture.

L 3

„ plei-

„ pleine d'agrément ; qu'elle est placée
 „ dans la Mer même ; qu'on la voit éga-
 „ lement de *Circæii* , & d'Antium (*) „ .
 Ces traits font la peinture si graphique de
 la Pointe d'Asture , où sont les Ruines ,
 qu'il est impossible de l'y méconnoître.
 J'avois ce texte à la main , lorsque je me
 rendis dans ce lieu pour l'examiner. Je ne
 pûs m'empêcher d'être frappé de la res-
 semblance du portrait qu'il fait , avec la
 situation que je voïois. Mais telle étoit
 mon idée , que le nom si célèbre d'Asture
 ne signifioit par seulement une Maison
 unique , que je me mis à examiner le res-
 te de la cote , pour voir si je ne trouve-
 rois point quelque chose , qui pût favori-
 ser ma prevention. Tous mes soins n'abou-
 tirent qu'à me confirmer , qu'il n'y avoit
 pas d'autre situation à chercher pour le
 Chateau de Cicéron , que celle , que le
 texte montrait d'une manière si claire. Les
 Sables qui couvrent toute la gauche , ne
 sont pas même susceptibles d'aucun em-
 placement. On trouve à la vérité des Rui-
 nes d'un Edifice considérable sur le rivage
 de la Mer , à la droite , mais on ne les
 trou-

(*) Est hic quidem locus amoenus , & in mari ipso , quæ
 & Antio , & Circæis adspici possit, *Ad Attic. lib. XII. ep. 20.*

trouve quasi qu'à mi-chemin de Neptune. On a perdu avant d'y arriver même , toute idée quelles puissent avoir rien de commun avec l'Asture de Cicéron. Premièrement , elles sont trop éloignées du lieu appelé *Asture* fixé par la Rivière de ce nom qui se jette dans la Mer , dans l'Anse que forme la Pointe dont j'ai parlé. Secondement elle sont à la vérité sur le bord de la Mer , mais elles ne sont pas dans la Mer même. Troisièmement enfin la concavité du terrain où elles se trouvent fait , que leur situation à peine apperçue d'Antium même , est tout-à-fait invisible pour Circéï. Le texte de Cicéron l'exclut donc à autant de titres , qu'il renferme de caractères. Il fut donc indispensable de retourner sur ses pas , & de ne reconnoître pour l'Asture de Cicéron , que le lieu même appelé encore Asture.

Les autorités , qui avoient servi à grossir les idées touchant ce lieu , revues après ces observations , ont été trouvées n'avoir rien que de conforme. Strabon quand il en est au lieu d'Asture , ne nomme que la Rivière , & l'Anse qui servît de retraite aux Pyrates. Pline ajoute à la Rivière une Isle ; mais il ne peut entendre par cet-

*Strabo lib.V.
Astura flumen
& Insula. Plin.
lib.III. n.9,*

te Isle manifestement , ou que la presque Isle de la pointe , ou celle qui étoit encore plus formée par le Chateau bâti à cette pointe assez avant dans la Mer. La Tour d'Afture en effet élevée sur ses Ruines , est isolée , & on n'y aborde que par le moïen d'un long Pont-levis.

CXIV.

Ses qualités
suites de sa situation.

La seule situation de cette Maison de Plaisance , que nous venons d'établir , en annonce les qualités. Celle qui devoit le plus frapper c'étoit son air de Grandeur. Elle s'étoit fait faire une immense place par les flots même. Elevée fièrement au milieu d'eux elle dominoit une vaste Mer. Les vagues irritées se lançoient envain contre elle de tous les cotés , elles ne faisoient que s'y briser , & lui procurer un nouveau prix pour leur murmure même. On y avoit obligé la Mer , au moïen de voutes souterraines dont on voit encore les restes , de venir porter elle même le tribut des ses poissons le plus choisis , qui sont ceux , qu'elle nourrit sur cette cote.

Assez voisine d'Antium pour participer à ses avantages elle en étoit trop éloignée pour être sujette à ses inconvéniens , dont le principal étoit l'importunité de certains hôtes. Cicéron s'y rendoit plus volontiers ,
que

que nulle autre part , dans ces tems mauvais que produisît la revolution de la Constitution Politique de Rome , qui s'opéra vers la fin de sa vie (y) . Enrichie sans doute de la plus riche dépouille de sa Maison d'Antium qui étoit son Cabinet , elle lui fournissoit le moïen de jouir pleinement de sa grande ressource , qui étoit de lire , & de composer. On avoit dit à Rome , qu'il ne faisoit autre chose dans sa solitude que boudier : „ que nos agréables sachent , écrire „ vît-il à Atticus , que j'y ai plus écrit , „ qu'il ne seroient en état de lire (z) „ ; Une seule chose interrompoit son application. Il n'étoit par aussi aisé , à ceux qu'il étoit obligé d'avoir avec lui , de supporter le loisir dont ils y jouissoient , qu'à lui d'y soutenir le travail auquel il s'y livroit (a) . Il seroit tems de passer aux autres Campagnes de Cicéron.

Mais trois des celles dont j'ai déjà parlé , & six de celles qu'il me reste à dé-

Mer

XCV.

Le grand nombre des M. de C. de C. situées sur la côte de la Mer Tyrrhène raison d'en donner une idée generale.

(y) Ego locum habeo nullum , ut tempus est nostrum , ubi facilius esse possim , quam Asturæ . *Ad Att. lib. XIII. ep. 26.*

(z) Legere isti læti , qui me reprehendunt tam multa non possunt , quam ego scripsi . *Ad eund. lib. XII. ep. 39.*

(a) Ut ii qui mecum sunt difficilius otium ferant , quam ego laborem . *Ibid.*

Mer Tyrrhène , il paroît que je ferai une chose agréable à mes Lecteurs de suspendre ici un peu mon énumération pour en donner une idée générale.

XCVI.
Mont, Ville,
& Port de Circéi.

Après Antium , & Afture à une distance d'environ vingt-quatre Milles , on trouvoit le Mont , la Ville , & le Port Circéi , où l'on arrive par une levée du sable , que les flots entassent , comme pour séparer la Mer des Lacs successifs, qui remplissent toute cette étendue.

Lacs de Fogliano, des Moines de Crapol-lace , & de S. Marie.

Le Mont très-haut large d'un demi-Mille mais long de quatre , a son flanc droit battû des flots. Sa face de ce coté est de hauts Rochers escarpés , non sans des Antres dont le plus élevé est appelé de la Magicienne Circé. La partie gauche tient toute à la Terre & est couverte des bois que composent deux sortes d'Arbres remarquables. Les premiers sont les Lièges : cet arbre dont l'écorce est le Liège même , & dont le bois est très-molasse , est un Chêne : sa feuille est celle du Chêne-vert ; & son fruit est le Gland. La seconde sorte d'Arbres du Mont-Circé , est une sorte de Frêne , qui produit la Manne , par les entailles qu'on fait dans son tronc. Ce fruit recherché de toutes les Pharmacies , est le principal

reve-

revenu du Bourg S. Félix bati au midi a mi-cote du Mont dans la partie le plus voisine de la Mer. Ses habitans comme les Hebreux par-là , vivent de la Manne , non en la mangeant , mais en la vendant. Ces bois sont d'ailleurs des Jardins aussi choisis que naturels , de Simples. Je ne dois pas omettre le frappant modèle , que leur vue présenteroit à des Peintres Païsaïstes.

La Ville , & le Port de Circéï n'étoient pas comme le dit Hardouin , dans le lieu où est aujourd'hui S. Félix , mais à plus de quatre Mille au pied opposé de la Montagne. C'est là qu'on en voit les Ruines , & les Monumens. J'y ai vû deux inscriptions des statues élevées par les Circéïens à deux de leurs Patrons. Mais l'Antiquité la plus considérable que ce lieu présente , est un des longs murs , qui formoient la communication , qui avoit été ouverte entre la Mer , & le Lac Circéïen , pour faire de celui-cy un Port. Ce large canal comblé par le laps du tems , à été rouvert assez récemment , non pour faire une retraite aux vaisseaux , mais pour exercer envers les Poissons une hospitalité insidieuse. La Porte ouverte dans le tems de leur frais , qui leur fait chercher l'eau douce , est exactement

Plin. Hard.

lib.III.

ment refermée, pour celui où ils voudroient rejoindre leur eau plus piquante. Ils ne peuvent plus sortir que pour la poissonnerie de Rome.

*D. Halic. VIII.
Strab. l.V.*

L'Ancienne Circéi est appelée Ville par Denis d'Halicarnasse *Κιρκαια-Πολις* ; mais Strabon peut-être plus exact ne la qualifie, que de Bourg, *Πολιχνιον*.

XCVII.
Mer de Terracine, & de Fondi, Golfe de Gaëte.

La Mer de Terracine, & celle de Fondi formant toutes deux un espace d'environ trente Mille se présentent ensuite de telle sorte, que les ondes s'approchant de la première de ces Villes, la menacent de la priver du chemin étroit que lui forma l'Auteur de la voie Appienne en enlevant une grande pointe de Montagne; au lieu qu'elles s'éloignent assez de la seconde pour la laisser jouir en paix d'une Plaine de plus de dix Milles en tout sens.

XCVIII.
Mer de Minturnes à l'embouchure du Liris. Ruines de cette Ville,

Le Promontoire avancé de Gaëte leur bouche ensuite le chemin, mais elles s'en dedomangent, en rentrant dans les Terres pour y former un Golfe de huit Milles de circonférence sur environ trois de Diamètre. Je ne m'y arrêterai pas maintenant, une Maison de Campagne de Cicéron devant m'y rappeler. Après le Golfe de Gaëte, on trouvoit anciennement Minturn-

turnes. Cette Ville étoit située sur la voie Appienne de l'un & de l'autre bord du Lyris , au passage du quel on en voit les Ruines , parmi lesquelles son Amphitéâtre est très-reconnoissable. Son Théâtre, je ne dis pas après celui d'Herculanum qui étant entier ne peut être compté parmi les Ruines , mais après celui du Tiburtinum d'Hadrien , est l'Antiquité de ce genre , à qui il est plus resté de sa forme primitive. Cette Ville dominoit par sa vaste Plaine de l'un & de l'autre coté de l'embouchure de son Lyris une Mer d'environ vingt-Milles. Les François ne voient qu'avec peine dans cet endroit cet ancien champ de Bataille , où une de nos Armées reçut le plus funeste échec sous Louis XII. en conséquence de la rapacité des Commissaires des vivres , & par la defection de plusieurs Alliez Italiens , encore plus que par l'habileté du grand Gonsalve. Le Pais est plein des Monumens de cette journée.

XCIX.
Bataille de
Garillan gagnée
par Gonsalve
sur les François
sous Louis XII.

Le Mont-Cassin offre le Mausolée de Pierre de Médicis frère de Leon X. qui suivoit nos armes, & qui se noya dans le Lyris en y faisant passer notre canon pour le sauver. Le Cizeau immortel de Michel Ange

Ange l'y a si bien représenté, qu'on croit le voir lui-même tel qu'il étoit lors qu'on le retira du fond de l'eau. Une Porte de Sezza qui est l'ancienne Sinuessè est appelée des trophées, pour avoir été élevée comme un Arc de Triomphe, par l'Heritier de Gonsalve, à qui cette Ville voisine fut donnée pour récompense.

C.
Mer de Vul-
turne Ville, &
Rivière.

Un espace de Mer semblable à celui dont nous venons de parler c'est-à-dire d'environ autres vingt-Milles, baignoit l'un & l'autre coté de l'embouchure du Vulturne depuis le Mont Massique, où est aujourd'hui *Mondragone* qui le divisoit du País de Minturnes, jusqu'à Liternum qui n'étoit qu'à dix Mille de Cumes. On ne sera pas fâché, que j'observe ici que l'étendue que je viens de décrire renfermoit quasi tous les Territoires, dont empruntoient leurs noms les Vins les plus connus des Anciens. Le Cécube étoit produit par le coteaux qui sont entre Fondi, & Gaëte. Le Massique étoit fourni par le Mont de ce nom dont je viens de parler. Le Territoire de Vulturne, qui étoit une Ville du même nom que sa Rivière qui le conserve encore n'en donnoit aucun lui même; mais il avoit à sa droite outre celui de *Cales* Ville qui don-

CI.
Vins connus
des Anciens ve-
noient dans ces
Cantons, le Cé-
cube le Massi-
que le Calène,
& le Falerne.

donnoit le nom au Calène , celui du célèbre Falerne Bourg de qui le recevoit celui qui est connu sous ce nom même. Ce Territoire de Falerne étoit au commencement de la dépendance de Cumes & avoit passé avec cette Ville au pouvoir des Campaniens , mais il païa dès les tems de la Guerre-Latine la pensée , qu'eut Capoue de se joindre aux ennemis de Rome. Il fut joint au Latium , pour être distribué avec lui au Peuple Romain (b) .

La cote jusqu'ici a été composée en grande Partie de ce qu'on appelle Plages c'est-à-dire de grans Rivages unis , elle devient dans l'endroit où nous en sommes , une suite de Caps grands & petits , qui forment des Golfes , & des feins continuels.

La seule Ville de Cumes en avoit deux , dans l'espace de trois Milles. Mais ils n'étoient rien en comparaison de celui qu'on trouve après avoir doublé le Promontoire de Misène. Il est important non seulement pour mon sujet , mais pour toutes les Antiquités de ces endroits de se faire une idée nette de ce Golfe , qui est celui qu'on peut
appel-

CII.

La cote composée de Plages jusqu'à Cumes y remplit de Caps , & de Golfes.

(b) Latium , Capuaque agro multati ; Latinus ager , & Falernus qui populi Campani fuerat usque ad Vulturnum Flumen plebi Romanæ dividitur . *Tit. Liv. Dec. IV. lib. 8. n. 11.*

appeller indifféremment de Misène , de Baïes , ou de Pouzzoles. A le regarder en général il paroît sous la forme d'un grand bassin à peu-près rond d'environ seize Milles de circonférence, dont douze Milles sont formés par la Rive depuis la pointe de Pouzzoles jusqu'à celle de Misène , & les quatre Milles restans sont une ouverture , que le bassin a au sud-est. Lorsqu'on considère ensuite ce Golfe par Parties, on le trouve divisé en deux principaux. Le premier est celui de Pouzzoles , jusqu'à la pointe de Bains de Neron. Le rivage dans toute cette partie est uni , la Mer qu'il renferme par conséquent toute ouverte; & c'est ce qui fondoit la nécessité de ces jettées & de ces Moles , dont j'ai parlé plus haut. Il falloit faire de seins artificiels pour parler d'après une pensée de Strabon à une mer , qui n'en avoit pas de naturels. Le second Golfe est celui qui prend depuis la pointe des Bains que j'ai dit , jusqu'à celle de Misène : c'est celui , qui est proprement le Golfe de Baïes . Il a tant d'enfoncemens dans la Terre , qu'on peut le regarder comme un Golfe divisé en plusieurs autres subdivisés en beaucoup de seins. Le premier du premier genre est celui qui est
devant

devant Baïes même depuis les Thermes jusqu'au Chateau moderne de Baïes : le second est celui de *Baules* depuis la pointe du Chateau de Baïes jusqu'à celle du Cap de Misène.

Les seins étoient outre les Lacs Lucrin & Averno , ceux qui font de Misène une presqu'Isle , le premier à sa gauche dont on pût faire le Port qui porta son nom : de l'abondance de celui-cy se forme ce sein plus intérieur , qu'on nomme la Mer morte , & que Strabon appelle Achéron ; le second à sa droite hors du Golfe , à qui sa qualité , qui est de n'être qu'une éffusion de la Mer selon l'expression du même Strabon , a fait donner le nom de Lac ; C'est le Lac *Fusaro* appelé par le même Auteur Grec , *Archiphlégeton*. Il séparoit Misène de Cumes. Tel est le célèbre Golfe de Baïes , qui ne précède que de trois Milles , celui de Naples non moins fameux.

Non seulement ceux qui ne connoissent Naples que par les Cartes à qui la chose est inévitable , mais encore ceux qui ont vu cette Ville l'illusion des situations produisant cet effet, se la figurent comme bâtie au fond du Golfe , en dominant également les deux cotés. La vérité est, qu'elle est située

CIII.

Golfe de Naples: situation de cette Ville, sur la partie latérale droite.

I. Tom,

M

dans

dans la partie latérale droite , & que quoique cette partie ne soit que de huit Milles , au lieu que la Partie opposée en a près de trente, Naples toute étendue en long qu'elle est n'arrive pas au coude, qui forme le fond du Golfe à mi-chemin de Portichi sous le Vésuve. La Mer entrée dans les Terres jusques-là s'y réplie , comme effraïée d'un gouffre plus affreux que tous les siens. Cette raison pour le dire en passant fait que Naples, non hors de la portée des Coups du Volcan , par dessous les abîmes ou par le haut des airs , n'est pas en danger au moins d'être atteinte de ses effraïantes Laves. Les Fleuves de feu assez abondans pour couler à cette distance rencontreroient dans leur chemin le fond du Golfe , qui les absorberoit.

CIV.

Herculanum
enséveli sous
Portichi à qua-
tre Milles de
Naples. *Museum*
Herculanense.
sa qualité , sa
richesse.

A quatre Mille après Naples étoit anciennement l'agréable Ville d'*Herculanum*. On croïoit avoir perdu cette Ville sans retour depuis seize siècles , mais elle s'est retrouvée en quelque sorte dans ses dernières années à près de cent pieds sous terre. La fouille qui n'est pas près d'y être terminée , a produit le *Museum Herculanense* de la Maison Roiale de Portichi , où l'on voit une suite complete d'Antiquités relatives
au

au Matériel & au Formel , au Religieux , & au Civil , au Politique & à l'Æconomique , aux Mœurs publiques , & particulières d'une bonne Ville. Il s'y est conservé dans la cendre jusqu'aux choses le plus de nature à se détruire , le Pain , le Vin , l'huile, les fruits. L'Humanité apprend avec joie , que parmi tant d'objets qui ont servi aux hommes , on ne trouve presque aucun homme , ce qui marque que dans le tems du désastre , on eut le tems de se sauver. Les Malheureux dont on trouve les squelettes , durent être ou de ces éclopés abandonnés , qui n'ont aucune ressource ni en eux même ni en autrui ; ou de ces Avarés qui laissoient la vie , par le désir qu'ils avoient de ne rien laisser. Je n'ajouterai pas les curieux : Pline composa seul vraisemblablement cette classe : à la première vue du Phénomène ce généreux , non moins qu'habile observateur de la Nature , partit du Port de Misène où il Commandoit la Flotte Romaine pour le lieu du Prodige ; mais il n'eut pas plutôt pris Terre qu'il vit , ou qu'il seroit enseveli sous la cendre qui remplissoit l'air , ou écrasé par les Pierres qui y étoient mêlées. Comme il s'acheminoit pour s'en re-

CV.
Mort de Pline sous le Vésuve.

tourner un grand coussin sur la tête, il tomba mort sans aucune atteinte visible, saisi sans doute par quelque exhalaison aussi meurtrière que subite.

CVI.
Pompéï. Découverte récente de cette ancienne Ville.

A six Milles après Herculanium étoit *Pompéï*. Je suis le premier sans doute qui écris aussi affirmativement de cette distance précise, d'après la découverte de la Porte de cette Ville, qu'on venoit de faire lorsque j'y fus au mois de decembre dernier. L'excavation apprend déjà, qu'elle ne fut que couverte de la cendre, & de cette pierre, que la légèreté qu'elle a reçu du feu fait voler avec elle. Le Pic n'y fera pas arrêté par la pierre dure que forme la lave en se refroidissant, & si on eut le moyen d'en emporter plus que d'Herculanium, ce qu'on fut forcé d'y laisser ne pourra qu'être beaucoup plus conservé.

CVII.
Surrentum & Monts Surrentins.

A deux fois plus de distance de Pompéï, qu'il n'y en voit de Pompéï à Herculanium étoit, & est encore *Surrentum* Ville appuyée aux Monts anciennement du même nom qui forment la pointe gauche du Golfe, comme les Monts *Gaurani* formoient la droite, avec la différence, que les Monts *Surrentins* sont terminés à la Mer par un Cap jadis la demeure des Syrènes, & ensuite

suite la place d'un fameux Temple de Minerve , au lieu que les Monts Gaurani en s'abaissant & en s'aplatissant vers leur bout, font cette Partie , à qui son aménité qui la fit rechercher pour les loisirs champêtres , fit donner le nom de *Posilipe* *Παυσιλύπης* , du même sens , mais plus heureux que celui de *Sans-Souci* , qu'a donné un Roi célèbre à une de ses Campagnes.

Le Golfe de Naples est suivi de ceux de Salernum , de Poëstum , de Vélie &c. Mais mon sujet ne demande pas , que je suive la Cote plus loin.

Vers le milieu de l'étendue que je viens de décrire qui est d'autour cent-cinquante Milles , c'est-à-dire sur le Golfe de Gaëte fut la VI. Maison de plaisance de Cicéron appelée son *Formianum* pour avoir été dans la Campagne de la Ville de Formies.

Ceux , qui rapportent l'origine de cette Ville aux Lestrigons n'ont pas réfléchi, que la construction des Villes pour vivre en corps de Société , ne fut l'ouvrage que des Peuples civilisés , ou qui tendoient à le devenir, ce qui fut bien éloigné de l'état de ces féroces Sauvages. Ils vecurent dans ce Golfe à la vérité ; mais ce n'est pas leurs Maisons , c'est leurs Antres , qu'il faut y chercher.

M 3

Tout

CVIII.

Golfe de Naples suivi de ceux de Salernum de Velie &c.

CIX.

VI. M. de C. de Cicéron sur le Golfe de Gaëte : son *Formianum*.

CX.

Origine , qualité & situation de Formies.

Tout ce qui peut se dire de Formies, c'est qu'elle étoit une assez bonne Ville du tems des Anciens Romains. La situation qu'elle eut, n'est point douteuse. On en voit les Ruines certaines de ses Aquéducs en particulier au Mole de Gaëte. elle étoit là étendue en long entre la Montagne, & la Mer, vers la quatre-vingtième Pierre de la Voïe Appienne qui la traversoit par le milieu. Horace dans sa relation du voïage de Brundisium, qui étoit par cette voïe, ne pouvant faire entrer le nom de *Formia* dans ses vers, l'appelle la Ville des Mamurra (c), par la raison que la famille de ce nom qui s'éleva beaucoup de son tems, étoit sortie de cette Ville, dont elle dût posséder tout le coté gauche, qui s'appelle encor d'elle *Mamurrano*.

CXI.

Formianum de Cicéron situé au coté droit des Formies.

La question maintenant est de savoir, où fut situé près de cette Ville le *Formianum* de Cicéron. Nous ne le chercherons pas dans son coté gauche. Nous venons de le voir tout occupé par les *Mamurra* : toutes les preuves d'ailleurs n'indiquent, que le coté droit.

CXII.

Ruines de M. de C. & de Monumens qui s'y voient. I. Ruines de M. de C.

Cette Partie est remplie de Ruines, & de

(c) In Mamurrarum lassâ deinde urbe manemus. *Horat. lib. I, Sat. 5.*

de Monumens : à la sortie même du Mole on trouve les substructions de Jardins magnifiques avec des souterrains , qui vont jusqu'à la Mer. Leurs possesseurs les font voir aux étrangers comme les restes de la Maison de Cicéron : nous verrons ce qu'on doit en penser. Lorsqu'on avance un peu plus , on trouve de secondes Ruines de l'autre coté de la voie , c'est-à-dire à main droite qui décèlent une assez belle suite jusqu'à *Castellone* Bourg à un quart de Mille du Mole. Mais à Castellone même en se tournant de nouveau sur la Gauche , on en decouvre de troisièmes infiniment plus belles , sur lesquelles est bâtie la Maison de Campagne de M. de Marsano Duc Napolitain. Le Batiment destiné à l'habitation y étoit dans une partie élevée dominant tout le Golfe. Le penchant jusqu'à la Mer étoit distribué en superbes Terrasses : les voutes qui les soutenoient étoient si magnifiques , que dans une on voit un Bain qu'on prendroit pour un Temple ; on y voit comme une nef & des Bas-cotés soutenus de Colomnes. On y remarque encore de ce que nous appellons Grottes dans nos mœurs même c'est-à-dire des emplacements de fontaines ornés de Coquillages

Marins. Les Batimens étoient produits jusque dans la Mer même , dans laquelle on voit les Ruines de plusieurs grands Pavillons. Au sortir du lieu de ces brillantes ruines , on en cherche inutilement d'autres pendant un long espace. Je compte pour rien celle , qu'on trouve immédiatement avant le Pont , où l'on lit une inscription d'un Viceroi Napolitain (d) : cette ruine , à la gauche du chemin moderne , étoit à la droite de la voie antique , qui tiroit par le lieu qui est aujourd'hui un précipice , & sur le quel elle avoit un Pont , dont on voit les vestiges. La ruine dont je parle n'étoit vraisemblablement qu'une petite hotellerie antique , qui étoit à la tête de ce Pont ; elle n'est donc d'aucune considération : mais il n'en est pas ainsi de celles qu'on trouve bien-tot après. Ce ne sont pas de Ruines de Maisons , mais de Monumens.

La

(d) Cette inscription est remarquable par le jeu de Mots, qu'elle forme , & par l'erreur où elle induit maintenant. La rive sur la quelle il fallut bâtir le Pont s'appelloit haute , celui qui le Bâtit Mont-alte , on en a pris occasion de dire que Mont-alte Bâtit sur la *ripa alta, pontem altum, mente alta* : on croit que c'est du pont large & solide qu'on voit , dont il y est parlé. Mais c'est là l'erreur. La chute du pont de Mont-alte suivit d'assez près sa construction & celui qu'on voit y a été substitué tout récemment.

La première qui s'offre n'est que la substruction de l'Edifice qu'elle forma ; mais tant l'*opus reticulatum* (e) de son mur, que les sortes de Bases de son soubassement, l'annoncent pour un ouvrage du bon tems. Le Monument est d'autant plus remarquable qu'il a une Inscription que voici.

CXIII.
Premier Monument qui porte son inscription.

Q. GISVITIUS Q. L. PHILOMUSUS
MAJOR

Q. GISVITIUS Q. L. PHILOMUS • Minor
M. VITRUVIUS M. L. DEMETRIUS
ET VITRURIA
CHRESTE M. VITRUVIUS M. L.
•TEMA.

Les caractères en sont beaux. Le nom du second Affranchi y est , comme l'on voit , abrégé par le retranchement de sa dernière syllabe: le *inor* de la parole *Minor* qui exprime sa qualité de cadet du premier , y est en un seul caractère , dont le fonds est le corps de l'N. La première jambe en a été allongée par enhaut pour représenter l'I. & a été chargée par le bas d'un petit rond qui des-

NI

(e) Le mur *operis reticulati* , ou à rezeau ; dont Vitruve parle , & qui est une de plus sûres marques de fabrique Antiqué , est celui , dont la face est formée par des pierres longues d'un palme & épaisses de quatre doigts , taillées comme en cloux quarrés , qui posant sur leurs Angles ne s'enchaînent pas seulement fortement , mais agréablement.

désigne l'O. l'R résulte de la manière , dont on a contourné les deux jambes restantes. Mais une observation plus importante , c'est celle que demande la dernière parole TEMA. Elle compose seule la dernière ligne ; mais ce qu'on lit n'est que le fragment de ce qui fut gravé. Il a sauté de la Pierre un éclat chargé du commencement de cette parole , dont il n'a resté qu'une jambe penchée qui est , ou la seconde de l'A , ou la moienne de l'N : enforte qu'on ne fait s'il faut lire NTEMA ou ATE-MA. Tout ce que la place , qu'a laissé l'éclat peut faire juger , c'est qu'il ne manque qu'une, ou tout au plus deux lettres. Ma première pensée d'après plusieurs combinaisons fut que la parole entière avoit été *Anatema* , mais il est plus naturel qu'elle ait été *Antema* furnom du second *Vitruvius* , comme *Demetrius* l'est du premier. Ce monument se trouve en un endroit où l'on voit une Antiquité unique: c'est une petite Voie antique qui passe sous la grande Voie Appienne & qui a sa direction à la Mer.

CXIV.
Second Mo-
nument la Tour
de Cicéron.

Non loin de ce Monument qui est à droite , on en decouvre un second beaucoup plus sensible à gauche; c'est celui qu'on nomme la Tour de Cicéron : j'en donnerai ici une Notion.

Au

Au milieu précis d'une enceinte antique de cent pas justes en quarré , sur une base quarrée de vingt-quatre palmes par chacune de ses faces , s'éleve un édifice en forme de Tour à deux étages ; le premier quarré que le depassement de six palmes de la base prouve avoir été environné d'un Portique ; le second rond que la manière de la fabrique prouve avoir été orné de Pilastres & de Colonnes. La Matière reduite en cette forme est une très belle Pierre taillée en pièces de cette grosseur , que les Romains donnoient aux Matériaux de ce genre , c'est-à-dire de sept à huit pieds quarrés.

L'intérieur du Monument est comme de deux Chapelles rondes l'une sur l'autre , avec cette particularité qui n'est pas unique cependant , puis qu'on voit une chose toute semblable dans un Temple antique à trois Milles de Rome hors la Porte-Majeure sur l'ancienne voie *Larvicane* ; c'est un Pilastre , élevé au beau milieu , comme pour soutenir les voutes. Il est rond & de Pierre dans la pièce de dessous , de Maçonnerie & quarré , dans celle de dessus. La face de l'enceinte qui est sur la Voie Appienne a une Porte à la quelle aboutissent

tissent des ruines , qui partent d'un des coins du Monument qui sont sans doute d'une sorte de coridor pour y conduire.

Après ces Monumens on trouve la petite Rivière d'Itri , qui ser voit de Confins sans doute aux deux Villes de Formies & de Gaëte , & au dela de laquelle il n'est pas nécessaire que nous allions pour l'examen relatif au *Formianum*.

CXV.
Jugement des
Ruines de trois
Maisons de
Campagne , &
qu'elle étoit
celle de Cicé-
ron.

Du récit que nous venons de faire , il résulte , qu'il y eut trois Maisons de Campagne & deux Monumens dans ce coté de Formies. De qui étoient ces Maisons ? qu'elle des trois étoit celle de Cicéron ? voila les premiers doutes qu'il s'agit de résoudre. Cicéron lui-même nous fournira les lumières les plus adaptées à un tel objet. Dans des lettres à Atticus écrites du *Formianum* , il instruit cet Ami de la Compagnie qu'il y avoit c'est-à-dire qui l'y importunoit. La premiere c'étoit la foule de Formiens qui venoient lui faire la Cour aux heures , qui y étoient destinées dans les Mœurs Romaines , c'est-à-dire aux premieres heures du jour. Sans parler du vulgaire , dit-il , qui ne fait que paroître , je suis délivré de ceux qui s'arrêtent le plus long-tems avant la quatrième heure , c'est-à-dire

à-dire avant dix heures. Mais des visites bien autrement facheuses sont celles d'Arrius. *Sa Maison ne peut être plus près de la mienne, & lui par son assiduité, n'est pas un Voisin mais un hôte.* D'un autre côté j'ai Sébofus ami de Catulus : dans un autre endroit il nomme également ces deux Voisins touchant lesquels il s'exprime en ces termes : comme je vous écris cette lettre, ne vous voila-t-il pas Sébofus : je n'en suis pas au bout du long soupir, que sa visite me fait pousser, que j'entends le fatal bonjour d'Arrius. Quels Messieurs ! je leur préférerai certainement les Payfans (f). Ces textes de Cicéron nous apprennent deux choses ; la première, qu'il y eut trois Maisons de Campagne dans le côté où étoit la sienne ; La seconde qu'il n'y en eut que trois : il parle généralement de toutes les visites qu'il y avoit, tant de ceux de la Ville que de ses Voisins de Campagne ; & dans la classe de ceux-cy, il ne

(f) Omitto vulgus, post horam quartam ceteri molesti non sunt. Arrius Proximus est vicinus: immo ille quidem jam contubernalis . . . ecce ex altera parte Sebofus ille Catuli familiaris. *Ad Attic. lib. 1. ep. 14.* cum hæc scriberem ecce tibi Sebofus, nondum plane ingemueram; Salve inquit Arrius. Si solus non potuero cum rusticis potius, quam cum his perurbanis. *Ibid. ep. 15.*

il ne met qu'Arrius, & Sébosus. Leurs deux Campagnes & la sienne étoient donc les trois seules, qui étoient dans ces environs. Ce raisonnement est merveilleusement confirmé par ce que j'ai rapporté de l'état des lieux. J'ai dit qu'en effet, on n'y trouve les ruines que de trois anciennes Maisons de Plaisance. Les deux des deux voisins & celle de Cicéron, font justement ce nombre. Il reste à savoir qu'elle fut celle de chacun de ces personnages. Ce second point pourroit être inféré de plusieurs paroles du même Cicéron; mais nous avons un moïen, de trancher plus court la difficulté. C'est l'inscription d'un *Arrius* officier de Tibère qui pût être celui dont Cicéron parle, ou qui fût au moins son Fils; la voici:

CXVI.

On infère
d'une seule in-
scription d'Ar-
rius, à qui elles
appartenoient
toutes les trois.

ARRIO SALANO PRÆF.
QUINQ. TI. CÆSARIS PRÆF. QUINQ.
NERONIS ET DRUSI CÆSARUM
DESIGNATO TUB. (g) SAC. PR.
ÆDILI III. AUGURI INTERREGI
TRIBUN. MILITUM LEG. III. AUGUSTI
LEG. X. GEMINÆ
PRÆF. EQUITUM PRÆF. CASTRORUM
PRÆF. FABRUM OPPIA UXOR.

Cette

(g) La seconde lettre de l'abbreviation TUB. de l'inscription, à tant souffert qu'on la devine autant qu'on la lit. Si c'est véri-

Cette inscription se lit sur la voie Appienne presque vis-à-vis la porte du Château du Duc de Marsano. Mais il faut observer que le voisinage ne doit pas la faire confondre avec celles , qui ornent l'un & l'autre coté de cette Porte , qui ne sont recueillies en un seul endroit que parce qu'elles y ont été transportées. L'inscription d'Arrius ne se voit pas seulement à part , mais elle est de l'autre coté de la voie , & contre un Mur qui n'a rien de commun avec le Château dont nous parlons. Ce Monument se trouvant placé là sans dessein , & sans motif particulier , c'est un signe , que lors de la confection du Mur , on ne voulut pas le remuer de sa plus ancienne Place. Ce lieu en effet peut avoir été l'appartenance la plus naturelle du lieu des secondes Ruines dont j'ai parlé. Cette Pierre doit être regardée comme nous apprenant indubitablement , que ces Ruines sont les vestiges de la Maison de Campagne d'Arrius.

La situation de cette seule Campagne , ainsi fixée , rend aisée la connoissance de celle

CXVII.
Preuve pré-
cise de la situa-
tion de celle de
Cicéron à la
Villa-Marsa-

véritablement un V. & qu'on doive lire TUB. comme je l'ai cru, la parole exprimée pourra être relative au *Tubilustro* c'est-à-dire à la lustration annuelle des Trompettes & des autres instrumens qui servoient aux sacrifices.

Arrius vicinus est proximus.

Ecce Scébosus ex altera parte.

celle de deux autres. Elle démontre en particulier celle de Cicéron. Pour la trouver d'après cette Pierre, il suffit de la chercher dans la situation, où Cicéron dans le texte rapporté cy-dessus nous apprend, qu'il se trouvoit par rapport à Arrius. *Arrius*, lui avons nous entendu dire, *est montrés-proche voisin*; il est à remarquer, que dans ces paroles il ne fait mention d'aucun coté, quoique sa phrase semblât le demander, pour opposer Arrius à Scébosus qu'il dit être son voisin *d'un autre coté*. Cette proximité la plus grande qu'on puisse avoir, ce silence au sujet des cotés, indiquent très clairement une position en face. La Maison d'Arrius étoit sur la droite de la voie Appienne. Celle de Cicéron devoit donc être sur la Gauche dans le même endroit. C'est donc là qu'il faut la chercher d'après la Pierre combinée avec le texte. Justement dans cette situation on trouve le plus belles Ruines, qui soient dans toute cette Partie, qui sont celles que j'ai décrites de la *Villa-Marfana*. Le lieu, où est la Pierre, est si précisément situé par rapport à ce lieu des Ruines, de la manière dont il doit l'être d'après les autorités qui nous servent de Guides, qu'on est en danger

com-

comme je l'ai dit, de confondre la Pierre du premier, avec celles dont on a orné l'entrée du second. Ces Ruines sont donc sans aucun doute, les Ruines du Formianum de Cicéron.

Si une preuve aussi précise avoit besoin de confirmation, on la trouveroit dans la beauté, que j'ai dit, qu'ont les Ruines. Quand Midlétou écrivit, que Cicéron avoit cherché à avoir ses Maisons de Campagne

au long de la voie d'Appius, afin qu'elles se présentassent aux observations des Voyageurs, le trait ne pût être plus inexact; *Hist. & V. de Cic. Tom. IV. p. 309. edit. de 1749.*

puisqu'il n'y eut que celle dont nous parlons, qui eut cette Position: mais la conséquence qu'il en tire, de la beauté qu'elle supposoit, est des plus justes. La Position seule du Formianum sur la voie Appienne, prouve que Cicéron ne dut rien négliger pour le rendre magnifique, quand ce n'eut été que pour le rendre digne des Merveilles de toute espèce qui remplissoient cette voie, que cette raison surtout faisoit appeler *le Reine des Voies*. J'ai ici, disoit Cicéron dans une lettre qu'il écrivoit du Formianum, *j'ai ici, non une Maison de Campagne mais une Basilique (b)*; n'importe

I. Tom.

N

qu'il

(b) Basilicam habeo non Villam, frequentia Formianorum. At Comparem Basilicæ ? Tribum Æmiliam. *Ad Att. l. 1 ep. 14.*

qu'il fonde ce nom sur la *Cour nombreuse* , qu'il y recevoit des *Formiens* , qui rassembloit chez lui comme il s'exprime la *Tribu Emilienne* ; cela même , prouve qu'il devoit le meriter d'ailleurs , puisque ce n'est que par la magnificence que ce nom suppose , qu'il pouvoit contenir commodément , & recevoir dignement une Foule si honorable. Le *Formianum* de Cicéron étoit donc dans l'endroit , où l'on voit ces Ruines , qui ont pû être d'autant plus facilement la Basilique de Cicéron , que dans la description que j'en ai faite , on a vû jusqu'à un bain avoir la forme noble qui caractérisoit ces sortes d'Edifices (i) .

CXVIII.

Les Ruines montrées jusqu'à présent comme celles de la M. de C. de Cicéron sont celle de la M. de C. de Sébostus.

La découverte des Maisons de Campagne de Cicéron & d'Arrius dans les deux Ruines contigues , épargne la recherche même

(i) On peut se faire une idée juste des Basiliques Antiques, d'après les Fragmens précieux de l'Ichnographie de l'ancienne Rome, trouvés dans les Ruines du Temple de Rome même, & placés dans les murs de l'escalier du *Musæum* du Capitole : on y voit les plans de plusieurs, bien conservés. C'étoient des vases immenses avec de bas-côtés, & de grandes pièces tout autour. Nos plus belles Eglises ne portent leurs Noms, que parcequ'elles furent faites sur leur modèle. Du reste ce n'étoit, que des Places publiques couvertes destinées ainsi que celles qui ne l'étoient pas, au concours produit par les affaires, où par le loisir. Leur nom Grec qui veut dire *Regia*, leur venoit également de leur objet & de leur forme aussi noble que riche.

même de la situation , que dût avoir celle de son second voisin c'est-à-dire celle du peu aimable Sébosus : elle ne pût être qu'au lieu indiqué par les Ruines restantes , c'est-à-dire celles qui sont aux Portes du Mole , qu'on a donc bien mal-à-propos montrées jusqu'ici , comme les restes de l'habitation de l'Orateur Romain.

J'ai dit qu'après les Ruines de la *Villa-Marfana* , on n'en voit point d'autres pendant l'espace d'un Mille : & j'ai ajouté qu'au bout de ce Mille , on trouve celle de deux Monumens que j'ai décrits.

Ces deux Points ne peuvent s'accorder plus parfaitement avec ce qui vient d'être établi. Le premier est une suite de la situation du *Formianum* de Cicéron à la *Villa-Marfana*. Les autorités anciennes qui parlent de cette Maison à l'occasion de l'événement que j'exposerai nous apprennent , qu'elle étoit éloignée de la Mer , c'est-à-dire du lieu de la Mer où l'on s'embarquoit , d'un peu-plus d'un mille , & que le chemin pouvoit s'en faire par ses Avenues. Il s'ensuit de ces particularités non seulement que les Appartenances du *Formianum*, étoient à sa gauche , puis qu'on alloit à la Mer de ce côté-là , mais quelles y occupoient plus

CXIX.
Etendue des
appartenances
du *Formianum*
de Cicéron.

N 2

d'un

d'un Mille ; qu'elles s'étendoient par conséquent jusqu'à la Rivière d'Itri dont j'ai parlé , qui se trouve justement à cette distance. Le nom de *Cérolî* , ou *Céroni* corrompu de celui de *Cicéronis* , que porte encore toute cette Partie , est une confirmation de ce point d'autant plus forte , qu'elle est plus naturelle : on ne doit donc trouver aucunes Ruines d'édifices dans toute cette étendue, qui ne dut être remplie , que des Jardins & des bois du Formianum.

CXX.
Exposition
touchant les
Monumens , &
l'Histoire de la
Mort de Cicé-
ron dans son
Formianum.

Les Monumens qui sont des signes de la triste mort paroissent bien étrangers à une Maison de Campagne vouée aux délices de la Vie ; ils n'en doivent pas moins se trouver dans celle que nous recherchons , puis que c'est celle où Cicéron mourut.

CXXI.
Changement
de la Constitu-
tion Politique
de Rome.

Il faudroit ici son éloquence pour raconter sa Catastrophe. Le tems qui avoit pû être prédit par Polybe , où les Passions substituées aux Vertus à Rome , devoient forcer sa Démocratie à se changer en Monarchie étoit arrivé. Les Cinna , les Marius avoient déjà pû s'attribuer des pouvoirs , qui étoient des Monstres pour une République. Sylla allant encore plus loin , avoit montré à Rome , qu'elle pouvoit avoir un Maître. Il pût renoncer volontaire-

tairement à sa Tyrannie , mais il n'eut scu guérir la playe faite par son exemple à la Liberté. D'après ce modèle en effet surtout , César forgea à sa Patrie ces fers , que la mort même qui lui fut donnée pour s'affranchir , ne pût rompre. Antoine Consul de sa façon faisît la résolution de laisser subsister ses Actes , pour le faire regner tout mort qu'il étoit , plus odieusement qu'il n'eut fait , si on l'avoit laissé vivre ; ou plutot il en profita habilement pour regner despotiquement , & arbitrairement lui même , tantôt sur le fondement de ce qui étoit contenu dans les Loix de César , tantôt sous prétexte de ce qu'il disoit qui se trouvoit dans ses Mémoires.

La fortune d'Octave adopté par César , fut cause de cette tournûre des affaires si différente de celle qu'on avoit attenduë. Antoine en se saisissant du Pouvoir de César , le garda pour ainsi dire , jusqu'à ce que Octave eut pris ses mesures pour le recueillir , comme s'il n'eut été qu'une portion de son Héritage. Son age , qui n'avoit pas terminé le quatrième Lustre ne l'ayant pas empêché de trouver le secret de se faire aider à s'y élever , par ceux même qui en étoient les plus grands ennemis , on

peut bien penser, qu'il n'ignora pas l'Art de s'y affermir. Il le rendît ordinaire. Les quatre lettres redoutées S. P. Q. R. qui vouloient dire le Sénat, & le Peuple Romain, pour exprimer ce qui formoit la Puissance Romaine, ne continuerent à subsister, que dans de vaines Formules. Les Empereurs Césars Augustes furent seuls reconnûs.

CXXII.

Ces changemens n'arrivent pas sans les plus tragiques événemens. Celui de Rome devoit être funeste à Cicéron.

Les constitutions Politiques des Etats ne changent pas sans le plus tragiques événemens. L'ancien Pouvoir fait ses derniers efforts, que le nouveau ne peut surmonter que par les plus excessives violences. Cicéron eut d'autant plus à craindre de ce dernier, qu'il ne pouroit être regardé que comme un des plus fermes appuis du premier.

CXXIII.

Figure qu'avoit fait Cicéron dans la République.

Il avoit fait dans la République la plus grande figure. Ce ne fut point à sa naissance qui ne fût qu'honnête, mais à son mérite qui ne pût être plus distingué, qu'il en fut redevable. Je n'en apporterai qu'une preuve. Rome contente de ne lui avoir fermé aucune voie de ses honneurs inférieurs, faisoit difficulté de lui déférer sa Dignité suprême qui étoit celle de son Consulat. Elle y fut forcée par le péril, où elle

elle se vit jettée par Catilina. La manière, dont le nouveau Consul la sauva, l'empêcha même de s'y borner. Le glorieux Titre de *Père de la Patrie*, dont les plus grands Princes, ont tenu à honneur depuis de se voir décorer, fut créé par elle pour le distinguer. Cicéron ne manqua d'aucun des mérites, qui devoient briller en un Romain. Il avoit été autant besoin de cœur que de tête, pour venir à bout d'une Conjuraison comme celle qu'il dissipa, composée de la plus déterminée ainsi que de la plus perdue Noblesse, où avoit trempé jusqu'à César. Une Guerre qui se présenta pendant son Proconsulat, ne fut courte, que par la prompte fin, que son habileté, & sa vigueur y sûrent mettre : Cicéron fut proclamé Empereur par son Armée à cette occasion. Les Lauriers mis aux Faisceaux de ses Licteurs annoncerent le Triomphe, que ses exploits lui donnoient droit de prétendre. On peut dire que cet honneur lui fut ravi sur le point de le recevoir. Les circonstances le plus critiques n'avoient pes empêché le Sénat le plus pleinement assemblé, d'en faire la demande solennelle; & si le *Senatusconsulte* n'en fut pas dressé dès lors c'est que le Consul qui vouloit s'en faire un mé-

*Vid. ad Act.
lib. V. ep. 20.*

te propre auprès de Cicéron , demanda qu'on lui permit de ne faire sa relation à ce sujet qu'après qu'il auroit expédié quelque affaire la plus intéressante à la République, qui l'occupoit alors (k) ; mais ce qui fut différé fut perdu. Rome fut chassée de Rome même par César. Celui-cy eut désiré , que Cicéron eut persisté sous lui dans ses poursuites du Triomphe ; mais outre qu'il étoit bien éloigné de vouloir lui avoir cette obligation , ses maximes étoient qu'il n'étoit ni glorieux , ni agréable , ni même possible de Triompher dans une Patrie subjuguée. On lui voit à la vérité en une occasion une peur horrible d'une Guerre des Parthes ; mais elle n'étoit produite , que par la vue de la nécessité de vivre trop long tems dans le bruit des Armes.

Outre la gloire de la valeur qui défend les Etats , il est celle de la sagesse qui les gouverne, d'autant plus éminente, que c'est à elle qu'il appartient de conduire jusqu'aux bras des Héros même. Cicéron avoit moissonné la première par la nécessité de la Carrière de de-

(k) Nobis inter has Turbas Senatus tamen frequens flagitavit Triumphum , sed Lentulus Consul quo majus suum beneficium faceret simul atque expeditisset que essent necessaria de Republica dixit se relaturum. *Ad Famil. Tyroni l. XVI. ep. 11.*

re de tout Romain distingué; mais ses vœux ne reclamoient que la seconde: c'étoit celle pour la quelle il étoit fait. Il n'avoit pas plutot eu part aux affaires publiques, qu'il s'étoit aquis la plus grande Autorité, soit dans le Sénat qui déliberoit, soit sur le Peuple qui resolvoit. L'assemblée des Sages se faisoit un devoir de se rendre à la Raison qui s'exprimoit par la bouche de la Vertu en Cicéron. La multitude a beau être un Monstre à une infinité de Têtes, Cicéron n'avoit gueres besoin, que de paroître sur les *Rostrs* pour lui imposer ces Chaines, que nos anciens Gaulois faisoient sortir de la bouche de leur Mercure en signe du pouvoir de l'Eloquence. Il fut capable de lui faire abroger une Loi agraire portée par un de ses Tribuns, quoique ces sortes de Loix fussent son pain selon une expression de Pline.

Tel avoit été Cicéron. Plus il avoit été grand dans la République, plus il avoit à craindre de ceux dont toute la pensée étoit qu'il n'y en eut plus. Il en fut quitte cependant pour la peur sous César. Le trait est des plus dignes d'être développés.

L'ambitieux César vit dans le vertueux Cicéron quelqu'un, dont il désespéra également de gagner le Cœur, & d'égalér la
Gloi-

CXXIV.

César qui
désespere de
ne pouvoir ga-

gner son Cœur , & d'égaliser sa Gloire le laif. se vivre. Vie de Cicéron pendant la vie de César.

Gloire. Il favoit que le Pere de la Patrie en haïroit éternellement le destructeur : & il avoit eu beau le priver du Triomphe qui lui auroit été dû , il eut assez de Gout pour voir , & assez de sincérité pour dire , que tous les Triomphes des plus grands hommes de Rome fans en excepter les fiens, n'étoient rien en comparaison de celui que Cicéron avoit mérité, pour avoir porté la Gloire de sa Patrie par ses Talens , plus loin, que personne ne l'avoit pu faire par les Armes. Ennemi , & Rival , il eut l'Héroïsme plus grand que tous les autres qu'on vante en lui , d'oublier en faveur de Cicéron sa maxime que le motif de l'Empire justifie toutes sortes d'actions. Il lui fit dire qu'il n'avoit rien à redouter.

Cicéron se fia à cette parole avec d'autant plus de grandeur d'ame, qu'il se sentoît bien incapable d'oublier son ancienne Dignité pour suivre la nouvelle servitude. Il aima mieux ne plus paroître à Rome , que d'aller grossir la Cour du nouveau Maître. Il se confina dans ses Campagnes , où il passa son tems à faire avec ses Amis ces exercices littéraires dont j'ai parlé , ce qui lui faisoit écrire à Poëtus avec beaucoup de grace , que semblable à ce Roi de Syracuse ,

cuse, qui chassé par ses sujets s'étoit mis à enseigner les lettres à Corinthe, il étoit devenu, de Roi de Fore Romain, Maître d'école à son Tusculanum. Les amis, qui alloient recevoir ses Leçons, ne prenoient pas celle de sa sévérité Republicaine. *Votre lettre m'a trouvé seul*, disoit-il au même Poetus, *parceque j'ai envoyé mes écoliers au devant de César* parlant ainsi de l'empressement qu'ils avoient eu de lui aller faire leur cour à son retour des Espagnes (1).

La mort fut donnée cependant au Fondateur de l'Empire, dans un tems où il prouvoit à Rome, que la Puissance d'un seul lui étoit aussi avantageuse, qu'elle pouvoit lui être désagréable; & ce qu'il y a de plus surprenant c'est que les coups furent portés par ce qu'il y avoit de mieux intentionné dans l'Etat. Je suis persuadé, qu'ils ne se portèrent à leur action que par la pensée, que Cicéron restant encore, la République pouvoit être rétablie. L'ouvrage de la Conjuraction ne fut pas plutôt consommé en effet, que Brutus qui en avoit été le chef

CXXV.
Mort de César : les conjurés réclament Cicéron.

(1) Cum ego otiosus in Tusculano propterea quod discipulos obviam Cæsari miseram ut Dionisius Tyrannus cum Syracusis expulsi esset Corinthi dicitur ludum spernisse, sic ego amisso Regno Forensi ludum quasi habere cæperim. *Ad Famil. lib. IX. ep. 18.*

tant pour le projet que pour l'exécution ,
le Poignard ensanglanté encore à la main ,
invoqua hautement Cicéron (m) . Celui-cy
 accourut à la premiere nouvelle de ce qui
 s'étoit passé. Peu effraïe du Pouvoir dont
 il trouva Antoine saisi , il n'eut qu'à em-
 boucher la trompette de son Eloquence ,
 pour armer contre lui , Rome entiere re-
 devenue Romaine par ses discours. Les
 Philippiques n'auroient pas été moins puis-
 santes , que ne l'avoient été dans une au-
 tre occasion les Catilinaires sans une fau-
 te , que fit Cicéron , & qui en ruina tout
 l'effet.

CXXVI.

Il arme Ro-
 me contre An-
 toine ; mais se
 laisse tromper
 par Octave.

César avoit adopté le jeune Octave , &
 le destinoit à être son Successeur. La chu-
 te si imprevue du Pere sembloit devoir en-
 traîner d'autant plus infailliblement celle
 du Fils , qu'il ne se trouvoit agé que de
 dix-huit ans. La dissimulation supléant à
 la Force , il feint de se jeter entre les bras
 de Cicéron comme dans ceux d'un Pere,
 ou d'un Tuteur , & il ne lui parle que de
 ses sentimens pour le parfait rétablissement
 de la Liberté. La prudence même commu-
 ne avertissoit de ne jamais se fier au Ne-
 veu ,

(m) Brutus cruentum Pugionem tenens Ciceronem ex-
 clamavit . *Phillipic. II. n. 20.*

veu, au Fils, à l'Héritier de César; mais la Puissance qui préside aux choses humaines voulut que la haute sagesse de Cicéron se laissât prendre aux Artifices d'un Enfant. Il le fit joindre aux Consuls même qui devoient écraser Antoine avec la qualité de Préteur, & avec les honneurs attachés à ce nom, dont le plus brillant étoit le droit d'avoir des Lieutenants.

Les armes de la République aiant débuté par des succès, quoique tout le mérite d'Octave eut été de défendre son Camp, Cicéron pour cela même ne le fit pas moins nommer que les deux autres Chefs, dans le Senatusconsulte de sa façon qui ordonna en leur honneur *une supplication générale de cinquante jours en actions de grâces de la délivrance du Peuple Romain de la servitude bonteuse & cruelle d'Antoine (n)*. Les Consuls furent cependant bientôt après tous deux tués. Ce fut aussitôt de la part d'Octave un nouveau recours à Cicéron; & de la part de Cicéron un nouvel empressement à favoriser Octave. Celui-cy s'étoit hâté de supplier ce Bienfaiteur de demander les

Fai-

(n) Ob eas res Senatum existimare Trium Imperatorum Virtute Populum Rom. foedissima, crudelissimaque servitute liberatum. *Philippic. XIV. n. 37.*

Faisceaux vacans pour eux d'eux, colorant sa demande ambitieuse du prétexte, qu'étant Consuls tous deux, Cicéron exerceroit seul toute l'autorité du Consulat, pendant que lui Octave se regarderoit trop heureux d'en avoir la décoration. Cicéron avoit tout Pouvoir à Rome dans ce tems là; il servit d'autant plus généreusement Octave, qu'il ne sollicita, & qu'il nobtint que pour lui seul l'honneur désiré. Ce comble des bientaits de Cicéron devoit par cette qualité même commencer à démasquer Octave: celui-cy se trouvant Consul, & voïant que Cicéron ne pouvoit plus lui servir à rien, il lui tourna entierement le dos, & commença à se ménager avec Antoine toujours avec sa même Politique. Toutes les pensées du second César, n'étoient que de s'élever à toute la Puissance du premier. Cicéron lui avoit servi de premier degré. Antoine dans son Plan devoit être le second. Il traita avec lui pour s'en faire recevoir comme Collègue, persuadé qu'il en deviendrait bientôt le supérieur, & qu'il resteroit enfin seul Maître. Antoine n'eut garde de rejeter les propositions de celui qui avoit les Vétérans de son Père, lui qui n'avoit pas refusé Lépidus pour de moindres

dres motifs. C'est ainsi que se forma la fameux II. Triumvirat.

Epoque funeste pour Cicéron ! en conséquence il ne devoit sembler s'être relevé que pour faire une chute plus déplorable. Le I. Article de la nouvelle Union fut celui des Victimes à sacrifier à la cruauté réciproque. Cicéron fut le premier nom de la liste d'Antoine. Il y avoit lieu d'espérer & même d'attendre , que l'héritier de César prendroit une défense d'autant plus vive d'une Tête respectée par César même , qu'il lui devoit tout personnellement , soit pour en avoir été sauvé des plus imminens dangers , soit pour en avoir reçu tous ses honneurs. Les obligations d'Octave , & les protestations qu'elles lui avoient fait renouveler si souvent , annonçoient en effet , qu'au défaut d'autres moïens , il effaceroit de ses larmes & de son sang même , un nom si cher du Catalogue fatal. Mais vain espoir ! La perfidie qu'il y avoit à consentir à la proscription de Cicéron , n'empêcha pas d'y prêter les mains. Plutarque à voulu faire honneur à Octave d'une résistance de trois jours entiers ; mais outre qu'il y a peu d'honneur à ne faire que différer les actions honteuses , dont
l'hon-

CXXVII.

Formation du
II. Triumvirat,
& Proscription
qui en est la
suite. Cicéron à
la tête de la li-
ste d'Antoine.
Conduite peu
honorable d'Octave.

l'honneur consiste à n'être jamais capable , la manière , dont Cicéron est livré ici , est trop assortie à celle dont il avoit été joué & trompé jusques là , pour croire que la démarche ait beaucoup couté. On doit oublier Octave , lors qu'on parle d'Auguste.

CXXVIII.

Cicéron a-
prend sa pro-
scription à son
Tusculanum :
s'ambarque à
Asture : est mis
à mort dans
son Formia-
num.

La Cruauté qui arrêta la Proscription s'efforça de la tenir fort secrete pour en mieux assurer l'exécution. Cicéron aussi bien, que tristement servi en eut cependant le plus prompt avis dans son Tusculanum , où il se trouvoit avec Quintus son Frère , qui n'y étoit pas moins compris. Un tel avis n'étoit rien moins que la pronontiation d'un arrêt de Mort pour lui , & pour tous les siens ; pour son Frère , & pour ses deux neveux : & si son Fils étoit excepté , cette vue loin de diminuer la douleur , étoit capable de rouvrir la plus sensible playe que le Cœur de Cicéron eut jamais reçue , lorsque ce monstre d'Enfant , non seulement prit un parti différent du sien , mais fit sa cour à ses dépens. Le coup aussi affreux par là, que celui de la plus terrible foudre étoit même plus subit ; puisque ce dernier est annoncé au moins par la nue qui le lance , au lieu que la cause , & l'effet c'est-à-dire

Mer ne servit de rien pour ceux dont son ame étoit agitée. Son esprit étoit tantôt frappé du point de vue effraiant d'une Mort inévitable , & tantôt un peu ranimé par l'idée , qu'il n'étoit pas possible qu'Octave fut assez perdu pour qu'il ne restât pas de sa part quelque ressource. Les faits donnant trop peu de lieu à cette dernière pensée pourtant , c'étoit la première qui se représentoit aussi-tot. La honte de fuir, le déchiroit plus encore que la fraïeur de mourir. Tout cella le remplissant de l'ennui de vivre , il résolut de se donner la mort. Seulement , afin que son image sanglante devint une furie pour l'ame d'Octave il projette de retourner à Rome , d'aller droit à la Maison de cet ingrat , & de se tuer sous ses yeux. Sans attendre ni la faveur des vens ni la commodité des voitures , il prend son chemin à pied sur les sables de cette Rive , & il ne fut arrêté après y avoir fait plus de douze milles , que par la reflexion des tourmens , que sa demarche pourroit engager à vouloir joindre à sa mort. Cicéron prit alors le Parti de faire un généreux effort sur lui même, de fouler aux pieds toutes les allarmes , & de mettre son Ame en même,
d'at-

d'attendre en paix les événemens. Dés lors il laissa à ses Gens toute liberté , de faire de lui ce qu'ils voudroient. Ils le remirent en Mer. Tout ce qu'on pût faire à cette nouvelle tentative , ce fut de gagner Gaëte. C'est de cette manière , que Cicéron vint à son Formianum prêt à devenir de sa Maison de Campagne , sa Maison éternelle pour me servir du nom que les Anciens donnoient au Tombeau.

Cicéron n'y fut pas plutôt arrivé , que d'après la nouvelle disposition , où j'ai dit qu'il s'étoit mis , il pût s'y livrer à un sommeil profond. Son monde le lui auroit laissé prendre bien volontiers sans la pensée , que ce sommeil pouvoit à chaque instant être changé en celui de la mort. Elle fit enlever plutôt qu'éveiller Cicéron , pour aller tenter de nouveau la fortune des Flots. Le Moment n'avoit pû être saisi plus à propos. On étoit encore peu loin de la Maison, lorsque Herennius , & Popilius Centurions d'Antoine y parurent à la tête de leur troupe. Ils frappèrent à la Porte qu'ils trouvèrent fermée , & comme elle ne s'ouvroit point , ils l'enfoncerent.

L'infidélité d'un Affranchi de Quintus nommé Philologue qui étoit dedans, rendit inutile

le le bonheur qu'on avoit eu , de saisir l'instant favorable pour échaper. Les Officiers instruits par lui du chemin qui avoit été pris par les Avenues couvertes du Formianum , ne prenant que peu de leur Monde avec eux , allèrent se poster dans le lieu où l'on devoit aboutir. Cicéron vint s'y jeter de lui-même dans le piège. Il s'y vit avec une telle force d'ame que voyant ses Serviteurs se mettre en posture de le défendre , il leur ordonna du ton qu'ils respectoient , de n'apporter aucune résistance , à l'iniquité de son sort. Portant sa main à son menton ce qui étoit son geste ordinaire , il régarda seulement , de quel front Popilius venoit chercher une tête qui avoit sauvé la sienne dans une Cause criminelle. Content d'appercevoir une barbarie la moins capable de porter sur elle des coups mal-assurés , il la tira tranquillement hors de la portière de sa voiture. Popilius la trancha non sans que ses Soldats même détournassent les yeux pour ne pas voir son inhumanité. Pour mieux faire sa cour à Antoine , à la tête qui avoit conçu les Philippiques , il voulût ajouter les mains qui les avoient écrites. Chargé de ces depouilles comme si elles avoient de celles que les Romains

maines appelloient *opimes*, il courut plein de joye les présenter à Antoine. Celui-cy se trouvant au Fore où il tenoit les Comices, crut pouvoir les montrer au Peuple assemblé comme une image de sa Puissance sous laquelle une si grande tête avoit été obligée de tomber, mais il n'y vit que celle de la Cruauté & de la Folie même de celui, qui non seulement avoit eu l'inhumanité d'attenter sur une vie que les Barbares même auroient voulu prolonger de la leur, mais qui avoit assez peu de jugement pour exposer ces vénérables restes, dans le lieu où celui à qui ils appartenoient s'étoit aquis la vénération que l'Univers avoit pour lui, par les discours aussi pleins de vertu que d'éloquence, qu'il y avoit si souvent prononcés.

Telle fut la Fin de Cicéron d'après les Anciens qui en ont écrit, soit ceux dont Sénèque nous a conservé les Fragmens comme Cremutius-Cordus Sénateur, Brutidius-Niger, & Tite-Live; soit ceux dont les Œuvres nous restent sur tout Plutarque dont la Vie très-détaillée de Cicéron doit paroître d'autant plus précieuse, qu'un mot qu'il dit du trait de Philologue; que *Tiron n'en parle pas*, montre qu'elle a

O 3

été

CXXIX.

Sources d'où
l'on a tiré tout
ce qui a été
raconté de la
mort de Cicé-
ron.

Senec. *Sua-*
for. VI.

été écrite d'après les Mémoires de cet Afranchi célèbre. Une telle source est capable de donner tout le mérite possible à ce qui y fut puisé. Cicéron donne à Tiron le nom Grec de *Canon* c'est-à-dire de règle de ses écrits, non seulement à cause du soin infini qu'il avoit de ne pas les laisser égarer , mais encore à cause de la liberté qu'il prenoit , de n'en pas grossir ses recueils sans voir s'ils étoient bien dignes d'y entrer , à quoi il falloit que Cicéron pourvût : ce qui marque l'obligation infinie que lui ont les Lettres.

*xavov Scri-
ptorum meo-
rum ad Fam.
lib. XVI. ep. 17.*

CXXX.
Utilité de
tout le Recit
pour l'intelli-
gence des Mo-
numens.

Cette histoire de la Mort de Cicéron, ainsi remise sous les yeux , il s'agit de savoir , quelles lumières nous pouvons en tirer pour la connoissance des Monumens du Formianum. Celle qu'elle nous fournit touchant le premier est bien importante , puis qu'elle ne tend à rien moins qu'à mettre dans le plus grand jour les preuves, qui y montrent le Monument élevé à Cicéron pour temoigner & le genre de sa mort , & le lieu où il la reçut.

CXXXI.
Preuves que
le premier est
un Monument
élevé pour la
mort de Cicé-

Ces preuves , qui empruntent du récit que j'ai fait une force si intéressante , sont l'Inscription qu'on lit dans les Ruines , & le lieu précis où elles se trouvent. On infère

fére manifestement de l'Inscription , premierement qu'elle est des Affranchis de deux Cicéron; secondement qu'elle fut faite à l'occasion de la Mort du Premier au Formianum ; troisièmement que le Monument fut élevé par les Affranchis & non pour eux , d'où il s'ensuit que ce fut un Monument élevé pour Cicéron même.

Le lieu precis du Monument allant encore plus loin que l'Inscription acheve de nous apprendre , non seulement , que le Monument en question est un Monument de Cicéron , mais que c'est un Monument qu'on eut la Religion d'élever dans l'endroit même , où Cicéron avoit été si inhumainement mis à mort par l'infame Popilius. Toutes ces propositions bien établies, ne pourront que montrer la découverte la plus intéressante dans une Ruine , que tous ceux qui font le voiage de Naples avoient vûe , sans que personne eut pensé à en tirer la moindre conséquence.

La premiere faute aux yeux par les seuls noms de MARC & de QUINTUS que l'Inscription porte. Le titre de trois Livres des Epitres de Cicéron , qui sont à *Quintus son Frère* , celui des Lettres de ce dernier à Cicéron qu'on voit parmi celles de Cicé-

ron dans le lieu où il la recut : les noms , le stile , & la forme de la Pierre de l'Inscription.

CXXXII.

Les Affranchis de l'Inscription sont les Affranchis de Cicéron.

Ep. lib. I. II. III. ad Q. Fratriem. Q. C. M. Ciceroni Fratri. . Mi. Marce... ad Familiam. lib. XVI. ep. 16.

ron même , qui sont à *Marc son Frère* , qui dans le corps de la lettre n'y est appelé que *mon cher Marc* , ce nom de Marc enfin sous lequel Cicéron interloque dans ses traités Dialoguez , comme nous l'avons vû plus haut de celui *des Loix* , tout cela dis-je nous aprit des nos plus jeunes ans qu'on nous mît Cicéron entre les mains , que le Marc & le Quintus connus , sont le deux Frères Cicéron. Les Affranchis de l'Inscription , dont deux le sont de Quintus & deux autres de Marc sont donc notoirement des Affranchis de ces deux Frères renommés. Si l'Inscription étoit une pièce déplacée ou isolée , on pourroit faire contre elle une difficulté tirée de l'usage , selon lequel les Affranchis n'avoient que leur nom de Guerre d'Esclaves , auquel ils ajoutoient lors de leur affranchissement celui de leur Maître , comme on en voit des exemples dans deux Affranchis de Cicéron même ; le premier en M. Tullius Laurea dont nous parlerons plus bas d'après Pline , & le second dans le fameux Tiron , qu'on infère d'une lettre de Cicéron en avoir reçu ses noms de M. Tullius avec la liberté. D'après cet usage , pourroit-on dire, on ne devroit pas voir le nom de *Gisviti* dans ceux

Voiez la lettre
ad Fam. lib.
XVI. ep. 18.

ceux des deux *Philomuses* : & *Démétrius* , & *Antema* au lieu du nom de *Vitruvius* devroient porter celui de *Tullius*. Dans le cas même que j'ai dit , cette difficulté ne manqueroit pas de sa solution propre, qui consisteroit à dire , que rien n'est moins certain , que le règle qu'on suppose ; parceque l'Esclavage ancien s'étant contracté non seulement par la Naissance , mais par toute sorte de coups de Fortune, il dut y avoir beaucoup d' Esclaves qui outre le nom de Guerre que leur état leur faisoit donner, en avoient de propres quelque fois même illustres. Rien n'empêche par conséquent, que les Affranchis de l'inscription n'aient eu les leurs. Ceux de Cicéron en aiant déjà un outre celui de Guerre, n'auront pû en prendre qu'un , des deux de leur Maître à cause de l'usage de n'en avoir que trois , le nom , le prénom, & le surnom. Ils auront pris celui de Marc , parceque c'étoit le plus propre non seulement de fait comme nous l'avons vu , mais encore de droit parceque c'étoit le premier. Par une raison contraire c'est-à-dire pour n'avoir eu que le nom de Guerre d'Esclaves , Tiron & Laurea à leur affranchissement auront dû les prendre tous les deux , & s'appeller l'un *Marcus Tull-*

Tullius Tiron , & l'autre *M. Tullius Laurea*. Mais cette solution propre ne seroit nécessaire qu'autant que l'Inscription seroit un morceau qui ne tiendrait à rien; au lieu que celle dont il s'agit est telle qu'elle ne résout pas seulement, mais qu'elle prévient tous les doutes qu'on pourroit former sur la qualité des Affranchis dont elle porte le nom. Non seulement cette Pierre des Affranchis de Marc & de Quintus , se trouve dans un lieu qui appartient au Marc fameux , qui fut Cicéron ; mais on trouve dans les écrits même de Cicéron ce même Démetrius , qu'on voit sur la Pierre. Cicéron en parle en cinq endroits différens & en des termes qui ne peuvent être plus assortis au zèle que le Monument atteste : *j'ai reçu écrit-il à Atticus les lettres que vous avez remises à mon AFFRANCHI DEMETRIUS(o) : j'ai avec moi Démetrius écrit-il à Tiron , vous savez tout ce que je possède en cette seule Compagnie ; vous le verrez vous même demain , car je me propose de l'envoyer devant moi , qui compte vous joindre après-demain-matin (p) , rendez*

(o) Litter   tu   sunt reddit   quas dederas DEMETRIO LIBERTO . *Ad Attic. lib. XIV. ep. 19.*

(p) Demetrius venit ad me : quo quidem comitatu   φομιλησα satis scis . Cras videbis : nam ego hinc perendie mane cogito . *Ad Fam. lib. XVI. ep. 17.*

dez moi Démetrius, écrit-il au même en un autre endroit (q) pour dire, qu'il lui en-voïat ce Collègue qu'il retenoit trop long-tems. Ces Textes ne sont pas les seuls, ou l'on voit en Démetrius un Affranchi non guere moins cheri que Tiron. Celui-cy rendant compte à Cicéron de ses conversations savantes avec Démetrius, en reçut en une occasion la réponse, que le Bon *Démetrius n'avoit jamais été un Démetrius Phalerien, mais que pour le coup il s'étoit montré un vrai Démetrius Billien* (r). Le premier de ces Démetrius selon Cicéron même en un autre endroit étoit un Philosophe d'un raisonnement très-délié, & d'un discours sinon véhément du moins assez gracieux pour annoncer un disciple de Théophraste (s). Le second étoit sans doute tout l'opposé. La parole par-la ne paroît pas favorable à Démetrius : mais outre le mérite, que son occasion qui étoient ses discours savans avec Tiron, suppose, la suite prouve que ce n'étoit qu'une rail-

CXXXIII.

On trouve
l'un deux dans
les écrits, de Ci-
céron.

(q) *Demetrium redde nostrum. Ibid. ep. 19.*

(r) *Demetrius iste nunquam omnino Phalereus fuit, sed nunc plane Billienus est. Ibid. ep. 22.*

(s) *Demetrius Phalereus disputator subtilis orator parum vehemens, dulcis tamen, ut Theophrasti discipulum possis agnoscere. De Offic. lib. I. n. 3.*

raillerie flatteuse , qui de la part d'un Maître ne prouve que l'amitié. *Que n'ai-je été présent* , ajoute Cicéron , *mais je vous fais mon suppléant* dit-il à Tiron , *relevés moi bien Démetrius de sentinelle , & ne manquez pas de me faire part de vos discours ensemble afin que j'y puisse prendre part par mes lettres* (t) . Le premier point que j'ai dit , qu'il s'agit dans l'Inscription, des Affranchis de deux Frères Cicéron est donc hors de tout doute.

CXXXIV.

La réunion des Affranchis de M. & de Q. dans l'Inscription prouve qu'elle appartient à la mort de Cicéron.

La réunion des Affranchis de deux Personnes dans un lieu éloigné qui n'appartient qu'à l'une d'elles , est une singularité dans l'Inscription : mais c'est cette singularité même , qui établit la seconde proposition , que j'ai avancée ; puisque elle est la suite la plus naturelle de ce qui a été narré ; que les Frères étoient au Tusculanum lorsqu'ils recurent la nouvelle de leur Proscription ; qu'en étant partis ensemble Quintus se détermina de rentrer à Rome le plus secrètement , & par conséquent le moins accompagné qu'il pût ; qu'il laissa ses Gens
avec

(t) Nunquam Phalereus . . . nunc Billenus . . . te do Vicarium . Tu cum observabis . . . quem sermonem cum eo habueris scribes ad me ut mihi nascatur epistolæ argumentum .
ubi supra ep. 22.

avec son Frère, qui arriverent avec lui au Formianum de la manière qui a été dite : nous y avons vu en effet, d'après Plutarque, Philologue autre Affranchi de Quintus, & y faire une figure bien différente de celle de Philomusès ses Compagnons.

L'époque de la reunion des Affranchis de Marc, & de Quintus au Formianum étant aussi certaine, celle du Monument, qui en est également & l'effet & la preuve, ne sauroit être douteuse. Il se rapporte nécessairement au même tems & est lié évidemment aux mêmes événemens qu'elle.

Les Personnes, & l'époque du Monument étant connues, l'objet s'en découvre de lui même par le rapport naturel d'un Monument à la mort, & par la certitude de celle, qui marque l'époque reconnue ; Un tel objet ne pourroit demeurer équivoque, que par le doute qu'on pourroit former sur le personnage des Affranchis dans l'Inscription, & sur ce que l'Inscription, qui ne fait que les nommer semble laisser indécis, si c'est par eux, ou pour eux que le Monument fut élevé : mais outre que ce doute est écarté par ce que j'ai dit de l'époque précise du Monument, qui le lie à la mort certaine de la même

epo-

époque, c'est-à-dire à celle de Cicéron, il trouve sa résolution directe & propre, soit dans la nature de l'Inscription, soit dans la forme de la pierre sur la quelle on la lit.

CXXXV.

Preuve tirée de la forme de la Pierre que ce fut par eux, & non pour eux que le Monument fut élevé.

Je dois faire observer pour l'intelligence de ce que j'ai à dire à ce sujet que les Monuments avoient ordinairement deux Inscriptions tres-différentes; une principale, qui marquoit pour quel objet, & par quelle autorité ils étoient élevés; & une moindre destinée à conserver les noms des Personnes plus privées ou plus modestes, qui y concouroient ou par leur Art comme les Architectes, ou par leur argent comme des Serviteurs. La première se plaçoit pompeusement dans le lieu le plus visible du Monument. La seconde se gravoit seulement dans les Pierres destinées à entrer dans la construction, & ne devoit devenir visible, que par la Ruine. L'exemple précis de cette double Inscription se voit dans le Temple, qui a été converti en Cathédrale à Pouzzoles. Outre l'Inscription qui annonçoit ce beau Monument comme élevé par le Consul *Calpurnius* en l'honneur d'*Auguste*, il avoit celle, de *L. Cocceius Auctus* qui en avoit été l'Architecte.

L. Calpurnius L. F. Templum Augusto sum ornamentis. D. D.

L. Coccejus L. postumi L. Auctus Archiret.

Cette

Cette dernière aiant été tirée des fondations où elle se trouvoit , à été enchassée dans le mur latéral de restauration dont on a suppléé ou fortifié la Colonnade Corinthienne de Marbre , qui entourait ce Temple.

Cette notice touchant les Inscriptions nous apprend le jugement que nous devons porter de celle de notre Monument. Elle n'est qu'une liste de noms d'Affranchis tous au nominatif ; elle a deux abréviations dont la seconde sur tout ne s'y verroit point , si l'Inscription avoit été faite pour être visible ; elle est d'une pure Pierre, sans autre façon que la taille nécessaire pour entrer dans la construction ; & on voit clairement qu'elle n'a été arrêtée dans la place qu'elle occupe , que du tems que sur cette Ruine antique on éleva un édifice moderne ruiné à son tour. Elle ne fut donc point l'Inscription principale , que les premiers principes en cette matière nous apprennent avoir exprimé l'objet du Monument , & avoir été gravée ou dans le Frontispice , ou sur un Marbre orné au moins de sa bordure. Elle fut donc la secondaire , pour laquelle elle s'annonce par autant de caractères qu'elle a de particularités. Or nous avons vu la fin précise de ces Pierres se-

con-

condaires ; c'étoit de marquer les noms de ceux non pour qui , mais par qui les Monumens étoient élevés. Celui dont il s'agit est donc un Monument élevé non pour , mais par les Affranchis de Cicéron : & comme il n'a été élevé par eux , que dans l'époque de la mort de leur Maître il s'ensuit visiblement que cette mort en a été l'objet.

CXXXVI.

Lieu du Monument prou-
ve , qu'on a
voulu l'élever
au lieu où Ci-
céron fut tué
& pour le mar-
quer.

Le lieu où se trouve le Monument , en confirmant admirablement tout ce qui vient d'être établi , y ajoute une circonstance bien intéressante , puisque ce lieu se montre sous tous les caractères qui annoncent le lieu propre , où les Assassins d'Antoine executerent l'ordre sanguinaire qu'ils en avoient reçu ; & où les fidèles Serviteurs de Cicéron voulurent élever son Monument.

Ce lieu comme je l'ai dit , est auprès , & quasi sur cette petite voie Antique que j'ai décrite. Sa largeur , qui n'est que celle d'une voiture , sa solidité relative aux Statues , Colonnes , & autres Marbres à transporter de la Mer au Formianum ; tout prouveroit que c'en étoit la voie propre , & particulière. Ce qui est certain c'est que c'est par elle que Cicéron devoit passer pour regagner son Vaisseau. Le chemin droit

pour

pour la joindre étoit la voie Appienne; mais par cette voie, il auroit semblé qu'on alloit au devant des Meurtriers qui venoient de Rome de ce côté-là. Au lieu de cette route effrayante, on choisit donc celle par les Avenues couvertes, un peu plus détournée mais par là même plus sûre : & les mesures auroient peut-être été aussi heureuses que sages, sans le lâche & infidèle Philologue. Celui-cy, comme nous l'avons dit, indiqua le chemin qui avoit été pris; & on alla en conséquence se poster, dans l'endroit où il aboutissoit, pour envelopper Cicéron à la sortie comme le dit expressément Plutarque (u). Ce lieu précis auroit été à la Porte, que le Parc devoit avoir près du Pont de *Riv-alto*: mais c'étoit la pleine voie Appienne trop découverte pour des Embuches; on dut saisir d'autant plus sûrement la petite voie, qui n'est qu'à un pas de là, qu'outre qu'elle offroit tout moyen de cacher l'embuscade sous le Pont où elle se cache elle même, elle formoit un détroit, où il étoit pour la proie qu'on attendoit aussi indispensable de passer, qu'

I. Tom. P impos-

(u) Χιλιαρχος... περιεβην προς τὴν ἔξοδον. Plutar. in vit. Cicer.

impossible d'échaper. C'est donc là le plus probablement du monde qu'elle tomba entre leurs mains : & comme c'est là justement qu'on se trouve le Monument , toutes les apparences sont , que les zélés Affranchis l'y éleverent non seulement pour rendre leurs derniers devoirs au tronc informe qu'on leur avoit laissé , mais pour les lui rendre dans l'endroit où leur cher Maître avoit été réduit à ce lamentable état. Le premier Monument devant être regardé comme le plus heureusement reconnu par tout ce que je viens de dire , je passerai au second.

CXXXVII.

Second Monument du Forumianum peut avoir été élevé par le Fils de Cicéron.

Son Nom, sa Place sur le fond du Forumianum , & le défaut de tout autre rapport l'annoncent comme appartenant également à Cicéron ; mais c'est ce qui en fait la difficulté , qui consiste en ce qu'une seule personne ait eu dans le même endroit plusieurs Monumens.

La chose a été possible de plusieurs manières. On pourroit dire d'abord, que ce second Monument fut un des fruits d'une époque remarquable. Plutarque nous apprend qu'Auguste voulant réparer un peu ses torts à l'égard du Père, se donna le Fils pour Collegue dans un de ses Consulats pendant lequel

lequel il fut fait bien de choses pour l'honneur de Cicéron. Les Statues d'Antoine furent renversées. Tous ceux de sa Maison reçurent la prohibition de porter son nom de Marc par respect pour Cicéron, qui avoit été ainsi nommé aussi. Le zèle auroit pu facilement s'étendre jusqu'à trouver le Monument des Affranchis trop peu proportionné à la Gloire de Cicéron, & à élever celui qui est vis-a-vis, beaucoup plus brillant.

Si on trouve que le silence de Plutarque, forme un préjugé trop fort contre cette conjecture pour pouvoir s'y arrêter, on peut en former une autre qui n'a pas la même exception, puis qu'elle est le résultat d'un texte du même Auteur combiné avec beaucoup de Passages de Cicéron même. Le texte de Plutarque est celui qui nous apprend, qu'il y eut dans ces environs un Temple d'Appollon; & les passages nombreux de Cicéron sont touchant un projet de Monument dont ce Temple feroit la plus naturelle execution. Rapportons le premier & les seconds : *le lieu* dit Plutarque *possède un petit Temple d'Apollon, dans la Partie qui est du côté de la Mer* (x).

CXXXVIII.

Mais plus probablement il est un Temple d'Appollon élevé par Cicéron même.

P 2

Le

(x) Εχει δε ὁ τοπος καὶ ναόν Ἀπολλῶνος μικρὸν περὶ τὴν θάλαττης. *Plut. vit. Cicer.*

Le Monument a la Forme la plus décidée de Temple : on ne le trouveroit qu'un peu petit , mais cette petitesse est exprimée nommément . La situation dans la Partie , qui est du coté de la Mer , n'est pas moins fondée ; soit relativement aux dépendances du Formianum de l'autre coté de la voie Appienne , soit par rapport à tout ce qu'il avoit du coté même où le Monument se trouve & dont il forme l'extrémité à l'embouchure de la Riviere d'Itri.

Les passages de Cicéron font beaucoup de Lettres à Atticus , où il lui parle jusqu' à l'importunité du projet d'un Monument à sa façon , lui demandant ses Conseils non pour le fonds de la chose à la quelle il se montre le plus déterminément résolu , mais pour le lieu le plus propre à la faire (y) . Telles sont les qualités , qu'il se propose de donner à son Monument , qu'il paroît que si l'on ne doit , certainement on peut , le reconnoître dans le Temple d'Appollon dont parle Plutarque , & par conséquent dans le Monument que nous
avons

(y) Quod sæpe tecum egi . . . de Fano illo dico quantum me amas velim cogites . *Ad Attic. lib. XII. ep. 19.* Fanium volo , neque hoc mihi erui potest , *Ibid. ep. 34.*

avons conjecturé être ce Temple même.

La premier point de son Plan c'est que son Monument eut la forme , non d'une sépulture mais d'un Temple , sous prétexte que la Religion contribuât à le conserver, mais en effet pour se consacrer avec le Dieu auquel il seroit dédié (2) . Dans cet objet il presse Atticus de conclurre un marché de Colonnes avec un Appelles de Chio.

La seconde qualité qu'il désiroit qu'eut son Monument étoit une situation également libre pour assurer sa durée , & heureuse , pour l'exposer avec avantage à la vue (a) . Atticus avoit proposé de le placer à Asture. Cette situation magnifique , qui en eut fait le point de vue commun de Circéi , & d'Antium , auroit beaucoup plûs ; mais on n'auroit pû lui donner dans un lieu où pour trouver des emplacements , il avoit fallu les chercher dans la Mer même , que quelque place

P 3

préci-

(2) Sepulchri similitudinem effugere . . . ut maximè assequar *αποδωσιν* . . . quod poteram si in ipsa Villa facerem sed commutationes Dominorum reformido . . . in agro videor assequi ut posteritas habeat Religionem . *Ibid. ep. 35.*

(a) Ut adspici possit . . . cum Apelle Chio de Columnis confice . *Ibid. ep. 20.*

vérité de l'exposition, que je viens de faire.

CXXXIX.

Examen & refutation de l'opinion de Midléton qui met la VII. M. de C.

de C. a Gaëte, & l. idée de la presqu'Isle de Gaëte, du Monument de Plancus, de celui du Connetable de Bourbon.

L. Muciatius

L. F. L. N. L.

Pron. Plancus.

Cos. Cens. Imp.

Ter. VII. Vir

Epul. triumph.

ex Retia, Ædem

Saturni fecit

de Man. bis a-

gros dirigit in

Italia Bene-

venti, in Gal-

lia Colonias de-

duxit Lugdu-

num & Rauri-

cam.

Mais finissons l'Article de cette VI. Maison de Campagne dont la seule importance peut faire pardonner la longueur.

Il ne tiendrait pas à Midléton, que nous n'en indiquassions une VII. dans le même Golfe à Gaëte même. La presqu'Isle qui porte proprement ce nom est composée de deux Montagnes; sur la plus haute on ne voit que ce qu'on appelle la Tour de Roland, mais que l'Inscription nous apprend être un Monument magnifique de Plancus, que sa structure, qui est ce que l'Ordre Dorique a de plus solide a parfaitement bien conservé. La seconde est occupée par la Ville même de Gaëte dont l'origine remonte à la plus haute Antiquité, & qui est encore la Clef du Roïaume de Naples de ce coté là, non moins forte du coté de la Mer par le Roche qu'elle y présente, que du coté de la Terre par de belles Fortifications garnies d'une bonne Artillerie.

Son Chateau qui est dans la partie la plus élevée offre un Monument intéressant pour un François, mais bien différent de ceux que j'ai décrit du même Païs.

Sous le Vestibule à droite vis-a-vis de la porte

porte de la Chapelle qui est à gauche , deux Soldats dont l'un la baïonnette au bout du fusil ouvrent une haute Boîte de bois filetée d'or , & on découvre un Squéléte haut de près de six pieds , debout , vêtu d'un habit bleu qui auroit la forme d'une grande veste si ses boutons d'argent ne s'étendoient tout le long de ses manches , une perruque à ce noeud qui précéda la Bourse & un chapeau uni à plumet noir sur la tête , en bottes garnies de leurs Manchettes à dentelle , tenant d'une de ses mains couvertes de leurs Gands une Pique , & appuïé de l'autre sur une mince canne : C'est le fameux Connetable de Bourbon. Un boulet & un crane qu'on voit à ses pieds s'annoncent l'un comme l'instrument de sa Mort , & l'autre comme la dépouille de quelque zélé Serviteur.

Tout souillé d'une Victoire qu'il venoit de remporter sur son propre Roi à Pavie , il renouvelloit à Rome les événemens des Genféric & des Totila , lors qu'il fut tué , & emporté à Gaëte pour y recevoir on diroit presque , moins la Sépulture d'un grand Prince que la Guérîte d'un Sentinelle. Je conjecturerois que sa Mort les armes à la main contre la Ville sainte le fit placer
non

non dans la Chapelle , mais seulement vis-à-vis; son Tombeau, ne marquant pas moins par là le crime , que le deshonneur de sa vie (c) .

Parmi ces notices de Gaëte je ne dois pas omettre la particularité célèbre du haut rocher bien certainement fendu puisque les deux parties séparées portent de la tête aux pieds les signes de leur ancienne union. La Piété y a établi une dévotion également solide & par l'objèt , qui est la Passion de JESUS-CHRIST & par la circonstance du lieu , parce qu'encore que la scission de la Pierre ne fut pas la réalité d'un de effets le plus frappans de la Mort de Nostre Sauveur , on ne peut nier qu'elle n'en soit la plus belle ressemblance.

J'ai dit , que l'Auteur de la vie de Cicéron crût de plus que cette Ville posséda une de ses Maisons , différente de celle de
For-

*Petra scissa
sunt . Math. c.
xxvii. v. 51.*

(c) Audessus de la boîte qui enferme le Connetable , on voit écrits sur le Mur un distique Espagnol qui porte qu'il reçut de la France la Loi , de l'Espagne le Bonheur , de Rome la Mort , & de Gaëte la Sepulture , & une sorte d'epitaphe en la même langue , dont la traduction en François , mise à coté commence par ses mots : *clair par sa Naissance plus clair par ses Vertus*. Je cherchai le Bonheur exprimé par le distique , & je ne le trouvai ni dans sa vie , ni dans sa Mort. L'éloge de l'Epitaphe dans la traduction me parut assortie au héros , du mauvais François l'un , & l'autre.

Formies dont nous venons de parler, en sorte qu'il en ait eu deux à peu-près dans le même endroit. Mais cette opinion n'a de fondement, que sur un passage, qui en même tems qu'il semble en nommer deux, est une preuve lui-même qu'il n'y en eut qu'une. Rapportons-le „ je n'ai point encore vû les Statues que vous m'envoïates, écrit Cicéron à Atticus, elles sont encore à mon Formianum, dont je me propose de les retirer pour les transporter à mon Tusculanum. Gaëte ajoute-t-il aura son tour d'ornemens lorsque je serai plus riche (d) „. C'est ces dernières paroles, qui ont fait croire la Maison de Gaëte, mais on voit clairement, que si le nom de cette Ville s'y trouve, ce n'est que par l'élégance qui défendoit, de répéter celui de Formianum. La Maison qu'on se propose d'orner, quand on sera plus riche, est évidemment celle que le Tusculanum oblige à dépouiller dans le moment présent. Or cette Maison étoit certainement le Formianum puisque le Texte porte expressément, que c'est au Formianum que les Sta-

(d) *Quæ mihi antea signa missi ea nondum vidi : in Formiano sunt . . . illa omnia in Tusculanum deportabo . Cæteram si quando abundare cæpero , ornabo. Ad Att. lib. I. ep. 3.*

Statues , qu'on se propose d'enlever , se trouvoient. La Gaëte nommée par Cicéron n'étoit donc que le Formianum même, qui pouvoit tres-bien être ainsi appelé soit à cause de sa situation dans l'endroit où Formies confinoit avec Gaëte , soit par l'usage de désigner les lieux moindres d'un Canton par le noms des plus considérables.

Le raisonnement que je viens de faire ne pourroit être infirmé qu'en disant que les Statues pouvoient n'être au Formianum qu'en dépôt ; & que leur destination étoit pour Gaëte : mais outre qu'un Port de Mer comme Gaëte étoit bien plus fait pour servir d'entrepôt au Formianum , qu'une Maison de Campagne qui n'avoit pour la Mer que la voie étroite que j'ai dit , telle que le Formianum , pour en servir à Gaëte , l'Auteur de si belles recherches sur Cicéron , a du ne pas faire attention à celle qui nous instruit que les Statues en question avoient été débarquées , & demeurèrent *exposées à Gaëte* , où Cicéron en avoit fait *paier le Port* , avant d'avoir eu au Formianum la place que le texte qui nomme Gaëte exprime (e) . Tout ce que

con-

(e) *Signa quæ nobis curasti ea sunt ad Caletam exposita . . . misimus qui pro vectura solveret. Ad Att. lib.I. ep.2.*

contient ce Texte par conséquent c'est non aucune preuve d'une nouvelle Maison de Cicéron dans ces quartiers , mais la confirmation de la situation de celle dont nous avons tant parlé à la droite de Formies, dans la partie qui s'avoisine le plus de Gaëte.

Cette VII. Campagne de Cicéron , que nous chercherions envain à Gaëte , nous la trouverions peut-être près de la Ville de *Cales* dont nous avons parlé. La situation de cette ancienne Ville s'infère fort précisément de deux choses que nous en apprend Strabon ; la première , qu'elle étoit dans l'endroit , où la Voïe Latine finissoit dans l'Appiëne ; & la seconde qu'elle n'étoit distante de Capoue , que de dix-neuf stades c'est - à - dire d'environ trois Milles. Cela la place non comme le dit Hardouin dans son Plinè , à Calvi éloigné de l'ancienne Capoue de dix Milles , mais à l'endroit appelé *lo Spartimento*, deux Milles avant la nouvelle Capoue assez jolie petite Ville de Guerre sur le Vulture , sur lequel elle a un Pont qui a succédé à celui dont il est parlé dans la 5. Satyre d'Horace sous le nom de *Pons Campanus*. Cicéron s'y trouvoit dans des circonstances le plus

CXL.
VII.M. de C.
de C. plus probablement son
Caleum.

plus critiques. César, & Pompée se l'étoient disputés ; mais il n'avoit pas délibéré de se tourner vers Pompée avec toute la République. Celui-cy lui avoit d'abord donné le commandement général de la Cote, & particulier de Capoue, dont Cicéron lui avoit promis de lui rendre bon compte (f) ; Mais les moïens d'arrêter une armée qui avoit subjugué les Gaules, aïant manqué entierement, Pompée lui ecrivit de joindre au rendez-vous général de Brundisium. Cicéron étoit déjà en chemin lorsqu'il aprit que César se proposoit de courir à Pompée par la même route: il s'arrêta à Cales, d'où il ecrivit deux Lettres le plus curieuses, l'une où il rend un compte Politique de sa conduite à Pompée, & l'autre où il expose franchement sa situation critique à Atticus pour avoir son conseil (g). Cette dernière en particulier est dite écrite

*Scribens me-
hac ipsa in Ca-
leno. Ad Attic.
lib. VIII. ep. 3.*

te du Calène, c'est-à-dire d'une Campagne près de Cales & comme Cicéron ne dit pas

(f) Italix regiones descriptæ sunt, nos Capuam sumptissimus. *Ad Famil. lib. XVI. ep. 11.* Vult me Pompeius esse, quem tota hæc Campana, & Maritima ora habeat *ἐπίσκοπον*. *Ad Att. lib. VII. ep. 11.* Videor segnior fuisse . . . Si bellum gerendum est confido me omnibus facile satisfacturum. Cicero Imperator Pomp. proc. *Ad Attic. lib. VIII. ep. 13.*

(g) Voyez-les entre celles à Attic. *Ibid. ep. 3. 12. 13. 14. 15.*

pas que ce soit un *Calenum* d'autrui , on en doit inférer , que c'étoit un *Calenum* propre.

La VIII. Maison de Campagne de Cicéron qui fut son *Cumanum* , & la IX. qui fut son *Puteolanum* furent l'une , & l'autre sur la partie du Golfe de Baïes , qui est depuis Putéoles jusqu'au Lac Lucrin. La X. nommée son Cluvianum , ainsi que la XI. que Cicéron ne nous fait connoître , que par sa situation près du Lac , & par sa qualité de *petite* eurent à peu-près la même position. C'est ce grand nombre de Campagnes dans le même Canton joint à leur beauté , qui fait sans doute , que Cicéron en un endroit les appelle *ses petits Etats de Cumès & de Putéoles*.

Le Cumanum fut placé sur le Lac Lucrin & du côté qui regardoit Putéoles. Cette situation toute extraordinaire qu'elle doit paroître puis qu'elle tendroit à le faire regarder , comme aïant appartenu à Baïes , ou à Putéoles plutôt qu'à Cumès , n'en est pas moins certaine. C'est de Cicéron même que nous aprenons la première de ces deux circonstances de lieu dans l'endroit où il raconte à son cher Atticus de quelle manière , il y avoit reçu Pilia son

Epou-

CXLI.

VIII. M. de C.
de C. son Cumanum. IX. Son
Puteolanum. X.
Son Cluvianum. XI. Son
Lac toute quatre
sur le Golfe
de Baïes.

Ad Lucum...
minuscule
Villam. Ad Attic.
lib. XIV.
ep. 13.

Puteolana & Cumana regna.
Ibid. ep. 18.

CXLII.

Situation précise du Cumanum sur le Lac Lucrin de la part de Putéoles.

Epouse en lui donnant généralement toutes les clefs , tant du Chateau que du Cellier, & en ordonnant à l'Intendant & aux autres Ministres qu'il y avoit de la reconnoître pour seule Maitresse (b). La seconde résulte soit de ce Texte de Cicéron qui nous instruit qu'il y composa ses Questions Académiques , soit de celui de Pline , qui nous assure en termes propres , que cette Campagne que Cicéron appeloit l'*Académie* & où il avoit composé les *Questions qui en sont surnommées* se trouvoit sur le chemin qui alloit par le Rivoage, du Lac Averno à Puteoles (i). Si on a bien saisi tout ce que j'ai rapporté , on reconnoît ce lieu pour celui , où la Terre après de longues marques d'un grand travail enfanta le *Monte-novo* : non seulement les Ruines , mais la Place même du Cumanum en furent détruites. Il n'en resta que ce que Cicéron n'en vit jamais , qui est la source qui forme le Bain de la pointe de Monte-novo nommé de

Cicé-

(b) Cum Piliam in Cumano collocavisssem. *Ad Attic. lib. XIV. ep. 19.* Piliæ nostræ Villam ad Lucrinum procuratores , Villicosque tradidisssem . *Ibid. ep. 18.*

(i) Villa ab Averno Lacu Puteolis tendentibus imposita Littori , quam & vocabat M. Cicero Academiam ab exemplo Athenarum ibi compositis Voluminibus ejusdem nominis .

Plin. hist. Nat. lib. XXXI. c. 11.

Cicéron , parcequ'elle fut découverte dans son Cumanum à l'occasion des travaux qu'y faisoit faire *Antistes Verus* à qui il passa après sa Mort. Sa vertu qui est pour les yeux fournît à Tullius Laurea Affranchi de Cicéron la matière d'une Epigramme dont la pensée , est que ce lieu avoit voulu fournir un nouveau remède pour les yeux , qui pût répondre au nouveau besoin de la vue , que fondoient les Œuvres de celui à qui il avoit appartenu. Je dois l'insérer ici tant pour les notices du Cumanum qu'elle contient , que par la raison que la fait rapporter à Pline , qui est qu'elle mérite d'être rapportée par tout.

*Dignum ubi-
que & non ibi
tantum legi .
lib. XXXI. c. II.*

*Quo tua Romana vindex clarissime Lingua ,
Sylvæ loco melius surgere iussa viret ;
Atque Academia celebratam nomine Villam
Nunc reparat cultu subpotiore VETUS.*

CXLIII.
Notices de
cette M. de C.
d'après une é-
pigramme de
Laurea affran-
chi de Cicéron.

*Hic etiam apparent limpha non ante reperta ,
Languida quæ infuso lumina rore levant :
Nimirum locus ipse sui Ciceronis honori*

*Hoc dedit , hac tantâ cum patefecit ope ;
Ut quoniam totum legitur sine fine per Orbem
Sint plures oculis , quæ medeantur Aqua .*

D'après cette pièce on voit ce que nous avons déjà entrevu , que c'étoit ici une seconde Académie de Cicéron , puisque

I. Tom.

Q.

nous

nous en avons déjà vu une autre dans le Tusculanum; il est même à observer qu'aulieu que les questions traitées dans celle-cy ne sont appellées par Cicéron que Tusculanes, celles du Cumanum sont qualifiées d'Académiques. C'est dans ce même lieu qu'a-voit été composé l'Ouvrage perdu de *l'Etat & du Citoyen*, que la satisfaction que Cicéron en avoit & qu'il devoit en avoir, puisqu'il avoit été fait dans le tems, où sa science avoit pû être éclairée par son expérience dans le manîment des Affaires d'Etat, doit nous faire bien regretter (k). Le Bois dont parle l'Epigramme étoit d'une grande beauté selon Pline, qui ajoute que le Cumanum étoit encore remarquable par un superbe Portique, & par un Monument que Cicéron s'étoit élevé dans ce lieu, dit-il, comme s'il ne l'eut pas fait, dans l'Univers entier (l). C'est ici le second Ouvrage de ce genre puisque nous en avons déjà vu un au

(k) Cum essem in Cumano scribere non cessavi Sermo in novem & dies, & Libros distributus de Statu Civitatis & optimo Cive texebatur opus luculenter; præsertim cum non essem Heraclides Ponticus sed Consularis & is qui in maximis versatus Reipublicæ rebus essem. *Ad Q. Fr. lib. 9. ep. 5.*

(l) Celebrata Porticu, & nemore . . . in qua & Monumentum sibi instauraverat . . . seu vero non in toto terrarum Orbe fecisset. *Plin. ubi supra.*

un au Formianum. Il ne tint pas aux Villes d'Asie, qu'il n'en pût être compté un troisième puisqu'en reconnaissance de sa bonne administration, & de celle son Frère, elles avoient déjà porté le decret d'élever non seulement un Monument mais un Temple, ce que Cicéron refusa de permettre (m).

Comme le Cumanum étoit du côté du Lac Lucrin qui regarde Putéoles, le Puteolanum seconde Maison de Campagne de cette Partie, étoit du côté de Putéoles qui regarde le Lac Lucrin. La Proximité & pour ainsi dire la contiguité que cette Position établit m'avoient fait soupçonner que ç'avoit pu être une seule Campagne sous ces deux noms ; mais outre que Cicéron même nous est témoin que c'en fut deux, puisqu'il se représente expressément en un endroit comme *sortant de son Puteolanum pour se rendre dans son Cumanum* (n), l'Histoire d'Hadrien nous apprend la situation précise du premier très-distinguée de celle du dernier.

Q 2

Cet

CXLIV.

Situation du
Puteolanumdans le lieu des
Ruines du Temple
d'Hadrien
pres le Con-
vent des Fran-
ciscains.

(m) Cum ad Templum, Monumentumque nostrum pro magnis meis meritis & pro tuis maximis beneficiis . . . pecunias decrevissem . . . quod accipiendum non putavi. *Ad Q. Fr. lib. I. ep. 1.*

(n) Exiens à Puteolano diverteram in Cumanum. *Ad Attic. lib. XIV. ep. 1.*

Cet Empereur désespéré d'un Mal également désagréable & douloureux , étant venu mourir à Baïes , dit Spartien , fut enseveli dans la Maison de Campagne , que Cicéron avoit eu à Putéoles (o) . Antonin ne tarda pas à lui donner un autre Mausolée bien célèbre puisque ce fut celui qui porta le nom de *Moles Hadriana* & qui est aujourd'hui le Chateau S. Ange de Rome , placé où il est , pour faire le Pendant de celui d'Auguste qui étoit dans le Champ de Mars de l'autre Côté du Tibre , & dont les superbes debris se voient au Palais Coreia. Mais le lieu du premier Sépulchre d'Hadrien n'en fut pas abandonné pour cela. Le Pieux Antonin le convertit en un Temple de son Prédecesseur , à qui il avoit obligé le Sénat d'accorder les honneurs de l'Apothéose. La situation de ce Temple n'est point douteuse. La Statue & l'Inscription, d'Hadrien trouvées dans ces Ruines qui sont près du Convent de S François , comme on le voit dans *Capacio* , nous apprennent sans la moindre ombre de doute , que ces

(o) Apud Baïas periit . . . sepultus est in Villa Ciceroniana Puteolis . . . Templum pro Sepulcro apud Puteolos constituit . *Spartianus in Hadriano* .

ces débris superbes sont ceux de ce Temple, & par conséquent le lieu, où fut située la Puteolanum de Cicéron, puisque c'est ce Puteolanum même où Hadrien fut déposé comme Mort, & ensuite honoré comme Dieu.

*Hist. Puteo-
lana Capaci
c. VII.*

Cicéron ne nomme pas le Lac auprès duquel étoit située sa troisième Campagne de ces quartiers, mais comme les bords de l'Averne ne furent rendus praticables, qu'après lui par Agrippa ainsi que nous le verrons, le Lac dont Cicéron parle ne peut être que le Lucrin. Ce vuide-bouteille du Cumanum fut quelquepart sur sa Rive droite, la gauche en ayant été occupée par le Cumanum même ainsi que je l'ai dit.

CXLV.
Lac lieu de la situation de la petite Maison étoit le Lac Lucrin.

Le nom du Cluvianum ne lui étant venu que d'un possesseur précédent, quelque circonstance particulière des plus heureuses pourroit seule en indiquer la situation précise. Son défaut est en quelque sorte suppléé par trois notions que Cicéron nous en donne ; la première, qu'il fut placé dans le même Canton, puisque c'est de ce voisinage que Cicéron tire un de ses principaux prix ; la seconde, qu'il étoit extrêmement agréable, & la troisième que le bon ordre

CXLVI.
Situation du Cluvianum incertaine : notices de cette M. de C.

qu'Atticus avoit mis à cette Possession, l'avoit rendue non moins utile (p).

EXLVII.

XII. M. de C.

de C. son Pompeianum & XIII. son Faberianum ensevelis sous les Cendres de l'éruption du Vésuve sous Titus.

La XII. Maison de Campagne de Cicéron, qui fut son *Pompeianum*, & la XIII. qui fut son *Faberianum*, ne furent pas fort éloignées des quatre que nous venons de nommer, puisqu'elles furent situées l'une & l'autre dans le Golfe qui suit celui de Baïes je veux-dire celui de Naples. La première reçut son nom de la Ville de Pompéï dans les dehors de la quelle elle se trouvoit; & la seconde l'avoit du Particulier de qui elle avoit été acquise. Ce que j'ai rapporté du sort de Pompéï sous Titus a déjà appris celui de tout ce qui en dépendoit. Un avantage de cette disgrâce de ces deux Campagnes c'est la possibilité de les retrouver mieux conservées qu'il y a d'autres sous la cendre qui les couvrit. La fortune ne sauroit être plus grande à l'égard du Pompeianum que Cicéron joint au Tusculanum dans le Texte que j'ai rapporté, qui atteste, & le plaisir que lui donnoient ces deux Campagnes

(p) Dans les dépendances du Cluvianum, il y avoit plusieurs Maisons à-louer qui lui avoient causé une dépense dont il eseroit d'être bien dedomagé à cause du concours dans ces Cantons. *Hic turba magna est . . . Cluvianum valde me delectat. Ad Att. lib. XIV. ep. 9. De Cluviano quoniam in re mea melius superas res ad centena perducitur. Ibid. ep. 11.*

gues , & ce qu'il lui en avoit couté pour les rendre si agréables.

Nous ne connoissons la XIV. , qui fut son *Vestianum*, & la XV. qui fut son *Sinuessanum* , que par les haltes qui Cicéron y faisoit dans ses voïages de Campanie (q). Je remarquerai seulement sur la seconde , qu'il nomme tantot Sinuesse même , tantot le *Sinuessanum* ce qui marqueroit , qu'il y eut Maison à la Ville , & à la Campagne. Mais ce qui n'est que probable par rapport à Sinuesse paroît certain à l'égard d'*Anagnia* Ville sur la Voïe Latine également mémorable & sous Rome ancienne , & sous Rome moderne par le séjour de Papes , & par l'élection qui donna naissance au grand Schisme d'Occident. La XVI. Maison de Campagne de Cicéron doit être regardée comme y ayant été double puisqu'il est parlé expressément d'un Palais en Ville , où un Flateur de Clodius éleva à ce Tribun , une Statue sur le piedestal de la quelle il avoit fait graver la loi de l'exil qu'il avoit portée contre Cicéron, ce qui avoit pénétré de

CXLVIII.
XIV. M. de
C. de Cicéron.
Son Vestianum
& XV. son Si-
nuessanum ain.
si que la XVI.
son Anagninum
& la XVII. son
Fruinate con-
nues seulement
en général.

Q 4

dou-

(q) Mansi eo die in Sinuessano . *Ad Att. lib. V. ep. 1. c.* Sinuessano proficiscens ... e Sinuessano divertissem in Vestiano . *Ibid. ep. 2.*

*Ad Att. lib.
VII. ep. 1. &c.*

*Ibid. lib. XIII.
ep. ult.*

douleur tous ces Concitoïens (r) . Le nom d'*Anagninum* employé tres-fréquemment ailleurs n'indique pas moins clairement une Maison en Campagne. Nulle de deux Villes dont je viens de parler n'a été attentive à ne pas laisser perdre la tradition des Monumens si honorables. J'en dois dire autant de *Fondi* , ou nous voïons quelque fois Cicéron , & ou il est probable qu'il eut sa XVII. Maison de Campagne ; & de *Frusinum* , Ville sur la Voïe Latine assez voisine d'*Anagnia* , où il est certain qu'on peut compter la XVIII. puisque Cicéron parle en deux endroits de son *Frusinate* , comme d'un de principaux objets de sa sollicitude, dans ce tems , où les progrès de César le rendirent si inquiet (s) .

CXLIX.
XIX. M. de
C. de Cicéron
son *Vicus* . XX.
une des quatre
nommées dans
une Lettre. XXI.
ses Jardins.

Nous devons d'autant moins manquer de regarder comme sa XIX. Maison de Campagne celle qu'il désigne par le nom de *Vicus* , que ce nom commençoit de son tems à être pris dans le sens qu'il eut communement depuis , qui lui fit signifier un

Bourg :

(r) Anagnino Merulæ , qui cum tibi (à Clodius) ob eam legem Statuam in meis Ædibus posuit . . . quæ res Municipibus Anagninis dolori fuit . *Cic. pro Domo sua ad Pont.*

(s) De Frusinati si modo futuri sumus erit mihi res opportuna . *Ad Attic. lib. XI. ep. 4.* De Fundo Frusinati redimendo jam pridem intellexisti voluntatem meam . *Ibid. ep. 13.*

Bourg: qu'il exprima par conséquent une Maison de Campagne accompagnée de sa Terre.

Nous ne connoissons cet effet qu'à l'occasion d'un dessein qu'avoit eu sa Femme Terentia de le vendre dans le tems de son exil (t); de quoi Cicéron lui temoigne la plus grande douleur. Il n'en faut pas être étonné. On lui proposoit de vendre en un genre dans lequel il ne pensoit qu'à acheter. Attentif sur tout ce qui vaquoit, il en écrivoit avec empressement à Atticus très-entendu pour ces sortes d'affaires, le conjurant ordinairement par toute son amitié de n'y rien négliger, & de ne se laisser éffraier ni par la cherté, par la maxime que ce qui est nécessaire ou agréable n'est jamais cher, ni par les dépenses à quoi les acquisitions pourroient exposer qui se faisoient toujours volontiers dans les lieux qui le méritoient (u). On ne doit pas délibérer en conséquence de regarder comme sa XX. Maison de Campagne

(t) Quod ad me mea Terentia scribis te Vicum vendituram, quum ! . . . (me miserum) quid futurum est ? *Ad Famil. lib. IV. ep. 1.*

(u) De hortis qui inveniendi sunt si tanti facis quanti certe facis *lib. XII. ep. 36.* Sed quanti ? Quanti bene emitur quod necesse est. *Ibid. ep. 24.* ædificatio non me movet. *Ibid. ep. 37.* Venales sunt Drusi fortasse, & Lamiani, & Cassiani (horti). *Ibid. ep. 22.*

gne une de quatre touchant lesquelles il ne laisse à Atticus que le choix (x).

XXX. dies
in hortis fuit.
Ad Attic. l. XII.
ep. 39.

La XXI. certaine étoient ce qu'il appelloit ses Jardins qu'on nommoit ainsi, non à cause de la médiocrité de ces lieux de délices, mais à cause de leur proximité, pour être situez aux Portes de Rome, ou dans Rome même dans les quartiers qui en étoient susceptibles ce qui les rendoit des effets extrêmement distingués.

CL.

On ne compte pas parmi ses Maisons de C. ses *Prædia* parcequ'il n'est question que de celles qui prouvent la Magnificence.

Je pourrois grossir la Liste que je viens de faire d'autres Articles enoncés dans Cicéron sous le nom de *Prædia*, mais comme ce mot signifie plutôt des biens de Campagne que des Maisons de Campagne, il n'entrent pas dans mon objet, qui est de faire connoître les mœurs publiques, plutôt que de prouver la richesse particulière de Cicéron. Il est à remarquer en effet, que non seulement toutes les Maisons de Campagne que j'ai nommées, n'étoient dirigées que vers le grand & le délicieux, mais que c'étoit l'exclusion la plus formelle, si elles ne l'avoient pas, ou si elles n'en étoient pas susceptibles. Il

y au-

(x) Si quis quod optem. I. Scapula deinde Clodius, postea si Silius nolet Drusus ager injuste Cusinus & Trebonius. *Ibid.* ep. 40.

y auroit une Maison de Campagne à acquérir dit-il à Atticus, au delà de celle de Silius, mais elle n'a ni cette grandeur, ni cette beauté, qui fait le célébrité que je cherche (y). Cicéron lui-même nous apprend que cette célébrité étoit toujours son principal objet dans l'acquisition de ses Maisons de Campagne. Je pense à me procurer quelques Jardins au-delà du Tibre, écrivoit-il au même ami, sur-tout par le motif de l'honneur attaché à ces sortes de Possessions (z). Cicéron ne pouvant atteindre certains autres Grands de la République pour la richesse s'efforçoit de les surpasser au moins par le gout. Il avoit cette idée de toutes ses Maisons de Campagne, qu'elles étoient les Bijoux de l'Italie (a).

Ce luxe des Romains touchant les Maisons de Campagne fait naturellement chercher la manière qu'ils pouvoient avoir d'y fournir. Mais il ne sera pas difficile de la comprendre, si l'on fait réflexion

CLI.
Molens qu'
avoient les An-
ciens Romains
de fournir au
au Luxe.

(y) Ultra Silianam est fordida, & pusilla, nihil ad eam, quam sequor celebritatem. *Ad Att. lib. XII. ep. 26.*

(z) Cogito trans Tiberim hortos aliquos parare & quidem ob hanc causam maxime. Nihil enim video quod tam celebre esse possit. *Ibid. ep. 20.*

(a) In Prædiolis meis belle ædificatis & satis amœnis. *Ad Att. lib. XVI. ep. 3.* Villulas meas, ocellos Italix. *Ibid. ep. 6.*

xion que ce qui forme les plus grands Etats présentement , n'étoient que de Provinces de cet Empire , qui comprenoit quasi tout l'Univers connu ; & que ces Provinces étoient données à gouverner à de simples Particuliers. Les Gaules par exemple, que la France ne possède pas toutes entières , puisqu'elles comprenoient tout ce qui est en deça du Rhin & des Alpes , par conséquent non seulement les trois l'Archevechés, l'Eveché de Liège , & la Hollande , mais encor la Savoie , & la Suisse ; les Gaules dis-je n'étoient qu'une Province Romaine gouvernée comme les autres par un Proconsul qui par ce moien se trouvoit le Maître absolu d'un Pais qui transforme quasi tous les ans , cent Fermiers généraux en cent Croesus par le simple maniment de ses finances.

Le Gouvernement des Pais étoit même pour faire entrer les Richesses dans les Maisons particulières , une porte bien moindre que celle de leurs conquêtes , sur tout dans le tems de relachement dont nous parlons , où les Généraux en rendoient à la République le compte qu'ils vouloient.

CLII.
Second Chef
du luxe des
Romains , les
Bains.

J'ai dit qu'après la branche des Maisons de Campagne , il n'y en eut pas de plus remarquable.

marquable que celle des Bains. Soit défaut de plusieurs commodités dont l'invention ne fut pas accordée à ces siècles, soit pure mode, l'usage des Bains chez les Anciens fut incroyable. On y passoit du lit ; on croioit qu'ils devoient préparer à la Table : & outre ces tems où l'on les regardoit comme de nécessité, il n'y en avoit aucun où l'on ne fut disposé de les prendre par plaisir. De là la magnificence la plus surprenante, publique & particulière dans ce point. Les plus considérables Antiquités de Rome sont encore ce qu'on appelle les *Thermes* (a). Ces sortes d'Edifices publics contenoient des lieux d'exercices non seulement pour le Corps, mais encor pour l'esprit. La célèbre Bibliothèque Ulpienne par exemple étoit aux Thermes de Dio-

(a) Il y avoit à Rome les Thermes Neroniennes, qui occupoient tout le terrain du Palais, & de la place *Madame*, qu'on appella ensuite Alexandrines, tant en l'honneur de Néron, qu'à cause des nouvelles Thermes qu'Alexandre Sévère batit tout-au-près, & avec lesquelles on confondit les anciennes. Leurs ruines visibles jusqu'à nos jours ont achevé de disparaître par l'enduit dont on les a couvertes récemment. Celles de Titus bâties à côté de l'Amphithéâtre de Vespasien son Père. La Magnificence s'en infère de ce qu'on appelle les sept Sales qui n'en étoient que des substitutions. Les Thermes Antonines près la Porte Capène aujourd'hui de S. Sébastien étonnent par l'immensité de leur débris. Celles de Con-

Diocletien : mais ils servoient principalement , à ce qui est marqué par leur nom de Thermes , qui est une parole Gréque qui veut dire Bain. Ces Edifices étoient si considérables que la simple croix d'une des Sales de celles de Diocletien a pû former l'Eglise des Chartreux de Rome , qui n'a pas la semblable dans aucun Edifice moderne , par la hardiesse de sa voute , & par la hauteur & par la largeur de son vase. Ses Colomnes de Granite étonnent également par leur beauté & par leur grandeur. Le nom de l'Empereur qu'elles portent témoigne cependant qu'elle n'étoient l'ouvrage que du Siècle où les Arts étoient dans la plus grande décadance.

Tels étant les deux gouts principaux de Rome après la Revolution des Mœurs , les Romains ne pouvoient manquer d'être puissamment attirés par Baïes.

Nul

Constantin que n'ont achevé d'être détruites qu'au commencement de ce siècle , occupoient toute la Place du Palais & des Jardins Colonne , & du Couvent des SS. Apostres. Le nom de *Magnanapoli* , que porte un Monastère célèbre de Filles, corrompu de celui de *Balnea Pauli*, nous apprend que les Thermes élevées par les Particuliers sous le République ne le cedoient pas à celles dont les Empereurs même cherchèrent ensuite à se signaler.

Nul lieu ne pouvoit satisfaire plus pleinement le premier . On connoit la Campagne c'est-à-dire la région qu'on crût ne pas désigner suffisamment par ce nom qui exprime une Campagne par excellence , si on n'y ajoutoit l'épithète d'heureuse. Les Anciens n'en parlent que comme du Théâtre d'une vive guerre des Dieux , pour favoir à qui l'enrichiroit de plus de dons. Ses grains , ses vins , ses huiles , ses fruits se le disputent pour la bonté , & pour l'abondance .

Le Canton de Baïes n'en faisoit pas seulement partie ; c'est lui qui fournissoit dans tous les feux que j'ai dit qu'il contient , la cause de tant de fécondité ; Si cependant elle n'étoit pas l'effet de la même graisse de la Terre , qui leur sert d'aliment.

Ces feux si utiles , étoient d'ailleurs les principes de mille beautés sous ce Ciel. Une bien intéressante , c'est que la Nature , qui par le silence , & par la lenteur de ses opérations , qui en dérobent le progrès & le travail aux sens les plus exquis , offre quelque chose de mort , ou au moins de trop muet par tout ailleurs , y met dans la plus grande évidence sa vie & son
action

action par les nombreux Phénomènes , que j'ai dit qu'on y voit.

Ce n'est là encore que la Terre de Baïes. Si de belles Eaux sont jugées avec raison, un ornement qui donne l'ame aux Campagnes , quelle idée ne devons nous pas avoir, de celle pour la quelle le Golfe qui porte son nom n'étoit qu'un vaste bassin auquel les Seins , & les Lacs que j'ai dit servoient de riche accompagnement ?

Les Romains ne pouvoient que trouver dans tant de qualités le plus beau champ du premier de leurs gouts ; L'objèt du second s'y offroit d'une manière plus riche encore.

Ils sembloient ne pouvoir bien se livrer à tout leur penchant dans ce nouveau genre qu'à Rome ; soit à cause de l'abondance d'eau (b) qu'on y avoit , soit à cause de
l'étu-

(b) Rome par elle-même étoit très-difetteuse d'eau. Son Tibre appelé blond par Horace (*Flav's Tiberis*) n'est qu'un blond sale rendu tel par le limon qu'il traine. Les sources y sont également médiocres , & rares. Mais ce défaut d'eaux propres y fut admirablement suppléé par les eaux étrangères qu'on y conduisit d'où qu'elles se trouvaient. L'eau *Martia* , par exemple le plus précieux don que les Cieux eussent fait à Rome selon un Ancien , eut beau être au de la du Lac Fucin c'est-à-dire à plus de 70. Milles , dont 60. étoient d'affreuses Montagnes , un Aquéduc de la plus superbe Structure n'allâ

l'étude qu'on y avoit fait de la manière de la préparer , sans compter les beautés , & les commodités locales qu'on s'y étoit prodigué. Ne pouvant vivre sans bains , ils s'en procuroient par tout sans doute : mais dans la plûpart des lieux , ce ne pouvoit être que des bains qui n'étoient considérables , que par la difficulté de les former & de les fournir. Il falloit se résoudre ordinairement à acheter le plaisir de la Campagne par le sacrifice de la plus chère des délices de la Ville.

Un tel défaut , fut bien éloigné d'avoir lieu à Baïes. Les entrailles de la Terre n'y étoient pas moins remplies d'eaux , que de feux ; & ces deux élémens s'y combinoient si bien, ensemble & avec les souffres & autres minéraux qui y abondoient également , que c'étoit de toutes parts des bains qui pour être tout naturels , ne s'en trouvoient pas moins d'une variété & d'une

I. Tom. R *re-*

CLIII.
Perfection de
ses Bains.

pas moins la chercher sans s'embarrasser , ni de la distance , ni des obstacles , quoique celui qui se présenteoit dès le premier pas, fut l'Appennin même à percer.

On voit dans Rome moderne une légère image de l'ancienne en ce point. Un de ses non moins frappans ornemens sont ses Fontaines dont nulle place publique, ni quasi aucune Maison ne manquent ; & entre lesquelles celles de *Trevi* , de *Termini* & de *S. Pierre Monterio* , qui fournissent à toutes les autres , sont d'une rare beauté.

recherche dont tout l'art des Baigneurs de Rome eut cherché vainement d'approcher. Cette Campagne parla invitoit à quitter la Ville , par le motif même qui y faisoit avoir regret lorsqu'il s'agissoit des autres .

On y courût non avec ardeur mais avec fureur. Le Canton fût bien-tot couvert de Maisons de Campagne Romaines .

CLIV.
Origine de
Baïes par la
multitude de
ceux qui y al-
lant en vacan-
ce , prirent le
parti de s'y fi-
xer.

Les habitations en se multipliant dans un lieu , lui font perdre par la même sa qualité de Campagne. Il manquoit oependant à celles élevées à Baïes pour en faire une Ville , une chose qui étoit essentielle , & qui paroissoit impossible ; c'étoit qu'elles cessassent d'être de pures Maisons de plaisir , ce qui exprime des demeures passagères de gens qui en ont de fixes ailleurs. Ce point étoit d'un côté d'une absolue nécessité , parceque l'idée seule d'une Ville est celle d'habitations , & d'habitans stables ; mais il manquoit de l'autre de toute probabilité. Pouvoit-il y en avoir qu'on voulut renoncer à être habitant de Rome , pour devenir citoyen de Baïes ? Le défaut de toute apparence de cet événement n'en empêcha pas la réalité. L'être de Baïes , qui n'eut point d'autre cause ,
en

en atteste seul le fond. J'en rapporterai la manière d'après Strabon (c).

L'exemple ne fut donné d'abord que par des personnes de cette fanté & de cet âge, qui rendent fort curieux des moïens qu'on peut opposer à ce qu'ils annoncent, & qui croïant les avoir trouvés dans tant d'eaux salutaires ne voulurent plus les abandonner. Il fut suivi bien-tot de ceux dont j'ai déjà parlé d'après Horace à l'occasion de Tarente, qui ne soupiroient qu'après un doux *terme* de tant *travaux de Milice*, & de *voïages* attachés au nom Romain. Ce nombre fut d'autant plus grand que non seulement le poids en croissoit toujours davantage avec l'Empire, mais que la mollesse qui faisoit encore plus de progrès rendoit toujours moins disposé à le porter: enforte que non seulement son épreuve, mais sa vue seule, ne faisoit penser qu'aux lieux, où il ne se parloit que de repos. Par leur moïen seul Baïes aquit un fonds d'ha-

Voiez p. 41.
n. 42. & 43.

R 2

bitans

(c) Εκ τῆς Ρωμῆς ἀναχωροῦντες δευρο ψυχίας χαί-
ρουν ὅς ἀπο παιδείας ἐργασαμένων; ἢ καὶ ἀλλως γῆρας ἢ
ἀδυναμίαν ποδωμάτων ἐν ἀνέσει ζῆν, καὶ ὅς Ρωμαίων ἐνίοι
χαιρούντες πῶ εἰπὼ τετῶ ὅς ἀπο τῆς ἀγωγῆς ἐπιδή-
μουτων, ἀσμενοὶ φιλοχῶρουσι καὶ ζῶσιν αὐτάδει.

Strabo lib. v.

bitans le plus suffisant d'une juste Ville ; mais ce qui acheva de la pourvoir le plus abondamment fut, que soit à cause de la douceur du Pais même, soit par le motif du genre de vie délicieux que ses premiers Fondateurs y établirent, des personnes de tous les états crurent ne pouvoir mieux faire , que de s'y fixer. Plus enchantéresse, que la coupe de Circé qui ne faisoit oublier que des Patries misérables , Baïes faisoit ainsi perdre à des Romains le souvenir de Rome même.

Οὐκ ἐλάττωσ-
της Δικαίας-
χίας. Lib. V.

Habimus in
Cumano quasi
Pusillam Ro-
mam. Ad Att.
lib. V. ep. 2.

Σωποδομου-
μενων βασι-
λειων αλλων
ἐπ' αλλοις. Ib.

Il en résulta d'abord une Ville de la grandeur , ainsi que de la qualité de celle de Putéoles selon Strabon. Mais elle cessa bien-tot d'être suffisante pour la foule qu'elle attira. Le concours , dit Cicéron , fit une petite Rome de tout ce canton. Putéoles en effet s'en accrût le plus considérablement à sa gauche ; Misène se batît à sa droite ; & les intervalles qui la séparèrent de ces deux Villes se remplirent tellement de Maisons non de Campagne, mais royales, baties les unes sur les autres comme s'exprime Strabon , qu'on pût considérer désormais cette nouvelle Ville , non comme une Ville raisonnable qui occupoit une partie de la circonférence du Golfe

Golfe, mais comme une Ville immense qui la remplissoit tout entière. Je donnerai une notion des parties qui la composent.

Le centre du Golfe présentoit la Ville même de Baïes. Ce qui attira à Baïes, je veux dire les Eaux, en fixèrent là la place. Elle y occupoit l'espace, qui est entre la Montagne & la Mer, depuis la pointe des Thermes jusqu'à celle de l'assez bon Château moderne de Baïes. Cette étendue telle qu'elle se présente à la vue aujourd'hui, n'est pas la moitié de celle qu'il seroit constant que Baïes occupa, quand il n'y en auroit pas d'autre preuve que ce que nous avons entendu dire à Strabon, qu'elle étoit aussi grande que Putéoles. Mais le luxe Romain sut se faire donner par l'Art ce qui lui étoit refusé par la Nature.

Des Pilotis & des édifices auxquels ils fournirent le fondement, chassèrent la Mer bien loin de ses bords, comme le dit Horace (d) : des excavations non moins hardies obligèrent le mont à reculer de l'autre

R 3 coté.

CLV.

Baïes, Putéoles, Misène unies par les châteaux ne formant pour ainsi dire qu'une seule Ville immense qui remplissoit tout le Golfe.

CLVI.

Situation de Baïes. Étendue de son ancien emplacement.

(d) Marisque Baïis obstrepentis urges
Summovere litora . *Horat. lib. II. Od. 18.*

coté. On se fit faire place ainsi , à droite & à gauche , par les deux choses qu'il paroît le plus difficile de faire céder, qui sont la Mer & les Montagnes. Si l'emplacement qu'on se procura n'est plus , c'est que la violence faite à la nature ne peut être durable ; que les choses qui ont été tirées avec effort de l'ordre naturel, doivent y rentrer peu-à-peu d'elles-mêmes. C'est ce qui est arrivé à Baïes. Le flots qui ont tant de respect pour le grain de sable , qui leur a été donné pour borne , sont revenus avec indignation contre les barrières inconnues , qu'on voulut leur opposer ; la Montagne s'est repliée également sur ces batimens élevés jusque dans son cœur & s'est servie de leur débris pour réparer les pertes qu'elle avoit souffertes. Mais la Nature en détruisant les effets de la double violence qui lui avoit été faite , n'en a pas détruit la preuve. On la trouve pour ce qui regarde la Mer dans toute cette partie , où le *Monte-Grillo* d'un coté , & le précipice de la Mer de l'autre laissent à peine la place du sentier étroit dont on va par terre , des Thermes à ce qui reste de Baïes. Mais tant les masses énormes de fabrique antique qu'on voit à guise de rochers , dans les flots où elles

elles font tombées , que les traces qu'elles ont laissé dans la côte à la quelle elles tenoient , prouvent , que ce pût être une ou plusieurs grandes ruës superbement bâties.

Ce qu'on appelle les chambres de Vénus fournissent la preuve qui concerne la Montagne. On n'y arrive qu'en s'enfonçant dans son sein. On en infère d'autant plus sûrement que c'est jusques là que les bâtimens furent poussés communément , que ce ne sont que des pièces d'édifices ordinaires , qui ne se trouvent avoir les bas-reliefs de stuc qui leur ont fait donner le nom qu'elles portent , que parceque de tels ornemens fréquens par tout, devoient l'être encore plus dans un lieu , où tout respiroit la volupté.

La Ville de la grandeur que je viens de dire , dut être d'autant plus belle qu'elle étoit composée des Chateaux de Campagne de personnes riches & voluptueuses , changés par leur nombre en ses Palais ; & qu'il est naturel de penser que ses ouvrages publics repondirent aux particuliers. On chercheroit envain les ruines de la plûpart , puisqu'il suit de ce que je viens de dire qu'il n'en reste pas même la place. On y voit

CLVII.
Sa beauté Ancienne & ses ruines présentes.

cependant encore celles de trois Temples , dont un de la forme du Panthéon de Rome n'a pu être renversé par le temps tout aidé qu'il est par les eaux dans lesquelles l'édifice est noyé , qui fait qu'on ne peut en approcher , que sur les épaules des hommes qui y portent.

Ces trois Temples sont appelés de Vénus , de Diane , & de Mercure. Le premier de ces noms peut être fondé ; puisque Martial parle expressément de Vénus comme de la Déesse , qui ne présidoit pas moins à Baïes qu'à Gnide & à Paphos (e) .

CLVIII.
Erreur singulière de Capacio touchant le prétendu temple de Diane.

Capacio s'aplaudit fort d'avoir trouvé la raison du second dans deux vers de Propertius , qui montrent une *Cinthis* à Baïes (f) . Mais si au lieu de s'en fier à la seule citation qu'il en a dû voir quelque part , il en avoit seulement ouvert la source , il auroit appris , que la *Cinthis* prise pour la Déesse des bois , n'étoit qu'une *Cinthis* Maitresse du Poëte fort célèbre dans toutes ses poësies.

Mais

-
- (e) *Littus beatæ Veneris , Baïas . Mart. lib. XI. epigr. 81.*
 (f) *Ecquid te mediis cessantem Cinthia Baïis*
Quâ jacet Herculeis semita littoribus . . . Propert. l. I.
leg. 11.

Mais si cette autorité n'est d'aucune application par là au second nom , elle peut être très-importante pour corriger le troisième. Elle parle d'un lieu de Baïes , où Cinthie étoit vuë de son Amant jaloux , d'un œil peu-content ; & ce lieu est qualifié de *situé au milieu de Baïes même* dans l'endroit le plus bas *des rivages* ou Quais d'*Hercule*. Le lieu marqué à ces caractères n'est pas douteux ; c'est celui qui est occupé par le Temple prétendu de Mercure qui ne se trouve noïé comme je l'ai représenté , que par cette situation. Si c'est ce beau Temple , comme il est naturel , qui donnoit son nom au quartier où il se trouvoit , il faut en conclurre , que ce n'est pas au Messager des Dieux (que rien en effet n'indique) , mais au *dompteur* des Monstres qu'il étoit consacré.

Le mauvais *Guide de Naples* dont j'ai parlé , montre le Théâtre de Baïes au lieu appelé *fusco* au dela de *Monte-grillo*. Mais outre que ce n'étoit plus Baïes enfermée par cette Montagne même , nous inférons d'une autorité de Sénèque , qui parle de ce lieu précis , que les ruines contournées qu'on a jugées être d'un Théâtre ont été produites par la non moins magnifique que

bizar-

CLIX.
Celui appelé de Mercure l'étoit plutôt d'Hercule.

CLX
Ruines de la Maison de C. de *Varia* prises mal-à-propos pour celle d'un Théâtre. Situation du vrai Théâtre découverte.

Quod... Bajas trans parietem habet.
Ep. 55.

bizarre Maison de Campagne d'un riche Misantrope qui avoit nom *Vatia*, qui vouloit y être logé dans deux sortes d'Antres dont l'un jouissoit toujours du soleil duquel l'autre étoit continuellement privé (g). Le vrai Théâtre de Baïes fut élevé sur des *substructions* immenses dans la partie que j'ai dit conserver les marques de la grande rue qui y dût être jadis; & que nous devons reconnoître pour celle des *rivages d'Hercule* que nous venons de voir dans Properce, tant à sa qualité de *rivages* c'est-à-dire de rue sur la Mer, qu'à la mention de sa partie basse, qui en suppose une haute, celle-là aiant été vers le Temple d'Hercule qui étoit au milieu de la Ville, & celle-ci vers les Thermes qui en occupoient la pointe à gauche. C'est là dans un coude qu'y fait la Montagne, qu'on apperceoit les gradins encore bien reconnoissables qui caractérisent le Théâtre. Un second ouvrage du même genre, je veux dire un Amphitéatre, est prouvé par l'Histoire de la mort d'Agrippine.

Je ra-

(g) *Speluncæ duæ magni operis laxo attrio pares manufactæ quarum altera solem non recipit, altera usque in occidentem, tenet. Senec. ep. 54.*

- Je raconterai ici cette Horreur dont Baïes fut témoin. Néron qui avoit montré un si beau principe, lors qu'à la vue de plus d'argent qu'à l'ordinaire envoié d'Egipte, il dit que son intention étoit qu'on *tondit* *mais non qu'on écorchât ses brébis*, Néron dis-je tourna si mal qu'il devint un Monstre de cruauté. Il n'arriva qu'à lui sous le Ciel de faire mourir également sa Mère, son Gouverneur, son Précepteur, ses Femmes, & ses Maitresses.

Impatient du crédit d'Agrippine il résolut d'oter la Vie à celle de qui il l'avoit reçue. Pour l'attirer d'Antium où elle étoit, à Baïes où il se trouvoit, il annonça la plus éclatante célébration des *Quinquatres*, & il l'y invita. Reçue avec toute les marques de tendresse, elle fut logée séparément au Chateau de Baules, en apparence par distinction & pour écarter tout soupçon, mais en effet par un premier trait de la trahison tramée. Après plusieurs délibérations sur les moïens de la perdre on s'étoit arrêté à celui proposé par le Préfet de Flotte de Misène d'une barque artificielle, dont le toit fondroit pour l'écraser en attendant que le fonds s'en entrouvrît pour l'engloutir. La faveur de la nuit qu'on vou-

CLXI.

Amphitéatre
de Baïes prou-
vé par l'Hi-
stoire de la
mort d'Agrip-
pine.

voulut se procurer fit choisir pour l'y faire entrer , l'occasion d'un grand souper des Fêtes pour lequel on l'enverroit prendre dans la gondole fatale. Mais soit préssentiment soit soupçon , au lieu de s'y rendre par Mer , elle s'y fit porter en chaise. Néron loin de s'en déconcerter , joua si bien l'amour filial toute la soirée , que la Princesse sa mère , eut eu honte de faire la moindre difficulté de se servir pour le retour de la Voiture qu'elle avoit évitée pour la venue.

Son Officier Gaulois écrasé, elle , & une femme qu'elle avoit à ses pieds à peine garanties par une poutre qui se traversa , furent l'ouverture de la tragédie. La Suivante affomée aussi-tot, parcequ'elle put se faire prendre dans la confusion pour sa Maîtresse, annoncerent à celle-cy tout ce qu'elle devoit attendre. Un saut hardi dans la Mer , & le Lac Lucrin gagné à la nage (b) previnrent aussi-tot pour ce moment le
jeu

(b) La Science qui sauve ici Agrippine n'étoit jamais ignorée des Romains, qui la jugeoient si importante qu'Auguste nous est représenté comme l'enseignant lui-même à ses Neveux (*Suet. lib. III. n. 93.*). Le surprennant c'est de la trouver encore parmi les Romaines. Je conjecturerois qu'elles l'apprennoient par l'occasion que leur fournissoit de s'y exercer le grand usage des Bains.

jeu le plus horrible de la Machine qui étoit son ouverture. Vainement cependant avoit-on eu tant de bonheurs dans tant de défâtres. L'auteur du moïen d'abimer doublement Agrippine s'étant chargé de l'assassiner, elle ne tarda pas à le voir se présenter devant le lit où elle se remettoit de ses peines le glaive, dont un Fils même, l'avoit armé, à la main. Tout ce que pût faire cette Mère désespérée ce fut de découvrir son sein pour montrer au Meurtrier où il devoit frapper. De viles obsèques aboutirent à une sépulture encore plus commune sur le chemin de Misène vis-à-vis le Chateau de César, dit Tacite d'après qui j'ai abrégé tout le fait.

*Annal. lib.
XIV. au com-
mencement.*

J'ai voulu le rapporter tout entier non seulement à cause de son rapport à Baïes, mais à cause des notices, dont il fera une source féconde dans toute la matière présente. Le nom seul des *Quinquatres* par le moïen & à l'occasion desquelles Néron attira Agrippine à Baïes, prouve le point qui m'occupe ici. Ce Fêtes de Minerve dit Ovide, ne sont ainsi appellées, que des cinq jours qu'elles durent & de ce qu'après le premier passé en paix en l'honneur de sa naissance, on remplit les quatre suivans
de

de plus horribles combats de Gladiateurs, dont on croit le spectacle agréable à la Déesse de la Guerre⁽ⁱ⁾. Ce qui exigeoit absolument l'Arène de l'Amphitéâtre.

CLXII.
Ce que Baïes eut de plus distingué, ses Bains.

Mais ce que Baïes eut de plus distingué ce furent ses Bains, qui lui aiant donné la naissance en reçurent à leur tour une telle magnificence qu'on louoit les Edifices de ce genre en disant qu'ils étoient aussi beaux que ceux qu'on voioit à Baïes ^(k). Le luxe, & la volupté les avoient élevés de concert. Nous avons déjà entendu Horace auquel nous pourrions joindre d'autres Anciens, nous apprendre que les bois même de leurs Jardins y étoient de Myrthe. On voit les ruines de ses Thermes dans le lieu que j'ai eu occasion de nommer tant de fois, & qu'on appelle les Bains de Néron. Ils continuent à être des Etuves où l'on

(i)

Fiunt sacra Minervæ

Nomina quæ a junctis quinque diebus habent.

Sanguine prima vacat

. . . . Quod est illa nata Minerva die.

Altera tresque super rafa celebrantur arena

Ensisbus exsertis bellica, læta Dea est.

Ovidius Fast. lib. III. v. 809.

(k) Martial louoit les Thermes de Castricius en disant qu'elles étoient supérieures aux plus fameuses, même à celles de Baïes, qui tenoient le premier rang parmi toutes les autres *Principesque Baia. Lib. IV. epigr. 42.*

l'on se procure en aussi peu de tems qu'on veut, quelle sueur on souhaite. Mais dans un siècle de Bains, & dans un lieu où leur amour avoit enfanté une Ville, on sût tirer un bien autre parti de l'eau que j'ai dit qu'on y voit, susceptible de toutes sortes de distributions par son abondance, de toute manière de conduite par son niveau, & de tout genre de températures & à toutes sortes de distances par sa chaleur extreme. Telle est l'idée abrégée de Baïes. Mais on est prévenu, qu'elle ne fut que la moindre portion d'elle-même : que pour se la représenter toute entière, il faut joindre à la Ville qu'offroit le fond du croissant du Golfe, celles qui ornoient ses deux pointes, & les Châteaux intermédiaires qui les unissant toutes trois, ne faisoient qu'un seul tout de si riches parties.

La Ville que Baïes avoit à sa gauche, & qui par la courbure du rivage ne se présentoit pas moins à elle en face, étoit Putéoles. Nous en avons déjà vu deux Epoque; la première, où elle ne fut que l'Arsenal maritime de Cumes; la seconde où elle devint une place marchande: une troisième fut produite par Baïes, qui la rendît comme elle une Ville de délices. Elle ne servit

CLXIII.
III. époque
de Putéoles à
l'occasion de
Baïes.

vit d'abord que d'azile pour ceux qui ne trouvoient point de place à Baïes ; mais bientôt on courût indifféremment aux deux Villes pour les mêmes objets , & on compta des Empereurs entre ceux qui donnerent la préférence à celle dont nous parlons. Nous y avons déjà vû Caligula y donnant un spectacle inouï , & Antonin l'ornant des plus beaux ouvrages. Le piedestal qu'on y voit chargé de douze Villes de l'Asie mineure, témoigne que c'est à Putéoles que Tibère voulut recevoir la Statue, qu'elles lui éleverent, pour les avoir aidées à se relever de la ruine d'un tremblement de Terre , Nerva y reçut Tyridate Roi d'Arménie.

CLXIV.
 Ses Temples,
 son Amphithéâtre , une autre
 antiquité singulière , sur la
 Via Campana .

C'est à cette époque qu'on doit rapporter la magnificence de l'ancienne Putéoles prouvée par les ruines éparfées dans la moderne. J'ai déjà parlé de celles des Temples d'Auguste & d'Hadrien , qui annoncent le premier comme ce que l'ordre Corinthien peut avoir de plus riche , & le second comme ce qu'une structure peut avoir de plus somptueux.

Des Têtes de grosses Colonnes qui sortoient de Terre en un Jardin indiquoient quelque illustre édifice ; L'excavation en effet a découvert un Temple aussi rare
 pour

pour les matières , que pour la forme. On y voit encore dans le centre l'autel d'environ quatre pieds de hauteur sur douze de Diamètre; il s'étoit conservé sous les terres aux deux cotés d'ou on y montoit jusqu'aux anneaux de Bronze , dont l'usage ne pouvoit être que d'attacher les victimes qui devoient être immolées ; & tout jusqu'aux sièges d'aisance d'une des pièces qui regnoient tout à l'entour , étoit de quelque marbre précieux. Sa situation qui s'accorde avec celle qui est exprimée dans un Monument trouvé à Pouzzoles & rapporté par *Capacio* doit le faire attribuer très-plausiblement à Sérapis ; auquel cas on devroit trouver tout auprès le Temple de l'*Honneur* , que le même Monument dit en avoir été voisin (1). Tous ces Temples cependant ne devoient pas être comparables à celui du Dieu tutélaire de cette Ville maritime, je veux-dire Neptune. Il étoit orné en particulier d'un magnifique Portique fort fréquenté des Puteolans. Cicéron parlant de ce dernier comme du point de vuë direct du Château

I. Tom. S de

(1) Le Monument est intitulé: *lex parieti faciundo . . . in area quæ est ante ædem Serapis trans viam ad mare vorsum . . . ita ut ad ædem honoris facta sunt . . .*

de *Baules* (m), c'est une preuve qu'il fut placé non aux ruines de S. François, où on le montre & où il n'auroit été vû de *Baules* que de côté, mais en face vers la tête de la ruine du prétendu *Pont de Caligula*. La Place du Dieu tutélaire d'une Ville marine dès son origine, n'y pouvoit être plus naturelle, puisque c'étoit le Port, qu'un trait rapporté par Sénèque que les chaloupes messagères de la Flotte d'Alexandrie en aiant annoncé l'arrivée, tout le monde courût sur les PILES (n) nous prouve avoir été formé par cette ruine que j'ai montré être celle de ces *Piles* mêmes.

Le Profane ne le cédoit pas au sacré à Puteôles. Son Amphitéatre le montre encore comme n'aïant pas été inférieur à celui de Capouë sa Capitale. Je pourrois apporter une seconde preuve de quelque grand ouvrage, dans une ouverture antique haute de six pieds, large de trois, faite de bons murs *operis reticulati*, dont on va droit en Terre, si la torche, dont je m'éclair-

(m) Nos sumus ad Baulos Puteolosque videmus qq. *Acad. lib. II. n. 125*. At familiarem nostrum Avianum fortasse in Porticu Nepruni ambulantiem non videmus. *Ibid. n. 80*.

(n) Hodie ... naves Alexandrinæ quæ solent nuntiare sequuntur classis adventum omnis in PILIS turba Puteolanorum consistit. *Senec. ep. 58*.

clairois dans cette Antiquité imprevue en me menaçant de me manquer, n'e m'eut obligé de retourner sur mes pas, de l'extrême profondeur où j'étois déjà arrivé sans en voir la fin, qui m'en eut découvert sans doute l'objèt. Elle se trouve vers cet endroit de la belle voie antique qui étoit le chemin de *Pons Campanus* & de la Capitale de Campanie, & qui s'appelloit pour cette raison *Via Campana*, vers cet endroit, dis-je, de cette voie, où une multitude de sépulchres de l'ancienne Putéoles, les uns isolés comme des temples, les autres unis à plusieurs étages & avec leur escaliers comme des Maisons, la feroit prendre pour une ruë.

A une situation à sa droite entierement semblable à celle que nous venons de peindre à sa gauche, Baïes avoit Misène, le pendant de Putéoles par rapport à elle.

Ce nom n'avoit signifié long-tems, que le haut Cap qui formoit la pointe du Golfe de ce côté-là. Il désigna ensuite quelques uns de ces Châteaux qui préluderent aux Villes qui s'y formerent; enfin il exprima un Port-de-Mer de Guerre, qu'Auguste y établit; ce qui fit pour Baïes un accrois-

CLXV:
Origine du
Port, & de la
Ville de Mi-
sène.

fement également intéressant & par l'importance , & par la nouveauté.

CLXVI.

Importance
de la marine:
vice du Gouver-
nement Ro-
main sur ce
point: ses mau-
vais effets sur
tout sur les
commence-
mens d'Augu-
ste.

Telle est la nécessité d'une bonne Marine pour un Empire qu'envain sans elle il prétendrait pouvoir faire respecter ses ordres au-loin: il y peut à peine faire parvenir ses nouvelles. Le défaut en ce point le doit faire renoncer d'ailleurs au nerf d'un grand Corps Politique formé par de grandes finances , qui ne peuvent être produites que par les grands profits , qu'il n'appartient de faire qu'à ce commerce , qui a la vertu de transformer les choses les plus communes en effets rares , en les portant à travers les Mers, des Païs où elles abondent, dans ceux qui en manquent. Qui le croiroit cependant? Comme si Rome pour avoir remporté ses premières victoires navales, avec une Flotte qu'elle ne pût faire , que d'après des pièces d'une galère ennemie échouée par hazard sur sa côte , se fût cruë dispensée d'avoir rien de fixe dans un objet si capital, des Vaisseaux ordonnés aux peuples sujets , ou construits sur le champ , mettoient sur pied ses forces navales dans les occasions. Les ressources inconnuës que trouvoit en elle-même cette Puissance unique , l'empêcherent d'éprouver tout ce qu'un
tel

tel système pouvoit avoir de funeste , mais elles ne pûrent la garantir des plus grands inconveniens souvent. Quoi de plus fâcheux , par exemple , que la nécessité , où elle se vît d'être aussi désagréablement , que long-tems inquiétée par les Pirates ?

Ce fut l'expédition contre eux sans doute , qui remplit le grand Pompée de cette maxime de Thémistocle , *que le Vrai Maître est celui qui l'est de la Mer* , que Cicéron nous apprend être devenuë tellement la sienne qu'au lieu qu'il confia une Province aussi importante que les Espagnes à des Lieutenans , il ne se reposa jamais que sur lui-même de ce qui étoit relatif au pouvoir sur l'élément dont l'importance se montre en effet par son étendue qui embrasse toute la Terre (o). César avoit déjà éprouvé avec lui ce que c'étoit que de manquer de Marine , lorsque le desespoir de ne pouvoir faire passer la Mer à ses Légions le fit s'exposer pour les aller chercher dans cette petite barque , dont il dût rassûrer le conducteur en lui disant , qu'il

S 3

ne

(o) Cujus consilium Themistocleum est ; existimat enim qui mare teneat eum necesse rerum potiri . Itaque qui nunquam egit ut Hispaniæ per se tenerentur , navalis apparatus cura ei semper antiquissima fuit . *Cicero, ad Att. lib. X. ep. 7.*

ne craignit point : qu'il *portoit César & sa Fortune*. Mais Pompée se proposoit de le lui faire sentir bien davantage ; & je ne doute pas que ce ne fut le motif de la manière dont il se déroba à Pharsale , qu'on juge d'un homme qui oublia son surnom de *GRAND* , mais qui n'étoit vraisemblablement que de quelqu'un qui ne vouloit pas exposer plus long-tems sur une terre qui s'étoit montrée contraire, la ressource infailible qu'il croïoit avoir , sur ce qu'il regardoit comme son élément.

Son Fils en effet avec une seule bonne Flotte qu'il fût se ménager, réduisoit encore bien-long tems après , l'Heritier & le Successeur du Vainqueur de son Père aux termes le plus desagréables. Son Apparition sur les Flots fut d'abord persiflée. Mais la Côte continuellement insultée , la Sicile prise , & Rome réduite à mourir de faim par la perte de ce grenier, montrèrent bientôt que ce qui alloit le moins à des forces navales , c'étoit le mépris. Il fallut rechercher celui qu'on desespéra de réduire. Un Pourparler fut fixé à Misène. Pompée y parut sur une sorte de terrasse qu'il avoit fait élever dans l'eau , aïant derrière lui toute sa Flotte. César & Antoine s'y mon-

tre-

trèrent sur le rivage à la tête de toutes leurs Légions. Le prétexte de ce spectacle si singulier étoit la sureté, mais la cause étoit le desir qu'avoient des forces d'un genre différent de s'en imposer réciproquement. L'événement fut que celles de Terre loin de faire pencher la balance purent à-peine parvenir à la rendre égale. Celles de Mer firent la principale figure; Pompée faisoit trouver à Antoine, à la table qu'il donna le premier après la paix, des sels fort piquans (p).

L'accord pour être juré n'en devoit pas être plus durable. Les lieux témoins du traité ne tarderent pas à l'être d'une Bataille navale. La Flotte Césarienne avoit pour elle le nombre, mais la Pompeïenne avoit de son côté la Science, & l'expérience de la Mer. Il ne faut pas demander de quel côté fut la Victoire. Elle ne fut rendue douteuse à la fin que par accident. Parmi les Capitaines de César il y avoit un Menas affranchi, & transfuge de Pompée. Ménécrate Chef de la

Bataille de
Cume.

S 4

Flotte

(p) Pompée lui dit qu'il avoit le plaisir de le recevoir sur les *Carines* même, faisant allusion par ce nom Latin de ses vaisseaux, au Palais de son Pere dont Antoine s'étoit emparé, qui étoit dans le quartier de Rome appelé les *Carines*.

Flotte de celui-cy voulut s'acharner à la fin du combat contre ce fugitif, moins selon les loix de la Guerre, que selon les mouvemens de la haine, & de l'indignation. Il fut tué par celui qu'il ne cherchoit qu'à saisir. Les Pompeïens déconcertés abandonnerent le Champ de bataille, & même entierement leurs Eaux.

Ce premier combat fournit par-la à César un pretexte de se flatter : mais ce ne fut rien moins que sa bonne fortune qui l'engagea à aller chercher les ennemis dans le detroit de Sicile, où ils s'étoient retirés.

*Bataille de
Scyllée.*

Apollophane substitué à Ménécrate fut d'abord arrêté & quasi brisé par le mur armé d'épérons tranchans, que lui opposa son ordre de bataille. Mais ne se rebutant point pour cela, il ne lacha point prise, qu'il n'eut tout enfoncé & tout rompu. Non moins habile à profiter de la Victoire qu'à la remporter, il eut rendu inutile la retraite, sans la nuit qui vint fort à propos pour César. Elle lui servît peu pourtant parcequ'une Tempête, dont il fut accueilli le lendemain même, ne lui laissa que la division de Ménas, qui en marin de Pompée avoit prévu, & prévenu l'accident. César vaincu jusques dans le Cœur dans
ce

ce moment se trouva fort heureux de s'être sauvé personnellement.

Ces coups de fortune étoient cependant moins funestes qu'ils ne devoient être utiles par les leçons importantes qu'ils donnèrent à celui qui les éprouva. Ils lui apprirent que ce qu'on devoit chercher dans des forces de Mer non moins que leur grandeur, c'étoit leur familiarité avec l'élément sur lequel elles doivent opérer. D'après une telle lumière, il remit sur pied une Flotte pour la quelle il donna la liberté en une seule fois à vingt mille esclaves : mais il se garda bien de la mener tout de suite à l'ennemi comme il avoit fait la première. Le Golfe de Baïes fut rempli de travaux pour l'y assembler, & tout un hyver fut destiné à l'y exercer. Le premier effet de si bonnes mesures fut qu'attaquer, & vaincre Pompée parût être une même chose. Mais cela ne faisoit que remédier aux maux passés : pour en détruire la cause, qui étoit le vice du système, ou plutôt le défaut de tout système de Marine, au lieu de suivre la conduite ancienne, qui étoit de laisser devenir les Flottes on-ne-sait-quoi, après que le besoin qui les avoit faites former étoit passé, il se servit de la

sienne

CLXVII.

Ils l'engagerent à établir deux départemens fixes, dont un à Misène, ce qui fonde lein Port y & un Ville.

Bataille de Myles.

sienne pour exécuter l'important projet d'une Marine fixe. Il la distribua dans les deux départemens qu'il en fit, l'un à Ravenne pour la Mer supérieure, & l'autre à Misène pour la Mer inférieure, dit Suetone (q). Ravenne étoit déjà dès long-tems une grande Ville; mais Misène ne le devint que par un tel établissement, par les ouvrages publics & privés qu'il exige, ou qu'il entraîne. Telle est l'origine du Port, & de la Ville de Misène.

CLXVIII.

Situation certaine de la Ville, & Port de Misène.

Ce nom de Misène constamment donné au Port, & à la Flotte qui y résidoit, non seulement dans toutes les autorités qu'il seroit aisé de multiplier à l'infini, mais encore dans les Monumens qu'on en a en grand nombre, s'en trouvant du Port, de la Flotte, des Vaisseaux, des officiers, & des Soldats; ce nom, dis-je, en prouve la situation, ou pour mieux dire dispense même de la prouver. Il la fixe évidemment dans le lieu qui le porta toujours, c'est-à-dire, au Cap qui forme la pointe droite du Golfe de Baïes. D'après ce nom seul, il ne peut pas même paroître douteux que le Port n'ait été pratiqué dans le bras
de

(q) *Classem Miseni & alteram Ravennæ ad tutelam superi, & inferi maris collocavit. Suet. lib. II. n. 49.*

de Mer , qui avec le sein de l'autre côté , isole quasi entierement ce Cap ; & que la Ville n'ait été batie tout à l'entour , principalement sur la rive formée par le Cap même.

Mais il s'en faut bien , qu'on ait eu de ce point des idées dont la clarté ait égalé sa certitude. César fit , non un , mais deux Ports , dans le même Golfe. Suétone avant l'endroit cité où il nous apprend l'établissement du Port de Misène , parle du *Port Jules* formé , dit-il , *par l'immission de la Mer dans les Lacs Lucrin , & Aверne (r)* . Et ce témoignage est d'autant plus affirmatif , qu'il est entierement conforme , soit à ce que chante Virgile , des Barrières ,
 „ données au Lucrin , de l'onde *Jule* for-
 „ cée non sans son murmure horrible à
 „ baigner des bords inconnus , & des Flôts
 „ Tyrrhéniens introduits avec toutes leurs
 „ agitations dans le sein du pacifique ,
 „ Aверne (s) „ ; soit à ce que raconte

Dion ,

(r) 20. Millibus Servorum manumissis , & ad remum datis , Portum Julium apud baſas , immiſſo in Lucrinum , & Avernum Lacum Mari effecit , in quo cum hyeme tota copias exercuiſſet Pompeium inter Mylas & Naulochum ſuperavit . *Ibid.* n. 16.

(s) An memorem portus , Lucrinoque addita clauſtra ;
 Atque indignatum magnis ſtuditibus æquor ,

Julia

Dion , que ce Port formé par le Ministère d'Agrippa se fit par une double coupe faite à la langue de terre , qui séparoit le Lac Lucrin de la Mer (t) . On ne peut s'empêcher de reconnoître , un ouvrage attesté par des autorités si précises.

CLXIX.
Sa distinction
du Port Jules
dans le même
Golfe au Lac-
Lucrin.

Le Port qu'elles nous montrent fut le premier construit. Mais soit qu'il n'eut été fait , que relativement au projet de César que j'ai dit , d'exercer pendant tout un hyver la Flotte assemblée à Baïes contre Pompée , ce qu'on pourroit conjecturer de ce que Suetone n'en parle qu'à cette occasion ; soit qu'on n'eut jamais prétendu en faire de ce qu'il continua à être, non un Port de Mer de guerre , mais une sorte de Port de pêche, comme le dit expressement *Servius* sur l'endroit cité de Virgile , ce qui est rendu très probable tant par la qualité du Lac que nous verrons en avoir eu une très-précieuse , que par celle du Port , que Strabon nous dit expresse-

Julia qua ponto longe sonat unda recluso ,
Tyrrenusque fretis immittitur ætus Avernis . *Virg.*
Georg. lib. II. v. 161.

(t) Τὸ διειγον τὴν Λουκρηνίδα ἀπὸ τῆς πελαγὸς
ἐπ' ἀμφοτέρω παρ' αὐτῶν τῶν πειρῶν ὁ Ἀγρίππας εὐρυ-
ξῆσας λιμένας ναυλοκατασκευάσας ἀπ' εἰδείξεν .

Dio. hist. Rom. lib. XLVIII. n. 49.

pressément n'avoir été bon que pour les plus petits navires ; soit enfin que c'eût été à la vérité un vrai Port de Guerre , ce qu'il faudroit reconnoître s'il falloit entendre de lui avec tous les interprètes le texte d'Horace qui peint Neptune introduit avec un travail vraiment roïal dans les terres pour y procurer aux Flottes un azile contre la fureur des vents (u) ; Mais que ce Port ne se soit pas trouvé dans l'usage aussi-bon qu'il pût paroître dans le projet ; ce que pourroient faire penser des difficultés d'entrée , & d'ancrage que Strabon y relève ; soit , dis-je , ces raisons ou d'autres , la construction de ce premier Port
aux

(u) Le Texte d'Horace : est. *ave receptus*

Terra Neptunus Classes aquilonibus arceat.

Regis opus . . .

Mais la raison de douter si c'est du Port Jules qu'il parle , c'est qu'à ces eaux étrangères introduites dans les Terres , il joint les Terres depouillées de leurs eaux propres ;

Sterile sive diu pallus aptaque remis .

Vicinas Urbes alit, & grave sentis aratrum. Lib. de Arte Poetica vers. 64.

Ces deux derniers vers expriment le dessèchement des marais pommains . Le Poëte n'entend-il pas par conséquent dans les premiers , non le Port du Lac Lucrin qui en étoit très éloigné mais le Port du Lac Circeïe qui en fait presque partie. J'ai dit en parlant de ce Port dans la description de la côte les vestiges qu'on y voit encore du travail roïal qui le forma . Il ne fut pas question de percer en effet , comme pour le Lucrin une langue de Terre de quelque pas , mais de creuser , & de munir un canal d'environ demi-mille,

aux Lacs , n'empêcha point celle du second au bras de Mer de Misène . Il en resulta dans le même Golfe deux Ports , différens non seulement de situation , l'un aiant été à la droite, l'autre à la gauche de Baïes , mais encore de qualité & de nom, le premier comme nous l'avons vu s'étant à peine étendu à d'autres usages que la Pêche , & aiant été appelé *Jules* , de Jules-César prédecesseur du César son auteur , le second au contraire aiant eu pour objet le séjour , tant des vaisseaux qui composoient , que des troupes qui armoient une Flotte guerrière. Mais tout divers que furent par-là ces deux objets, ils n'en ont pas été moins confondus par les auteurs qui n'en ont presque jamais parlé que comme s'ils n'en avoient formé qu'un seul , & qui continuellement disent indifféremment des deux , ce qui est le plus exclusif à l'un ou à l'autre.

CLXX.

Ses seuls restes son réservoir d'eau douce, & ses Tombeaux.

Il ne reste du Port de Misène que deux vestiges. La première est ce qu'on appelle la *Piscine admirable* qui l'est en effet tant par la grandeur de l'ouvrage , que par son élégance qui resulte de quarante-huit Pilastres quadruplés qui soutiennent sa belle voute , & par sa solidité qui en rend l'en-

l'enduit même , c'est-à-dire ce qui tombe le plus facilement de soi-même ailleurs à l'épreuve du Ric. Sa forme rend constant, ce que son tartre rend sensible que ce fut un immense réservoir d'eau nécessairement relatif parlà & par sa situation sur la rive gauche du Port , à l'approvisionnement de la Flotte qui y étoit. Une seconde antiquité pour paroître bien étrangère n'en est pas moins caractéristique ; c'est une rue de Tombeaux au tour de la *Mer morte* que j'ai dit produite par la Mer vive, si on peut s'exprimer ainsi, qui formoit le Port: cette rue est moins belle & moins conservée, mais plus longue que celle de la Voie Camparienne dont j'ai parlé. Cette grande multitude de Tombeaux ne s'explique bien que par la croïance de ces tems touchant ce qui étoit besoin pour être admis au passage du Styx , qui devoit empêcher de priver d'une juste Sépulture ceux qui mouraient en Mer sur la Flotte.

On a fait un usage singulier de la troisieme Antiquité du même genre que durent avoir ces quartiers , puisque Baïes ne put manquer d'avoir la sienne. Les vivans se sont logés dans les demeures des Morts, & ont ainsi formé le petit bourg S. Anne ,
sur

sur le chemin de Misène , où Tacite nous dit en éffet qu'Agrippine fut enſévelié.

CLXXI.
Châteaux qui
remplissoient
tout l'intervall.
le des Villes du
Golfe.

J'ai dit jusqu'ici ce qui distinguoit les trois Villes du Golfe, je passerai à ce qui les confondoit , pour m'exprimer ainsi , je veux dire , aux châteaux , qui remplissoient autant qu'ils ornoient tout le vuide qu'elles laissoient. Je négligerai dans ce nouvel objè la multitude confuse pour ne m'attacher qu'aux points le plus intéressans.

CLXXII.
Maisons de
Campagne de
Baïes de Ma-
rius , de Pom-
pée , de César,
de Varron ,
d'Hortensius, &
de Cicéron.

Marius sept-fois Consul , le Grand Pompée , César s'y emparèrent des hauteurs , dit Sénèque, afin que leurs Maisons de Campagne par leur air de Fortereſſes aprissent que c'étoit à des Héros qu'elles appartenoient (x) . Varron , Hortensius sans compter Cicéron dont j'ai tant parlé ne négligerent pas d'y élever des Châteaux qui rappellassent les Consuls , que les hommes de lettres faisoient oublier.

CLXXIII.
Celle de Ma-
rius à Misène.

La Maison de Plaisance de celui qu'Arpin donna à Rome , ainsi que Cicéron , qu'on doit être d'autant plus surpris de voir dans les délices de Baïes , que son caractère fut

(x) C. Marius on Pompeius , & Cæsar extruxerunt Villas in regione Baïana , sed illas imposuerunt summis jugis montium . . . , scias non Villas esse , sed Castra . *Senec. ep. 51.*

re fut de ne vouloir avoir de la grandeur qu'il désira, que les travaux durs qui la lui procurerent, sa Maison de Plaisance dis-je qui passa après lui à Lucullus, & à Antoine fut certainement sur le Cap de Misène. Ce que Sénèque dit des trois premières Campagnes que j'ai nommées, qu'elles occupoient les hauteurs, m'auroit donné du penchant à croire celle de Pompée pour la quelle nous n'avons que cette indication, aux ruines qu'on voit au haut du *Monte-grillo* sur les Thermes; mais outre que cette Position étoit tres-incommode par son extrême hauteur, le texte qui la joint à deux autres d'une situation connue, doit obliger à ne pas trop l'en séparer. Par ce motif je penserois qu'elle occupa l'éminence sur laquelle est bati le chateau de Baïes, où l'on voit des ruines antiques que l'édifice moderne n'a pu parvenir à couvrir. Celui qui avoit subjugué nos Gaules avec le fer de Rome, comme il subjuguait Rome avec l'or de nos Gaules ne trouva dans le lieu où sont les ruines si mal à propos nommées les *Prisons de Néron* (y) *I. Tom.*

Posuit in Misenum Vela C. Marius VII. Cos. Plin. lib. XVIII. c. 6. Sa vie voyez par Plutar.

CLXXIV.
Celle de Pompée au lieu occupé par le Chateau moderne de Baïes.

CLXXV.
Celle de César aux ruines appelées les *Prisons de Néron*.

(y) Ceux qui ont donné ce nom aux ruines de ce chateau d'après des divisions bien conservées, qui remplissent ses substructions

qu'un Rocher : mais ce non moins habile constructeur d'une Maison de Campagne élégante (z), que terrible destructeur des plus fortes places, faisît tout le ravissant, que lui donnoit sa situation au centre d'une sorte d'étoile composée de bras de Mer. Ses pointes furent bien-tot converties par des *substructions* en la large aire d'un Chateau rare en tout, mais unique par ses points de vue par les-quels Tacite le désigne dans l'endroit que j'en ai cité à l'occasion de la Mort d'Agrippine. César avoit une infinité de Maisons de Campagne.

*Subjctes si-
nus editissima.
prospectat. Lib.
XIV. n. 9.*

Ons n'ont pas réfléchi que les murs qui les forment ne sont qu'à mi-hauteur, & que leurs ouvertures s'y montrent comme n'ayant jamais eu des Portes, ce qui écarte toute idée de prison. Cette particularité est plus relative à la nombreuse suite dont César même particulier alloit accompagné. Ses Soldats, & ses gens, dit Cicéron, au nombre de plus de deux mille remplirent tellement tout chez Philippe qu'il resta à peine de la place dans la pièce où il devoit lui même souper. Barba Cassius pourvût a cet inconvenient le lendemain chez-moi par les gardes qu'il me donna. La troupe n'a été placée que dans mes dehors convertis en un espece de Camp par là. Le Maître s'est trouvé tres bien traité : sa compagnie a été servie en trois tables : Il n'a rien manqué à ses gens, pour les plus distingués desquels on n'a pas manqué à l'élégance même. Le plaisir que m'a fait un tel hôte n'est pas de ceux qui font prier de le renouveler. Voyez tout ce detail. *Ad Att. lib. XIII. ep. ult.*

(z) Cicéron loue l'*Arcanum* de son Frère en disant ; *Gravissimis opus est, vel elegantioris alienius. Ad Q. F. lib. III. ep. ult.*

gne : Mais celle-ci lui étoit si agréable qu'il la trouvoit tous les ans sur son chemin de toutes les parties du Monde dans lesquelles on le voit successivement (a).

Tout ce qui regarde Varron est bien intéressant puisque l'antiquité n'en parle que comme du plus Docte tant des Grecs , que des Latins. Voisin de Campagne de Cicéron à Tusculum il le fut également dans le Canton de Baïes . On inféreroit du trait qui nous l'apprend que son Chateau fut situé au lieu des belles ruines qu'on voit au coté gauche des *Thermes* qui s'appelle *Scalantrone*. Cicéron dit qu'étant dans son Cumanum , il reçut l'avis de l'arrivée de Varron dans son *Baïanum*; qu'il se mit aussitôt en chemin pour l'aller visiter , & qu'il le trouva déjà sorti de chez-lui dans le dessein de lui faire la même civilité (b). Le voisinage que ce petit fait suppose , ne peut avoir été bien formé que par la situation que j'ai dit , qui n'auroit mis entre ces deux hommes rares que la levée du Lac

CLXXVI.
Maison de
Campagne de
Varron , aux
Ruines du lieu
appelé *Scalantrone*.

T 2

Lu-

(a) C'est le même César que Cicéron entend lors qu'il dit : *ibi sum , ubi is qui optimas Baïas habebat quotannis hoc tempus consumere solebat . Ad Att. lib. XII. ep. 39.*

(b) *In Cumano munitum nobis est a M. Varrone venisse eum Româ : paulumque cum ejus villâ abessemus , ipsum ad nos venientem vidimus , Cæs. Q. Acad. lib. I. v. 1.*

CLXXVII.

Celle d'Horten-
sius à Baules.

Lucrin. Hortensius auroit été le plus éloquent des Romains sans Cicéron. La position de son chateau est celle qui est la moins douteuse , puisqu'un texte précis de Cicéron nous la montre à Baules (c) ; & que ses ruines par conséquent sont celles qu'on voit remplir ce lieu qui a conservé son antique nom. Celle ornée de ces stucs , qui ne sont gâtés par rien autant , que par la fumée des torches dont on les voit , est appelée le Tombeau d'Agrippine , mais nous avons déjà vû ce tombeau dans une situation , & d'une qualité toutes différentes. L'antiquité qui en porte le nom se montre par la forme des gradins très-réconnoissable comme le petit Théâtre dont le *Tiburinum* d'Hadrien nous prouve , que les belles Maisons de Plaisance ne manquoient point.

J'ai déjà dit les positions qu'eurent les Chateaux de celui dont le nom est moins celui d'un homme éloquent , que de l'éloquence même selon l'expression d'un Ancien.

CLXXVIII.

Toutes ces
Possessions pass-
sent aux Em-
pereurs.

Toutes ces belles Possessions passerent aux Empereurs. Le Chateau de César leur fut

(c) Hortensii Villa quæ est ad Baulos . *Ibid. lib. II. n. 9.*

fut devolu de droit . C'est là que Ticinius vint présenter à Julie fille d'Auguste des respects réels , que le sevére Empereur lui écrivît pourtant que le vrai respect pour le jeune Sexe auroit du lui faire supprimer (d) . Ceux qui accusent Livie de n'avoir pas eu les mains bien pures de la mort de tant de neveux de cet Empereur , croient que c'est là qu'elle prît l'aussi lent qu'efficace moïen de se defaire de celui que l'Histoire appella les aussi infortunées & aussi courtes que chères délices du Peuple Romain : ce qui obligea Virgile de déplorer d'une manière si touchante des Destinées qu'il avoit annoncées d'un ton si brillant.

Breves & infastos populi Romani amores . Tacit. l. II. num. 41. Virgile Chante la berceau de Marcellus dans la IV. Eelogue , & son tombeau a la fin de IV. chant de l'Enéide .

Tibère finît dans le Chateau qui avoit été de Marius la vie peu Auguste que les rochers de l'Isle de Caprée dont il prétendît la couvrir ne servirent qu'à rendre plus fameuse.

Le récit de la Mort de la première des Agrippines , nous a montré Néron maître , tant de celui d'Hortensius à Baules , que de celui que j'ai conjecturé être de Var-

T 3

ron

(d) Ticinio claro decoroque juveni parum modeste fecisse, quod filiam suam Baias salutatum venisset. *Just.* lib. III. n. 64.

ron à la gauche des Thermes sur l'ancien Lac Lucrin. On a vû que c'étoit dans le premier qu'il avoit logé sa Mère : le trajet pour venir au souper, le Lac Lucrin regagné à la nage dans le desastre du retour, tout suppose qu'il occupoit lui-même le second.

Nous avons vû plus haut le Puteolanum de Cicéron changé en tombeau, & puis en Temple d'Hadrien.

CLXXIX.
Celle qu'Ale-
xandre sévère
Bâtit à Mam-
mée sa Mère.

Mais soit que tant de Maisons superbes dans le même Canton aient paru insuffisantes aux Chefs suprêmes de l'Empire ; soit qu'elles cessassent d'être de mode, soit enfin que les accidens, comme l'affreux tremblement de Terre sous Titus par exemple, les eussent trop endommagées, on voit Alexandre Sévère (e), aussi tendre à Baïes envers Mammée sa mère, que Néron y avoit été dénaturé, lui construire dans ce lieu le plus magnifique Chateau orné du plus bel étang, dit son Histoïre (f).

Je

(e) In matrem Mammeam unice pius . . . in Balano palatium cum Stagno, quod Mammææ nomine hodiè que censetur. *Lamprid. in Alex. Sev. n. 26.*

(f) Ce ne furent que les moindres ouvrages de Baïes de cet Empereur dont le nom doit être bien précieux puisque non seulement il eut les Vertus de ses plus grands prédé-
ces.

Je remarquerai sur la particularité exprimée par ces dernières paroles , qu'un ornement général de toutes les Maisons de Plaisance Romaines sur la Mer étoit de superbes viviers. Lucullus le pouvoit disputer à Neptune même pour la pêche dans ceux de son *Misénate* selon Varron. Le motif de ses ouvrages fut bien éloigné d'être la facilité , puisqu'il nous est représenté comme disant à son Architecte , qu'il lui dépensât la moitié de son bien s'il vouloit , mais qu'il les lui fît. Les étonnans souterrains dont tout le mont de Misène est percé sont dûs la plupart au luxe dont ce Romain malgré les talens , & les vertus si louées de Cicéron avoit pris le gout & les moïens dans son Proconsulat d'Asie. Cet objet d'utilité l'étoit encore plus de curiosité. Martial peint une Romaine se plaisant à jeter de son lit même sa

Voies le commencement du
II. liv. des *QQ.*
Academ.

T 4 ligne

ceffeurs sans en avoir les exceptions , mais qu'il fut le premier adorateur de Jésus-Christ à qui il auroit élevé des Temples sans la crainte qu'on lui donna , dit son Historien païen , qu'ils ne fissent abandonner tous les autres & qu'ils ne rendissent tout le monde Chrétien. *fecit & alia in bajano opera magnifica... & Stagna stupenda admissa mari... Christo templum facere voluit, quod & Hadrianus cogitasse fertur... Sed prohibitus est ab iis qui consulentes sacra reperebant omnes Christianos futuros, si id optato evenisset, & templa reliqua deferenda.* Ibid. n. 43.

ligne de soie : on vouloit voir ses poissons de la table où on devoit les manger : & il étoit rare qu'ils se laissassent appeller par leur nom envain (g). Hortensius étoit devenu si jaloux des siens , qu'il repondit à quelqu'un qui lui demandoit un mullet de ses viviers , qu'il lui en donneroit plus volontiers un de ses écueries. Pline parle de deux poissons qui vecurent soixante ans dans les étangs du beau Chateau du Pofilipe qui avoit appartenû à Pollion & qui passa à Auguste par le legs que ce Consul de la 1v. éclogue de Virgile lui en fit.

Quelque beaux qu'aient été ces reservoirs d'eau que le País de Baïes dût à la main de l'opulence , gardons nous bien cependant de les comparer aux deux , qui lui furent faits par celle de la Nature : c'est des Lacs Lucrin , & Averne dont je parle. On a du trouver, que je glissois bien legerement sur ces points dans les occasions que j'ai eu d'en

(g) Nec seta longo quærit in mare prædam .
 Sed a cubiculo , lectuloque jactatam .
 Spectatus alte lineam trahit piscis . . .
 Piscina Rhombum pascit , & lupos vernas :
 Natat ad Magiltrum delicata Muræna .
 Nomenculator mugilem citat novum .
 Et adesse jussi prædeunt senes Mulli . *Martial. l. X. epig. 30.*

d'en parler, mais ce n'étoit que pour les réserver à l'attention particulière qu'ils méritent.

Le Lac Lucrin étoit situé immédiatement à la gauche de Baïes. Il baignoit de ce côté-là toute la montagne des Thermes, au bout de la quelle il communiquoit avec l'Averne qui la creusoit par les derrières pour en faire son vaste & haut bassin. Tout cette partie parlà étoit composée de deux Presqu'isles ; la première formée par le cap de Misène seul dont l'isthme n'étoit que de quelques pas ; la seconde beaucoup plus grande qui comprenoit non seulement la première, mais encore Baïes & Baules, dont l'isthme aux pointes de la *Mer morte*, & du Lac *Fusaro* étoit l'épaisseur du *Cratère* de l'Averne.

Ces deux Lacs ainsi l'un dans l'autre, étoient à peu-près de la même grandeur c'est-à-dire d'environ un mille de diamètre ; & de la même beauté, un Ancien les appelle tres-bien, des douces retraites de la Mer même, ce qui ne leur convint cependant que depuis qu'Agrippa lui en eut ouvert l'entrée. Mais ils eurent beau être pour ainsi dire jumeaux ; comme si leur sort heureux eut été que leur prix fut augmenté

CLXXX.

Dernier & non moindre objet du Golfe de Baïes, les Lacs Lucrin, & Averne.

Lucrinus & Advernus quædam Maris otia. Flor. lib. I. c. 16.

menté par leur contraste , les idées qu'on s'en forma ne purent être plus différentes.

CLXXXI.

Nom-Beauté
& usage du Lucrin.

Non me Lucina
etina surerint
Cenchria ep. II.

Le nom de Lucrin venoit au premier du *Lucre* dont il étoit , qui en faisoit le premier article des Fermes Romaines . Il le produisoit par la pêche de ce Coquillage qu'Horace met à la tête des mets rares , & qui l'étoit , soit par sa bonté , soit pas la nécessité de ne pas en manquer en certaines occasions comme dans les noces, ainsi qu'on le trouve dans les anciens.

Mais c'étoit le moins riche parti que les Romains furent tirer du Lucrin. Leur volupté industrieuse n'eut pas plutôt donné l'être à Baïes , qu'elle fit de ce Lac le Theatre de toutes sortes d'amusemens. C'étoit tantôt des Fêtes brillantes le plus avouées par le gout. Horace ne nomme pas le Lac , sur lequel il dit que Lollius faisoit à Auguste une cour si flatteuse , en y donnant l'éclatant spectacle de

(b)

Interdum nugaris rure paterno .
Partitur lintres exercitus ; Ætia pugna .
Te duce per pueros hostili more refertur .
Adversarius est Frater , Lacus , Adria ; donec .
Alterutrum velox victoria fronde coronet .
Consentire suis studiis (*Auguste même*) qui crediderit
Fautor utroque tuum laudabit pollice ludam . (te.
Hor. lib. 1. ep. 18.

de la Bataille d'Actium (b). Mais on voit que ce devoit être le Lucrin par un endroit d'Aufone qui y peint , tant l'Egipe & le Latium aux mains tels qu'on les avoit vus sous le Promontoire de Leucade , que le Choc furieux dont Myles avoit été témoin (i) ; par où nous aprenons qu'on ne representa pas seulement sur le Lucrin la bataille d'Actium gagnée contre Antoine soutenu de toutes les forces de Cléopatre qui delivra enfin César d'un Compagnon importun ; mais encore celle dont j'ai parlé qui s'étoit donnée entre Myles & Nau-loque contre Pompée qui l'avoit défait d'un ennemi dangereux. Tantot & plus fréquemment c'étoient des spectacles le plus précieux aux yeux de la Moleffe. J'en recueillerai quelques traits d'après Sénèque. Des Barques le plus délicatement peintes , ou le plus richement dorées, y étoient chargées de Campagnes , qui ne pensoient qu'à

CLXXXII.
Fêtes bril-
lantes, & volu-
ptueuses qu'on
voit conti-
nuellement sur
le Lucrin.

-
- (i) Tales Cumano despectat in æquore ludos . . .
 Quum Venus Actiacis Augusti lata triumphis ,
 Ludere lascivos fera prælia jussit amores .
 Qualia Nilivæ classes Lativæque triremes .
 Supra Apollineæ gesserunt Leucados arce .
 Aut Pompeiani Mylasena pericula belli .
 Euboicæ referunt per Averna sonantia Cimbæ .
Aufon. edyl. X.

qu'à s'y donner tous les plaisirs de la Table, & de la Musique. Les roses qu'on voïoit tous les matins flotter sur les eaux témoignioient les parties qu'on y avoit faites toute la nuit. On conjecture d'une expression du Philosophe que la volupté avoit commencé par n'y paroître qu'en compagnie de la Décence; mais que de son tems elle ne s'y faisoit pas moins une gloire qu'un amusement de ses excès; qu'elle les publioit avec la même facilité qu'elle les commettoit (k). Cette revolution n'arriva pas sans que l'Empereur son Eleve y eut sa bonne part. Ce fut lui qui prostitua les mœurs qu'il n'avoit trouvées que corrompues & il ne negligea pas sans doute dans les longs & fréquens séjours qu'il fit à Baïes, de paroître à sa façon sur la Scène du Lucrin, & d'y donner le ton. Tel fut ce premier Lac. On doit voir d'avance combien le second en fut différent par l'idée seule que j'en ai déjà donnée que c'étoit

On a vu p. 24.
113. ce que Lucrin.
est de-
venu.

(k) Videre comesationes navigantium, & Symphoni-
arum cantibus strepentes Lacus tot genera cim-
barum variis coloribus picta fluctuantem tote lacum
Rosam navigantes Aduerteras, & alia quæ luxuria non
tantum peccat sed publicat . . . Baïæ . . . factæ sunt diverfo-
rium vitiorum. *Senec. ep. 51.*

c'étoit sur lui que la Mythologie avoit fondé toute sa Fable des Enfers.

La superstition antique regardoit en général tous les gouffres sur tout ceux ou il paroissoit des souffres ou des feux , comme en étant des bouches. C'est d'après cette idée que Virgile y fait rentrer la Discorde par les puits Sulfureux d'*Amsancte* dont j'aurai occasion de parler . Elle ne pouvoit manquer en conséquence de se former de l'Averne les idées le plus fortes dans ce genre . La hauteur & la grandeur de ses bords, la qualité qu'on lui croïoit d'être sans fonds , le présentoient comme un des plus grands abîmes. L'Eau de feu ou le feu d'Eau qui bouillone dans la Montagne qu'il baigne , étonne la pensée & frappoit encore davantage l'imagination. Mais ce qui achevoit de produire l'effet le plus singulier , c'étoit une haute & épaisse forêt, ouvrage de l'art ou de la Nature , qui élevoit sur le Lac comme un temple d'ombre éternelle le plus religieusement horrible . Tout cela n'auroit donné cependant que des idées confuses de la Théologie de l'Averne; ce qui dut lui donner sa forme , ce fut une Colonie venue du Bosphore Cimmérien & qui s'établit sur l'Averne de la manière la plus

CLXXXIII.

Averne célèbre d'une manière toute différente .

*Æneid. lib.**VII. vers. 565.*

CLXXXIV.

Origine, qualité de la superstition de l'Averne .

plus capable de persuader que c'étoit d'elle qu'il en falloit apprendre les secrets. Des tranchées immenses pratiquées dans l'intérieur du Mont du Lac y formerent la Ville ténébreuse qu'elle voulut y habiter.

Il resulta de tout cela que d'Averne fut regardé comme le lieu le plus proprement appartenant aux Enfers, & comme le Sanctuaire redouté des Divinités infernales. Leur Culte le plus solennel s'y établit en conséquence.

Les Dieux appelés infernaux (ce qui veut dire souterrains) par les Grecs étoient les mêmes que ceux qui étoient nommés Manes par les Latins. Ce n'étoit par conséquent que les Morts même adorés sous ce nom. Mais c'est cela même qui produisit la superstition qu'on en eut. On se les figura avec la mauvaise humeur, dont ils étoient devenus ce qu'ils étoient, & par conséquent comme des Divinités contraires & malfaisantes. Delà la premiere sorte des Sacrifices qu'on leur offroit, qui étoient ceux dont on cherchoit à les apaiser. Leur qualité des Dieux du séjour des Destinées en faisoit cependant attendre un bien, c'étoit la connoissance de ce qu'elles portoient;
de

delà les mystères beaucoup plus recherchés, qui étoient ceux dont on les évoquoit pour les consulter, si fameux dans l'antiquité sous le nom de *Necro Necyo* ou *Psycomancies*, parole Gréque qui veut dire divination par le moien des Ames, ou de des morts.

L'un & l'autre point se pratiqua avec la plus grande célébrité à l'Averne. Strabon nous apprend qu'on n'entroit pas même dans le Lac sans offrir aux Manes les sacrifices du premier genre (1). Eut on osé entrer autrement en effet dans un lieu, à qui on n'avoit donné le nom d'Averne qui veut dire sans oiseaux, que par l'idée qu'il n'étoit pas impunément accessible aux plus libres habitans de l'air? Les mystères, ou plutôt les horreurs de la seconde espèce n'étoient pas moins constantes. Outre que le même Strabon les atteste, Cicéron nomme les *Psycomancies*, & les *Necromancies*, & parle expressément de celle que possédoit le Lac voisin d'Averne, au sujet de la quelle il rapporte les vers d'un Poëte,

Aëros

Το μαντεῖον
ἐνθαυπ... πρ
ὑδρυσται... πορ
λυ... γῆς
Ibid.

(1) Εἰσεπλεον οἱ ἀποδυσαμένοι ..., καὶ... ἱλαστο-
μένοι τοῖς καταχθονίοις Δαίμονας. *Strab. lib. V.*
pag. 244.

te, qui peint la manière dont on y évoquoit les ombres des Morts (m).

CLXXXV.
Question si
c'est à ce Lac
qu'Homere fait
envoier Uliſſe
par Circé.

D'après ces notices, il est aisé de se former une idée de la question intéressante, si c'est véritablement à l'Averne qu'Homere fait envoier Uliſſe par Circé. Je ne dirai pas que Virgile la décide lorsque à son imitation il fait conduire à ce Lac nommé Enée par la Sybille. Je me bornerai à faire remarquer, qu'il n'y a rien dans tout le trait du Poète Grec qui ne s'accorde parfaitement avec l'Histoire la plus réelle de l'Averne. Il fait partir Uliſſe de l'Isle de Circé pour s'y rendre, & il l'y fait arriver en un jour; c'est le tems qu'il faut pour le trajet du Mont-Circelles que nous avons vû avoir été l'Isle de Circé, au Golfe de Baïes où est l'Averne. Arrivé dans ces lieux, il y trouve *la Ville & la nation Cimmériènes*, dans des lieux où ne pénétra jamais le moindre rayon du soleil. C'est l'idée que nous avons donné de l'une, & de l'autre d'après Strabon. Pline parle

ex-

(m) *Psycomantium*. Cic. lib. 1. *Tuscul.* n. 115. Inde Homeri *ψυχία*, inde ea quam Appian. *Νεκρομαντία* faciebat; inde in Vicinia nostra Averni Lacus.

Unde anima excitantur obscura umbra aperto ostio.
Alti Acherontis falso sanguine, imagines mortuorum. Ibid. n. 37.

expressément du Bourg Cimmérien de l'Averne (*n*), & Cicéron nous explique ce que c'étoit que les Cimmériens, en les peignant comme des gens que leur religion, ou leur situation privoient de toute vuë du soleil (*o*). Enfin il lui fait exercer des actes religieux de deux sortes, les premiers sont des *prières*, des *vœux*, & des offrandes à la *Nation des Morts*, c'est-à-dire les Rits dont on appaisoit les Manes; & les seconds sont des Sacrifices dont on les évoquoit, en conséquence des quels en effet il lui en apparoit de tous les genres, en quoi consistoit justement la *Psycomancie*, ou Oracle des Morts que nous avons vû à l'Averne (*p*). La question que j'ai dit ne peut manquer de paroître résoluë par ce

I. Tom. V dé-

(*n*) Avernus juxta quem Cimmerium oppidum quondam. *Plin. lib. III. n. 9.*

(*o*) Cimmerii quibus Deus aliquis sive loci quem incolabant, situs ad spectum solis ademerant. *Cic. q. Acad. lib. II. n. 61.*

(*p*) Τῆς δὲ πανῆμερ' ἰσὶα πομπηπορεύσης
 Ἐνθα δὲ Κιμμερίων ἀνδρῶν δημοστέ πολιστε.
 Ἡερί κ' νεφέλη κεκαλυμμένοι, ὕδ' ἀπὸτ' αὐτὸς
 Ἡελίος φασδὼν ἐπιδερκεται ἀκτινησιν...
 Τοῖς δὲ ἔπει' ευχολῶσι λιτῆσι τε ἔθνεα νεκρῶν
 Ἐκλωσάμεν αἱ δ' ἀγέροντο
 Ψυχὰς ἰὼ' ἐξ Ἑρεβοῖς νεκυῶν.

Hom. Odiss. lib. XI. initio.

détail. Il s'ensuit qu'il n'y a aucun doute que ce ne soit l'Averne que tout le trait d'Homère regarde. Il n'est pas besoin, d'insister sur le titre de noblesse qui en résulte pour lui.

CLXXXVI.

La Superstition de l'Averne si ancienne ne finit que sous Auguste par la construction du Port Jules par Agrippa.

Je passerai à faire observer que la célébrité qui remonte à des siècles si reculés n'avoit encore reçu aucun dechet dans le tems de Baïes. Tite-Live nous représente Hannibal comme couvrant du prétexte des Sacrifices à l'Averne un dessein sur la garnison de Putéoles, mais qui ne lui réussît pas, par le peu de foi qu'elle eût à sa dévotion (q). Il ne tomba pas même dans l'esprit de Lucrece de revoquer en doute le prodige qui étoit le fondement du nom de l'Averne, & son impiété se fatigue beaucoup à lui chercher des causes physiques (r). Nous avons vu comment parle Cicéron de la Psycomanie du Lac, c'est-à-dire du point capital de la superstition.

(q) Ad Lacum Averni per speciem sacrificandi, reipsa ut tentaret Puteolos descendit . . . Triduum ibi moratus Pœnus Sacro ibi perpetrato ad quod venerat . . . ut nihil procedat . . . *Tit. Liv. Decad. III. lib. IV. n. 12.*

(r) Principio quod Averna vocatur nomen id ab re Impositum est, quia sunt avibus contraria, cunctis . . . Sed natura loci hoc opus efficit ipsa suapte . . .
Lucret. de rerum Nat. lib. VI.

tion. Elle ne finit en effet qu'après avant sous Auguste , par la construction du Port Jules par Agrippa. On peut dire qu'elle tomba avec le haut bois qu'on dût abbatre pour nettoïer la place . La Lumière introduite dans l'Averne pour la première fois depuis tant de siècles découvrit que ses eaux sans fonds n'étoient que profondes ; que les oiseaux pouvoient les braver & même les boire sans en rien craindre ; que quelques fourbes composoient la Nation Cimmérienne si fameuse ; que cette foule des Dieux infernaux enfin dont on croïoit ses antres remplis se réduisoit à une idole sous la figure d'une femme qui fut trouvée, dit Dion, dans le lieu le plus révééré. On publia que cette Statuë avoit été vuë toute dégoutante de sueur ; mais ce ne fut qu'un dernier cri de la superstition expirante : rien ne put la faire revenir du coup mortel qu'elle reçut de la lumière répandue sur elle.

Ce que je viens de déduire, doit servir à expliquer les deux Antiquités qui restent à l'Averne. La première est une grande Caverne creusée dans le sein de la Montagne dont elle n'atteint que le milieu , au bout de la quelle on trouve des Eaux , &

ΕΙΚΟΝ ΤΗΣ Ὑ-
ΠΕΡ ΤΗΣ ΑΥΕΡ-
ΝΙΔΟΣ ἸΔΡΥΤΟΣ
ΟΣΠΕΡ ΠΑΝΜΕ-
ΑΝΘΡΩΠΙΝΟΝ
ΑΝΤΙΠΛΗΘΗ.
Dio. libro
XLVIII. n. 36.

CLXXXVII.
Exposition
des deux Anti-
quités qui se
voient à l'A-
verne; le Tem-
ple & l'autre.

des vestiges d'ornemens antiques. La seconde est un Temple de la plus belle manière. L'Antre est qualifié de Grotte de la fameuse Sybille de Cumes , & le Temple est dit d'Apollon. Mais ils ne sont ni l'un ni l'autre ce qu'on prétend.

CLXXXVIII.

L'antre de la Sibille étoit non à l'Averne mais à Cumes.

Les autorités le plus concluantes nous montrent la Sybille & son antre , non à l'Averne , mais à Cumes même , où son nom seul la place en effet . Qu'on lise le commencement du VI. chant de l'Eneide , & on verra , que Virgile lui indique les souterrains , du lieu de Cumes qui en formoit la Citadelle , & sur le quel étoit bâti un de plus grands Temples d' Apollon (s). S. Justin raconte que ce fut à Cumes même , qu'on lui montra le lieu antique , où l'on croïoit que la Sybille avoit rendu ses Oracles , & qu'il nous peint , comme une grande & superbe Basilique creusée dans le ro-

-
- (s) Euboicis Cumarum allabitur oris
 Arces quibus altus Apollo
 Praëdet horrendæque procul secreta Sybillæ ...
 Antrum immane petit
 Excisum Euboicæ latus ingens rupis in antrum
 Quo lati ducunt aditus centum , ostia centum .
Virgil. Eneid. lib. VI. initio.

le rocher (1). Agathias enfin rapporte que les Goths maîtres de Cumes s'étoient tellement fortifiés dans le Chateau qu'il n'y eût pas d'autre moïen de les y attaquer, que de miner une partie de la muraille par la grotte où la Sibille jadis avoit habité & répondu à ceux qui la consultoient. L'endroit, dit-il, qui étoit à la partie Orientale de la colline, étoit d'une Structure & d'une beauté qu'on n'auroit jamais attendu d'un lieu qui ne se montroit, que comme un Antre affreux (2). Ces Témoignages sont d'autant plus concluans qu'ils ne peuvent combiner plus parfaitement soit entr'eux, soit avec les Vestiges qu'on voit encore sur les lieux. La partie qu'on reconnoit pour le lieu de l'ancienne Citadelle de Cumes à son élévation, est pleine en dehors, de murs antiques qui annoncent le

V 3

grand

(1) Εδυσσαμιστα εν τη πολει (εν Κυμᾷ) γενομενοι και τινα τοπον εν ᾧ βασιλικην μεγαλην δε εως δεξιμενων λιπ...πραγμα μεγαλον η καρτος θαυματος αξιον. S. *Just. in cohort. ad Græcos*.

(2) Εν τῷ προς ἡλιον ἀνιχοντα πη λοφῳ τετραμεινον ἀγκῶνι, αὐτον ὑπαις ἀμφηρες πη η γλαφυροσσιων... βαρὰδρωδες... ενδαντα δε παλαι φασι τῶν Σουβλων τῶν πανυ Ιταλλῶν ενδιαπωμενων... η προαγορευειν πη εσομενα ποῖς πυνθανομενοις.

Agathias lib. II. de Imperio Justiniani p. 19.

grand Temple auquel ils servirent, & en dedans, de souterrains les plus capables de répondre à toutes les idées que les autorités nous donnent de la grotte de la Sybille. Celui dont l'entrée est vers l'Orient a la forme de plusieurs grandes nefs d'Eglise, & se fait reconnoître aisément pour celui que le Docteur de l'Eglise, & l'Historien de Justinien décrivent. Celui à l'Occident, c'est-à-dire vers la Mer se présente comme l'Antre affreux que Virgile dit qu'il fut, & comme une des cent issues qu'il nous dit qu'il eut. La vraie grotte de la Sybille ayant été à Cumes, celle de l'Averne n'eut donc rien de commun avec elle : mais qu'étoit ce donc que cette Antiquité ?

Il fut fait anciennement dans cette partie trois travaux relatifs ; le premier par Cocceïus, qui fut une ouverture dans la Montagne pour aller à Cumes, toute semblable à celle qui est bien connue, j'entends celle qui fait aller de plein pied de Pouzzoles à Naples malgré la Montagne de Posilipe qui sépare ces deux Villes (x). Les deux

(x) La fameuse grotte de Posilipe est un chemin pratiqué à travers la montagne de ce nom pour aller de Naples à Pouzzoles. Elle a près d'un Mille de long ; sa largeur est d'une
des

deux autres furent tous deux de Néron : l'un eut pour objet , des Aqueducs pour transporter à Misène les eaux chaudes de Baïes ; l'autre un Canaï pour aller par le rivage de la Mer, de l'Averne à Ostie : (y) c'est celui qui m'a fait dire en un endroit qu'on pouvoit faire une classe à part du IV. & du VI. des Césars . L'extravagance s'en montroit tant par le défaut de tout objet raisonnable , que par la difficulté pour ne pas dire l'impossibilité qu'il y avoit à l'exécuter. On n'avoit que des Montagnes & nulle eau jusqu'aux marais prompts . Il reste à savoir à quel de ces trois ouvrages la Grotte pût appartenir . Sa direction seule qui est vers Baïes, prouve qu'elle ne pût être le premier qui avoit la sienne droit

V 4

à Cu-

des plus grandes voies; son extrême hauteur aux issues admet un grand volume de lumière augmenté par d'espèces de Lucarnes qui percent la montagne dans toute sa hauteur. Strabon dit expressément qu'elle fut faite par le même Cocceius auteur de celle de Cumes ; & comme il en parle du même ton que d'Agrippa , on doit dire que ce Cocceius fut celui dont on voit le Consulat après celui Agrippa même , & non le Cocceius Architecte du Temple d'Auguste dont j'ai parlé , qui s'appelloit Auchus , & qui n'avoit encore le nom de Cocceius que parcequ'il étoit affranchi de quelqu'un de cette maison , vraisemblablement du Consul.

(J) Inchoabat piscinam a Miseno ad Avernum Lacum contestam porticibusque conclusam , quò quidquid totis Ba-jis calidarum esset committeretur ... Fossam ab Averno ostiam usque longitudinis per 160. miliaria . *Suet. lib. VI. n. 31.*

à Cumès, & dont on voit encore l'issuë dans un endroit qui devoit être le milieu de cette ancienne Ville , entre l'*Arco felice* & l'autre lieu élevé dont j'ai parlé qui en étoient les deux bouts. Le second ne devoit point partir de l'Averne , mais de Baïes . On a vû que l'Historien qui nous en donne la notice, suppose que c'étoit même du côté de Misène qu'il avoit été commencé: l'on y en voit en effet les vestiges dans ce qui y est appelé la *Dragonaria* , parole corrompue d'une Gréque qui signifie conduits : reste qu'elle dût donc être le troisième . Cette ouverture faite dans la Montagne dans le dessein de la percer & qui s'arrête tout court au milieu , est en effet peinte d'après nature dans le trait dont Tacite conclut le récit qu'il fait du projet du Canal : la Montagne , dit-il , conserve encore la marque de la folie dont il fut entrepris , & de la nécessité qu'il y eut de l'abandonner (2). Cette exposition ne souffre que deux difficultés , mais qui en méritent à peine le nom ; la première est tirée de la direction de la Grotte dont j'ai parlé

CLXXXIX.

L'Antre de l'Averne étoit le commencement des travaux du Canal d'Ofie , qu'on fut obligé d'abandonner aussitôt.

(2) Nero ut erat incredibilium cupitor effodere proxima Averno juga connixus est ; manentque vestigia irritæ spei .
Tacit. lib. XV. n. 42.

parlé qui est vers Baïes ; mais elle ne l'eut que parce qu'elle étoit nécessaire pour éviter Cumès , & en prendre le tour par le rivage. La seconde est fondée sur quelques ornemens antiques , qui ont cent explications, ou dans la superstition ancienne relative aux sources trouvées , ou même dans la Foi alors nouvelle obligée à chercher des caches. Rien ne doit donc empêcher de regarder ma nouvelle exposition , comme entièrement certaine.

Celle que je proposerai touchant le Temple ne paroitra pas moins , avec le double mérite de la nouveauté , & de la vérité . Je ne m'arrêterai pas même à prouver qu'il ne fut point d'Apollon . Outre qu'on doit sentir combien le noir Avernè & le brillant Phœbus , doivent s'étonner de se trouver ensemble , on doit regarder cette erreur comme détruite avec celle de la grotte de la Sibille , qui en fut tout le fondement . Je me haterai de dire qu'il est sensible que le Temple de l'Avernè dut être de l'Avernè même . On n'ignore pas que la Mythologie faisoit des Dieux , des Lacs , ainsi que des Rivières & des Fontaines . L'Avernè étoit un Dieu d'autant plus important , qu'on a vû , qu'on le regardoit moins

CXC.

Le Temple
étoit non d'Apollon mais du
Lac & de toute
ce qu'on cro-
yoit qu'il com-
prenoit.

moins , comme un Dieu particulier , que comme la réunion des Dieux les plus redoutables, qui étoient les infernaux. C'est de ce Dieu qu'il ne faut pas douter que n'ait été la Statue que j'ai dit avoir été trouvée au Lac, lors des ouvrages d'Agrippa. Dion relève & ne résout pas , le doute que sa figure de femme fit naître (a) : mais un Ecrivain Grec comme lui n'y en auroit pas dû même trouver. L'Averne aiant été de la dépendance la plus immédiate de Cumes que nous avons vû être la plus ancienne Ville de la grande Grèce , sa Statue ne pouvoit être que de femme , puisqu'il est le mot Grec qui veut dire Lac qui est *λιμνη* est féminin , de la même manière que nous verrons la fameuse fontaine Egérie avoir été représentée sous la figure d'Homme , parceque la mot latin qui signifie Fontaine , qui est *Fons*, est masculin.

CXCI.

Construction
du Port Jules
par Agrippa, É-
poque du Tem-
ple de l'Aver-
ne.

La chute de la superstition de l'Averne en conséquence des changemens d'Agrippa qu'on pourroit regarder comme une difficulté

Καλυψους ἡ
στερας ἡρώ-
νιδος. *Ibid.*

(a) Cet Historien au lieu cité rapporte que les uns disent que c'étoit une Statue de Calipso d'autres de quelque autre Heroine , mais ce n'étoit que le langage du Vulgaire Romain , accoutumé à adorer les Lacs sous la Figure d'hommes à cause du genre de leur nom dans la langue latine .

culté contre un Temple de ce Lac, en dut être au contraire l'époque la plus naturelle. Agrippa étoit un Héros, & un Sage (b) ; mais le Panthéon de Rome, sur lequel on voit encore son nom, prouve combien il fut éloigné d'être un impie. Fort indifférent sans doute pour la ruine de ce qui dans l'Averne n'étoit fondé que sur les Ténèbres Cimmériennes, il n'en dut être que plus zélé à en conserver ce qui avoit son appui dans les principes les plus constans de sa Théologie, tel qu'étoit la religion d'un Lac, sur tout de celui en qui on avoit de tout tems révééré les Manes recomman-
dés

(b) Agrippa fut un héros à qui Auguste dut ses Victoires les plus décisives notamment celles de *Myles* & d'*Actium* ; un Sage à qui il fut redevable de ces maximes de gouvernement qui le firent adorer après des commencemens qui auroient rendu à le faire abhorrer ; un Connoisseur qui orna autant qu'il avoit assuré son Empire par des ouvrages qui ont ces qualités ; le nombre ; on en trouve à Rome, à Lyon, à Nîmes, au Lucrin & à l'Averne ; la grandeur ; ceux de Zyón sont quatre grandes Voies qui traversoient les Gaules dans tous les sens ; la richesse, le seul fossile du vestibule du Pantheon a fourni le Bronze qui compose le superbe Baldaquin de la *Confession* de S. Pierre, les roses des Caïssons de la Voute étoient d'Argent : la Beauté ; la forme surpasse toujours la matière & enfin une solidité telle qu'il ne reste d'entier que ce qui le reconnoît pour auteur comme le Panthéon de Rome, & l'Amphithéâtre de Nîmes, dont la Beauté n'est pas effacée par la barbarie, qui en a laissé remplir l'Arène de Barraques, & celle encore plus inexcusable qui les laisse subsister.

dés , nommément dans les institutions de Numa (c) . Il y a toute apparence que le beau Temple dont nous parlons élevé à l'Idole fut la réponse que la Religion d'Agrippa fit à la sueur qui lui avoit été attribuée.

Cette observation clorra mon détail sur Baïes. La longueur en a peut-être fait perdre de vuë l'objèt. Je rappellerois dans ce cas que c'est de faire connoître un des lieux les plus fréquentés par Horace pour savoir de quelle difficulté il peut être contre la qualité d'unique que je montre en la Campagne qu'il posséda.

CXCII.
Objet du détail sur Baïes qui est l'examen de la difficulté dont elle peut être à l'unité de la C. d'Horace.

Ce n'est pas envain en effet que le Poëte fait en un seul vers cet éloge complet de Baïes , que Martial desespéroit de pouvoir faire en mille (d) . Nous avons déjà vû dans l'objection le texte qui compte ce lieu de vacance entre les quatre qui l'attiroient le plus. Une de mes réponses générales m'a donné occasion d'en rapporter deux autres plus forts encore ; l'un ; celui où

(c) Publica , & privata sacra Pontificis scitis subjecit (Numa) nec celestes cerimonias modo , sed placandos Manes ut idem edoceret . *Tit. liv. dec. lib. I. n. 20.*

(d) Nullus in Orbe finus Baïis præluceat amœnis. *Hor. l. I. ep. I.*
Ut mille laudem Flacce , versibus Baïas.

Laudabo digue non satis tamen Baïas. *Mart. li. XI. epigr. 81.*

où nous lui avons entendu dire que sa monture se seroit montrée entièrement sourde à la voix qui l'avertissoit , que ce n'étoit pas du Coté de Baïes qu'il falloit tourner , s'il n'a voit trouvé dans sa bouche une oreille que sa main fut forcer à entendre (e) . Cette monture étoit sans doute le *mulet écourté* dont nous avons parlé à l'occasion des voïages du Poëte à Tarente. En animal d'habitude, il s'obstinoit à ne vouloir reconnoître que le chemin qu'il lui avoit faite contracter : l'autre ; celui qui nous apprend la prohibition de Baïes à Horace portée par l'ordonnance du Juge suprême de sa Santé , d'autant plus pressante dans notre objet qu'Horace nous représente l'obéissance aveugle qu'il lui rendît, comme une chose qui révolta contre lui tout le lieu , ce qui marque combien il y étoit connu , & par conséquent combien il devoit y avoir été assidu (f) . De tels textes prouvent sans doute qu'Horace ne le ceda à aucun autre Romain en goût pour Baïes ,

(e) Præter agendus Equus , quo tendis ? non mihi Cumas
Est iter aut Baïas lævâ Stomachosus habenâ .

Dicet eques. (Sed equi frænato est auris in ore) .

Horat. lib. I. ep. 15.

(f) nam mihi Baïas ,

Musa supervacuas Antonius , & tamen illis .

Me facis invisum Ibid.

mais cela ne doit pas empêcher de dire qu'on n'en sauroit conclurre qu'il y eut une Campagne, propre. Les preuves générales sont celles que j'ai rapportés au sujet des autres lieux, & qui ne sont pas d'une application moins juste à Baïes. Les textes eux-mêmes fournissent les particulières. Le premier nous insinuë que c'étoit les Muses qui logerent Horace à Baïes. C'est le second qui donne à ses maisons dans ce lieu ce nom qui tendroit à nous l'y montrer dans un de ses Hôtels où Sénèque se représente au milieu des incommodités qu'on y avoit, à force de commodités qu'on cherchoit à y réunir pour y attirer le concours. L'ordonnance de l'Hippocrate d'Horace que contient le troisième, sans rien ajouter à la difficulté, met la solution dans un nouveau jour, en nous donnant occasion de voir Horace renoncer à Baïes avec une facilité qu'on n'a pas à l'égard des lieux auxquels on est attaché par des possessions : j'ai déjà dit avec quelle promptitude il s'étoit tourné vers Vélie & vers Salerne. Baïes est donc, comme nous avons déjà vu Tarente, entièrement impuissante contre le caractère d'unité de la Campagne d'Horace que j'établis. Reste à voir s'il en est de même

*Vester Cam-
ma Tollar . . .
Sive liquida
placere Baïa
lib. III. od. 4.
Mutandus lo-
cus & Diver-
saria nota. Lal.
ep. 15.*

*L'Epître 56.
de Sénèque con-
tient un détail
fort curieux de
l'espèce d'Ho-
tel-garni, où il
étoit logé à Ba-
ïes.*

Voiez p. 51.

même du troisième quartier principal où un autre texte de l'objection nous présente une *Villégiature* considérable de ce Poëte, je veux dire la Plage de la Mer.

On connoit encore à Rome la différence extrême qu'il y a pendant l'Hiver entre l'air de la Mer & celui de la Ville, malgré la seule distance d'une quinzaine de Mille qui les sépare: mais il n'est donné d'en jouir qu'à sept à huit particuliers qui y ont des Terres, ou des Maisons de plaisance. Tel est l'état présent de la Côte que les *villégiatures* de tous les autres doivent s'y réduire à des Parties à *Fiumicino*, ou à des voyages que leur incommodité rend nécessairement rares à *Civita-vecchia* à droite, ou à *Neptune* à gauche.

Mais il n'en étoit pas ainsi du tems des anciens Romains. Cette partie aujourd'hui si déserte & si négligée, offroit de toutes parts des lieux agréables, où l'on pouvoit faire tous les séjours qu'on souhaitoit.

Le Tibre se jette dans la Mer par deux bouches. Elles avoient chacune sa Ville. Celle de la gauche, *Ostie*, & celle de la droite, *Port Romain* ou *Auguste*, sans compter la fameuse Isle qu'elles forment appelée Isle sacrée qui étoit des plus délicieuses.

Le

EXCHII.

Lieu considérable des Villégiatures d'Horace; la Plage de la Mer.

CXCIV.

Etat présent & ancien de la Côte.

CXCV.
 Origine &
 nom d'*Ostia* &
 de *Portus* : ce qui
 reste de ces de-
 ux anciennes
 Villes de l'em-
 bouchure du
 Tibre ,

Le nom d'*Ostia* qui en latin étoit *Ostia Tiberina* lui venoit de sa situation qu'il exprimait. Son origine remontoit à Ancus Martius quatrième Roi Romain qui voulant donner un Port à Rome se servit du coude que la bouche du Tibre forme dans cet endroit. Le lieu étoit cependant sujet à la plus grande incommodité. Le sable que la Mer ne cesse d'y vomir lui ôte presque tout son fonds. Cet inconvénient moins senti d'abord à cause de la petitesse de Rome, fut suppléé par l'industrie, dans le tems de sa grandeur. C'étoit merveille, dit Strabon, que de voir, avec quelle promptitude de petites barques venoient décharger les Navires qui arrivoient pour les mettre en état d'entrer. Mais le mal étoit souvent plus fort que tous les remèdes. Le vice du Port par lequel Rome recevoit le bled dont elle vivoit qui étoit celui de Sicile & d'Egyp^{te}, ayant contribué de sa part à la grande Famine qui arriva sous Claude, cet Empereur résolut d'en construire un second à la bouche opposée de la Rivière. Le projet fut exécuté avec une grandeur véritablement Romaine. L'immense Bassin en fut creusé en pleine Terre. Deux Moles immenses lui formerent dans la Mer une
 forte

rade (g), qui eût au milieu une Isle chargée de son Fanal faite également de main d'homme à l'exemple de celle qui donnoit le nom au célèbre Phare d'Alexandrie (h). L'élégant égaloit le grand dans tout l'ouvrage, dont les ruines sont une des plus belles antiquités qui soient autour de Rome.

Il ne reste de ces deux anciennes Villes que les Eglises que leurs titres de premiers sièges suburbicaires qui les devoient aux deux plus anciens Cardinaux de l'ordre des Evêques ont empêché de se détruire, comme tout le reste.

Au-delà du Port Romain à la droite de l'embouchure du Tibre, étoient les Villes de *Fregène*, vers l'endroit où est Maccarese; d'*Halium* ou *Alsum* vers celui où est Palo; de *Pyrgues* vers la Tour Sainte Sévère; & enfin de *Centumcelles*, qui porta le nom
I. Tom. X de

CXCVI.
Plage de la Mer à la droite du Tibre: Villes qui y étoient Fregènes, Halium, Centumcelles.

(g) τὸ τοῦ μὲν γὰρ ἑξορυξας τῆς ὑπὲρ χωρίου οὐ μικρόν, τοῦ περὶ παρ' ἐκρηπιδώσει καὶ τὴν θαλάσσαν ἐς αὐτὸ εἰσεδεξατο. *Dio. Hist. Rom. lib. 49. c. II.*

(h) Tandem intrat postas inclusa per æquora moles:
Tyrrhenamque Pharos porrectaque brachia rursus
Quæ Pelago occurrunt medio ...

Non sic mirabere portus,
Quos Natura dedit. *Juvenal. Lib. IV. v. 650.*

La preuve que ces vers de Juvenal regardent le Port-Auguste, c'est la manière conforme dont Suetone en parle, in *exemplum Alexandrini Phari*, dit-il, in *Claud. m. 20.*

de Port-Trajan , sous lequel on la voit dans Ptolomée , depuis l'événement dont on trouve le récit dans Pline-le-Jeune. Le lieu, dit-il, n'étoit qu'un Château magnifique environné des plus riantes Campagnes , mais notre Empereur en personne y construit un magnifique Port. Le bras gauche en est déjà achevé , on travaille au bras droit : la Fabrique d'un Isle qui brise les Flots à l'entrée , est des plus curieuses . D'immenses pierres sont jettées au fond des eaux, non sans que toute la rive en retentisse & que toute la Mer s'en couvre d'écume : leur monceau montre déjà sa tête au dessus des Flots ; bientôt on le prendra pour une Isle née d'elle même, pour servir au besoin qu'on en a. Le Port, ajoute-t-il, portera le nom de son auteur (i). Le Port-Trajan retabli par les Papes forme la petite & jolie Ville

(i) Evocatus à Gésare nostro in Consilium ad *Centum-Cel-*
las hoc loco nomen est . . . Villa pulcherrima cingitur viri-
 dissimis agris imminet littori . . . cujus in sinu quam maximus
 Portus velut Amphitheatrum . . . hujus sinistrum brachium fir-
 missimo opere munitum est : dextrum elaboratur. In ore Portus
 insula adsurgit quæ illatum vento mare frangat . . . arte visen-
 dâ . Ingentia saxa latissima navis provehit . . . contra hæc alia
 disiecta ipso pondere manent ; ac eminet jam saxum dorsum :
 enatam insulam imitatur . . . habebit hic Portus nomen aucto-
 ris. *Plin. jun. lib. V. ep. 31.*

Ville moderne de *Civita-vecchia*, que j'ai déjà nommée, qui est le Port de l'Etat Ecclesiastique pour la Mer Tyrrhène, comme Ancone l'est pour l'Adriatique.

Mais le côté le plus intéressant des Embouchûres du Tibre anciennement, étoit le côté gauche. A peu de distance d' Ostie, on trouvoit *Laurentum*, où les Plins avoient une de leurs belles Maisons de Campagne. Les ruines certaines de cette Ville se voient au lieu où est la Tour *Paterna*. Plus avant, quoique non si près du rivage, étoient les Villes des *Lanuvium* ou *Lavinium* dont j'ai parlé, au lieu appelé *Pratica*, & celle d'*Ardee* à celui qui porte encore son antique nom. Quand les lieux chantés par Virgile ne nous rappelleroient pas les Etats des Auteurs communs des Romains & des Latins, on ne pourroit s'empêcher de les reconnoître dans les superbes Monumens qu'on y voioit dans les tems dont je parle. Le premier étoit le Temple inscrit alors JOVIN-
DIGETI, mais que les Anciens nous appren-
nent l'avoir été dans un tems plus reculé
PATRI INDIGETI, qui signifioit Enée (k)

X 2

dont

Prononcez tous
les mots ita-
liens qui ont
Ch. comme si
c'étoit qu. Ci-
vita-Vechia,
comme Civita-
Vequia.

CXC VII.

Côté gauche.
Lieux qui le
remplissoient ;
Laurentum ,
Lavinium, Ar-
dee, Antium,

(k) *Æneas* . . . *Situs est quencumque eum dici jus , fasque
est, super Numicum flumen. Jovem indigetem appellant, Tit.
Liv. dec. I. lib. I. n. 2.*

Λαουινιον
 εχον κοινον
 τῶν λατινων
 ιερον αφροδι-
 της. Strab.
 Lib. V.

dont Rome prétendoit tirer son origine, par Albe, ainsi que les Latins la leur par *Lavinium*: le second étoit celui qui s'appelloit *Aphrodisium* du nom grec de Vénus mère d'Enée. Les Romains & les Latins ne se réunissoient pas moins à ce dernier qu'à celui de Jupiter Latial sur le mont d'Albe dont j'aurai occasion de parler. Le lieu plus considérable pourtant étoit celui qu'on trouvoit après tous ceux là, je veux dire Antium dont j'ai déjà dit quelque chose à l'occasion du Palais que Cicéron y avoit. (1) Cette Ville eut deux Epoque's remarquables; la première celle, où Capitale des Volsques elle forma un Etat puissant. On fait la terreur qu'elle porta à Rome même, sous la conduite de Coriolan. Mais la société de tous les Latins ne l'empêcha pas de tomber ensuite sous la valeur de Camille aux Journées de Pedum, & d'Asture. Les vaisseaux que l'espèce de Port que forme sa Pointe lui donnoit le moïen d'avoir, & qui l'avoient renduë si fière furent en partie transportés dans les Arsenaux de Rome, & en plus grande partie encore brûlés;

(1) Ostia Colonia, oppidum Laurentum, Lucus Jovis indigetis, Amnis Numicius, Ardea, dein quondam Aphrodisium, Antium Colonia. *Plin. lib. III. n. 9.*

lés ; les Vainqueurs n'en conserverent, que les prouës aigues & tranchantes dont ils ornerent la fameuse Tribune du Fore Romain , qui fut appelée d'elles les Rostres *Rostra(m)*. De là la seconde Epoque. Le droit de Cité Romaine accordé à Antium conquis, se réduisît à fournir aux Romains un lieu de Villégiature bien digne de remarque. Ce furent, selon Strabon, ceux qui avoient le plus de part au maniment des Affaires d'Etat qui s'accorderent à y aller passer leurs Vacances (n). Les travaux politiques sont ceux qui souffrent moins de trêve. On veut s'en delasser sans les perdre de vuë. Que de choses serieuses durent naître du sein des Amusemens d'Antium? Cela donna au lieu, l'air le plus brillant. Il se remplit non seulement des Palais des Maitres des Affaires, mais d'Hôtels pour ceux qui en attendent leur sort. Il ne reste d'Antium qu'un

X 3

mouil-

(m) Cœst. ad Pedum Asturamque ... naves Antiatum partim in navalia Romæ subductæ partim incensæ : Rostrisque earum suggestum in Foro exstructum adornari placuit. *Tit. l. i. dec. 1. l. bi. VIII. c. 14.*

(n) Νυνι ἀν' ἔσται ποιεῖ ἡγεμόσιν εἰς χολῶν καὶ ἀνέσιν των πολιτικῶν . . . καὶ δια τετο κατακοδμῶνται πολυ-
 τῶν οἰκῆσιν ἐν τῇ πολει συγγαί. *Strab. lib. V.*

moüillage, à qui on a pensé plusieurs fois de rendre sa qualité ancienne de Port. Il est suppléé en quelque sorte par une petite Ville batie dans la Mer un peu plus d'un Mille au delà, qui est la Ville de Neptune que j'ai déjà nommée, remarquable par l'Habit singulier des femmes qui l'habitent qui n'est pas pourtant assés différent de celui qu'on porte plus haut dans le Roïaume de Naples, pour leur donner à ce titre une origine Africaine. J'ai dit les lieux qui composoient le reste de la Côte à l'occasion des Campagnes de Cicéron; mais ce qu'on appelloit la Plage de la Mer relativement aux villégiatures n'alloit pas plus loin. La Partie que je viens de décrire avoit sa Voïe Consulaire appelée *Voïe Littorale Sévérienne* dont on voit encore des morceaux notamment dans l'endroit où elle traversoit Laurentum. Je ne dois pas manquer d'observer que la plage cruë de si mauvais air maintenant n'avoit pas cette reputation chez les Anciens. Cicéron partoît pour Asture dans un tems où l'excès du chaud l'obligeoit à s'arrêter plusieurs heures à Lanuvium (o). Commode fut

Via littoralis Severiana.

Herodian. lib. I.

(o) Asturam veni v i i i . Kal. jul. vitandi caloris causa Lanuvii tres horas aquieveram *Cic. ad Attic. lib. XIII. ep. 34.*

fut conseillé par ses médecins d'aller passer à Laurentum un tems de peste.

Telle fut la Plage dont Horace parle en deux endroits. Le premier est celui qu'on a vû dans l'objection où il dit à Mécène qu'il lui avoit promis à la vérité de le rejoindre à Rome dans cinq jours, mais qu'il permît que l'Eté même ne mit point fin à son absence; que pour si peu que l'Hyver fut rigoureux, il vouloit le passer tout entier à la Mer (p). Le second qui a été cité dans les réponses générales est celui, où il dit à Vala qu'elle règle il suivoit touchant le Vin, lors qu'il étoit à la Mer. Horace témoigne, comme on voit dans un de ces textes un séjour considérable qu'il se proposoit de faire sur la Plage, & dans l'autre il suppose ceux qu'il y avoit déjà faits. Un séjour si familier ne prouveroit-il pas qu'il y avoit quelque chez-soi? Mais c'est peu de dire de ces textes qu'ils sont susceptibles des réponses faites aux autres: c'est eux qui m'ont fourni la plus solide d'entr'elles, qui est la différence qu'il y a entre séjourner dans les lieux & y avoit des possessions,

CXCVIII.
Difficulté qu'elle forme & sa solution.

Page 33.

Page 53.

X 4

& l'a-

(p) *Quinque dies tibi pollicitus me rure futurum,
Sextilem totum mendax desideror..* Voyez le reste p. 33.

& l'aplication dont ce principe est aux Campagnes fréquentées par Horace. J'ai déjà dit plus haut que le second texte, qui par sa généralité au moins enferme le premier la contient expressément par la manière dont il opose la Mer, où il avoit besoin de vins d'une certaine qualité, à la Campagne qu'il appelle *sienne* qui en ce genre n'exigeoit aucun choix (*q*). L'opposé d'une Campagne *notre* est manifeste : c'est une Campagne d'autrui. Telles étoient d'après la Phrase d'Horace celles qui lui servoient lorsqu'il étoit à la Mer.

Mes réponses à l'objection contre l'unité se termineroient ici sans les mots que j'ai promis de dire de Cumes, de Clusium, & de Gabies, nommés dans Horace relativement au même objet.

CXCIX.
Celle tirée de
Cumes de Clu-
sium & de Ga-
bies pareille-
ment résolue.

Voiez p. 34.

Lib. V.

J'ai dit l'antiquité de Cumes. Je n'ajouterai ici touchant sa beauté sinon qu'elle résulta également des ouvrages des premiers Grecs qui la fondèrent dont Strabon dit qu'on voïoit encore des restes de son tems, & de ceux dont ils furent remplacés par les Campaniens & par les Romains.

(*q*) RURE MEO possum quidvis perferre patique
Ad Mare cum veni generosum, & lene requiro ..
Hor. lib. I. ep. 15.

mains. Il ne tiendrait pas aux gravûres
 de certaines relations qu'on ne crût qu'il
 reste de ces derniers des parties fort bril-
 lantes. La vérité est que le lieu de Cumes
 ne présente à la vuë que vignes , & que
 brossailles , & que l'erudition seule est ca-
 pable de discerner l'antiquité dans les mor-
 ceaux informes qui en restent. Ce qu'on
 appelle le Temple du Géant , du Jupiter
 Colossal-Terminal de la descente de S. Lu-
 ce de Naples qui y fut trouvé , est défigu-
 ré par le pressoir qui y a été placé. Il ne
 reste de bien visible que ce qui porte le
 nom d'*Arco felice*. C'est un Arc en effet de
 maçonnerie élevé au niveau , & égalant
 l'épaisseur de la Montagne qu'il perce.
 On le qualifie de Porte de l'ancienne
 Cumes , mais il n'en a ni forme ni trace .
 Qu'étoit-il donc ? La large Aire qu'il forme
 sur son sommet l'annonce comme la sub-
 struction d'un bâtiment élevé sur la voïe
 publique, que je croirois avoir été le Tem-
 ple de la Diane de Cumes. Virgile fait en-
 tendre qu'il étoit sur le chemin qui condui-
 soit à celui d'Apollon ; que la Déesse y
 étoit adorée en général sous le nom de
 Trivie , qui a relation à sa situation sur les
 voïes , & à la triple qualité que la Mytho-
 logie

CC.
 Exposition de
 l'*Arco felice* de
 Cumes.

logie lui attribué, de Lune dans les Cieux , de Diane sur la Terre, & d'Hécate dans les Enfers ; mais qu'elle y étoit singulièrement célèbre sous ce dernier Titre , je veux-dire sous celui d'Hécate également *puissante dans les Cieux , & dans l'Erébe* (r), Tous ces caractères s'expliqueroient admirablement par un Temple de Diane dont l'Arc auroit été la substruction. La forme d'Arc de cette Antiquité ne lui vient évidemment que de la voie publique qu'il fallut laisser libre. La Divinité du Temple tenoit à la terre par le mont ; mais sa vraie position étoit dans les airs , & sur l'Averne. Elle ne pouvoit donc , être mieux placée pour être Trivie en général & Hécate en particulier. La manière dont cette position lui faisoit dominer réellement l'Averne, representoit le plus naturellement l'Empire que le Poëte lui attribué sur le Lac réputé l'Erébe (s) .

Cumes d'ailleurs en tant qu'objection, contre le caractère que j'établis, demande plu-

(r) . . . (petit) *Æneas arces quibus altus Apollo ...*
Præsidet jam subeunt Trivia lucos . . .

Vocæ vocans Hecaten cæloque Ereboque potentem,
Æneid. lib. VI. nec te

(s) *Nequicquam lucis Hecate præseoit Avernis . . .*
Ibid

plutôt une exposition qu'une solution. On ne va maintenant à Pouzzoles, & à Baïes que par Naples ; mais anciennement outre la Voïe Campaniène, dont j'ai parlé qui par *Pons Campanus* portoit droit à Putéoles, on avoit pour Baïes plusieurs voïes Littorales, l'une qui commençoit à Minturnes, que prenoient ceux qui vouloient passer par *Massique*, l'autre non loin de Sinuesse où nous voïons aboutir Cicéron, lorsqu'il retournoit de son *Cumanum*, & une autre enfin encore plus avant près de l'embouchure du Vulturne. Stace nous dit expressément que c'étoit là, où la Voïe Domitienne pour Baïes se détachoit de la Voïe Appiène & cette manière de s'exprimer si conforme à celle d'Horace, ne laisse pas douter que ce ne soit là qu'il fut obligé de donner de grands coups de Bride à gauche à son mulet qui vouloit prendre à toutes forces à droite vers Baïes(t). Ces dernières voïes conduisoient à Baïes par Cumes. Cumes

(t) Stace apres avoir parlé du pont de Domitien sur le Vulturne dit :

Illic flectitur excitus viator.

Illic Appia se dolet relinqui.

P. Stat. Sylv. lib. IV. *via Domitiana.*

Nous avons vu le Texte parallele d'Horace. *Prateragens Equus non mihi Cumes est iter aut Baïas.* Vld. p.33.

mes parlà étoit le chemin de Baïes : mais ce n'est point tout. Baïes aussi contraire à Cumes qui étoit derrière elle, que favorable à tout ce qui étoit à ses cotés sur le Golfe dépeupla tellement cette ancienne Ville , que sa solitude passa en proverbe. Cumes ne fut appelée par une espèce de dérision que la Porte de Baïes (u); ce n'est que dans ce sens qu'elle est nommée dans le texte d'Horace, d'autant plus éloigné par là de prouver une Maison d'Horace , qu'il ne parle pas même d'un séjour , qu'il n'exprime qu'un simple passage .

CCI.
Occasion des
Voïages d'Horace à Clusium,
& à Gabies.

Exposer pareillement l'occasion des voïages d'Horace à *Clusium* , & à *Gabies* , ce sera montrer le peu de difficulté que ce deux lieux peuvent faire. Auguste parvenu à ce degré d'adoration que s'attirent nécessairement les Princes qui mesurent leur volonté de faire le bien sur la faculté que leur Pouvoir leur en donne , tomba tout-à-coup dans un mal qui fit désespérer de sa Vie. Antoine Musa l'en tira contre toute espérance. Le Sénat & le Peuple Romain

(u) Laudo tamen vacuis quod sedem figere Cumis
Destinet , atque unum Civem donare Sybillæ:
Janna Baiarum est .
Juven. Satyr. lib. I. v. 311.

main s'étant regardés , comme ressuscités avec leur Empereur , ils éleverent une Statuë au Medecin à côté de celle d'Esculape. Cet Affranchi reçut l'anneau qui étoit la marque de l'Ordre equestre. Comme c'étoit par le moïen des bains froids qu'il avoit opéré une guérison si heureuse , il n'ordonna plus autre chose. Il acheva d'en glacer le sang à l'infortuné Marcellus, ce qui pensa faire donner à sa médaille un terrible revers. Horace s'étant adressé à lui pour ses maux ou pour ses craintes les bains chauds si délicieux de Baïes durent céder aux Eaux glacées de Clusium & de Gabies. Mais la manière seule dont le Poëte parle de l'épreuve qu'il en fit , prouveroit qu'il ne chercha Vélie & Salerne dont il est parlé dans la même Epitre , que pour s'oter jusqu'à la pensée des lieux si contraires a son humeur. Le *Clusium* au reste dont il est ici parlé n'étoit pas *Clusium-le-vieux* célèbre par sa qualité de Capitale des Etats du fameux Porfenna & par le siège par les Gaulois dont la prise , & l'incendie de Rome furent la suite ; mais *Clusium-le-neuf* , qui tiroit le caractère de *froide Campagne* qu'Horace lui donne de sa situation dans l'Apennin aux sources du Tibre. Gabies

*Frigida ru-
ra p. 34. Clusi-
ni novi, Clu-
sini veteres . . .
norum inter
Tiberim , &
Arnum ad ra-
dices Apennini
Plin. lib. III. c. 5.*

bies étoit une petite Ville de la Campagne même de Rome au xv. mille de la Voïe Préneftine fur le Lac appelé aujourd'hui de *Castilione* où étoient les Bains ordonnés à Horace par Musa. Je crois qu'après tout ce-que je viens de dire on ne doute pas que le premier caractère que j'attribue à la Campagne d'Horace qui est d'être *unique* ne foit entierement inébranlable. Les autres ne font pas même fufceptibles de doute & n'auront befoin que d'être déduits.

CCII.

Les autres
Caractères de
la M. de C. d'
Horace de lieu,
& de qualité:
I. fa situation
dans la Sabine.

Ils font de deux Classes : les uns marquent directement le lieu ou elle fut située ; les autres désignent la qualité qu'elle eut.

Le premier caractère du premier genre nous la représente comme située en Sabine. Je n'apporterai pas en preuve avec le P. Volpi la qualité de petit Sabin , *Sabellus* , qu' Horace se donne en un endroit, parceque nous aurons occasion de voir qu'il étoit fondé non sur ses séjours en la Campagne en Sabine , mais sur sa naissance en Pouille où en Lucanie , dont les Peuples étoient ainsi appelés à cause de l'origine qu'ils tiroient des Sabins. Mais dans les Textes dont j'ai établi le premier caractère , on en a vu jusqu'à trois fournir

*Negat atque
Sabellus lib. I.
ép. 16.*

nir la preuve la plus précise de ce second. L'un nomme *l'unique Campagne Sabine* ; l'autre la *Vallée Sabine* ; un autre les *montueux Champs Sabins* ; un quatrième enfin que nous verrons bien-tôt qualifier simplement la *Campagne de Sabine*. On pourroit ajouter la *forêt Sabine* , où Horace dit que son innocence seule mit en fuite un Loup monstrueux ; parceque l'on ne fait que lorsqu'on est seul & chez-foi ces courses sans règle & sans fin qui lui en firent faire la rencontre (x).

Dans le lieu où je devrai faire connoître le Païs & le Peuple Sabin , nous verrons l'étendue de la Sabine antique dont la moderne n'est pas le quart. On n'en seroit pas beaucoup avancé par conséquent si on ne savoit d'une Campagne médiocre si non qu'elle étoit située en général dans la Sabine : mais nous n'en sommes pas réduits là. Le lieu particulier qu'elle y occupoit nous est indiqué par de nombreux & frappans caractères. Horace nomme la Rivière qui l'arrosait, le Temple d'une Divinité

Unicus Sabi-
binis, p. 23, Val.
le Sabina Ibid.
arduos Sabinos
p. 31.

Agro Sabino.
Lib. I. ep. 14.

(*) Integer vitæ scelerisque purus
Namque me Sylva Lupus in Sabina ; (*dom. ultra*)
Terminum curis vagor expeditus
fugit inermem . *Lib. I. od. 22.*

vinité fort singulière qui s'y trouvoit, deux lieux dont l'un devoit être très-remarquable & l'autre très-considérable qui en étoient voisins.

ccm. la Rivière nommée par Horace est la Digence. „ Toutes les fois, dit-il qu' „ il m'est donné de respirer l'air libre „ de la fraiche Digence qui abreuve „ le Bourg transi de Mandèle, tous mes „ vœux sont d'avoir ce que j'ai & encore „ moins, d'être toujours à moi, d'avoir „ mes provisions faites pour une année, „ pour n'être point sujet à des inquietudes „ distraïantes, & de ne connoître qu'une „ seule abondance qui est celle des Li- „ vres (y) „. La preuve qu'Horace parle de sa vraie Campagne dans ce Texte résulte des premières paroles. C'est clairement comme si le Poëte y disoit ; toutes les fois que je suis à ma Campagne, mais plus encore des secondes. Il est manifeste qu'Horace, en Sage qui outre qu'il ne

I. Car. delieu la
Rivière Digen-
ce qui l'arro-
soit.

-
- (3) Me quoties reficit gelidus Digentia Rivus ,
Quem Mandela bibit rugosus frigore Pagus ,
Quid sentire putas ? quid credis amice precari.
Sit mihi quod nunc est : etiam minus : ut mihi vivam.
Sit bona librorum , & provisæ frugis in annum ,
Copia , ne fluitem dubiæ spe pendulus hora ,
Lib. I. ep. 18.

ne porte pas ses vœux plus loin que ses besoins , fait que c'est une folie de se consumer en désirs inutiles , n'y souhaite que les biens qu'il possède , & au milieu desquels il se trouve ; qu'il étoit par conséquent à sa Campagne qui seule les lui offroit. C'est là qu'il voioit le peu qu'il avoit & que ce peu étoit encore trop ; c'est là qu'il sentoit le plaisir d'être à lui qu'il n'avoit nulle part si bien ; c'est là qu'il pouvoit faire ses provisions , qui le delivroient de tout souci les années entières ; ce n'est que là enfin qu'il pouvoit être au milieu de ses livres tels qu'il les peint , parcequ'on peut bien en emporter quelqu'un dans une Campagne étrangère où l'on se rend , mais qu'on ne les a que dans la sienne propre , avec cette abondance dont parle Horace , qu'on voit chez les Philosophes malgré leur modération , à cause de leur passion d'étendre toujours davantage leurs connoissances. La beauté de ce passage d'Horace est relative à ce que nous avons exposé des mœurs publiques de son tems touchant le nombre , & la qualité des Campagnes que le Luxe faisoit croire nécessaires. Les amis d'Horace en conséquence pensoient qu'il ne se rendoit dans la sienne , qui étoit uni-

I. Tom. Y *que*

*Quid sentire
putas ? quid
credis amice,
precaris ?*

que & médiocre , que pour s'y livrer aux vœux. J'y en forme, leur dit-il, à la vérité : mais *quels croëz vous qu'ils sont ?* C'est d'avoir ce que j'ai & encore moins , parceque j'y vois que moins me suffiroit. Il prévient l'objection que c'étoit désirer d'être misérable en rendant sensible que, c'étoit au contraire souhaiter d'être solidement heureux , parceque la médiocrité avoit tout l'avantage réel des plus grands biens , qui est de pourvoir aux besoins , sans en avoir les inconveniens dont le plus infaillible est d'oter la liberté d'être à soi , par les sacrifices dont il faut les acquérir , les soucis dont on doit les conserver, & les conditions auxquelles on peut en jouir. Plus on réfléchit ce texte , plus on voit donc que c'est de la vraie Campagne d'Horace qu'il y est question ; que la Rivière Digence par conséquent en est un des plus assurés caractères.

CCIV :

II. caractère
général de situation , un
Temple de Vacune.

Celui d'un Temple de la Déesse Vacune n'est pas moins certain. Horace date de derrière ce Temple son Epître à Ariftius , que sa lecture seule prouve écrite de sa vraie Campagne. Le Poëte s'y montre en tout digne de la qualité d'amateur de la Campagne qu'il y prend

prend par opposition à celle d'amateur de la Ville, qu'il donne à celui à qui il l'écrit(2).
 „ Oui , dit-il , je louë les ruisseaux , les
 „ pierres couvertes de mousse , les arbres
 „ de l'agréable Campagne. Je vis & je re-
 „ gne lorsque je me trouve loin des objets
 „ à qui vous prodigués ces éloges si aprou-
 „ vés du Vulgaire. Si la meilleure vie est
 „ celle qui est plus conforme à la Nature ,
 „ quelle préférence ne doit on pas don-
 „ ner à celle de l'heureuse Campagne? l'Hi-
 „ ver a-t-il ailleurs plus de soleil , & l'Eté
 „ plus d'air? Où le sommeil est-il moins su-
 „ jèt à être troublé par les soucis sur tout
 „ ceux que produit la noire envie? On est

Y 2

mieux

-
- (2) Urbis Amatorem Fuscum salvere iubemus
 Ruris amatores. . . laudo ruris amoeni
 Rivos & musco circumlita saxa , nemusque .
 Quid quæris vivo & regno simul ista reliqui
 Quæ vos ad Cælum effertis rumore secundo . . .
 Vivere Naturæ si convenienter oportet . . .
 Novistine locum potiolem rure beato ?
 Est ubi plus tepeant Hyemes ? Ubi gratior aura
 Leniat & rabiem canis , & momenta leonis ? . . .
 Est ubi divellat somnos minus invida cura ?
 Deterius lybicus olet , aut nitet herba lapillis ?
 Purior in vicis aqua tendit rumpere plumbum
 Quam quæ per pronum trepidat cum murmure rivum ?
 Nempe inter varias nutritur Sylva columnas
 Laudatur que domus longos qua prospicit agros
 Naturam si expellas furca tamen usque recurret &c.

Lib. I. ep. 10.

„ mieux peut-être sur ces pavés faits de
„ marbres durs, qui ne sont précieux que par
„ la peine qu'il y a, à les faire venir du fond
„ de la Lybie, que sur un tendre gazon, qui
„ n'est pas content de réjouir, s'il n'embau-
„ me ? ou l'eau qui rompt dans vos ruës ses
„ tuiaux de Plomb à de quoi vous plaire sans
„ doute plus que celle d'un ruisseau non
„ moins agréable par sa pureté, que par son
„ murmure ? Mais vous rendés malgré vous
„ hommage à la vérité que vous feignez de
„ méconnoître, en cherchant à donner à
„ vos galeries de belles vuës sur la Cam-
„ pagne. Celui qui ne discerne pas la pour-
„ pre de Tyr de celle d'Aquin seroit en ef-
„ fet moins aveugle, que celui qui ne voit
„ point la différence qu'il y a entre les
„ vrais attraits, & les appas trompeurs
„ que j'ai dit. Je n'ai parlé cependant que
„ des moindres biens de la Campagne.
„ Un plus précieux que l'or dont on ne
„ jouit que là, c'est la liberté &c. „ La
peinture que nous venons de voir n'est pas
certainement celle des Campagnes étran-
gères, où nous avons vû jusqu'ici Horace ;
nul trait au contraire qui ne soit emprunté
de celle que nous verrons lui avoir été
propre. C'est donc à la Campagne véritable
d'Ho-

d'Horace qu'étoit le Temple de Vacune, puisque le Poëte conclut l'épître que nous venons de voir en disant: Je vous la dis-
tois derrière le vieux Temple de Vacu-
ne (a). Ce Temple est donc un second ca-
ractère du lieu où étoit située cette Cam-
pagne.

Nous n'avons pas besoin même de prou-
ver que c'est de cette même Campagne
propre qu'on doit interpreter l'ode à Tyn-
daris, puisqu'elle parle des troupeaux de che-
vres qu'Horace y avoit; un de ses nou-
veaux caractères étoit donc le *Mont-Lucre-
tile*, sous le nom du quel elle y est poëti-
quement exprimée (b). Ce caractère ne
peut être plus important par sa nature qui
le rend moins sujet au changement, & par
ses qualités qui devoient le rendre fort
connû.

On doit dire la même chose des deux
qu'il me reste à exposer, je veux dire des
deux lieux, dont la Campagne d'Horace é-
toit voisine. Le premier étoit le Bourg de

Y 3

Man-

CCV.

III. Le mont

Lucretile.

CCVI.

IV. & V. le

bourg de *Man-
dele* & la Vil-
le de *Varie*.

(a) Hæc Tibi dictabam post Fanum putre Vacunæ. *Ibid.*

(b) Velox amœnum sæpe Lucretilem.

Mutat Lycæo Faunus: & igneam

Defendit æstatem capellis.

Usque meis . . . *Ljb. l. od. 17.*

Mandéle , que nous avons vû abbreuvé par la même Rivière , qui rafraichissoit Horace. Ce lieu avoit deux particularités ; la premiere qui s'infere de l'extrême vérité des tableaux d'Horace , qu'il n'avoit guere d'autres eaux pour boire que celle de la Digence ; la seconde qui est expressement marquée ; que ses habitans avoient l'air transi , à cause du froid qui y regnoit.

Le second lieu voisin de la Campagne d'Horace étoit *Baria*, ou comme le portent les plus anciens Manuscrits, *Varia*. L'Esclave intendant des champs d'Horace se plaignant à lui d'être confiné dans un Désert , celui-ci lui répond qu'il se trompe: qu'après tout sa Campagne est composée de cinq Maisons dont les cinq chefs avoient rang parmi les Pères du Sénat de *Varie* (c) ; qu'on ne se moque pas au reste de ces cinq paysans d'Horace représentés comme des Pères conscripts. Le Sénat qui faisoit trembler l'Univers devoit en avoir eu peu de tems auparavant , qui sans être de meilleur

(c) Villice Sylvarum , & mihi me reddentis agelli
 Quem tu fastidis habitatum quinque focis , &
 Quinque bonos solitum Bariam dimittere Patres . . .
 Nam quæ deserta , & inhospita tesqua
 Credis . . . *Lib. I. ep. 14.*

leur air , n'en étoient pas les derniers. Il résulte de ce texte que le Hameau d'Horace avoit le rapport le plus intime avec Varie , qu'il en étoit une petite Colonie , ou une Tribu rustique. Varie est donc le plus grand caractère de la Campagne de ce Poëte.

La Rivière de Digence , le Temple de Vacune , le Mont-Lucretile , le Bourg de Mandèle , la Ville de Varie font donc comme autant de Points fixes qui doivent circonscrire le lieu général , où l'on doit chercher & montrer la Maison de Campagne d'Horace.

La Place particulière qu'elle y occupoit n'en a pas de moins marqués. Horace en décrit la forme, en marque les aspects, en expose la température. La forme est décrite sous ce nom même. Ma Campagne se trouve , dit-il , dans une profonde Vallée formée par une chaîne non interrompue de Montagnes (d) . Le nom qu'il lui donne de *Latebræ* , c'est-à-dire de lieu qui sembloit choisi plutôt pour s'y cacher que pour y habiter , marque qu'el-

CCVII.

Caractères de situation particulière de la C. d'H. Sa forme, ses Aspects sa température, la bonté de son air.

Y 4

le

(d) *Scribetur tibi forma loquaciter , & situs agri. Continui mentes , nisi diffocientur Opaca Valle . . . , hæ latebræ dulces. Lib. I. ep. 16.*

le en étoit exactement enfermée. Horace non content de nous conduire par ce caractère dans la Vallée où étoit sa Campagne, nous apprend par un autre qui est celui des Aspects la manière dont elle y étoit.

„ Le Soleil levant, dit-il, en frappe à plein
 „ la partie droite pendant que la gauche
 „ jouit à peine des quelques raïons fugi-
 „ tifs de cet Astre dans son coucher (e)„.

Ce caractère est des plus particuliers, tant par les accidens de la Montagne qu'il suppose, que par le lieu précis de la Vallée qu'il indique. L'exposition qu'il forme étant au Nord auroit du produire du froid. Horace apprend cependant un caractère de sa Campagne tout opposé qui étoit d'être très tempérée (f), d'autant plus remarquable, que nous lui avons entendu dire de Mandèle qui n'en étoit qu'à un pas qu'on en reconnoissoit les habitans à leur air morfondu. Plus ces caractères sont particuliers, moins ils peuvent être équivoques. Le climat de la Campagne d'Horace étoit une suite de ses qualités. L'air y étoit d'une pureté & d'une salubrité à qui Horace attri-

-
- (e) Sed uti veniens dextrum latus aspiciat Sol;
 Lævum discedens curru fugiente vaporet. *Ibid.*
- (f) Temperiem laudes. *Ibid.*

attribuoit son exemption des influences suspectes de la saison la plus critique qui chez les Romains modernes est l'Eté, mais que les Anciens croioient être l'Automne à qui Horace donne l'épithète de mortelle (g). La Province, le Canton, le lieu précis de la Campagne d'Horace sont marqués par les caractères que je viens de rapporter : on a donc en eux tous les caractères possibles de situation. Ceux de qualité pour m'exprimer ainsi, sont encore plus nombreux, & ne sont pas moins exclusifs.

Letbifer Autumnus.

Horace ne nous peint pas seulement l'ensemble, mais encore toutes les parties de sa Campagne.

CCVIII.
Caractères de
qualité de la C.
d'H.

Nous avons eu occasion de voir ce que les anciens Romains comprenoient sous le nom de Campagne. Ils appelloient ainsi en général tous les lieux de recreation, soit qu'ils fussent à Rome même auquel cas ils les nommoient Jardins, soit qu'ils se trouvassent dans ses dehors, ce qui les faisoit qualifier de *Suburbana*, soit qu'ils fussent des Palais de Ville, ou des Chateaux de la Campagne de quelque Cité éloignée, soit enfin que ce fut de simples maisons en Cam-

(g) *Incolumem tibi me præstant Septembribus horis, Ibid.*

Campagne, c'est-à-dire des habitations qui avoient à peine leur Jardins, ou des Maisons de Campagne réelles avec les champs , les Vignes , les Bois , les Prés que ce nom exprime.

CCIX.
I. Caractère
de ce II. genre;
l'étendue de
cette Campa-
gne. elle étoit
une petite Ter-
re.

Le premier caractère de qualité de la Campagne d'Horace nous apprend qu'elle fut une Campagne de ce dernier genre. L'étendue n'en est pas marquée expressément, mais elle peut s'inférer aisément de deux traits; le premier est celui, où Horace piqué de la liberté saturnale de Davus son esclave le menace de l'envoier pour neuvième travailleur de sa Campagne Sabine (b); le second est celui que nous avons déjà vu , qui représente cette Campagne comme composée de cinq Feux , c'est-à-dire , de cinq Maisons. La Campagne d'Horace avoit donc de quoi occuper non seulement huit esclaves dont l'objet particulier sans doute étoit l'exploitation , mais encore cinq familles dévouées vraisemblablement à la culture , & aux autres travaux rustiques. On voit qu'il en résulte, que la Campagne d'Horace étoit un Domaine confi-

(b)

oeyus hinc te
Ni rapis , accedes opera agro nona Sabino.
Lib. II. Saty. 7.

considérable ; qu'on ne doit pas la traiter de métairie , ou de ferme comme le font nos interprètes François ; mais qu'on doit la regarder , comme aiant été une petite Terre. Horace à l'occasion de cet arbre par la chute imprevuë duquel il pensa être écrasé lui donne expressément le nom de *Pagus* qui exprime un Village (i), dont nous verrons que le nom étoit *Vstique*. Horace ne se borne pas à nous en donner cette idée générale. Il entre dans un détail qui nous apprend les caractères de toutes les diverses parties qui la composoient.

Il représente l'Habitation sous les traits d'un petit Chateau bien clos. La petite-tesse en devoit être des plus réelles relativement aux *Maisons royales*, & aux *Palais de Rois de Perse*, que nous avons entendu dire à Strabon, que le Luxe du tems vouloit avoir ; mais deux textes nous empêchent de penser qu'il dût être si peu considérable en lui-même. Le premier est celui , où Horace confesse à Mécène le peu d'accord qu'il y avoit souvent entre ses maximes & sa conduite ; dont il apporte

CCX.

Caractère du
Chateau de la
Campagne d'
Horace. Sa structure , son Jardin , sa Fontaine , son Bois.

*Tepido Vil-
lula testis.* Lib.
II. Sat. 3.

(i) Ille ... te posuit (*arbores*) in nepotum
Perniciem oprobriumque Pagi ...
in Domini caput immerentis. *Lib. II. od. 13.*

pour exemple le caprice dont il détruisoit ce qu'il avoit bati, par le seul motif de donner aux parties de son édifice des formes plus agréables (*k*). Le second où faisant mettre le même défaut dans un plus grand jour par Damasippe, il se fait reprocher la vanité de vouloir se mesurer tout petit qu'il étoit avec les Grands qu'il fréquentoit, notamment dans les Bâtimens, non différent en cela de la grenouille d'Esopé (*l*).

Il faut conclurre du premier de ces textes que le Chateau d'Horace fut comme le *Laterium* de Quintus Cicéron, dont Marc son Frère disoit, que c'étoit une Maison de Plaisance Philosophe, la censure de la folie de celles du tems (*m*); & des seconds, que Philosophe comme son Maître, il ne fut pas exempt cependant de tous les vices qu'il condamnoit; qu'on y vit plus d'une magnificence à la mode. L'épîtète que nous avons vuë, exprime les commodités qu'Horace chercha à lui donner. Les

Aspects

(*k*) *Quid mea cum pugnat sententia secum ...*
Diruit, ædificat mutat quadrata rotundis. *Lib. I. ep. 1.*

(*l*) *Ædificas hoc est longos imitans ab imo*
Ad summum, totus moduli bipédalis ...
... ranz ... a te non multum abludit imago.
Lib. II. Sat. 3.

(*m*) *Villa tanquam Philosophia videtur esse, quæ obijur-*
get ceterarum Villarum insaniam. Cic. ad Q. Fr. lib. III. ep. 1.

Aspects du *Fond* doivent s'entendre sur tout de l'Habitation : son exposition par conséquent fut au Nord : elle ne pût la devoir qu'aux accidens du lieu , ce qui doit former un caractère remarquable.

Horace en souhaitant une Maison de Campagne ,, l'avoit désirée, dit-il, avec un ,, Jardin qui y fut joint , avec une Fontaine ,, qui en fut voisine , & avec un bois de bel ,, air qui n'en fut pas éloigné,, . Les Dieux avoient exaucé exactement ses vœux , hors que tous ces points se trouverent avoir dans le don , une étendue & une qualité qu'Horace ne leur avoit pas donné dans la demande (n). Ce texte , comme on voit , contient trois nouveaux caractères du Chateau du Poëte. Le premier fut un beau Jardin. Horace se représente à sa Campagne comme remuant la Terre , & en ôtant les pierres (o) ; ce n'étoit point sans doute ni dans les Champs ni dans les Vignes qu'il se livroit à cet exercice pénible, mais dans son Jardin. La culture de
cette

-
- (n) Hoc erat in votis modus agri non ita magnus
Hortus ubi , & tecto vicinus jugis aquæ fons
Et paulum Sylvæ super his foret, auctius atque
Di melius fecere. *Hor. lib. I. Saty. 6.*
- (o) Rident vicini glebas , & faxa moventem. *Lib. I. ep. 14.*

cette portion si agréable d'une possession a de quoi plaire à tout le monde. Mais ce n'est pas sans raison qu'on voit dans l'antiquité tant de grands hommes s'en occuper. Elle est l'amusement le plus digne d'un Philosophe. Le spectacle le plus intéressant pour lui doit être celui de la Nature , & il ne le trouve nulle part si brillant que dans un Jardin. On ne fait s'il y faut être plus surpris, ou touché . Les plantes si rares , les fruits si exquis , les fleurs si brillantes & si variées qui y naissent continuellement de la bouë , ne peuvent étonner nos esprits , sans pénétrer nos cœurs. Ces grandes preuves de la puissance de la Nature , y sont les témoignages aussi touchans que manifestes de son amour. Ailleurs elle ne pourvoit qu'à nos besoins ; là elle ne se montre occupée que de nos délices. Le Sage trouve également noble, & agréable de concourir à l'opération de si grandes merveilles. Le Hoiau ne doit donc pas plus nous surprendre que la plume même dans les mains d'Horace. Son Jardin seroit un de plus brillans caractères de sa Campagne, si la nature de cette partie qui est de se ruiner par la plus courte négligence , & d'être ce qui survit le moins au tems , ne l'empê-

l'empêchoit pas d'en être à peine un dans notre objet.

Il n'en est pas ainsi du second qui est la Fontaine voisine de l'Habitation. Horace nous la peint sous les traits les plus propres à en faire un caractère également frappant & durable. „ Elle eut été propre „ dit-il, à donner son nom à la Rivière quel- „ le forme presque „ . Son abondance étoit cependant peu de chose en comparaison de ses autres qualités. „ Une clarté & une fraîcheur comparables à celles de l'Hébre qui „ environne la Thrace „ étoient les moindres. Une beaucoup plus remarquable consistoit dans sa vertu merveilleuse contre ces maux qui ont pour cause la pesanteur de la Tête, ou la paresse de l'estomac (p). Lorsque les Interprètes d'Horace parlent de cette Fontaine, ils se trouvent bien embarrassés. Ils croient ordinairement que c'est la même qui est appelée de *Blandusie* dans une Ode faite exprès pour la chanter. Mais je ne crains pas de décider ici qu'elle en fut toute différente. La preuve en est la peinture diverse que fait le Poëte de l'une, & de

CCXI:

Distinction

des deux Fontaines de la Campagne d'Horace. La Fontaine proche le Chateau, & la Fontaine de Blandusie.

(p) Fons etiam rivo dare nomen idoneus
Ut nec Frigidior Thracam, nec purior ambiat Hebrus.
Infermo capiti fuit utilis, utilis alvo. *Liv. I. ep. 16.*

& de l'autre. Nous venons de voir celle de la première. Je rapporterai ici celle de la seconde. „ O Fontaine de Blandusie, dit-il, „ plus claire que le cristal. Demain sans „ plus tarder , le sang d'un chevreau à „ qui ses cornes naissantes annoncent en- „ vain l'amour & les combats, rougira vos „ fraîches ondes. Le Soleil ne fauroit pé- „ nétrer jusqu'à vous ni dans la saison ni „ à l'heure que ses rayons sont le plus per- „ çans. Vous offrés la fraîcheur la plus „ agréable, soit au Bœuf, lorsqu'il retourne „ à pas pesans du Champ qu'il vient de la- „ bourer , soit aux troupeaux dont la vie „ est d'errer par les Campagnes. Puis-je „ ne pas vous donner le rang que vous mé- „ rités parmi les Fontaines les plus célé- „ bres , si je chante votre belle Chute du „ haut & dans le creux d'un rocher ma- „ jestueusement couronné d'un superbe „ Chêne-vert , & votre murmure non „ moins agreable , que le son des plus bel- „ les voix (q) „ .

La

-
- (q) O Fons Blandusie splendidior vitro ...
 Cras donaberis hædo
 Cui Frons turgida cornibus
 Primis , & Venerem , & prælia destinat
 Frustra : nam gelidos inficiet tibi

Rubro

La commodité qui consiste à être près de l'Habitation , l'abondance qui rendoit une des principales sources d'une Rivière , une clarté & une fraîcheur comparables aux plus vantées , une salubrité enfin , qui faisoit une médecine bienfaisante , d'une boisson douce ; tels sont les traits sous lesquels Horace a représenté la première de ces Fontaines . Une situation inaccessible au Soleil , en quelque saison & à quelque heure que ce soit , une belle chute du haut & dans le creux d'un rocher sur lequel un beau Chêne verd élève un magnifique Ciel , un murmure des plus agréables causé d'abord par une chute brusque , & continué par un précipice plutôt qu'un cours par les rochers ; telle est la peinture qu'il fait de la seconde. Les deux Tableaux ne paroissent se ressembler qu'en un point qui est celui de la fraîcheur ; mais il ne sont pas moins

I. Tom. **Z** diffé-

Rubro sanguine rivos.
 Te flagrantis atrox hora caniculæ
 Nescit tangere : tu frigus amabile
 Fessis vomere tauris
 Præbes, & pecori vago.
 Fies nobilium tu quoque fontium
 Me dicente Cavis impostam illicem
 Saxiis , unde loquaces
 Lymphæ defiliunt tuæ .
Hor, lib. III. od. 13.

différens dans ce point-là même : la fraîcheur de la première Fontaine est une fraîcheur qu'elle tire de sa source ; celle de la seconde lui vient sur tout du lieu inaccessible au Soleil où elle se trouve. On ne sentoît la première qu'en y buvant. Nous avons vû qu'il suffisoit aux bœufs , & au troupeaux de venir sur les bords de la seconde pour en jouir. Il est donc manifeste qu'il faut reconnoître non une , mais deux Fontaines dans la Campagne d'Horace. Ces deux Fontaines en font par conséquent deux caractères.

Le troisième caractère du Château d'Horace qui est le petit bois qui étoit au dessus de la Maison , est de la nature du premier c'est-à-dire du Jardin , sujet à devenir méconnoissable par les changemens qu'apporte la suite des tems ; mais nous verrons qu'il n'aura pas été inutile de le remarquer.

CCXII.
Caractères de
la Campagne
dépendante du
Château d'Ho-
race.

Tous les points qui je viens de rapporter , n'ont trait qu'à la commodité & à l'agrément ; & ne caractérisent que la Maison de Plaisance ; il reste à voir ceux qui formoient proprement la Maison de Campagne , c'est-à-dire, ceux qui composoient, la Campagne même qui en dépendoit. C'est
tou-

toujours Horace qui nous fournira tout ce détail . Nous n'en aprenons pas seulement en général que sa Terre ne manquoit d'aucune sorte d'effets rustiques ; qu'ils'y trouvoit des Champs, tant labourables que plantés de fruitiers & d'oliviers , des Vignes , des près , des bois , des bruières , des paturages pour le bétail de toutes les espèces ; mais ce qui est plus important pour notre but nous pouvons être instruits de la manière dont tout cela y étoit distribué selon la situation des lieux , & la qualité des Terreins. Il n'est pas besoin de dire combien de caractères il en resultera. Le beau texte qui contient la description ample qu'Horace dit à Quintius qu'il veut lui faire de sa Campagne , nous donne une idée abrégée de toutes ces nouvelles portions. „ Ne me demandés pas même , dit-
 „ il, si ma Campagne porte assés de grains
 „ pour ma provision , ou assés d'olives, de
 „ fruits, de vin , de foin , non seulement
 „ pour me dispenser d'en acheter , mais
 „ même pour me mettre dans les cas d'en
 „ vendre. Apprenez à connoître exacte-
 „ ment ma possession. Il n'est pas jusqu'à
 „ mes bruières où le noir des Prunelles ,
 „ ne se marie agréablement & non inuti-

Z 2

„ le-

CCXIII.
 Campagne d'
 Horace avoit
 toute sorte d'
 effets rustiques
 Champs , Vi-
 gnes , vergers
 d'olives & d'
 autres fruits, &
 paturages.

„ lement avec le rouge des cornouilles.
 „ Mais ce qui abonde le plus chez-moi
 „ c'est le Chêne noir & verd nonpareils
 „ soit par le fruit qu'ils fournissent au bé-
 „ tail qui en vit , soit par l'ombre qu'ils
 „ procurent à celui à qui ils appartiennent.
 „ Vous diriez que c'est Tarente,
 „ même avec sa riche verdure , & ses
 „ beaux ombrages , qui été transportée
 „ dans ma Campagne (r) „ .

CCXIV.

Texte considérable d'Horace , non entendu des interprètes , exposé.

Sanadon & les autres interpretes traduisent sans doute ce texte bien différemment. Sous prétexte qu'Horace ne dit qu'au quatrième vers qu'il décrira amplement sa Campagne, ils réduisent le sens de trois premiers au récit nud des questions de Quintilius , prétendant que la réponse qu'y fait Horace ne commence qu'à ce vers qui l'annonce. Mais ils doivent n'avoir fait aucune réflexion , que le Poëte après avoir parlé des champs, des Vignes, des prés, dans les

(r) Ne perconteris fundus meus , optime Quinti
 Arvo pascat herum , an baccis opulentet olivæ
 Pomis ne an pratis an amicta vitibus ulmo ?
 Scribetur tibi forma loquaciter & situs agri . . .

Quid si rubicunda benigne
 Cerna vepres & pruna ferant ? si quercus , & ilex
 Multa fruge pécus , multa Dominum juvet umbra.
 Dicas adductum propius frondere Tarentum.

Lib. I. ep. 16.

les premiers vers n'y revient plus dans les seconds ; d'où il s'ensuivroit dans leur interpretation qu'Horace ne rapporteroit les demandes de son ami , que pour les laisser sans réponse , ou ce qui seroit pis , qu'il s'en feroit interroger sur une chose , & qu'il répondroit sur une autre. Un inconvénient encore plus grand c'est qu'on devroit en inférer , qu'en ce qui concerne le rapport , la Campagne d'Horace se réduisît aux Prunelles, aux Cornilles, au Gland, & aux ombres, puis que c'est tout ce qui est exprimé après le vers qu'ils donnent comme le commencement de la description ; il n'est pas besoin de dire qu'un sens si ridicule ne fut jamais celui d'Horace. La parole *perconteris* traduite si littéralement par celles dont je l'ai rendue, le choix d'expressions si visiblement relatif à la qualité de chacune des parties de la Campagne, prouve au contraire la vérité de celui que je lui ai donné.

C'est la Hardiesse du trait qui a empêché d'en saisir la finesse. Horace semblable à ce Peintre Antique , qui en faisoit plus entendre qu'il ne sembloit en représenter , renferme souvent plusieurs choses dans les mêmes paroles. Dans celles-ci, il rapporte & il résout en même tems toutes les

questions de Quinctius. Il n'auroit eu besoin que de ces trois premiers vers, s'il avoit voulu se borner à rapporter & à donner les éclaircissmens demandés. Mais aux notices que leur qualité avoit renduës l'objet naturel de la curiosité de Quinctius, Horace voulut ajouter celles qui étoient de nature à ne lui être pas venues dans la pensée. Au premier Tableau, qui est de l'essentiel de la Campagne & achevé dès les trois premiers vers, il en ajoute un second que nous pouvons appeller de ses accidens, qui ne commence qu'au quatrième; & comme ce second tableau étoit inattendu, Horace l'annonce. C'est la raison pourquoi il s'y taxe agréablement de loquacité, qui est le défaut de ceux qui en disent plus qu'on ne leur en demande.

Scribetur tibi forma loquaciter.

CCXV.

Qualité des
Champs de la
C. d'H.

*Arvo pascat
Herum.*

Le sens de ce texte retabli, on voit les caractères des parties proprement rustiques de la Campagne d'Horace qui en résultent. On en infère qu'elle eut des champs. L'esclave Intendant nous étant représenté comme enfonçant la charrue dans des endroits qui ne l'avoient pas éprouvée depuis-long téms (s), cela nous prouve qu'

Hora-

(s) Urges jam pridem non tacta ligonibus arva.
Lib. I. ep. 14.

Horace faisoit non seulement cultiver dans ce genre mais defricher . L'effet de tous ses soins n'étoit pas cependant de produire une grande abondance dans ce genre . Le texte nous apprend que ses terres labourables ne lui fournissoient que cette provision que nous lui avons entendue nommer déjà deux fois ; la première , dans l'endroit où il parle de sa médiocre , mais sure moisson ; la seconde dans celui où il met ses provisions pour une année au rang de ces biens qu'il ne désiroit , que parce qu'il les avoit . Cette provision au reste peut être assez justement évaluée . Nous avons entendu Horace nous apprendre qu'il avoit huit esclaves en Campagne sans compter celui qui en étoit le Chef . On inféreroit aisément d'autres endroits , qu'il n'en avoit guère moins en Ville . La provision en question étoit donc celle d'environ une vingtaine de personnes .

*Segetis certa
fides mea l. III.
od. 16.*

*Provisis frugis in annum
Copia. Lib. III.
ep. 18.*

Il n'en étoit pas des autres parties de la possession d'Horace comme de cette première . Le même vers qui nous représente les champs comme uniquement suffisans pour nourrir leur Maître , nous en peint la Vigne mariée aux ormeaux , le Vergers tant d'olives que d'autres fruits , & les prés

*Baccis opulenter olivæ
pomis pratis
amicta visibus
ulmo.*

comme capables de *l'enrichir*. La Campagne d'Horace ne lui fournissoit donc pas seulement ce Vin Sabin dont il dit qu'il se contentoit lorsqu'il étoit à sa Campagne , & qu'il annonce pour un Souper même de Ville donné à Mécène (*t*) ; mais encore beaucoup au delà. Les interprètes notamment Sanadon qui entendent toute la Terre d'Horace par ce Coin , où l'Esclave Intendant disoit qu'on faisoit venir le poivre & l'encens plutôt que la Vigne (*u*) , se trompent donc grossièrement. Le Coin ne veut dire que ce qu'il dit , non toute la Campagne , mais quelque coin particulier. Nous avons déjà vu Horace défrichant , pour accroître ses moissons ; ce nouveau texte exprime les soins semblables qu'il prenoit d'augmenter ses vendanges ; & comme par la raison que les Pais de Collines sont réputés plus généralement propres aux Vignes il étendoit ses essais dans
ce

(*t*) Vile potabis modicis Sabinum

Cantharis ... Care Mecenas . *Lib. I. od. 20.*

Le Vin Sabin est appelé vil ici par Horace , parce qu'il étoit d'une qualité très-commune en lui même mais son cru le rendoit précieux dans un repas donné à Mécène par Horace par le don qu'il rapeloit , & par la gratitude qu'il marquoit.

(*u*) Angulus iste feret piper & thus ocyus uva.

Lib. I. ep. 14.

ce second genre plus loin que dans le premier, il étoit très facile qu'il rencontrât des Coins qui se trouvoient dans le cas exprimé par l'Esclave.

Le Texte parle des prairies ainsi qu'il a fait des Vignes comme d'une partie de la Campagne, qui concouroit à procurer l'opulence d'Horace. Mais cela pourroit ne prouver finon que les Hotels d'Horace n'étoient pas fameux par leurs Ecueries. S'il n'avoit que le *Mulet écourté* qui le portoit lui & tout son bagage jusqu'à Tarente, il falloit peu de Prairies, pour avoir du Foin de reste. Ce qui fait croire que l'abondance dont parle le texte étoit plutôt relative qu'absolue, c'est que dans l'Épître à l'Intendant il ne parle qu'au singulier, du Pré qu'il falloit défendre par des levées des attaques d'une Rivière que sa situation au milieu des Montagnes de la forme que nous avons dit, devoit considérablement enfler aux moindres pluies (x). Outre que les oliviers, & les fruitiers d'Horace ne sont pas susceptibles des exceptions que nous venons de donner aux prés, l'abon-

(x)

Rivus, si decidit imber
Multa mole docendus aprico parcere prato. *Ibid.*

bondance s'en conçoit aisément tant par la facilité de les recueillir dans des lieux propres , que par celle de les répandre par tout dans une Possession.

Mais ce ne sont encore là que les parties touchant lesquelles j'ai dit que Quinctius avoit pû interroger d'autant plus naturellement Horace , que ce sont les parties ordinaires des Campagnes communes. Celle d'Horace en avoit d'autres particulières que le Poète ne veut pas que son Ami ignore. La première dont manque rarement une Campagne située dans les Montagnes étoit de ces lieux que la Nature semble avoir faits exprès pour la conservation de plusieurs espèces , que la Culture ne cherche qu'à détruire. Il falloit qu'ils ne fussent pas en si petit nombre , puisque c'est d'après eux que l'Esclave dégouté de la vie de le Campagne traitoit toute les Terre d'Horace de bruyère inhabitée, & inhabitable (y). Le Poète assure à Quinctius que cette partie même ne manquoit pas de son mérite ; qu'il falloit sans doute

(y)

Eo disconvenit inter

Meque & te , nam quæ deserta , & inhospita tesquæ
Credis , amœna vocat , mecum qui sentit. *Ibid.*

doute y être en garde contre les Epines mais qu'il n'y avoit que celles de l'arbrisseau qui porte les Prunelles ; que que ce qui y abondoit encore plus c'étoit le Cornouiller ; que cette partie n'étoit par là ni desagréable , les fruits & les fleurs de ces deux arbrustes aiant de quoi plaire également à la vue ; ni entierement inutile , le Païsan ne laissant pas perdre les fruits du premier que son acide fait quelque fois rechercher ; & le second pouvant se confire à la manière des olives selon Columelle cité par Dacier. Mais la partie d'un genre à peu prés semblable , dont on voit qu'Horace veut faire entendre qu'il n'est pas besoin de parler de ce ton d'Apologie , c'est les arbres, qui étoient sans doute, tant ceux qui composoient le Bois qui étoit au dessus du Chateau, que ceux qui étoient repandus ça & là par toute la Terre. C'étoit le plus beaux Chênes de deux espèces les plus estimées qui sont celles du Chêne noir & du Chêne Verd. Horace ne parle pas de la ressource qui se trouve dans leur coupe qui n'a pas besoin en effet d'être relevée ; il dit qu'ils étoient considérables par leur seul fruit. Cela nous apprend qu'outre les troupeaux des Bœufs, des brebis , de chevres

vres qu'il nomme en plusieurs endroits , il en avoit encore de ceux dont il n'est pas si aisé de parler dans le stile tant-soit-peu noble. Mais ce qui les rendoit bien autrement précieux à Horace , c'étoit l'ombre abondante qu'ils lui fournissoient , & la verdure merveilleuse qu'ils lui produisoient. On fait que la prérogative du Chêne Verd est de la conserver même pendant l'Hyver. Le luxe accoutumé à faire disparoitre de ses Campagnes la Campagne même , regardoit d'un œil fort singulier celle qui resultoit de tous les caractères que je viens de rapporter. Il y a apparence que Quinctius l'avoit traitée de trou : „ c'en est un je vous l'avoueraï, lui dit Horace , mais d'un extreme douceur , & si vous voulez m'en croire d'une non moins aménité (2) , terminant ainsi les caractères de sa Campagne par celui qui est „ l'abrégé de tous les autres.

Tels & plus nombreux sont les caractères de la Campagne d'Horace , tels précisément doivent être ceux , dont on doit prouver la situation qu'on lui assigne. Les uns eurent pour principe l'état & les

(2) Hæ Latebræ dulces , etiam si credis amœnæ.

les mœurs antiques , l'érudition doit les rechercher avec soin ; les autres ont leur fondement dans l'ouvrage immuable de la Nature même , le lieu où l'on place cette Campagne doit les offrir le plus visiblement à la vue : d'autres enfin furent dus plus particulièrement à l'art , & purent être plus sujets à être effacés par les siècles , mais une bonne opinion touchant la Campagne d'Horace n'est pas dispensée pour cela d'en rendre compte .

I. parcequ'il est rare qu'on ne trouve pas au moins quelque os ou quelque miette , dans le lieux où le tems dévorateur à mangé. II. Parceque dans les lieux où l'on assigne des choses antiques, on doit pouvoir au moins en montrer la place , qui doit être d'autant plus visible dans un lieu comme la Campagne dont il s'agit, qu'Horace , n'y put , ni n'y voulut faire à la Nature les violences qu'elle éprouvoit de la part du luxe de son tems. On doit pouvoir connoître les caractères les plus aisés à s'effacer aux seuls terrains où ils se trouverent. Mes lecteurs dans tous ces caractères que je viens de dire ont les regles d'après les quelles ils doivent juger des opinions , que je dois leur mettre sous les yeux, tant de cel-

celles qui ont été avancées jusqu'ici qui feront la matière de la II. Partie, que de la nouvelle que j'établis & qui forme ma decouverte, qui fournira celle de la III.

Fin de la I. Partie.

ERRATA.

P. 2. note lig. 12. *le plus* Lisez les plus. p. 9. l. 4. de fequèles tes l. des Squeletes. p. 15. l. 13. dants liz. dans. p. 30. l. 19. eu effet liz. en effet. p. 50. l. 20. courit liz. courût. p. 53. l. 20. equivant liz. equivaut. p. 64. l. 18. que liz. qui. p. 77. l. 23. Seroit liz. servit. p. 99. l. 16. auteurs la liz. auteurs de la p. 125. lig. 17. ses de liz. de ces. P. 160. l. 6. pereille liz. pareille. *ibid.* l. 10. qui liz. que. *ib.* l. 15. la même liz. le même. p. 172. l. 22. dedomangent liz. dedomagent. p. 174. l. 17. faeché liz. fâché. p. 193. l. 23. Le liz. La p. 199. l. 25. pes liz. pas p. 206. l. 11. biençais liz. bienfaits. p. 232. l. 21. le Roche liz. le rocher. p. 24. l. 18. qui. liz. que. p. 284. l. 15. de ce liz. que ce. p. 279. *en marge* batille liz. Bataille. p. 303. lig. 10. effacez de. *ibid.* l. 23. proffedoit liz. possédoit p. 315. note. Zion liz. Lyon. p. 320. l. 23. eet liz. cet p. 327. l. dern. avoit liz. avoir.



